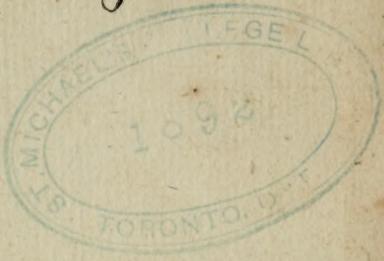
Rt Rev J O'Mahoney



SERMONS
DU PERE
BOURDALOUË,
de la Compagnie de JESUS,

POUR LES FESTES DES SAINTS,

Et pour des Veſtures & Profeſſions Religieuſes.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez RIGAUD, Directeur de l'Imprimerie Royale, ruë de la Harpe.

M. DCCXII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

SERMONS

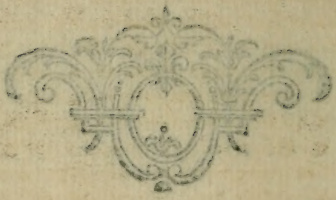
DU PERE

BOURDALOUE,

de la Compagnie de Jesus,

POUR LES FESTES DES SAINTS.

Tome Premier.



A PARIS,

Chez RIGAUD, Directeur de l'Imprimerie Royale, rue de la Harpe.

M. DCC XII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

AVERTISSEMENT.

CE n'eſt pas ſeulement pour l'honneur des Saints que leurs Feſtes ont eſté inſtituées, mais pour noſtre utilité particuliere, & noſtre propre ſanctification. L'Egliſe en celebrant leurs grandeurs, nous propoſe leurs exemples; & comme leurs grandeurs nous portent à les honorer, leurs exemples nous invitent à les imiter.

Ce ſont auſſi les deux veuës que doit avoir un Predicateur dans les panegyriques de ces glorieux predeſtinez. Si d'une part, en les exaltant, il n'eſt attentif qu'à la gloire du Saint dont il fait l'eloge, il ébloüira par un magnifique recit d'actions & de vertus heroïques: mais ceux qui l'écoutent, en tireront peu de fruit, & ſouvent n'en remporteront qu'un ſecret deſeſpoir d'atteindre à une ſainteté qui leur paroiſtra plus admirable qu'imitable. Ou s'il donne dans un excés tout contraire, & qu'il n'ait égard qu'à l'inſtruction des Auditeurs & qu'à leur édification, il ne fera connoiſtre qu'imparfaitement les merites des Saints, & ne leur rendra pas tout le tribut de loüanges qui leur eſt dû. C'eſt donc en recüeillant d'abord de leur hiſtoire, ce qu'il y a de plus memorable & de plus grand, pour l'expoſer avec les ornements de l'éloquence chreſtienne; & puis, en l'appliquant aux mœurs du ſiecle pour les reformer & les regler, qu'il remplira ſon miniſtere, & qu'il entrera dans l'eſprit & l'intention de l'Egliſe dont il eſt l'organe.

Voilà ce qu'a fait le Pere Bourdaloüe. On peut dire que dans ce genre de Sermons, il n'a pas moins excellé que dans les autres. Sans aller juſqu'à ces

exaggerations, où se laissent quelquefois emporter les Predicateurs en loüant les Saints, il en donne les hautes & les vrayes idées qu'on en doit concevoir. Et du reste, opposant la conduite des fidelles aux exemples qu'il leur a mis devant les yeux, il trouve dans cette comparaison un fonds de moralitez les plus naturelles & les plus solides. De sorte qu'il n'oste rien au panegyrique, ni de sa sublimité, ni de la juste mesure qui luy convient ; & qu'en mesme temps il conserve à la morale toute l'étenduë & toute la force qu'elle demande.

Cependant, comme l'unité est une des premieres perfections du discours, parce qu'elle en rassemble les parties & qu'elle en fait un corps mieux proportionné & mieux soutenu, le Pere Bourdaloüe a pris tout le soin possible de la garder, soit dans la morale, soit dans l'éloge. C'est pour cela qu'au lieu d'embrasser toutes les vertus & toute la vie d'un Saint, il s'est attaché au caractere particulier qui le distinguoit. Car de mesmes qu'il y a dans les pecheurs des vices prédominants, qui sont les principes de tous les autres ; il y a dans les Saints, pour ainsi parler, des vertus souveraines, où tendent toutes les reflexions de leur esprit & tous les sentiments de leur cœur. Si bien que de representer chaque Saint dans ce poinct de veuë, c'est en quelque façon le mettre dans son jour, & le faire voir dans son plus beau lustre.

Le Pere Bourdaloüe va mesmes plus loin, ou plustost il se resserre encore dans des bornes plus étroites, afin de mieux caracteriser son sujet. Si par exemple il parle d'un Apostre & de son zéle, il prend ce que ce zéle Apostolique a eû de plus singulier & de plus marqué. D'où il arrive qu'il n'y a rien dans tout le panegyrique, qui ne conduise à une mesme fin, & qui ne soit personnel au Saint que regarde la ceremonie presente.

La meſme unité regne dans la morale. On voit des panegyriques, bien écrits d'ailleurs & dignes de l'eſtime du public, où l'Autheur, preſque à chaque fait qu'il rapporte d'un Saint, joint une courte moralité : & ſelon que ces faits ſont differents les uns des autres, autant different entre eux les poincts de morale qu'il touche & ſur leſquels il eſt obligé de paſſer trés legerement. Cette methode donne lieu à quelques traits vifs & ingenieux : l'eſprit y trouve toûjours un nouveau champ où s'exercer, & de nouvelles lumieres à répandre. Mais ce ne ſont aprés tout que des lüeurs ; & il eſt difficile que l'Auditeur ſoit bien émeû de cette diverſité d'objets, qui diſparoiſſent au meſme moment qu'on les luy preſente, & dont on ne luy laiſſe entrevoir qu'une certaine ſuperficie.

Le Pere Bourdaloüe accouſtumé à creuſer toutes les matieres qu'il traite, s'en tient à un ſeul poinct de morale dont il fait la concluſion, ou de tout ſon diſcours, ou de chaque partie : & inſiſtant ſur cette ſeule conſequence, il s'ouvre une libre & ample carriere, ſoit pour inſtruire par de ſolides raiſonnements, ſoit pour toucher par des mouvements pathetiques. En quoy il eût cet avantage trés remarquable, que toute la ſuite de ſes penſées & tout le plan de ſon diſcours, s'imprimoit plus diſtinctement dans les eſprits & y demeuroit plus profondément gravé. Au lieu qu'une trop grande varieté de moralitez & d'inſtructions, qui ſe ſuccedent inceſſamment & ſouvent ſans ordre, cauſe une telle confuſion dans les idées, que l'une efface l'autre, & qu'aprés une attention aſſez favorable, l'Auditeur neanmoins en ſe retirant, ne retient rien, ou preſque rien de tout ce qu'il vient d'entendre.

Si la varieté eſt neceſſaire, c'eſt dans la narration. Il y faut des figures & des tours, pour la rendre propre du panegyrique & pour la diſtinguer de

l'hiſtoire. Car de ſuivre trop exactement les traces des Saints, depuis leur naiſſance juſques à leur mort ; de s'étendre dans un long détail de tous leurs ſentiments & de toutes leurs actions ; de n'en vouloir obmettre nulle circonſtance, & de ne s'élever jamais au-deſſus d'un ſimple recit, c'eſt pluſtoſt faire l'abregé de leurs vies, que leurs éloges. Auſſi eſt-ce par là que tant de panegyriques deviennent languiſſants & ennuyeux. L'orateur qui manque de forces pour ſoutenir ſa matiere, taſche à ſe ſoutenir luy-meſme par une multitude de faits, qu'il étale ſans art & ſans autre éloquence que quelques exclamations froides & pueriles.

Il n'y a qu'une imagination vive, noble & riche, telle que l'eût le Pere Bourdaloüe, qui puiſſe animer ces ſortes d'expoſitions. En vain voudroit-on ſur cela preſcrire des regles : les plus beaux preceptes ne ſuppléront point au défaut de ce feu naturel ; & ce feu ſeul peut ſuppléer à tous les preceptes. C'eſt un don que tous n'ont pas receû ; & de là vient en partie, qu'il eſt ſi rare de reüſſir dans les panegyriques & dans les oraiſons funebres.

A cette raiſon, on en peut adjouſter une autre, qui concerne l'expreſſion & le ſtile du panegyrique. Bien des Predicateurs ſe ſont laiſſé prévenir là-deſſus d'un principe, pour ne pas dire, d'une erreur, qui les a portez trop loin. Ils ſe perſuadent que tout doit eſtre ſemé de fleurs dans un éloge, & qu'on n'y doit rien menager de tous les agréments de la diction. Parce qu'un celebre Orateur, dans les panegyriques qu'il a prononcez, s'eſt diſtingué par ſon ſtile concis & ſententieux, brillant & poli, ils veulent ſe former ſur ce modelle, comme ſi c'eſtoit l'unique qu'ils euſſent à ſe propoſer. Mais ils ne prennent point, ce ſemble, aſſez garde, que ce qui plaiſt dans l'un, lequel ſuit ſon talent & dit les choſes de genie, n'a plus de grace dans un mauvais imitateur qui

force son naturel, & sort en quelque maniere hors de luy-mesme. Qu'une certaine élevation & que certains traits soient plus convenables au panegyrique qu'au discours moral, c'est une regle establie & trés bien fondée. Mais dans cette élevation & dans ces traits, il faut que tout soit conforme au caractere du Predicateur. Car pour peu qu'il s'en écarte, à force de s'élever, il se perdra en de vaines conceptions, & par trop d'ornements il se defigurera. Le Pere Bourdaloüe a sçeû se garantir de cet écüeil. Dans ses panegyriques il n'a point quitté son stile ordinaire. Il y est grand, mais d'une grandeur aisée, qui luy estoit propre, & où il ne paroissoit rien d'affecté.

C'est ce qu'on a pû sur-tout observer dans les deux Oraisons funebres que le Public a déja veüës, & qu'il estoit à propos d'inserer parmi les Sermons de cet excellent Predicateur. Ce sont les éloges de deux premiers Princes du Sang Royal, non moins recommandables par l'éclat de leurs vertus, que par celuy de leur naissance & par la grandeur de leur nom. Quelque difficulté qu'il y eust à representer tant de glorieuses & d'éminentes qualitez, le Pere Bourdaloüe, sans s'éloigner de sa maniere de prescher, & sans emprunter des secours étrangers, en a fait deux portraits des plus accomplis. On a crû devoir les joindre au second volume de ces panegyriques, afin de les defendre du sort des feüeilles volantes : & l'on s'est d'autant plus interessé à les conserver, que l'Autheur parlant au nom de sa Compagnie, y a plus éloquemment exprimé les sentiments trés respectueux & trés sinceres de nostre veneration & de nostre reconnoissance envers la Maison de Condé.

Les Sermons sur l'estat Religieux, qui suivent les panegyriques, auroient encore de quoy fournir à bien des reflexions. Rien n'est plus capable d'ani-

mer & de consoler les personnes Religieuses. Elles apprendront, en les lisant, à connoistre l'esprit de leur vocation, à en estimer les avantages par rapport au salut, & à en remplir avec fidelité les devoirs. Car ce sont-là les poincts importants où le Pere Bourdaloüe s'est arresté. Pour relever le bonheur de la profession Religieuse, il n'en a point fait de ces peintures outrées qu'on voit en quelques livres spirituels. Il n'a point caché aux ames qui se dévoüent à Dieu dans ce saint estat, les peines & les croix qui en sont inseparables. Il pése tout au poids du sanctuaire & selon l'esprit de l'Evangile : & reconnoissant de bonne-foy ce qu'il y a dans leur vie d'onereux & de penible, il leur propose d'ailleurs les motifs les plus puissants pour les attacher à Jesus-Christ & pour leur adoucir son joug. Il n'oublie pas mesmes les gens du monde, & par un retour salutaire sur leur condition, il leur enseigne à profiter de ces ceremonies, auxquelles ils n'assistent communément que par bienseance, ou que par curiosité. On ne doit point au reste s'étonner que dans un si grand nombre de discours touchant le mesme sujet, il ait quelquefois employé les mesmes preuves & repris les mesmes idées. On aura plustost lieu d'admirer sa fecondité, dans les divers usages qu'il a sçeû faire du mesme fonds.

Le petit éloge de M^r le Premier President de la Moignon, n'est qu'un leger essay de ce que le Pere Bourdaloüe eust eû à dire, s'il eust entrepris un éloge complet de ce celebre Magistrat. Comme il en avoit esté connu, & qu'il avoit eû luy-mesme l'honneur de le connoistre particulierement, il voulut au moins luy donner ce temoignage public de son respect, aussi-bien que de sa gratitude & de son zéle.

Il reste des Sermons à faire paroistre pour les Dimanches de l'année.

Approbation de M. de Precelles, Docteur de la Maiſon & Societé de Sorbonne, & Lecteur des Livres.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, pluſieurs Panegyriques des Saints & divers Sermons pour des Veſtures & Profeſſions Religieuſes, compoſez par le R. P. Bourdaloüe de la Compagnie de Jeſus : où je n'ay rien trouvé qui ne ſoit conforme à la foy & aux bonnes mœurs ; & où chacun pourra reconnoiſtre avec fruit, que cet excellent Predicateur a vivement repreſenté, d'une maniere digne de la Chaire Evangelique, les plus beaux modelles, & les plus ſaintes maximes de la pieté, & de la perfection chreſtienne. Fait en Sorbonne le dix-ſeptieme d'Aouſt 1711. C. DE PRECELLES.

Permiſſion du R. P. Provincial.

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de Jeſus en la Province de France, ſuivant le pouvoir que j'ay receû de Noſtre R. Pere General, permets au Pere François Bretonneau de la meſme Compagnie, de faire imprimer un Livre qu'il a reveû, & qui a pour titre, *Sermons du Pere Bourdaloüe de la Compagnie de Jeſus, pour les Feſtes des Saints, & pour des Veſtures & Profeſſions Religieuſes :* lequel Livre a eſté lû & approuvé par trois Theologiens de noſtre Compagnie. En foy & temoignage de quoy j'ay ſigné la preſente. A Paris ce neufvieme d'Avril. 1711.

LOUIS FRANÇOIS CLAYVER.

SERMONS
CONTENUS DANS CE VOLUME.

POur la Feſte de Saint André. 1.
Pour la Feſte de Saint François Xavier. 43.
Pour la Feſte de Saint Thomas Apoſtre. 92.
Pour la Feſte de Saint Eſtienne. 140.
Pour la Feſte de Saint Jean l'Evangeliſte. 186.
Pour la Feſte de Sainte Geneviéve. 230.
Pour la Feſte de Saint François de Sales. 280.
Pour la Feſte de Saint François de Paule. 332.
Pour la Feſte de Saint Jean Baptiſte. 376.
Pour la Feſte de Saint Pierre. 424.
Pour la meſme Feſte. 458.
Pour la Feſte de Saint Paul. 507.

SERMON

SERMON
POUR
LA FESTE
DE
SAINT ANDRE'.

Ambulans Jesus juxtà mare Galilææ, vidit duos fratres, Simonem qui vocatur Petrus, & Andream fratrem ejus; & ait illis, venite post me.

Jesus marchant le long de la mer de Galilée, aperceût deux freres, l'un Simon appellé Pierre, & l'autre André; il leur dit, suivez-moy. En Saint Matthieu, chap. 4.

CEs paroles de Jesus-Christ furent un ordre bien doux en apparence, & bien facile à executer; mais au fond & dans l'intention mesmes du Sauveur des hommes, cet or-

dre devoit estre pour ces deux freres de nostre Evangile un engagement à de rigoureuses épreuves. Car leur dire, suivez-moy, c'estoit leur dire : renoncez à vous-mesmes, preparez-vous à souffrir, soyez determinez à mourir ; ne vous regardez plus que comme des brebis destinées à la boucherie, que comme des victimes de la haine & de la persecution publique, que comme des hommes devoüez à la croix : c'estoit, dis-je, par ces courtes paroles, *Venite post me*, leur faire entendre tout cela, puisqu'il est vray, que la croix estoit le chemin, par où cet homme-Dieu avoit entrepris de marcher, & que selon ses maximes, il est impossible de le suivre par toute autre voye. En effet, Chrestiens, c'est par là que ces bienheureux Apostres, Pierre & André, ont suivi leur divin Maistre. Tous deux ont merité de mourir comme Jesus-Christ sur la croix, tous deux ont eû l'avantage de consommer sur la croix leur glorieux martyre ; & tous deux à la lettre ont ainsi repondu à leur vocation, & sont devenus les premiers sectateurs & les premiers disciples d'un Dieu crucifié. Voilà, dit saint Chrysostome, en quoy ils eûrent, comme freres, une ressemblance parfaite. Mais du reste, voicy quelle difference il y eût entre l'un &

l'autre dans leur crucifiement meſmes. Elle eſt digne de vos reflexions, & elle va ſervir d'ouverture à ce diſcours. C'eſt que le courage & la reſolution de ſaint Pierre à ſuivre Jeſus-Chriſt, n'a pas empeſché qu'il n'ait temoigné de la repugnance, & qu'il n'ait fait paroiſtre dans ſa conduite de l'éloignement pour la croix : au lieu que ſaint André a toûjours paru plein de zéle, & penetré non ſeulement d'eſtime & de veneration, mais d'amour & de tendreſſe pour la croix. Je m'explique. Quand Jeſus-Chriſt dans l'Evangile parle de la croix à ſaint Pierre, ſaint Pierre s'en ſcandaliſe & s'en offenſe. Je ne m'en étonne pas. Il n'en concevoit pas encore le myſtere, & il eſtoit trop peu verſé dans les choſes de Dieu. Mais aprés meſmes qu'il a receû le ſaint Eſprit, tout confirmé qu'il eſt en grace, il ne laiſſe pas, ſi nous en croyons la tradition, de fuir la croix qui luy eſt preparée ; il ſe ſauve de ſa priſon, il ſort de Rome, & il faut que Jeſus-Chriſt luy apparoiſſe, le fortifie, le ranime & l'engage à retourner au lieu où il doit eſtre crucifié. C'eſt ſaint Ambroiſe qui le rapporte ; & cette tradition ſe trouve conforme à ce qu'avoit prédit le meſme Sauveur, lors qu'il declara expreſſément à ce Prince des Apoſtres, que quand

il seroit dans un âge avancé, on l'obligeroit à étendre les bras, & qu'un autre le meneroit où il ne voudroit pas aller : luy marquant, adjouste l'Evangeliste, les circonstances de son martyre, & de quelle mort il devoit un jour glorifier Dieu : *Cum autem senueris, extendes manus tuas, & alius ducet te, quò tu non vis.* Voilà le caractere de saint Pierre : un homme crucifié, mais pour qui la croix sembloit encore avoir quelque chose d'affreux. Au contraire, que vois-je dans saint André ? un homme à qui la croix paroist aimable, qui en fait son bonheur & ses delices, qui soupire aprés elle, qui la saluë avec respect, qui l'embrasse avec joye, & qui met le comble de ses desirs à s'y voir attaché & à y mourir. Tel est, chrestienne Compagnie, le prodige qui se presente aujourd'huy à nos yeux, & que je puis appeller le miracle de l'Evangile. Mais sur quoy pût estre fondé cet amour de la croix, & par quels principes un amour aussi surprenant & aussi contraire à tous les sentiments de la nature que celuy-là, pût-il s'establir dans le cœur de nostre Apostre ? ah ! mes chers Auditeurs, c'est le grand mystere que j'ay à vous decouvrir. Car mon dessein est de vous monstrer, qu'en consequence de la vocation divine à laquelle vostre glorieux pa-

Joan. c. 21.

ron saint André se rendit si fidelle, l'amour qu'il temoigna pour la croix, quoyque d'ailleurs surnaturel, fut parfaitement raisonnable. Quelque prodigieux que vous paroisse cet amour de la croix, j'entreprends de le justifier ; & je veux mesmes avec la grace de mon Dieu, tascher, autant qu'il m'est possible, de vous l'inspirer. J'ay besoin pour cela de toutes les lumieres du Ciel, & je les demande par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

IL en est de la croix, comme de la mort. Quoy-que naturellement on ait horreur de l'une & de l'autre, on peut aimer l'une & l'autre par differents motifs ; & c'est par la diversité de ces motifs, qu'il faut juger si cet amour est loüable ou vicieux, raisonnable ou aveugle, meritoire ou vain. En effet, se procurer la mort par desespoir, c'est un crime ; la souhaiter par accablement de chagrin, c'est une foiblesse ; s'y exposer par zéle de son devoir, c'est une vertu ; s'y devoüer pour Dieu, c'est un acte héroïque de religion. De mesmes souffrir comme les esclaves du monde, parce qu'on se laisse dominer par ses passions, souffrir comme les avares par une avide & insatiable cupidité, souffrir comme les ambitieux par un attachement servil à sa fortune,

c'eſt une baſſeſſe, une miſere, un deſordre. Mais ſouffrir pour eſtre fidelle à Dieu; aimer la croix pour remplir les deſſeins de Dieu, pour ſuivre la vocation de Dieu, c'eſt ce qu'il y a dans le chriſtianiſme de plus ſaint & de plus divin, & par conſequent de plus conforme à la ſouveraine raiſon. Or c'eſt ainſi, mes chers Auditeurs, que ſaint André l'a aimée. Car il a aimé la croix, parce qu'éclairé des plus vives lumieres de la foy, il a parfaitement compris, combien la croix luy eſtoit avantageuſe par rapport à ſa vocation, & aux fins ſublimes pourquoy Jeſus-Chriſt l'avoit appellé. Appliquez-vous: voicy le ſecret important de ſa conduite & de voſtre religion. Le Sauveur du monde eût deux grands deſſeins ſur ſes Apoſtres, quand il leur commanda de le ſuivre, *Venite poſt me*. En ce moment-là, dit ſaint Chryſoſtome, il les choiſit pour eſtre les predicateurs de ſon Evangile, & pour eſtre les miniſtres de ſon ſacerdoce; il les deſtina au miniſtere de ſa parole, & il les engagea au ſervice de ſes autels; il les eſtablit ſur la terre pour ſanctifier les hommes par les veritez du ſalut, qu'ils devoient leur annoncer, & pour honorer Dieu ſon Pere par le ſacrifice qu'ils devoient comme preſtres de la loy de grace luy preſenter,

Voilà les deux veûës principales qu'eût le Fils de Dieu, & c'eſt ſous ces deux qualitez que je prétends aujourd'huy conſiderer ſaint André. En premier lieu, comme predicateur de l'Evangile & de la loy de Jeſus-Chriſt; en ſecond lieu, comme preſtre, ſucceſſeur legitime & immediat du ſacerdoce de Jeſus-Chriſt: & je m'attache d'autant plus à cette penſée, que la qualité de preſtre de Jeſus-Chriſt eſt celle dont ce ſaint Apoſtre ſe glorifia plus hautement, & dont il ſe rendit luy-meſme le temoignage, quand il parut devant le juge qui le condamna. Or ces deux qualitez jointes enſemble, juſtifient admirablement l'amour & le zéle qu'eût ſaint André pour la croix. Car s'il l'a tendrement aimée, c'eſt parce qu'il y a trouvé ce qui devoit faire devant Dieu tout ſon merite & toute ſa gloire; ſçavoir, l'accompliſſement de ſon Apoſtolat & la conſommation de ſon ſacerdoce. Expliquons-nous. André à la veûë de ſa croix eſt penetré, ravi, tranſporté de joye: pourquoy? parce que c'eſt ſur la croix qu'il va dignement preſcher le nom de Jeſus-Chriſt; ce ſera la premiere partie: & parce que c'eſt ſur la croix qu'il va ſaintement s'immoler luy-meſme & unir ſon ſacrifice au ſacrifice auguſte & venerable qu'il a tant de fois offert à Dieu en immolant l'Ag-

neau sans tache, qui est Jesus-Christ; ce sera la seconde partie. En deux mots, la croix est la chaire où saint André a fait paroistre tout le zéle d'un fervent predicateur. La croix est l'autel où saint André, comme prestre & pontife de la loy nouvelle, a exercé dans toute la perfection possible, l'office de sacrificateur. Il ne faut donc pas s'étonner, si la croix, quoy-qu'affreuse par elle-mesme, a eû pour luy tant de charmes. C'est tout le dessein & le partage de ce discours, pour lequel je vous demande une favorable attention.

I. PARTIE. POur establir solidement la verité de ma premiere proposition, & pour vous en donner d'abord la juste idée que vous en devez avoir, j'appelle dans les principes de l'Ecriture l'accomplissement de l'Apostolat, prescher un Dieu crucifié, & malgré les contradictions de la prudence du siecle proposer la croix aux hommes, comme la seule source de leur bonheur, comme le fondement unique de leur esperance, comme le mystere de leur redemption, comme le moyen seûr & infaillible de leur salut. Ainsi l'a entendu saint Paul, quand il a dit: *Nos autem prædicamus Christum crucifixum.* 2. Cor. c. 2. Voilà à quoy il a réduit toute la fonction du ministere Evangelique; & telle est

la fin, pourquoy Dieu a suscité ces douze Princes de l'Eglise, ces premiers fondateurs du christianisme, ces hommes envoyez au monde pour y annoncer Jesus-Christ, dont ils estoient les ambassadeurs, & pour y publier sa loy dont ils ont esté par office les interpretes fidelles : *Legatione pro Christo fungimur.* 2. Cor. c. 5. Qu'ont-ils fait ? ils ont presché la croix ; & au lieu que la croix n'avoit esté jusques-là qu'un sujet de malediction & qu'un opprobre ; au lieu que la croix de Jesus-Christ estoit le scandale des juifs, & paroissoit une folie aux gentils, à force d'en exalter la vertu, ils l'ont renduë venerable à toute la terre. Voilà, dis-je, à quoy s'est terminé leur vocation, & par où ils ont merité le nom d'Apostres. Or il est évident, Chrestiens, que saint André s'est signalé entre tous les autres dans ce glorieux employ, & qu'il a eû un droit particulier de prendre, si j'ose m'exprimer de la sorte, pour devise de son Apostolat, *Nos autem prædicamus Christum crucifixum.* Et il est encore évident, qu'il n'a jamais mieux accompli ce qui est marqué dans ces paroles, que quand il a esté luy-mesme attaché à la croix. Pourquoy cela ? parce que c'est sur la croix qu'il a presché Jesus-Christ crucifié, ou si vous voulez, la loy de Jesus-Christ, avec plus d'authorité & de grace,

avec plus d'efficace & de conviction, avec plus de succés & de fruit. Trois avantages que sa croix luy a procurez, & en quoy je fais consister la perfection d'un Apostre & d'un predicateur de l'Evangile. Reprenons, & suivez-moy.

Non, mes chers Auditeurs, jamais saint André n'a presché le mystere de la croix, ou la loy de Jesus-Christ, avec tant d'authorité & tant de grace, que quand il a esté luy-mesme crucifié; & ma pensée sur ce poinct n'a presque pas mesmes besoin d'éclaircissement. Car pour vous la rendre en deux mots, non seulement intelligible, mais sensible, il n'appartient pas à toutes sortes de personnes de prescher la croix. C'est une verité éternelle qu'il faut porter sa croix; & que pour la porter en chrestien, il la faut porter volontairement jusqu'à l'aimer, & jusqu'à s'en glorifier: *Absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri.* Mais cette verité, quoy qu'éternelle, n'a pas la mesme grace dans la bouche de tout le monde. Les hommes pour estre sauvez, ont interest de la bien comprendre: mais en mesme temps ils ont une secrette opposition à en estre instruits par ceux qui ne la pratiquent pas, & qui n'en font nulle épreuve; & si quelquefois un mondain s'ingere de leur en faire des leçons, bien loin de s'y rendre dociles,

Gal. c. 6.

ils se revoltent, & ne peuvent souffrir qu'un homme à qui rien ne manque, & qui joüit tranquillement des douceurs de la vie, ose leur prescher la penitence & la mortification. Aussi, comme remarque saint Chrysostome, Jesus-Christ tout Dieu qu'il estoit, pour s'accommoder là-dessus à la disposition des hommes, ne vint annoncer au monde l'Evangile de la croix qu'en se faisant luy-mesme un homme de douleurs, c'est à dire, un homme devoüé à la souffrance & à la croix : *Vir dolorum.* Indépendamment de cette qualité, il avoit toute l'authorité d'un Dieu ; j'en conviens : mais s'il n'avoit esté que Fils de Dieu, ou s'il avoit toûjours esté comme fils de l'homme, dans la beatitude & dans la gloire, sans participer à nos peines, il luy eust manqué par rapport à nous une certaine authorité d'experience & d'exemple, sur quoy est fondé le droit dont je parle, de prescher aux autres la croix : & de là vient qu'il se determina à souffrir. Car c'est ce que le grand Apostre a prétendu nous declarer, quand il a dit que la sagesse de ce divin legislateur avoit paru, en ce qu'estant Fils de Dieu, il avoit appris par luy-mesme, & parce qu'il avoit souffert comme homme, l'obéïssance qu'il exigeoit des hommes, & qu'il vouloit les obliger de rendre à sa loy. Loy par- *Isa. c. 53.*

faite, mais severe, dont toutes les maximes vont à nous faire comprendre la saintetè, l'utilité, la necessité de la croix : *Qui cum esset Filius Dei, didicit ex iis quæ passus est, obedientiam.*

Hebr. 5. 8.

En effet, il est aisé d'exhorter les autres à la pratique d'une vie austere, au retranchement des plaisirs, au crucifiement de la chair, tandis qu'il n'en couste rien. Un homme bien nourri, disoit saint Jerosme, n'a point de peine à discourir de l'abstinence & du jeusne. Un homme abondamment pourveû de tout, à qui rien ne manque, & qui est en possession de mener une vie agreable & commode, s'érige aisément en predicateur de la plus exacte reforme. Mais quelque éloquent & quelque zelé qu'il puisse estre, on croit toûjours avoir droit d'en appeller à son exemple, & de luy repondre, que ce zéle de reforme ne luy convient pas, que ce langage luy sied mal, & que s'il veut porter les choses à cette rigueur, il devroit chercher des Auditeurs dont il fust un peu moins connu. Non pas dans le fond que ce reproche soit absolument legitime, puisque Jesus-Christ ordonnoit qu'on obéïst aux pharisiens, du moment qu'ils estoient assis sur la chaire de Moyse, & qu'on respectast leur doctrine, quoy-que leur conduite y fust toute

contraire : mais parce qu'il eſt vray, que cette contrarieté entre la doctrine & la vie, eſt au moins un ſpecieux pretexte dont noſtre malignité ne manque pas de ſe prevaloir contre les veritez dures qu'on nous preſche; & parce que naturellement nous nous élevons contre quiconque entreprend de nous aſſujettir à toute la rigueur de nos devoirs, & n'eſt pas pour cela bien authoriſé. Or là-deſſus ſaint André a eû tout l'avantage que peut avoir un Apoſtre. Car il a preſché la croix dans un eſtat, où les cenſeurs les plus critiques & les ennemis de la croix les plus declarez, n'avoient rien à luy reprocher. Il ne l'a pas preſchée comme ces docteurs hypocrites dont ſaint Matthieu parle, qui mettent ſur les épaules des autres des fardeaux peſants, & qui ne voudroient pas eux-meſmes les remüer du doigt. Il ne l'a pas preſchée, comme ceux dont ſaint Paul diſoit à Timothée, qu'il viendroit dans les derniers jours des hommes qui auroient l'apparence de la plus éclatante pieté, mais qui ſeroient remplis de l'amour d'eux-meſmes, enflez d'orgüeil & pervertis dans la foy. C'eſt à dire, il ne l'a pas preſchée comme ont fait preſque dans tous les ſiecles certains prétendus reformateurs de l'Egliſe, qui connus d'ailleurs pour des hommes ſenſuels, n'en eſtoient pas moins hardis à

invectiver contre la molleſſe ; deplorant les relaſchements de la penitence, tandis qu'ils en rejettoient les œuvres penibles & laborieuſes ; plus occupez peut-eſtre de leurs perſonnes & du ſoin de leur corps, que n'auroit eſté un mondain de profeſſion. Non, Chreſtiens, ce n'eſt pas ainſi que ſaint André a preſché la croix : mais pour la preſcher, il s'eſt mis luy-meſme ſur la croix. La croix a eſté la chaire d'où il s'eſt fait entendre. C'eſt de là, comme nous liſons dans les actes de ſa vie, qu'il exhortoit le peuple à embraſſer ce moyen ſalutaire & neceſſaire, dont dépend tout le bonheur des eſlus de Dieu. Et voilà non ſeulement ce qui l'authoriſoit, mais ce qui donnoit de la force à ſa parole, pour annoncer le myſtere de la croix avec plus d'efficace & de conviction.

C'eſt le ſecond avantage de ſon Apoſtolat, dit ſaint Chryſoſtome, d'avoir monſtré par là juſqu'à quel poinct il eſtoit perſuadé luy-meſme de la verité qu'il preſchoit, & d'avoir eû par là meſmes le don d'en perſuader ſi fortement les autres, que tout infidelles qu'ils eſtoient, ils n'ont pû reſiſter à la ſageſſe & à l'eſprit de Dieu qui parloit en luy. Il faut, adjouſtoit ſaint Bernard, & permettez-moy d'appliquer ſa penſée à mon ſujet, il faut que le predicateur de l'E-

vangile, pour convertir les cœurs, fortifie ſa voix ; & parce que ſa voix n'eſt que foibleſſe, il faut qu'elle ſoit accompagnée d'une autre voix puiſſante & pleine de force, *Dabit voci ſuæ vocem virtutis.* Mais quelle eſt cette voix puiſſante & pleine de force ? la voix de l'action, cette voix infiniment plus éloquente, plus penetrante, plus touchante, que tous les diſcours. Monſtrez-moy par voſtre exemple & par vos œuvres, que vous eſtes vous-meſme perſuadé, & alors voſtre voix me perſuadera & me convertira : *Dabis voci tuæ vocem virtutis, ſi quod mihi ſuades, priùs tibi videaris perſuaſiſſe.* Or voilà par où ſaint André triompha, & de l'infidelité des payens, & de la dureté des juifs. Il veut que ſa voix ſoit pour eux cette voix toute puiſſante, qui ſelon le prophete, abbat les cedres & briſe les rochers ; il veut que ſa voix ait la vertu d'amollir les cœurs les plus endurcis, & de ſoumettre les eſprits les plus ſuperbes: *Vox Domini confringentis cedros, vox Domini concutientis deſertum.* Que fait-il ? il commence par les convaincre, qu'il eſt luy-meſme parfaitement & ſolidement convaincu de ce qu'il leur preſche ; qu'il eſt, dis-je, convaincu de la neceſſité d'embraſſer la croix de Jeſus-Chriſt, de s'attacher à elle par un eſprit de foy, & de s'en appliquer

Pſal. 67.

Bernard.

Pſal. 28.

les fruits par le long usage des souffrances de la vie.

Car quelle preuve plus authentique leur peut-il donner sur cela, de la persuasion où il est, que l'empressement & l'ardeur qu'il temoigne pour souffrir ? On luy prononce son arrest, & tout à coup il est saisi d'un mouvement de joye, qui va jusques à l'extase & au ravissement. Le peuple veut s'opposer à l'execution de cet arrest, & André s'en tient offensé. On le conduit au supplice ; & d'aussi loin qu'il enviſage la croix qui luy est preparée, il la saluë dans des termes pleins d'amour & de tendresse. Il se fait une émotion populaire, pour le delivrer : Hé quoy ; mes Freres, leur dit-il, estes-vous donc jaloux de mon bonheur ? Faut-il qu'en vous interessant pour moy, vous conspiriez contre moy, & que par une fausse compassion vous me fassiez perdre le merite d'une mort si precieuse ? Le juge intimidé s'offre à l'élargir, & André le rassûre ; le juge commande qu'on le detache de la croix, & André proteste que c'est en vain, parce qu'il y est attaché par des liens invisibles, que l'enfer mesmes ne peut rompre, qui sont les liens de sa foy & de sa charité. S'il n'estoit en effet persuadé, penseroit-il, parleroit-il, agiroit-il, souffriroit-il de la sorte ; & pour marquer que ses sentiments

ſont ſinceres, perſiſteroit-il deux jours entiers dans le tourment le plus cruel, *biduò pendens*, publiant toûjours que Jeſus-Chriſt eſt le ſeul Dieu qu'il faut adorer, & que toute la ſainteté, toute la predeſtination des hommes eſt renfermée dans la croix? Mais ſuppoſé le temoignage que ſaint André rendit à cette verité, quelle conſequence les ſpectateurs de ſon martyre n'eſtoient-ils pas forcez de tirer en faveur de Jeſus-Chriſt & de ſa religion? Conſiderant cet homme d'ailleurs venerable par l'integrité de ſa vie, illuſtre par les miracles qu'il avoit faits au milieu d'eux, & qui par ſa conduite pleine de ſageſſe, s'eſtoit attiré le reſpect des ennemis meſmes de ſon Dieu: le voyant, non pas mépriſer ni braver la mort par une vaine philoſophie, mais la deſirer par un pur zéle de ſe conformer à ſon Sauveur crucifié; aimer par ce motif de chriſtianiſme les deux choſes que le monde abhorre le plus, ſçavoir l'ignominie & la douleur; & malgré les revoltes de la nature, faire de la croix l'objet de ſon ambition & ſes plus cheres delices: tout payens, tout juifs qu'ils eſtoient, que pouvoient-ils conclure de là, ſinon qu'il y avoit dans cet Apoſtre quelque choſe de ſurhumain; & que la chair & le ſang n'ayant pû former en luy des ſentiments ſi élevez au deſſus de l'hom-

Act. mart. S. And.

me, il falloit qu'ils luy vinſſent de plus haut ? A moins qu'ils ne vouluſſent s'aveugler eux-meſmes & s'obſtiner dans leur aveuglement, pouvoient-ils ne pas reconnoiſtre, qu'il n'y a qu'un Dieu, qui puiſſe inſpirer à un homme mortel un amour de la croix ſi héroïque ; & à moins qu'ils n'euſſent des cœurs de pierre, quoy-que payens & infidelles, pouvoient-ils n'eſtre pas touchez, n'eſtre pas ébranlez, n'eſtre pas changez par la veûë d'un ſpectacle ſi ſurprenant & ſi nouveau ?

De là meſmes auſſi, mes chers Auditeurs, ſuivit le ſuccés prodigieux de la predication de ſaint André, & la benediction que Dieu donna à ſon Apoſtolat. Si nous en croyons les actes de ſon martyre, de tout le peuple attentif à l'écouter preſchant ſur la croix, à peine reſta-t-il un payen qui éclairé des lumieres de la grace, & cedant à la force d'un tel exemple, ne renonçaſt à l'idolatrie, & ne confeſſaſt Jeſus-Chriſt. Au lieu que Jeſus-Chriſt crucifié avoit pû dire ce que Dieu par la bouche d'un prophete, diſoit à Iſraël, *Totâ die expandi manus meas ad populum non credentem* ; j'ay tendu mes bras à un peuple rebelle & incredule : ſaint André eût au contraire la conſolation de tendre les bras à un peuple docile, qui receût ſa parole avec reſpect, &

Iſa. c. 65.

qui s'y soumit avec joye ; pour accomplir, ce semble, dés-lors ce qu'avoit dit le Fils de Dieu, que celuy qui croiroit en luy, feroit non seulement les mesmes œuvres, mais encore de plus grandes œuvres que luy: *Qui credit in me, opera quæ ego facio, & ipse faciet, & majora horum faciet.* Des milliers d'infidelles que le supplice de cet Apostre avoit assemblez autour de sa croix, convertis par ce qu'ils ont veû, & par ce qu'ils ont entendu, s'en retournent glorifiant Dieu. De la ville de Patras où Dieu par le ministere d'André opere ces effets miraculeux, le bruit, disons mieux, le fruit s'en répand dans toutes les provinces voisines. On voit avec étonnement les temples des idoles abandonnez, le culte des demons aboli, le regne de la superstition détruit, le nom de Jesus-Christ par tout reveré. Le frere mesmes du Proconsul, jusques-là zelé defenseur des fausses divinitez, rend hommage à la verité. Entre les Eglises naissantes, celle d'Achaïe où saint André a souffert, devient en peu de jours la plus nombreuse & la plus fervente. Qui fait tout cela ? la foy d'un Dieu crucifié, preschée par un Apostre crucifié ; je veux dire, le zéle d'un Apostre, qui, à l'exemple de son maistre, presche la croix du haut de la croix ; & qui selon la belle expression de

Joan. c. 12.

ſaint Jeroſme, confirme par ſon amour pour la croix, tout ce qu'il enſeigne de l'obligation rigoureuſe, mais indiſpenſable, de porter la croix : *Omnem doctrinam ſuam crucis diſciplinâ roborans.* En effet, donnez-moy un predicateur de l'Evangile parfaitement mort à luy-meſme, ſincere amateur de la croix, & qui diſe de bonne foy avec ſaint Paul : *Mihi mundus crucifixus eſt, & ego mundo* ; le monde eſt crucifié pour moy, & je ſuis crucifié pour le monde : rien ne luy reſiſtera. Avec cela il triomphera de l'erreur, il confondra l'impieté, il exterminera le vice, il convertira les villes entieres. Avec cela les pecheurs les plus endurcis l'écouteront & le croiront, les libertins & les impies ſe ſoumettront à luy, les ſenſuels & les voluptueux ſubiront le joug de la penitence. Pourquoy ? parce que telle eſt, dit ſaint Jeroſme, la vertu de la croix, preſchée par un homme ſouffrant luy-meſme & mourant ſur la croix : *Omnem doctrinam ſuam crucis diſciplinâ roborans.*

Hieron.

Galat. 6.

Voilà donc, Chreſtiens, le predicateur, que Dieu a ſuſcité pour voſtre inſtruction ; & qui peut dire à la lettre, qu'il n'a point employé en vous preſchant, les diſcours perſuaſifs de la ſageſſe humaine, mais les effets ſenſibles de l'eſprit & de la vertu de Dieu : *Et ſermo meus & prædicatio mea,*

1. Cor. 2.

non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritûs & virtutis. Voilà celuy que Dieu veut que vous écoutiez: c'est saint André sur la croix. Ne me considerez point; n'ayez nul égard, ni à mes paroles, ni à mon zéle; oubliez la sainteté de mon ministere. Je ne suis aujourd'huy, si vous voulez, qu'un airain sonnant & qu'une cymbale retentissante; & ce n'est point à moy de vous prescher un Dieu crucifié: c'est à cet Apostre, c'est à cet homme crucifié, dont la predication plus pathetique & plus efficace que la mienne, se fait encore entendre dans toutes les Eglises du monde chrestien. Le voilà, dis-je, ce ministre irreprehensible, ce predicateur contre lequel vous n'avez rien à repliquer. Mais que n'a-t-il point à vous reprocher? Il vous presche encore maintenant le mesme Dieu, qu'il a presché aux iuifs & aux payens: un Dieu qui vous a sauvez par la croix. Le croyez-vous? la vie que vous menez, le fait-elle voir? cet amour propre qui vous domine, ces recherches de vous-mesmes, cet attachement servil à vostre corps, cette attention à le menager, à le flatter, à ne luy rien refuser; ces commoditez étudiées & affectées, cette horreur des souffrances & de la vraye penitence; en un mot, cette vie des sens si opposée à l'esprit chrestien, cette

vie molle & voluptueuſe dont vous vous eſtés fait une habitude, tout cela marque-t-il que vous eſtes bien convaincus de la predication de ſaint André ?

Ah! mes chers Auditeurs, ſi ſaint André nous avoit preſché un autre Jeſus-Chriſt & un autre Sauveur ; ſi dans le conſeil de la ſageſſe éternelle, il avoit plû à noſtre Dieu de nous ſauver par la joye, auſſi-bien qu'il luy a plû de nous ſauver par la peine, & que ſaint André nous euſt annoncé cet Evangile : ce nouvel Evangile ne s'accorderoit-il pas parfaitement avec noſtre conduite ? Figurons-nous que cet Apoſtre vient aujourd'huy nous declarer que ce n'eſt plus par la croix, mais par les plaiſirs, que nous devons operer noſtre ſalut ; figurons-nous que ce que je dis ceſſe d'eſtre une ſuppoſition, & devient une verité, y auroit-il en vous quelque choſe à corriger & à reformer ? Repondez, mondain, repondez : c'eſt à vous que je parle. Interrogez voſtre cœur, & reconnoiſſez juſqu'où l'eſprit du monde corrompu vous a porté : ce ſyſteſme de chriſtianiſme ne vous ſeroit-il pas avantageux, & ne ſe rapporteroit-il pas entierement à voſtre gouſt & à vos idées ? Il faut donc de deux choſes l'une, ou que voſtre vie ſoit un monſtre dans l'ordre de la grace, ou que ſaint André avec toute la ver-

tu & toute la force de son Apostolat, ne vous ait pas encore persuadé. Que vostre vie soit un monstre dans l'ordre de la grace, si, croyant d'une façon, vous vivez de l'autre ; si, chrestien de profession, vous estes iuif d'esprit & de cœur ; si, reconnoissant que vostre salut est attaché à la croix, vous ne laissez pas de fuir & d'abhorrer la croix. Car qu'y a-t-il de plus monstreux que cette contradiction? Cependant, mes Freres, disoit saint Bernard, tel est le caractere de mille chrestiens, disciples de la croix de Jesus-Christ & tout ensemble ennemis de la croix de Jesus-Christ. Ou bien, mon cher Audiieur, si vous vous piquez d'estre de ces genies prétendus-sages, qui agissent consequemment, il faut que saint André, ni par l'authorité de son exemple, ni par l'efficace de sa parole, ne vous ait pas encore touché, puisque vous estes toûjours sensuel & idolastre de vostre corps. Ainsi je pourrois vous appliquer au sujet de la croix de saint André, ce que saint Paul, en gemissant, disoit aux Galates, de celle du Sauveur: *Ergò evacuatum est scandalum crucis.* Malheur à vous, mon Frere, qui par vostre infidelité vous estes rendu inutile l'exemple de ce glorieux Apostre, & pour qui le scandale, c'est à dire le mystere de la croix est anéanti; *Ergò evacuatum est scandalum cru-* Galat. c. 5.

cis. On vous a dit cent fois, & il eſt vray, qu'au jugement de Dieu la croix de Jeſus-Chriſt paroiſtra pour vous eſtre confrontée; l'Evangile meſmes nous l'apprend: *Et tunc parebit ſignum Filii hominis.* Mais outre la croix de Jeſus-Chriſt, on vous en confrontera une autre, c'eſt celle de ſaint André. Ouy la croix de cet homme Apoſtolique, aprés luy avoir ſervi de chaire pour nous inſtruire, luy ſervira de tribunal pour nous condamner. Voyez-vous ces infidelles, nous dira-t-il? la veûë de ma croix les a convertis; de payens qu'ils eſtoient, j'en ay fait des chreſtiens & de parfaits chreſtiens. Voilà ce qui nous confondra, & ne vaut-il pas mieux dés-aujourd'huy commencer à nous confondre nous-meſmes; & par cette confuſion ſalutaire & volontaire, prevenir une confuſion forcée, qui ne nous ſera pas ſeulement inutile, mais trés funeſte? Il faut, Chreſtiens, qu'à l'exemple de ſaint André, nous ſoyons & les ſectateurs, & les predicateurs meſmes de la croix. Je dis les predicateurs, & comment? en portant ſur nos corps la mortification de Jeſus-Chriſt: *Semper mortificationem Jeſu-Chriſti in corpore noſtro circumferentes.* Car en la portant ſur nos corps, nous en ferons connoiſtre aux hommes le merite & la vertu: *Ut & vita Jeſu manifeſterur in corporibus*

Matth. c. 24.

2. Cor. c. 4.

Ibid.

ribus noſtris. Ne concevez point cecy comme impoſſible, ni meſmes comme difficile; je vous l'ay dit; le ſaint uſage des afflictions & des croix de cette vie, l'acceptation humble & ſoumiſe de celles que Dieu nous envoye, la reſignation à celles que le monde nous ſuſcite, noſtre patience dans les calamitez, ou publiques, ou particulieres, dans les pertes de biens, dans les maladies, tout cela preſchera pour nous, & nous preſcherons par tout cela. C'eſt ainſi que ſaint André a trouvé ſur la croix l'accompliſſement de ſon Apoſtolat; & voicy encore comment il y a trouvé la conſommation de ſon ſacerdoce. Donnez, s'il vous plaiſt, une attention toute nouvelle à cette ſeconde partie.

II. PARTIE.

POuvoir preſenter à Dieu le ſacrifice du corps de Jeſus-Chriſt, & avoir pour cela dans le chriſtianiſme un caractere particulier, c'eſt en quoy conſiſte l'eſſence du ſacerdoce de la loy de grace. Joindre au ſacrifice adorable du corps de Jeſus-Chriſt le ſacrifice de ſoy-meſme, & s'immoler ſoy-meſme à Dieu au meſme temps qu'on luy offre ce divin Agneau immolé pour le ſalut du monde, c'eſt dans la doctrine de ſaint Auguſtin, ce qui met le comble au ſacerdoce de la loy de grace, & ce qui luy donne ſa

derniere perfection. Sacerdoce de la loy de grace, dont je conviens que les prestres seuls sont les premiers & les principaux ministres ; mais auquel il est pourtant vray que tous les chrestiens, en qualité de chrestiens, ont droit & mesmes obligation de participer. Sacerdoce de la loy de grace, qui par cette raison nous impose à tous, de quelque condition que nous soyons, l'indispensable devoir de nous offrir nous-mesmes à Dieu, comme un supplément du sacrifice de Jesus-Christ. Car voilà encore une fois ce qui fait devant Dieu la perfection du sacerdoce chrestien, dont l'Apostre relevoit si haut l'excellence & la dignité. Voilà par où ce sacerdoce luy paroissoit si auguste, quand il le comparoit au sacerdoce de l'ancienne loy, & voilà ce qui nous le doit rendre venerable : cet engagement où nous sommes, & ce pouvoir que nous avons d'estre, comme le Sauveur, des hosties vivantes, presentées à Dieu, par l'union de nostre sacrifice avec le sacrifice de l'homme-Dieu. Or je prétends que saint André a sçeû pleinement s'acquitter de ce devoir : & où ? sur la croix. D'où je conclus que c'est sur la croix, comme sur l'Autel mysterieux que Dieu luy avoit preparé, qu'il a heureusement trouvé la consommation de son sacerdoce. Ne perdez pas le fruit de

cette verité, qui toute avantageuſe qu'elle eſt au Saint dont je vous fais l'éloge, ſera encore plus utile & plus édifiante pour vous.

Je l'ay dit, mes chers Auditeurs, & je le repete, il faut pour nous rendre dignes de Dieu, que nous joignions le ſacrifice de nous-meſmes au ſacrifice du corps de Jeſus-Chriſt. C'eſt le devoir eſſentiel à quoy le chriſtianiſme nous engage; & je ne crains point de paſſer pour temeraire, ni de rien avancer qui ne ſoit conforme à la plus exacte theologie, quand je ſoutiens que ſans cela noſtre ſacerdoce n'a pas ſelon Dieu toute la perfection qu'il doit avoir. Car il eſt de la foy qu'encore que le ſacrifice de l'humanité de Jeſus-Chriſt ait eû par luy-meſme une vertu infinie, pour nous ſanctifier & pour nous reconcilier avec Dieu; Dieu neanmoins par une conduite particuliere de ſa providence, ne l'a accepté, pour nous accorder en effet la grace de cette reconciliation & de cette ſanctification, qu'autant qu'il a preveû que ce ſacrifice devoit eſtre & ſeroit accompagné de noſtre cooperation. Il eſt de la foy, qu'encore qu'il n'air rien manqué au ſacrifice de noſtre redemption de la part de Jeſus-Chriſt qui l'a offert pour nous comme noſtre mediateur & le ſouverain preſtre, il

peut y manquer quelque chose de nostre part ; ensorte que ce sacrifice, tout divin qu'il est, par le défaut de nostre correspondance nous devienne infructueux & ne soit pour nous de nulle efficace. Or ce qui peut manquer de nostre part au sacrifice de Jesus-Christ, c'est le sacrifice personnel que Dieu exige de nous, & que nous luy devons faire de nous-mesmes ; mais que souvent nous ne luy faisons pas. De là vient que saint Paul à qui ce mystere avoit esté spécialement revelé, se faisoit une loy inviolable d'accomplir tous les jours dans sa chair, ce qui manquoit aux souffrances de Jesus-Christ : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne meâ.* Il restoit donc encore pour saint Paul, quelque chose à adjouster au sacrifice du Fils de Dieu. Prenez garde : quelque chose par rapport à saint Paul mesme ; quelque chose d'où dependoit en un sens pour saint Paul mesme le merite, ou plustost l'application actuelle du sacrifice du Fils de Dieu ; quelque chose par où saint Paul mesme se croyoit obligé de remplir la mesure des souffrances du Fils de Dieu. Or comment la rempliſſoit-il cette mesure ? par la ferveur de sa penitence, par l'austerité de sa vie, par la mortification de sa chair. Car c'estoient là, remarque saint Chrysostome, autant de

Coloſſ. 1.

sacrifices de luy-mesme, qu'il unissoit à ce grand sacrifice de la croix, & en vertu desquels il pouvoit dire : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne meâ.*

C'est de là mesmes aussi que saint Augustin trouvoit des liaisons si étroites entre ces deux sacrifices ; je dis entre le sacrifice de Jesus-Christ & le sacrifice de nous-mesmes, qu'il ne vouloit pas qu'on separast jamais l'un de l'autre. Tellement que comme Jesus-Christ en qualité d'homme-Dieu a esté nostre victime, nous devons estre la sienne en qualité de chrestiens. Ecoutez les paroles de ce saint Docteur, que je ne dois pas ômettre dans une matiere si importante : *Cujus redemptoris ac Domini, & nos sacrificium esse debemus per ipsummet offerendi, qui in homine quem suscepit, sacrificium ipse pro nobis fieri dignatus est.* *Augustin.*

D'où il s'ensuit que toutes les fois que nous assistons aux divins mysteres, nous devons faire estat, que ce n'est pas seulement pour y presenter l'Agneau sans tache qui est immolé sur l'autel, mais pour y estre nous-mesmes presentez & immolez. Et cela, reprend saint Augustin, non seulement par la raison de l'union intime, qui est entre luy & nous, & qui fait qu'estant nostre chef, & nous les membres de son corps, il ne peut ni ne doit jamais estre sa-

crifié, que nous ne le soyons avec luy ;
Ibid. *Quia cum Ecclesia Christi sit corpus, & Christus Ecclesiæ caput, tam ipsa per ipsum, quam ipse per ipsam debet offerri :* mais par la convenance mesmes & le principe de nos plus justes & de nos plus indispensables obligations. Car quel desordre, Seigneur, que je parusse devant vos autels dans une moindre disposition d'humilité, que celle où vous y paroissez ; que vous y fussiez la victime de mon peché, & que l'expiation de ce peché ne me coustast rien ? Il ne suffit donc pas, conclut saint Leon Pape, que nous offrions à Dieu le sacrifice du corps de Jesus-Christ, si selon le precepte de l'Apostre, nous ne nous offrons encore nous-mesmes ; comme il ne nous suffiroit pas de luy offrir nos corps & mesmes nos ames, si nous n'avions à luy offrir le sacrifice du corps de Jesus-Christ. Nostre sacrifice sans celuy de Jesus-Christ, seroit un sacrifice indigne de Dieu ; & celuy de Jesus-Christ sans le nostre, seroit non pas insuffisant, mais inutile pour nous. L'un avec l'autre, c'est ce qui consomme le grand ouvrage de nostre justification, & ce qui fait le vray sacerdoce des chrestiens.

Or voilà, mes chers Auditeurs, ce que nous voyons dans le glorieux Apostre, dont nous honorons aujourd'huy la me-

moire. Qu'eſt-ce que ſaint André, & ſous quelle idée, nous attachant aux actes de ſon martyre, devons-nous le conſiderer ? ſous l'idée d'un preſtre fervent, d'un preſtre zelé, d'un preſtre plein de religion, qui tous les jours de ſa vie ne manqua jamais d'immoler ſur l'autel l'Agneau de Dieu, & qui par ſa mort couronna ſon ſacerdoce en s'immolant luy-meſme ſur la croix. Car ce ſont là les deux principales actions que ſon hiſtoire nous marque, & à quoy je réduits toute la ſainteté de ſon miniſtere. Ecoutez cecy. André eſt conduit devant le tribunal d'un juge payen ; & ce juge avant que de le condamner, entreprend de le pervertir, & le preſſe de rachepter ſa vie en ſacrifiant aux idoles. Mais moy, luy repond l'homme de Dieu, ſacrifier aux idoles ! Ne ſçavez-vous pas qui je ſuis ? Ignorez-vous la profeſſion que je fais de ſervir le Dieu du ciel & de la terre, & l'honneur que j'ay de luy ſacrifier chaque jour, non pas le ſang des boucs ni des taureaux, mais l'Agneau qui efface les pechez du monde ? *Ego omnipotenti Deo immolo quotidiè, non taurorum carnes, ſed Agnum immaculatum.* Ouy, pourſuit le genereux Apoſtre, c'eſt entre mes mains que cet Agneau eſt tous les jours immolé : mais la merveille que vous ne connoiſſez pas & que j'ay à vous decou- *Act. mart. S. Andr.*

vrir, c'eſt qu'aprés l'immolation de cet Agneau, il eſt toûjours vivant, & que ſa chair, quoy-que diſtribuée aux fidelles, demeure encore toute entiere, parce qu'elle
Ibid. eſt deſormais incorruptible : *Cujus carnem poſtquam omnis plebs credentium manducaverit, Agnus qui ſanctificatus eſt, integer perſeverat, & vivus.* Temoignage invincible en faveur du ſacrifice de la meſſe, & qui pourroit ſeul refuter toutes les erreurs des derniers hereſiarques touchant la divine Euchariſtie ; puiſqu'il nous apprend comment Dieu dés le premier âge de l'Egliſe, a pris ſoin d'eſtablir la tradition de ce myſtere. Mais ſans m'arreſter à cette controverſe, & pour profiter en paſſant d'un exemple ſi authentique, permettez-moy, mes Freres, une courte digreſſion, qui toute bornée qu'elle eſt dans la morale qu'elle renferme, ne laiſſera pas d'avoir ſon utilité. Car cecy nous regarde, nous qui reveſtus de la dignité du ſacerdoce, ſommes ſpecialement les miniſtres de noſtre Dieu & de ſes autels. Qu'eſt-ce qu'un preſtre de Jeſus-Chriſt ? le voicy : un homme engagé par ſa vocation à entrer tous les jours dans le ſanctuaire : un homme diſpoſé, comme ſaint André, à offrir tous les jours à Dieu le ſacrifice non ſanglant du corps du Sauveur. Voilà à quoy nous ſommes ap-

pellez. Mais estre prestre, & n'en faire que rarement la plus noble fonction ; estre prestre, & mesmes si vous voulez, Grand-prestre, & ne paroistre à l'autel qu'à certains jours de ceremonie, qu'en certaines occasions d'éclat, que lors qu'on ne peut s'en dispenser, que quand on s'y trouve forcé par un respect humain & par un devoir de bienseance ; estre prestre, & s'abstenir des choses saintes pour mener une vie toute prophane, pour entretenir dans le monde de vains commerces, pour se dissiper dans les divertissements du siecle ; ou plustost, mener une vie dissipée, prophane, mondaine, jusqu'à estre malheureusement obligé de s'abstenir des choses saintes : estre prestre, & se mettre par sa conduite hors d'estat de celebrer les sacrez mysteres, s'en rendre positivement indigne ; & au lieu de se reprocher cette indignité volontaire, comme un crime & un sujet de confusion, s'authoriser par là dans l'éloignement de Dieu où l'on vit, & s'en faire un faux pretexte de pieté : estre prestre de la sorte, ah ! mes Freres, s'écrioit saint Chrysostome, est-il rien de plus opposé à la saintеté du sacerdoce, rien de plus injurieux à Jesus-Christ, rien de plus triste pour son épouse qui est l'Eglise ; & moy j'adjouste, rien de plus contraire à l'exemple que Dieu nous

propose dans la personne de saint André ?

Mais André en demeure-t-il là ? non, Chrestiens : comme il est prestre de la loy nouvelle, aprés avoir immolé la chair de Jesus-Christ & satisfait à ce qu'il y a de plus essentiel dans son ministere, il y joint ce qui en doit estre la perfection en s'immolant soy-mesme; & c'est icy que la croix luy servit de moyen pour parvenir à l'accomplissement de ses desirs, & à la gloire consommée de son sacerdoce. Je m'explique. Sur le refus qu'il fait de sacrifier aux idoles, on luy presente l'instrument de son supplice, & comment envisage-t-il cette croix ? comme un autre autel où il va presenter à Dieu le sacrifice de sa personne & de sa vie. Ouy, Seigneur, dit-il, s'adressant à Jesus-Christ, c'est pour cela que je l'embrasse cette croix, parce que c'est sur elle que je vais remplir dans toute son étenduë mon sacerdoce. Assez long-temps, ô mon Dieu, j'ay fait l'office de sacrificateur à vos dépens ; il faut que je le fasse aux dépens de moy-mesme. Je vous ay millefois sacrifié pour moy : il faut que je me sacrifie une fois pour vous ; & que par cet effort de reconnoissance, vous rendant amour pour amour & sacrifice pour sacrifice, j'aye enfin la consolation d'estre crucifié pour vostre gloire, comme vous l'avez

eſté pour mon ſalut. Ainſi parla-t-il ; & ſans differer, il étend ſur la croix ſon corps venerable : il n'attend pas que les bourreaux l'y attachent, il previent leur cruauté par ſa ferveur ; ne voulant pas devoir à un autre l'honneur de ſon crucifiement, mais regardant encore comme un precieux avantage d'eſtre tout enſemble & la victime & le preſtre de ſon ſacrifice. Car c'eſt en cela, dit ſaint Auguſtin, qu'a particulierement conſiſté l'excellence & le merite du ſacerdoce de Jeſus-Chriſt. Dans l'ancienne loy on n'avoit rien veû de ſemblable ; les hommes les plus ſaints s'eſtoient contentez d'honorer Dieu par des victimes étrangeres : & parce que ce culte eſtoit imparfait, le Fils de Dieu, comme Pontife, eſtoit venu faire à ſon Pere cette pleine oblation, où il voulut eſtre tout à la fois le ſacrificateur & l'hoſtie : *Idem ſacerdos & victima.* Mais ce qui fut vray de Jeſus-Chriſt, l'eſt encore de ſaint André, avec toute la proportion neanmoins & tout le rapport qu'il peut y avoir entre un homme & un homme-Dieu. André mourant ſur la croix pût dire aprés le ſauveur du monde : vous n'avez plus voulu, Seigneur, de la chair & du ſang des animaux ; mais vous m'avez formé un corps : les anciens holocauſtes ont commencé à vous déplaire, ou *Auguſt.*

du moins ont ceſſé de vous plaire, & alors j'ay dit, me voicy, je viens, je me preſente; recevez-moy comme voſtre victime : *Tunc dixi, ego venio.*

Pſal. 39

Voilà, mes chers Auditeurs, le modelle que Dieu vous met à tous devant les yeux, je dis à tous ſans difference ni de condition ni de rang. En quelque eſtat que vous ſoyez, vous eſtes, comme chreſtiens, neceſſairement aſſociez au ſacerdoce Royal de Jeſus-Chriſt ; & c'eſt à vous, quoy-que laïques, que parloit ſaint Pierre, quand il appelloit les chreſtiens, race choiſie, preſtres, Roys, nation ſainte, peuple conquis : *Vos autem genus electum, regale ſacerdotium, gens ſancta.* Il eſt de la foy que ſans autre caractere que celuy de chreſtiens, par la ſeule onction du bapteſme, le Sauveur des hommes nous a fait Roys & preſtres de Dieu ſon Pere : *Et feciſti nos Deo noſtro regnum & ſacerdotes.* Si je vous diſois qu'en cette qualité il ne tient qu'à vous d'offrir tous les jours à Dieu le meſme Agneau qu'immoloit ſaint André, & qu'en effet vous l'offrez auſſi bien que luy, toutes les fois que vous aſſiſtez au ſacrifice de voſtre religion, peut-eſtre ſeriez-vous ſurpris de vous voir élevez par là à une ſi haute dignité. Mais vous devez bien l'eſtre encore plus, ou d'avoir ignoré juſques à preſent ce que

1. Petr. c. 2.

Apoc. c. 5.

vous eſtes ; ou de l'avoir ſçeû, & d'avoir manqué de zéle pour vous acquitter dignement d'une ſi glorieuſe fonction. Car puiſque ce n'eſt pas en ſimples temoins, mais en miniſtres du Seigneur, que vous aſſiſtez à ce ſacrifice, & que l'oblation du corps de Jeſus-Chriſt ne s'y fait pas ſeulement en voſtre preſence, mais en voſtre nom, quelle attention, quel reſpect, quelle ardeur de devotion y devez-vous apporter ? C'eſt ce qui rend vos irreverences ſi criminelles & meſmes ſi abominables ; c'eſt ce qui en fait comme autant de ſacrileges. Ah ! Chreſtiens, quelle indignité que vous preſentiez au Dieu immortel, avec un eſprit égaré, un cœur froid, ſans nul recüeillement, ſans nul ſentiment, le meſme ſacrifice où noſtre ſaint Apoſtre a épuiſé tout le feu de ſa charité ! Que dis-je ? quelle prophanation que vous y veniez pour y voir le monde & pour y eſtre veû, pour y étaler tout le faſte du monde & tout l'appareil de voſtre luxe, pour y contenter voſtre vanité, voſtre curioſité, & peut-eſtre pour y entretenir vos plus honteuſes paſſions ! Scandale digne de toute la colere de Dieu, & qui n'eſt devenu, par l'impieté de noſtre ſiecle, que trop commun.

Mais ce n'eſt pas à quoy je m'arreſte. Ce que je prétends que vous remportiez de

ce discours, c'est une sincere & forte resolution d'offrir continuellement à Dieu, comme saint André, le sacrifice de vos corps, & de l'unir au sacrifice du corps de Jesus-Christ, puisque c'est par là que vous devez participer à l'honneur & à la perfection du sacerdoce de la loy de grace, à quoy vostre vocation vous engage indispensablement. Ce que je vous demande, c'est que vous vous appliquiez sans cesse ce que saint Paul recommandoit si expressément aux Romains, quand il leur disoit : *Obsecro vos per misericordiam Dei* ; je vous conjure, mes Freres, par la misericorde de nostre Dieu, & de quoy ? de luy offrir vos corps dans cet estat de saintеté, dans cet estat de pureté où ils puissent luy plaire & où vous puissiez luy rendre un culte raisonnable & spirituel ; ne vous conformant point au siecle present, mais vous renouvellant chaque jour dans l'interieur de l'esprit. Paroles qui comprennent en abregé tout le fonds de la vie chrestienne, & qui devroient estre le plus ordinaire sujet de vos considerations. Mais dites-moy, mes chers Auditeurs, vos corps ont-ils ces qualitez necessairement requises pour estre la matiere de ce sacrifice, que saint Paul veut que vous presentiez à Dieu ? Sont-ce des corps purs, des corps exempts de la cor-

Rom. 6. 12.

ruption du peché ; en un mot, des corps dignes d'eſtre offerts avec le corps de Jeſus-Chriſt, & de compoſer avec luy ce ſacrifice complet dont je viens de vous parler ? S'ils ne ſont pas tels, oſerez-vous les offrir à Dieu ; & ſi vous n'oſez les offrir à Dieu, comment pouvez-vous paroiſtre vous-meſmes devant Dieu, & approcher de ſes autels ? Ah ! Chreſtiens, ſi l'on vous diſoit que vous devez abſolument & à la lettre, faire de vos corps le meſme ſacrifice que ſaint André, que vous devez eſtre preſts comme luy à ſacrifier voſtre vie par un long & cruel ſupplice, que vous devez ſouffrir comme luy un rigoureux martyre, que vous devez comme luy vous reſoudre à mourir pour Dieu, & que ſans cela il n'y a point de ſalut pour vous ; ſi, dis-je, Dieu mettoit voſtre foy à une pareille épreuve, quoy-que vous fuſſiez obligez de vous y ſoumettre, du moins auriez-vous droit de craindre & de vous défier de vous-meſmes. Mon zéle à vous animer, à vous encourager, à vous ſoutenir dans une ſi dangereuſe conjoncture, quelque ardent qu'il puſt eſtre, ne m'empeſcheroit pas de compatir à voſtre foibleſſe & de trembler le premier pour vous. Mais quand je vous dis, que ce ſacrifice de vos corps, dont il eſt aujourd'huy queſtion, ſe réduit dans la pratique

à les maintenir dans une pureté convenable, à leur faire porter le joug d'une salutaire temperance, d'une exacte sobrieté, d'une prudente austerité, d'une solide mortification ; à leur retrancher les debauches qui les détruisent, la mollesse qui les corrompt, l'oisiveté qui les appesantit ; à reprimer leurs revoltes, à ne pas vivre selon leurs cupiditez, à les rendre souples à la loy de Dieu, à les assujettir aux observances de la religion, à les endurcir au travail, choses communes & pratiquables dans les estats mesmes du monde les moins parfaits : qu'avez-vous à repondre ? Quand cette regularité de vie, quand cette severité de mœurs, quand cette exactitude seroit pour vous une espece de croix, pourriez-vous justement vous en decharger, ou refuser de la prendre ! Ne devriez-vous pas vous tenir heureux de la trouver dans des choses d'ailleurs si conformes à vos obligations, & rendre graces à Dieu de ce qu'enfin vous avez appris quel est ce sacrifice de vos corps par où il veut estre glorifié ?

Cependant, Chrestiens, voicy le desordre, & si j'ose le dire, la honte & l'opprobre du christianisme : des hommes associez par le bapteſme au sacerdoce de Jesus-Christ, & qui selon la regle de l'Apostre, devroient offrir leurs corps comme des

hosties pures devant Dieu, en font des victimes pour le demon, pour la sensualité, pour l'impureté, pour l'adultere. Saint Paul ne vouloit pas que parmi les fidelles on prononçast mesmes les noms de ces passions infames; mais le moyen de s'en taire dans le honteux débordement des vices qui infectent l'Eglise de Dieu? Pouvons-nous, disoit saint Cyprien, cacher nos playes, quand elles sont mortelles; & ne vaut-il pas mieux les decouvrir pour les guerir, que de les dissimuler pour nous perdre? O mon Dieu, où en sommes-nous, & à quelle extremité le peché nous a-t-il portez? Vous, Seigneur, qui dans l'ancienne loy estiez si jaloux de la pureté des victimes qu'on vous presentoit, & qui rejettiez celles où il paroissoit la moindre soüillure, comment pouvez-vous maintenant agréer les nostres? Le sacrifice d'un corps impur & esclave du peché, bien-loin de vous plaire, ne doit-il pas plustost vous offenser & vous irriter? Mais enfin, me dira-t-on, quelque corrompus qu'ayent esté jusqu'à present nos corps par le peché, ne peuvent-ils plus estre offerts à Dieu? Ouy, Chrestiens, ils le peuvent, sinon par le sacrifice de la continence, au moins par celuy de la penitence: & c'est en ce sens que saint Paul nous advertit de les faire desormais servir,

non plus au peché, mais à la justice. Dieu mesmes tirera de vous alors une gloire particuliere ; & vous releverez d'autant plus le triomphe de sa grace, qu'elle aura eû dans vous de plus forts & de plus dangereux ennemis à surmonter. La penitence vous tiendra lieu de croix, & cette croix sera l'autel où vous vous immolerez. Ah, Seigneur, repandez sur cet auditoire chrestien l'esprit de saintetè dont fut rempli le grand Apostre que nous honorons. Repandez sur cette Eglise qui porte son nom, l'abondance de vostre grace. Donnez-nous cet amour de la croix, sans quoy il est impossible que nous vous fassions jamais le sacrifice de nous-mesmes. Inspirez-nous le mesme sentiment qu'eût saint André à la veûë de la croix, lors qu'il s'écria: O croix, source de mon bonheur ! *O bona crux !* Faites que nous le disions comme luy, que nous le pensions comme luy, & que par la voye de la croix nous parvenions à la mesme gloire que luy, qui est la gloire éternelle, où nous conduise, &c.

Act. mart. S. Andr.

SERMON
POUR LA FESTE DE SAINT FRANÇOIS XAVIER.

Fece non est abbreviata manus Domini, ut salvare nequeat.

Voicy un miracle de la vertu de Dieu, qui fait bien voir que le bras du Seigneur n'est pas raccourci, & qu'il peut encore sauver son peuple. En Isaïe, chap. 59.

MONSEIGNEUR,

Messire François Faure Evesque d'Amiens.

QUel est donc ce miracle dont nous avons esté nous-mesmes temoins, & en quel sens peuvent convenir ces paroles du prophete à l'homme Apostolique dont nous solemnisons la feste ? Est-ce l'éloge de François Xavier que j'entreprends, ou n'est-ce pas l'éloge de la foy qu'il a preschée : & si

le Seigneur dans ces derniers siecles a fait éclater sa toute-puissante vertu par la conversion d'un nouveau monde, est-ce au ministre de ce grand ouvrage qu'il en faut attribüer la gloire, ou n'est-ce pas plustost au maistre qui l'avoit choisi, & qui l'a si heureusement conduit dans l'exercice de son ministere ? Parlons donc, Chrestiens, non pas pour exalter le merite de l'Apostre des Indes & du Japon, mais pour reconnoistre la force de l'Evangile qu'il a porté à tant de nations barbares : & tirons des merveilleux succés de sa predication, une preuve sensible & toute recente de l'inconteſtable verité de la foy, à laquelle il a soumis les plus fieres puissances de l'orient. *Ecce non est abbreviata manus Domini.* Voicy un prodige que Dieu nous a mis devant les yeux, pour nous convaincre & pour confirmer nostre foy peut-estre chancellante, toûjours au moins foible & languissante : c'est la propagation du christianisme en de vastes pays d'où l'infidelité l'avoit banni, & où Xavier, sur les ruines de l'idolastrie & malgré tous les efforts de l'enfer, a eû le bonheur de le restablir. Je ne prétends point égaler par là cet ouvrier Evangelique aux premiers Apostres. Je sçais quelles furent les prerogatives de ces douze Princes de l'Egliſe, & quelle superiorité le ciel

leur donna, soit par l'avantage de la vocation, soit par l'étenduë du pouvoir, soit par la plenitude de la science. Mais aprés tout, comme saint Augustin a remarqué que ce n'estoit point déroger à la dignité de Jesus-Christ, de dire que saint Pierre a fait de plus grands miracles que luy : aussi ne crois-je rien diminuer de la preéminence des Apostres, quand je dis, que Dieu pour l'amplification de son Eglise, a employé saint François Xavier à faire un miracle non moins surprenant ni moins divin que tout ce que nous admirons dans ces glorieux fondateurs de la religion chrestienne.

C'est, Monseigneur, ce que nous allons voir; & je ne puis douter qu'entre les honneurs que reçoit de la part des hommes l'illustre Saint dont nous celebrons la memoire, il n'agrée sur tout le culte & le temoignage de pieté que Vostre grandeur vient icy luy rendre. On sçait quel fut son respect & sa profonde veneration pour les Evesques, legitimes pasteurs du troupeau de Jesus-Christ & les depositaires de l'authorité de Dieu. On sçait avec quelle soumission il voulut dépendre d'eux; que c'estoit sa grande maxime; que c'estoit, disoit-il luy-mesme, la benediction de toutes ses entreprises, & que c'est enfin une des plus belles vertus que l'histoire de sa vie nous ait mar-

quées. Mais, Monſeigneur, ſi Xavier euſt veſcu de nos jours, & qu'il euſt eû à travailler ſous la conduite & ſous les ordres de Voſtre Grandeur, combien, outre ce caractere ſacré qui vous eſt commun avec pluſieurs, euſt-il encore honoré dans vous d'autres graces qui vous ſont particulieres? Auſſi zelé qu'il eſtoit pour l'honneur de l'Evangile, combien euſt-il reveré dans voſtre perſonne un des plus celebres predicateurs qu'ait formé noſtre France: un homme dont le merite ſemble avoir eû du ciel le meſme partage que celuy de Moyſe, & à qui nous pouvons ſi bien appliquer ce qui eſt dit de ce fameux legiſlateur: *Glorificavit illum in conſpectu Regum, & juſſit illi coram populo ſuo.* Dieu l'a glorifié devant les Teſtes couronnées par le miniſtere de ſa ſainte parole, & luy a donné enſuite l'honorable commiſſion de gouverner ſon peuple. Voilà, Monſeigneur, ce qui euſt ſenſiblement touché le cœur de Xavier. Et Voſtre Grandeur n'ignore pas comment les noſtres ſur cela meſme ſont diſpoſez. Que n'ay-je pour traiter dignement le grand ſujet qui me fait aujourd'huy monter dans cette chaire & paroiſtre en voſtre preſence, ce don de la parole & cette éloquence vive & ſublime qui vous eſt ſi naturelle! mais le ſecours du ſaint Eſprit ſuppléera à ma

Eccleſ. 6. 45.

foibleſſe, & je le demande par la mediation de Marie, *Ave Maria.*

UNe des difficultez les plus ordinaires que formoient autrefois les payens contre noſtre religion, c'eſtoit, ſi nous en croyons le venerable Bede, qu'on n'y voyoit plus ces miracles dont leur parloient les chreſtiens, & qu'ils produiſoient comme les preuves certaines de ſa divinité. Ce qui faiſoit conclure à ces ennemis du chriſtianiſme, ou qu'il avoit degeneré de ce qu'il eſtoit, ou qu'il n'avoit jamais eſté ce qu'on prétendoit. A cela les Peres repondoient diverſement. Il eſt vray, diſoit ſaint Gregoire Pape, que ce don des miracles n'eſt plus aujourd'huy ſi commun, qu'il l'a eſté dans la primitive Egliſe; mais auſſi n'eſt-il plus deſormais ſi neceſſaire qu'il l'eſtoit alors. Car la foy naiſſante encore, n'eſtoit dans ces premiers temps qu'une jeune plante, qui pour croiſtre & pour ſe fortifier, devoit eſtre arroſée & nourrie de ces graces extraordinaires: mais maintenant qu'elle a jetté de profondes racines & qu'elle eſt en eſtat de ſe ſoutenir, elle n'a plus beſoin de ce ſecours. Cette reponſe eſt ſolide; mais celle de ſaint Auguſtin me paroiſt plus ſenſible & plus convaincante, lors qu'il raiſonnoit de la ſorte en diſputant contre

les infidelles : ou vous croyez les miracles sur quoy nous appuyons la verité de la religion chrestienne, ou vous ne les croyez pas. Si vous les croyez, c'est envain que vous nous en demandez de nouveaux, puisque Dieu s'est assez expliqué par ceux qu'il a operez d'abord dans l'establissement du christianisme. Si vous ne les croyez pas, du moins faut-il que vous en reconnoissiez un, bien authentique & plus fort que tous les autres, sçavoir que sans miracles le monde ait esté converti à la foy de Jesus-Christ: *Si Christi miraculis non creditis, saltem huic miraculo credendum est, mundum sine miraculis fuisse conversum.* En effet, qu'y a-t-il de plus miraculeux qu'une telle conversion ? Mais permettez-moy, mes chers Auditeurs, d'adjouster ma pensée à celle de ces grands hommes : car je dis que les miracles de l'Eglise naissante n'ont point cessé ; je prétends qu'ils subsistent encore, & que Dieu les a continuez jusques dans ces derniers siecles ; & je puis toûjours m'écrier avec le prophete, que le bras tout-puissant du Seigneur n'est point raccourci: *Ecce non est abbreviata manus Domini.* Pour vous en faire convenir avec moy, je vous demande quel est, de tous les miracles qui se sont faits dans l'establissement de l'Eglise, le plus merveilleux & le plus grand ?

Aug.

grand ? n'eſt-ce pas, comme dit ſaint Ambroiſe, l'eſtabliſſement de l'Egliſe meſme ? Rappellez dans voſtre eſprit de quelle maniere la loy chreſtienne s'eſt repanduë dans le monde : la ſublimité de ſes myſteres incomprehenſibles, & meſmes oppoſez en apparence à la raiſon humaine ; la ſeverité de ſa morale, contraire à toutes les inclinations de l'homme & à ſes ſens ; les violents aſſauts & les combats qu'elle a eû à eſſuyer ; la foibleſſe des Apoſtres dont Dieu s'eſt ſervi pour la preſcher, & toutesfois les ſuccés étonnants de leur predication dans les Royaumes, dans les Empires, dans tous les Eſtats. Il n'y a point d'eſprit droit & équitable, qui peſant bien tout cela, n'y decouvre un miracle viſible, & qui n'advoüe avec Pic de la Mirande, que c'eſt une extreſme folie de ne pas croire à l'Evangile : *Maximæ inſaniæ eſt Evangelio non credere.* Pic. Mirand. Or je ſoutiens que ſaint François Xavier a renouvellé ce miracle, & je ſoutiens qu'il l'a renouvellé par les meſmes moyens que les Apoſtres de Jeſus-Chriſt y ont employez. En deux mots, Xavier, pour la propagation de la foy, a fait des choſes infiniment au deſſus de toutes les forces humaines : c'eſt la premiere partie. Xavier, comme les Apoſtres, a fait ces prodiges de zéle par des moyens qui ne tiennent rien de la

prudence & de la sagesse humaine : c'est la seconde partie. Un monde converti par François Xavier, voilà le succés de l'Evangile. Xavier travaillant à convertir tout un monde par les abaissements & les souffrances, voilà la conduite de l'Evangile. Le succés & la conduite joints ensemble, c'est ce que j'appelle le miracle de l'Evangile, & voilà le partage de ce discours & le sujet de vostre attention.

1. PARTIE.

SAint Augustin expliquant ces paroles du pseaume quarante-quatrieme, *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii*, en fait une application bien juste, lors que s'adressant à l'Eglise, il luy parle de cette sorte : Sainte Epouse du Sauveur, ne vous plaignez pas que le ciel vous ait abandonnée, parce que vous ne voyez plus Pierre & Paul, ces grands Apostres dont vous avez pris naissance, & qui ont esté vos peres ; *Non ergò te putes esse desertam, quia non vides Petrum, quia non vides Paulum, quia non vides eos per quos nata es.* Car vous avez formé des enfants heritiers de leur esprit, & qui vous rendront aussi glorieuse & aussi feconde que vous le fustes jamais : *Ecce pro patribus tuis nati sunt tibi filii.* Or entre ces enfants de l'Eglise, successeurs des Apostres & comme les depositaires de leur

Psal. 44.

August.

zéle, il me ſemble, Chreſtiens, que je puis mettre François Xavier dans le premier rang; & le miracle qu'il a plû à Dieu d'operer par ſon miniſtere, en eſt la preuve évidente. *Ecce non eſt abbreviata manus Domini.*

Examinons-le ce miracle. Aprés l'avoir étudié avec ſoin, pour ne rien dire qui ne ſoit authoriſé, & par la voix publique, & par le temoignage meſmes de l'Egliſe qui l'a reconnu, ſans rien exaggerer dans une chaire conſacrée à la verité, mais à ne prendre que la ſubſtance de la choſe, & à conſiderer le fait préciſement en luy-meſme, denüé de toutes les circonſtances qui le relevent, le voicy tel que je le conçois & que vous le devez concevoir. Xavier par la ſeule vertu de la divine parole, a ſoumis un monde entier à l'empire du vray Dieu; a repandu en plus de trois mille lieües de pays la lumiere de l'Evangile; a fondé un nombre preſqu'innombrable d'Egliſes dans l'orient; eſt entré en poſſeſſion de cinquante-deux Royaumes pour y faire regner Jeſus-Chriſt; a dompté par tout l'infidelité du paganiſme, l'obſtination de l'hereſie, le libertinage de l'impieté; a conferé de ſa main le bapteſme à plus d'un million d'idolaſtres, & les a preſentez à Dieu comme de fidelles adorateurs de ſon nom: voilà le

miracle de noſtre foy. Miracle au deſſus de tout ce que nous liſons de ces heros, ou vrays ou prétendus, que l'hiſtoire prophane a tant vantez. Miracle où je puis dire, en me ſervant de la belle expreſſion de ſaint Ambroiſe, que François Xavier a fait réellement ce que la philoſophie humaine dans ſes plus hautes & ſes plus vaines idées n'a pû meſmes imaginer: *Minus eſt quod illa finxit, quàm quod iſte geſſit.* Et miracle enfin qui ſeul ſuffiroit pour m'attacher inviolablement à la religion que je profeſſe, & pour me faire connoiſtre que c'eſt l'œuvre du Seigneur: *Ecce non eſt abbreviata manus Domini.*

Ambr.

Vous ſçavez, mes chers Auditeurs, par quelle occaſion & quel deſſein fut appellé l'homme Apoſtolique dont je parle, pour paſſer aux Indes. Car je laiſſe ce qu'il fit en Europe, & j'en viens d'abord à ce qu'il y a dans mon ſujet d'eſſentiel & de capital. Certes ce furent deux entrepriſes bien differentes, que celle de Jean III. Roy de Portugal, & celle de Xavier; & il eſt bien à croire que ſelon la politique mondaine, l'une ne fut que l'acceſſoire de l'autre. En effet, ſi la pieté du Prince luy fit ſouhaiter d'avoir un homme de Dieu, pour aller combattre la ſuperſtition; le ſoin de ſa propre grandeur luy fit équiper une flotte en-

tiere pour étendre ſes conqueſtes, & pour eſtablir en de nouvelles & de vaſtes contrées ſa domination. Telles eſtoient les veûës de ce Monarque ; telle eſtoit la fin que ſe propoſoient les miniſtres de ſon Eſtat. Mais le ciel en avoit tout autrement diſpoſé. Le deſſein du Roy de Portugal ne fut qu'une occaſion menagée par la providence, pour ouvrir le chemin à Xavier, & pour le faire entrer dans la moiſſon qu'il devoit recüeillir. Il ne faut que luy pour cet important ouvrage : luy ſeul il fera plus que ce pompeux & terrible appareil d'armes & de vaiſſeaux, & il portera plus loin les bornes du chriſtianiſme, que Jean les limites de ſon Empire.

Déja je l'entends, ce ſaint Apoſtre, qui rallumant toute l'ardeur de ſa charité, & rappellant toutes les forces de ſon ame à la veûë de l'immenſe carriere qu'on luy donne à fournir, s'encourage luy-meſme, & s'excite à tout entreprendre pour la gloire du ſouverain Maiſtre qui l'envoye. Allons, Xavier, dit-il en de fervents & de ſecrets colloques ; puiſque ton Dieu eſt par tout, il faut qu'il ſoit par tout connu & adoré. Ce ſeroit un reproche pour toy, que l'autheur de ton eſtre fuſt loüé dans tous les lieux du monde par les creatures inſenſibles ; & qu'il y euſt un endroit de l'univers,

où il ne le fust pas des creatures intelligentes & raisonnables. Et pourquoy mettrois-tu entre les hommes quelque difference, & voudrois-tu en faire le choix, puisque le createur qui les a formez, les embrasse tous dans le sein de sa misericorde ? Non non, souviens-toy qu'en te confiant son Evangile, il t'en a rendu redevable à tous, & que c'est pour tous qu'il t'a communiqué sans restriction tout son pouvoir. Ce ne sont point là, Chrestiens, mes propres pensées ni mes expressions, mais celles de Xavier, qu'il nous a laissées dans ses epistres, fidelles interpretes de son cœur, & lettres sacrées que nous conservons comme de precieuses reliques & les monuments de son zéle.

C'est donc en de telles dispositions & avec de si nobles sentiments qu'il s'embarque à Lisbonne, qu'il traverse deux fois la zone torride, qu'il échappe heureusement le fameux cap de bonne esperance, qu'il aborde dans l'Inde, qu'il passe dans l'isle de la Pescherie. Je serois infini, si j'entreprenois de faire le dénombrement de ces longues & frequentes courses, qui n'ont pû lasser son courage & qui peut-estre lasseroient vostre patience. Mais un peu de reflexion, s'il vous plaist : le voilà rendu au cap de Comorin, & d'abord vingt mille

idolastres viennent le reconnoistre pour l'ambassadeur du vray Dieu. D'où l'ont-ils appris, & qui le leur a dit? Ah! voicy le miracle: Xavier ne sçait ni la langue, ni les coutumes du pays, & cependant il persuade tous les esprits & gagne tous les cœurs. Chaque jour toute une bourgade est initiée au saint bapteſme. Les prestres des faux Dieux en conçoivent le plus violent dépit, & s'y opposent; les chefs du peuple, les magistrats en sont transportez jusqu'à la fureur: mais pour user des termes de saint Prosper sur un sujet à peu-prés semblable, c'est de ces ennemis mesmes, de ces emportez & de ces furieux, qu'il compose une nouvelle Eglise: *Sed de his resistentibus, sævientibus, populum christianum augebat.* A peine ces sages Indiens l'ont-ils eux-mesmes entendu, qu'ils veulent devenir enfants pour se faire instruire des mysteres qu'il leur enseigne. A la seule presence de ce predicateur inspiré d'en-haut, toute leur sagesse s'évanoüit; & par là ils semblent verifier la parole de l'Ecriture selon le sens que luy donne saint Augustin: *Absorpti sunt juncti petræ judices eorum*; leurs juges, c'est à dire les sçavants de leur loy & les maistres du paganisme, mis auprés de Jesus-Christ qui est la pierre angulaire, ou des ministres de son Evangile, ont esté en- Prosp. Psal. 140.

traisnez, ont esté comme engloutis & absorbez : *Absorpti sunt.*

N'estoit-ce pas un spectacle digne de l'admiration des Anges & des hommes, de voir ce conquerant des ames former dans les plaines de Travancor des milliers de cathecumenes, faire autant de chrestiens qu'il assembloit autour de luy d'auditeurs, s'épuiser de forces dans cet exercice tout divin ; & comme autrefois Moyse, ne pouvoir plus lever les bras par la défaillance où il tombe, & avoir besoin qu'on les luy soutienne, non point pour exterminer les Amalecites, mais pour ressusciter des troupes d'infidelles à la vie de la grace ? Quel triomphe pour la foy qu'il venoit de leur annoncer, quand il marchoit à la teste de ces Neophytes, qu'il les conduisoit dans les temples des idoles, qu'il les animoit à les briser, à les fouler aux pieds, & comme parle saint Cyprien, à faire de la matiere du sacrilege un sacrifice au Dieu du ciel !

Il n'en demeure pas là. Bientost il paroist chez les Mores, fameux insulaires, d'autant plus chers à Xavier qu'ils sont plus connus par leur barbarie, & qu'il en attend de plus rigoureux & de plus cruels traitements. Car voilà ce qui l'attire ; voilà ce qu'il cherche. Mais, providence de mon Dieu, que vos veûës sont au dessus des nos-

tres, & que vous sçavez conduire efficacement, quoy-que secrettement, vos impenetrables & adorables desseins ! Qui l'eust crû ? cette brebis au milieu des loups, sans rien craindre de leur ferocité, leur communique toute sa douceur. Ces tremblements de terre si communs parmi eux, luy donnent occasion de les entretenir des grandeurs du Dieu qu'il leur presche & de la severité de ses jugements. Ces montagnes de feu qui sortent du sein des abysmes, luy servent d'images, mais d'images affreuses, pour leur representer les flammes éternelles, & pour leur en inspirer une horreur salutaire. Il les cultive, il les rend traitables, il les transforme en d'autres hommes. Toute l'Inde est dans l'étonnement, & ne peut comprendre qu'en peu de jours, il ait réduit sous le joug de la loy chrestienne jusqu'à trente villes. Vous diriez que comme les cœurs des Roys sont dans la main de Dieu, tous les cœurs de ces peuples sont dans celle de Xavier. Il entre dans Malaque, & d'une babylone il en fait une jerusalem, c'est à dire, d'une ville abandonnée à tous les vices il en fait une ville sainte. Le grand obstacle au progrés de l'Evangile, c'est l'amour du plaisir & la pluralité des femmes : honteux déreglement que la coutume avoit introduit & que la coutume au-

thoriſoit. Il l'attaque & il l'abolit, mais comment ? avec un aſcendant ſur les eſprits & un empire ſi abſolu, que nul homme engagé dans ce libertinage, n'oſeroit paroiſtre devant luy. Et parce qu'ils l'aiment tous comme leur pere, parce qu'ils veulent tous traiter avec le ſaint Apoſtre, de là vient qu'ils renoncent tous à ce deſordre. Plus de quatre cent mariages prétendus, caſſez par ſon ordre, les liens les plus forts & les plus étroits engagements rompus, toutes les familles dans la regle ; qu'y eût-il jamais de plus merveilleux : & ſi ce ne ſont pas autant de miracles, qu'eſt-ce donc, & à quel autre qu'à Dieu meſme attribüerons-nous un changement ſi difficile, ſi prompt, ſi univerſel ?

Cependant, Chreſtiens, un nouveau champ ſe preſente à cet ouvrier infatigable ; & ſans nous arreſter, ſuivons-le par tout où l'ardeur de ſon zéle porte ſes pas. Le Japon l'attend, & c'eſt là, pour m'exprimer de la ſorte, que Dieu a placé le ſiege de ſon Apoſtolat. Dans l'Inde il a travaillé ſur un fonds où d'autres avant luy s'eſtoient exercez, il a marché ſur les traces des Apoſtres ; mais icy il peut dire comme ſaint Paul : *Sic autem prædicavi Evangelium hoc, non ubi nominatus eſt Chriſtus, ne ſuper alienum fundamentum ædificarem ; ſed ſicut*

Rom. c. 15.

scriptum est : quibus non est annunciatum de eo. Ouy, mes Freres, j'ay preſché Jeſus-Chriſt, mais dans des lieux, où jamais ce nom venerable n'avoit eſté prononcé ; & Dieu m'a fait cet honneur, de vouloir que j'édifiaſſe, là où perſonne avant moy n'avoit baſti. Xavier en effet eſt le premier qui ait porté à cette nation le flambeau de l'Evangile ; je dis à cette nation ſi fiere & ſi jalouſe de ſes anciennes pratiques & de la religion de ſes peres ; à cette nation où le prince des tenebres dominoit en paix depuis tant de ſiecles, & qu'une licence effrenée plongeoit dans tous les deſordres. Il s'agiſſoit de leur annoncer les veritez les plus dures, & d'ailleurs les moins comprehenſibles ; une doctrine la plus humiliante pour l'eſprit, & la plus mortifiante pour les ſens ; une foy aveugle, ſans raiſonnements, ſans diſcours ; une eſperance des biens futurs & inviſibles, fondée ſur le renoncement actuel à tous les biens preſents ; en un mot, une loy formellement oppoſée à tous les préjugez & à toutes les inclinations de l'homme. Voilà ce qu'il falloit leur faire embraſſer, à quoy il eſtoit queſtion de les amener, ſur quoy Xavier entreprend de les éclairer : quel projet, & quelle en ſera l'iſſuë ? Ne craignons point, mes chers Auditeurs ; c'eſt au nom de Dieu qu'il

agit ; c'eſt Dieu qui le députe comme le prophete, & qui luy ordonne d'arracher & de planter, de diſſiper & d'amaſſer, de renverſer & d'élever. Il arrachera les erreurs les plus profondément enracinées, & juſques dans le ſein de l'idolaſtrie il plantera le ſigne du ſalut ; il diſſipera les legions infernales conjurées contre luy, & malgré tous leurs efforts il raſſemblera les eſlus du Seigneur ; il renverſera ce fort-armé qui s'eſtoit introduit dans l'heritage du Dieu vivant, & de ſes dépoüilles il érigera un trophée à la grace victorieuſe qui l'accompagne & qui ſe repandra avec abondance. Parlons ſans figure, & ne cherchons point de magnifiques & de pompeuſes expreſſions pour ſoutenir un ſujet, qui par luy-meſme eſt au deſſus de toute expreſſion. François Xavier ſe preſente, il monſtre le crucifix, il proteſte que ce crucifié eſt ſon Dieu & le Dieu de tous les hommes : cela ſuffit ; ſur ſa parole il eſt crû comme un oracle. Les Roys l'écoutent & le reſpectent, celuy de Bungo reçoit le bapteſme ; de mille ſectes repanduës dans le Japon, il n'y en a pas une qu'il ne confonde ; les Bonzes les plus opiniaſtres ſe font non ſeulement ſes diſciples, mais ſes miniſtres & ſes coadjuteurs. Tous les jours nouvelles Egliſes, & quelles Egliſes ? Diſons-le, mes chers

Auditeurs, à la gloire de Dieu, autheur de tant de merveilles : des Egliſes dont les ferveurs ne cedent en rien à celles du chriſtianiſme naiſſant ; des Egliſes où l'on a veû toute la pureté de mœurs, toute l'auſterité de vie, toute la perfection que demande la plus ſublime & la plus étroite morale de l'Evangile ; des Egliſes éprouvées par les plus cruelles perſecutions que la tyrannie ait jamais ſuſcitées contre Jeſus-Chriſt & ſon troupeau ; qui bien loin de ſe ſcandaliſer de la croix & d'en rougir, comme l'impoſture a voulu nous le perſuader, ſe ſont immolées pour la croix & par la croix, ſe ſont expoſées pour elle à toutes les rigueurs de la captivité, à toutes les ardeurs du feu, à toutes les horreurs de la mort : enfin des Egliſes où l'on a pû preſque compter autant de martyrs, qu'elles ont eû de fidelles. Tels ſont les fruits de la miſſion de Xavier. Qui les a fait naiſtre, ces fruits de ſainteté? c'eſt Xavier cooperant avec Dieu ; c'eſt Dieu agiſſant dans Xavier. Nous pouvons dire l'un & l'autre, comme nous le voudrons, pourveû que nous reconnoiſſions là le miracle de noſtre foy : *Ecce non eſt abbreviata manus Domini.*

Cependant au milieu de ſes victoires, ce héros chreſtien en voit tout à coup le cours interrompu. Inſatiable dans ſes deſirs, il

tourne son zéle vers le vaste Empire de la Chine, & la Chine luy échappe. Quelle subite & triste revolution ! Ainsi vous l'aviez ordonné, Seigneur : mais s'il m'est permis de penetrer dans un de ces secrets que vostre providence tient cachez à nos yeux, & qu'il n'appartient qu'à vostre sagesse de bien connoistre ; pourquoy, mon Dieu, arrestez-vous un Apostre uniquement occupé du soin de vostre gloire ; & pourquoy luy refusez-vous l'entrée d'une terre, où il ne pense qu'à faire celebrer vos grandeurs ? Vous ne permistes pas à Moyse d'entrer dans la terre de Chanaan, parce qu'il avoit manqué à vos ordres & qu'il n'avoit pas sanctifié vostre nom parmi le peuple : *Quia prævaricati estis contra me, & non sanctificastis me inter filios Israël.* Mais voicy un homme soumis à vostre parole, un homme selon vostre cœur ; & vous le retenez dans une isle deserte. Lors qu'il medite une conqueste si glorieuse pour vous, & aprés laquelle il soupire depuis si long-temps, vous l'abandonnez à la mort qui fait échoüer toutes ses esperances ! Je me trompe, Chrestiens ; Xavier est entré dans la Chine : au défaut de son corps, son esprit y a percé ; il y est encore vivant, & il y soutient tant de predicateurs de tous les estats & de tous les ordres de l'Eglise. C'est luy qui les diri-

Deut. c. 32.

ge par ſes leçons, luy qui les anime par ſes exemples, luy qui les conſole dans leurs fatigues par le ſouvenir de ſes travaux ; & luy enfin qui du haut de la gloire fait deſcendre ſur eux ces ſecours de graces dont ils tirent toutes leurs forces, & qui acheve ainſi dans le ciel ce qu'il n'a pû accomplir ſur la terre.

Or revenons, & ſans vous faire un détail plus exact de tant de nations qu'il a inſtruites, de tant de provinces & de Royaumes qu'il a parcourus, de tant de mers qu'il a traverſées & où ſi ſouvent il s'eſt veû expoſé aux tempeſtes & aux naufrages, tenons-nous en à l'idée generale que je viens de vous tracer, & qui n'eſt encore qu'une ébauche trés legere des progrés de la foy par le miniſtere de cet homme vrayement Apoſtolique. Pour peu que nous raiſonnions, & qu'examinant avec attention toutes les circonſtances de ce grand miracle dont Dieu meſme fut l'autheur & dont Xavier n'a eſté que l'inſtrument, nous conſiderions le caractere des peuples avec qui il eût à traiter, l'obſtination de leurs eſprits & leur attachement à de fauſſes divinitez, la corruption de leurs mœurs & leurs habitudes vicieuſes & profondément enracinées, leur ferocité ou leur fierté naturelle ; d'ailleurs la ſublimité de la loy

qu'il leur a preſchée, ſon obſcurité dans les myſteres, ſa ſeverité dans la morale ; & avec cela ce conſentement univerſel, cette ſoumiſſion prompte & cette étonnante docilité avec laquelle ils l'ont reçeûë, ne ſommes-nous pas obligez de nous écrier que le doigt du Seigneur eſtoit là : *Digitus Dei eſt hic ?* & quelles marques plus ſenſibles pourrions-nous avoir de la vertu divine qui l'accompagnoit ? *Ecce non eſt abbreviata manus Domini.*

Exod. 8. 8.

Il eſt vray : tandis ou preſque au meſme temps que François Xavier ſanctifioit l'orient, des hommes ſuſcitez de l'enfer ; je veux dire un Luther & un Calvin, pervertiſſoient l'occident & le ſeptentrion. Ils publioient que Dieu les avoit choiſis & inſpirez pour reformer l'Egliſe, qu'un eſprit particulier leur avoit dicté ce qu'il falloit croire, qu'ils eſtoient les depoſitaires du ſens de l'Ecriture, & qu'on le devoit apprendre de leur bouche. Ainſi ces faux prophetes s'érigeoient-ils de leur propre authorité en maiſtres de la doctrine ; & par le plus deplorable aveuglement les peuples les écouterent, les grands les appuyerent, les Eſtats changerent de loix & de coutumes. Tel fut, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte, le miracle de l'hereſie. Mais entre ce prétendu miracle & celuy dont je parle,

quelle difference ! Je ne dis point que Xavier avoit receû sa mission de l'Eglise & que les autres s'estoient ingerez d'eux-mesmes. Je ne dis point que Xaxier estoit irreprochable dans sa vie, & que ces heresiarques furent constamment aussi corrompus dans toute leur conduite que dans leur foy. Je ne dis point que Xavier revestu d'un pouvoir tout divin commandoit aux élements, calmoit les flots de la mer, paroissoit à la fois en divers lieux, voyoit l'avenir, lisoit dans les cœurs, chassoit les demons, guerissoit les malades, ressuscitoit les morts ; & que jamais ces docteurs de l'erreur ne firent rien voir qui marquast en eux une vocation speciale & propre, & qui donnast à connoistre que le Seigneur estoit avec eux. Je ne dis point tout cela ; mais voicy à quoy je m'en tiens, & ce qui me suffit : c'est qu'ils preschoient une religion favorable à la nature, commode aux sens, qui retranchoit tous les preceptes de l'Eglise, qui dégageoit de l'obligation des vœux, qui delivroit du joug de la confession, qui sous pretexte d'une impossibilité imaginaire dans la pratique des commandements & d'un défaut de grace, conduisoit les hommes au libertinage. Or pour establir une telle religion dans le monde, il ne faut point de miracle, puisque le monde

n'y eſt déja que trop diſpoſé de luy-meſme. Au lieu que le ſaint Apoſtre des Indes & du Japon apportoit une loy contraire à tous les ſentiments naturels ; une loy qui declaroit la guerre aux paſſions, qui condamnoit les plaiſirs, qui preſcrivoit des regles de continence capables de rebutter tous les eſprits ; qui obligeoit à verſer ſon ſang, à donner ſa vie, à endurer les plus cruels ſupplices pour la defendre & la ſoutenir. Or d'avoir fait agréer cette loy à une multitude preſqu'infinie d'idolaſtres de tout ſexe, de tout âge, de tout caractere, de tout eſtat, aux grands & aux petits, aux ſages & aux ſimples, à des voluptueux & à des ſenſuels, à des opiniaſtres & à des preſomptueux, n'eſt-ce pas là le plus évident de tous les miracles, & quel autre que Dieu meſme l'a pû operer ? Miracle par où Xavier reparoit les ruines de l'Egliſe, & les breches qu'y faiſoit le ſchiſme de l'hereſie, puiſqu'il eſt certain que par ſes predications Apoſtoliques, il a plus gagné de ſujets à la vraye religion, que Luther & Calvin ne luy en ont derobez & n'en ont portez à la rebellion. Tellement que nous pouvons luy appliquer le bel éloge que ſaint Baſile donnoit autrefois à ſaint Gregoire de Nazianze, & l'appeller le ſupplément de l'Egliſe, *Supplementum Eccleſiæ*,

Baſil.

parce qu'il a suppléé avantageusement par son zéle à toutes les pertes qu'elle avoit faites par la division des heretiques.

Ah ! Chrestiens, que la charité est genereuse dans ses entrepriſes, qu'elle est ferme & constante dans ses poursuites, mais sur-tout qu'elle est heureuse dans ses succés ! Que ne peut point un homme possedé de l'esprit divin, libre de tous les interests de la terre, & uniquement passionné pour la gloire du Seigneur ? Ne faut-il pas que l'ambition humaine faſſe icy l'aveu de sa foibleſſe, & qu'elle cede au zéle d'un Apostre qui ne cherche qu'à faire connoistre & honorer Dieu ? Si Xavier eust embrassé la profession des armes, comme sa naissance sembloit l'y engager ; ou s'il eust borné ses veûës à se distinguer dans les lettres selon son inclination particuliere & le caractere de son esprit, qu'eust-il fait ? & quoy-qu'il eust fait, son nom vivroit-il encore dans la memoire des hommes, & ne seroit-il pas peut-estre enseveli avec tant d'autres dans une profonde obscurité ? Mais maintenant on publie par-tout ses merveilles. Les siecles entiers n'en peuvent effacer le souvenir ; & jusques à la derniere consommation des temps, il sera parlé de Xavier dans toutes les parties du monde. Je dis plus : car pour me servir de la noble & admirable fi-

gure de saint Gregoire Pape, comment paroistra-t-il dans cette assemblée generale de l'univers, où Dieu viendra couronner ses Saints, sur-tout ses Apostres, & leur rendre gloire pour gloire? C'est là, dit le saint Docteur, dont j'ay emprunté cette pensée, que les Apostres traisneront aprés eux & comme en triomphe, toutes les nations qu'ils ont conquises à Jesus-Christ. Là que Pierre se monstrera à la teste de la Judée qu'il a convertie; là qu'André conduira l'Achaïe, Jean l'Asie, Thomas toute l'Inde: *Ibi Petrus cum Judæâ conversâ apparebit; ibi Andreas Achaiam, Joannes Asiam, Thomas Indiam in conspectu judicis, regi conversam ducet.* Et moy j'adjouste: c'est là que Xavier produira pour fruits de son Apostolat des troupes sans nombre de toutes nations, de tous peuples, de toutes tribus, de toutes langues, qu'il a réduites sous le joug de l'Evangile, & tout un monde dont il a esté la lumiere: *Ex omnibus gentibus, & tribubus, & populis, & linguis.*

Greg. mag.

Apoc. 5. 7.

Mais sur cela mesme, mes chers Auditeurs, quels reproches n'avez-vous pas à vous faire? C'est par le ministere d'un seul predicateur, que Dieu jusques au milieu de l'idolastrie, a operé ces miracles de conversion; & dans le centre de la foy tant de predicateurs suffisent à peine pour conver-

tir un pecheur. Xavier preſchoit à des infidelles, & il les touchoit ; nous preſchons à des chreſtiens, & ils demeurent inſenſibles. A quoy attribüerons nous cette monſtrueuſe oppoſition ? Eſt-ce que Xavier eſtoit ſaint, & que nous, miniſtres de la divine parole, ne le ſommes pas ? mais noſtre foy ne ſeroit plus ce qu'elle eſt, ſi elle dependoit ainſi des miniſtres qui l'annoncent. Ils ne preſchent pas & ils ne convertiſſent pas comme ſaints, mais comme députez de Dieu & comme envoyez de Dieu. Or quelles que ſoient les qualitez de la perſonne, cette députation & cette miſſion n'eſt pas moins legitime. Quand donc vous dites, ſi c'eſtoient des ſaints, je les écouterois & ils me perſuaderoient, vous commettez, ſelon ſaint Bernard, trois grandes injuſtices. L'une par rapport à la grace, dont vous bornez l'efficace & le pouvoir à la vertu, ou pluſtoſt à la foibleſſe d'un homme. L'autre par rapport au prochain, en imputant aux ouvriers Evangeliques ce qui ne vient pas d'eux, ſçavoir voſtre impenitence & voſtre obſtination. La derniere par rapport à vous-meſmes, en cherchant de vaines excuſes dans vos deſordres & des pretextes pour vous y authoriſer. Quoy donc ? eſt-ce que Xavier avoit un autre Evangile à preſcher que nous ? eſt-ce qu'il faiſoit connoiſ-

tre un autre Dieu ? eſt-ce qu'il enſeignoit d'autres veritez ? eſt-ce qu'il propoſoit d'autres peines & d'autres recompenſes ? Rien de tout cela : mais c'eſt qu'il inſtruiſoit des peuples, qui, quoy-que nez & quoy-qu'élevez dans l'infidelité, ſuivoient les impreſſions de la grace ; & que vous dans le chriſtianiſme vous la combattez, vous la rejettez, vous l'étouffez. De là des millions d'athées ou d'idolaſtres eſtoient tout à coup changez en de vrays chreſtiens, & tous les jours des chreſtiens deviennent des impies & des athées. Je dis des athées, car il n'y en a que trop & de toutes les manieres ; athées de creance, & athées de volonté ; athées qui ne reconnoiſſent point de Dieu, & athées qui voudroient n'en point reconnoiſtre, & qu'en effet il n'y en euſt point ; athées dans les Cours des Princes, athées dans la profeſſion des armes, athées dans les academies des ſçavants, athées dans tous les lieux & tous les eſtats où regne la diſſolution du vice. Ah ! mes Freres, n'eſt-ce pas ainſi que s'accomplit la parole du Sauveur du monde, cette parole ſi terrible pour nous, que pluſieurs viendroient de l'orient, *Multi ab oriente venient* ; qu'ils prendroient place dans la gloire avec Abraham & tous les ſaints habitants de ce ſejour bienheureux, *Et recum-*

Matth. c. 8.

Ibid.

bent cum Abraham, Isaac, & Jacob: mais que pour les enfants & les heritiers du Royaume, ils seroient chassez & precipitez dans les tenebres de l'enfer, *Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores?* Ne soyons pas du nombre de ces chrestiens reprouvez, & pour cela reveillons nostre foy, ranimons-la, rendons-la fervente & agissante. Je viens de vous en proposer un des plus grands motifs: c'est ce miracle de l'Evangile, renouvellé par François Xavier dans la conversion des peuples de l'orient. Mais ce qui y met, ce semble, le comble, c'est que Xavier l'ait renouvellé par les mesmes moyens dont se sont servis les Apostres dans la conversion du monde. Encore quelque attention, s'il vous plaist, pour cette seconde partie. *Ibid.*

II. PARTIE.

FAire de grandes choses, ce n'est point precisement & uniquement en quoy consiste la toute-puissance de Dieu: mais faire de grandes choses de rien, c'est le propre de la vertu divine, & le caractere particulier qui la distingue. Ainsi Dieu en a-t-il usé dans la creation & dans l'incarnation, qui sont par excellence les deux chefs-d'œuvres de sa main. Dans la creation il a tiré tous les estres du néant, c'est sur le néant qu'il a travaillé: & parce qu'il agis-

soit en Dieu, il a donné à ce néant une fecondité infinie. Dans l'incarnation il a reparé, renouvellé, reformé toute la nature, & pour cela il a eû besoin d'un homme-Dieu : mais il a fallu que cet homme-Dieu, s'anéantist, afin que Dieu pust s'en servir pour l'accomplissement du grand mystere de la redemption du monde. Or voilà aussi l'idée que Jesus-Christ a suivie dans l'establissement de l'Evangile. Il vouloit convaincre l'univers que c'estoit l'œuvre de Dieu, & que Dieu seul en estoit l'autheur. Qu'a-t-il fait ? Il a choisi des sujets vils & mépriſables ; des hommes sans appuy, sans credit, sans talent ; des disciples qui furent la foiblesse mesme ; des Apostres qui n'eûrent point d'autres armes que la patience, point d'autres thresors que la pauvreté, point d'autre conseil que la simplicité : *Non multi potentes, non multi nobiles, sed quæ ſtulta ſunt mundi elegit Deus.* Hé quoy, Seigneur, eust pû luy dire un sage du siecle, sont-ce là ceux que vous destinez à une si haute entrepriſe ? Avec des hommes aussi dépourveûs de tous les secours humains, que prétendez-vous & qu'attendez-vous ? Mais vous vous trompez, luy eust repondu ce Dieu Sauveur ; vous raisonnez en homme, & j'agis en Dieu. Ces simples & ces foibles, ce sont les ministres

1. Cor. c. 1.

que

que je demande, parce que j'ay de quoy les conduire & les soutenir. S'ils avoient d'autres qualitez, ils feroient paroistre leur puissance, & non la mienne. Pour faire réüssir mon dessein, il me faut des hommes qui ne soient rien selon le monde, ou qui ne soient que le rebut du monde ; & la premiere condition requise dans un Apostre & un predicateur de mon Evangile, c'est qu'il soit mort au monde & à luy-mesme.

Telle estoit, si je puis parler de la sorte, la politique de Jesus-Christ. Politique sur laquelle il a fondé tout l'édifice de sa religion, & politique dont saint François Xavier a suivi exactement les maximes dans toute sa conduite. Comment cela, me direz-vous ? Xavier n'avoit-il pas tous les avantages du monde ? n'estoit-il pas de la premiere noblesse de Navarre ? ne s'estoit-il pas distingué dans l'université de Paris ? ne possedoit-il pas des talents extraordinaires ; & quelque profession qu'il eust embrassée, luy manquoit-il aucune des dispositions necessaires pour s'y avancer, & mesmes pour y exceller ? Tout cela est vray ; mais je prétends que rien de tout cela n'a contribué au miracle que Dieu a operé par son ministere, pourquoy ? parce qu'il a fallu que François Xavier quittast tout cela & qu'il s'en dépoüillast, pour travailler

avec succés à la propagation de l'Evangile. Ouy, il a fallu qu'il renonçaſt à ce qu'il eſtoit, qu'il oubliaſt ce qu'il ſçavoit, qu'il devinſt par ſon choix tout ce qu'avoient eſté les Apoſtres par leur condition, afin de ſe diſpoſer comme eux aux fonctions Apoſtoliques, & de pouvoir s'employer efficacement & heureuſement à étendre le Royaume de Jeſus-Chriſt.

Par quel moyen eſt-il donc venu à bout de ce grand ouvrage, dont il ſe trouvoit chargé ? Ah ! Chreſtiens, que n'ay-je le loiſir de vous le faire bien comprendre ! Que n'ay-je des couleurs aſſez vives pour vous tracer icy le portrait de cet Apoſtre ! Vous y verriez la parfaite image d'un ſaint Paul : c'eſt à dire un homme detaché de tout par le renoncement le plus univerſel à tous les biens de la vie, à tous les honneurs du ſiecle, à tous les plaiſirs des ſens ; un homme crucifié, & portant ſur ſon corps toute la mortification du Dieu pauvre & du Dieu ſouffrant qu'il annonçoit ; un homme immolé comme une victime & ſacrifié au ſalut du prochain ; un homme anatheſme pour ſes freres, ou voulant l'eſtre, & toûjours preſt à ſe livrer luy-meſme, pourveû qu'il puſt les affranchir de l'eſclavage de l'enfer & les ſauver. Mais encore par quelle vertu a-t-il fait tant de merveil-

les dans la conversion de l'orient ? Est-il croyable que ce soit par tout ce que nous lisons dans son histoire ? je veux dire par une abnegation totale & sans reserve, par une humilité sans mesure, par un desir ardent du mépris, par une patience à l'épreuve de tous les outrages, par la plus rigoureuse pauvreté, par l'amour le plus passionné des croix & des souffrances, en un mot par un abandon general de tout ce qui s'appelle douceurs, commoditez, interests propres ? Est-ce ainsi qu'il s'est insinué dans les esprits, & sont-ce là les ressorts par où il a remüé les cœurs pour les tourner vers Dieu ? Je vous l'ay dit, Chrestiens, & je le repete : c'est par là mesme, & jamais il n'y employa d'autres moyens. En voulez-vous la preuve ? la voicy en quelques poincts où je me renferme : car dans un sujet si étendu, je dois me prescrire des bornes, & me contenter de quelques faits plus marquez qui vous feront juger de tous les autres.

Il estoit d'une complexion delicate, & la veûë seule d'une playe luy faisoit horreur. Mais rien n'en doit faire à un Apostre : il faut qu'il surmonte cette delicatesse, & qu'il apprenne à triompher de ses sens, avant que d'aller combattre les ennemis de son Dieu. Sur cela que luy inspire son zéle ? vous l'avez cent fois entendu ; mais pou-

vez-vous assez l'entendre pour la gloire de Xavier & pour vostre édification ? Retiré dans un hospital, & employé auprés des malades, quel objet il apperçoit devant ses yeux, & n'est-ce pas là que tout son courage est mis à l'épreuve, & que pour vaincre les revoltes de la nature, il a besoin de toute sa ferveur & de toute sa force ? C'estoit un malade, disons-mieux, c'estoit un cadavre vivant, dont l'infection & la pourriture auroit rebutté la plus héroïque vertu. Que fera Xavier ? au premier aspect son cœur malgré luy se souleve ; mais bientost à ce soulevement impreveû succede une sainte indignation contre luy-mesme : hé quoy, dit-il, faut-il que mes yeux trahissent mon cœur, & qu'ils ayent peine à voir ce que Dieu m'oblige à aimer ? Touché de ce reproche il s'attache à cet homme couvert d'ulceres, il embrasse ce cadavre que la foy luy fait envisager comme un des membres mystiques de Jesus-Christ, & mille-fois il baise ses playes avec le mesme respect & le mesme amour que Magdelaine penitente baisa les pieds de son Sauveur. Il fait plus : mais je menage vostre foiblesse, & je veux bien y avoir égard pour vous épargner un recit, où peut-estre vous m'accusez de ne m'estre déja que trop arresté. Or qui pourroit dire combien cette vic-

toire qu'il remporta sur luy-mesme, luy valut pour la conqueste des ames? De là, & par ce seul effort, il devint insensible à tout le reste, pour n'estre plus sensible qu'aux impressions de la charité. De là les hospitaux dont il avoit un éloignement naturel, devinrent pour luy une demeure ordinaire & agreable. De là il apprit à vivre parmi les pauvres, à converser & à se familiariser avec les barbares, à les visiter dans leurs cabanes, à les assister dans leurs besoins, à les aider de ses conseils dans leurs affaires, & à s'attirer ainsi toute leur confiance. Car ces sauvages, tout sauvages qu'ils estoient, se trouvoient forcez de l'aimer, voyant qu'il aimoit jusqu'à leurs miseres; & temoins des secours qu'ils en recevoient dans les infirmitez de leurs corps & dans toutes leurs necessitez temporelles, ils luy abandonnoient au mesme temps le soin de leurs interests éternels & la conduite de leurs ames.

Ce n'est pas assez: il faut qu'un Apostre soit pauvre luy-mesme, selon l'ordre que donna le Sauveur du monde à ces premiers predicateurs de l'Evangile, qu'il envoya dans toutes les contrées de la terre, sans biens, sans revenus, sans heritages; & à qui mesmes il marqua en termes exprés, s'ils avoient deux habits, de n'en garder

qu'un, & de n'estre point en peine de leur entretien & de leur subsistance. Dans les entrepriſes humaines, pour peu qu'elles ſoient importantes, on a beſoin de grandes reſſources, & ce n'eſt ſouvent qu'à force de liberalitez & de profuſions, qu'on les fait réüſſir. Mais n'avoir rien, ne poſſeder rien, & dans cette extreſme diſette executer des deſſeins, à quoy d'immenſes threſors & les plus amples largeſſes ne ſuffiroient pas, c'eſt là que paroiſt évidemment le pouvoir & la vertu de Dieu. Autre moyen qu'employa Xavier à la converſion des peuples. Il part de Rome pour ſe rendre à Liſbonne : c'eſt un Roy qui l'invite, c'eſt le ſouverain Pontife qui l'envoye ; c'eſt de la dignité meſme de legat du ſaint Siege, auſſi éminente que ſacrée, qu'il eſt reveſtu : mais quelle pompe l'accompagne, ce miniſtre d'un grand Roy & ce legat Apoſtolique ? En deux mots, mes chers Auditeurs, vous l'allez apprendre : un habit uſé & un breviaire, voilà tout l'appareil de ſa marche, & toutes les richeſſes qu'il porte avec ſoy. Peut-eſtre, lors qu'il s'agira d'entrer dans le champ du Seigneur, & que de Liſbonne il faudra paſſer dans les Indes, penſera-t-il à ſe pourvoir ? Que dis-je ? il ſe croira toûjours abondamment pouveû de toutes choſes, tant qu'il mettra ſa confiance en Dieu, &

qu'il s'abandonnera aux soins de sa providence. Tout autre secours il le refusera : se tenant plus riche de sa pauvreté, que de tous les biens du monde.

C'est avec le signe de cette sainte pauvreté qu'il arrive au Mozambique, qu'il se fait voir à Melinde, à Socotora, à Goa ; qu'il va moüiller à la coste de la Pescherie, qu'il parcourt le Royaume de Travancor ; qu'il visite les isles de Manar, d'Amboyne, de Ceylan, les Moluques : vivant de ce qu'il a soin de mandier, & du reste aussi peu attif à sa nourriture, à sa demeure, à son vestement, que s'il n'avoit point de corps à soutenir. Mais quoy ? n'estoit-ce pas avilir son caractere ? n'estoit-ce pas tenter Dieu ? Non, Chrestiens, ce n'estoit ni l'un ni l'autre. Car d'une part les dignitez ecclesiastiques n'en deviendroient que plus venerables, & ne seroient en effet que plus respectées & plus reverées, si la pauvreté de Jesus-Christ & la simplicité de l'Evangile en banniſſoient l'abondance, le luxe & le faste. Et d'ailleurs Xavier n'ignoroit pas que Dieu ne manque jamais à ses ministres, dés qu'ils ne cherchent que luy-mesme & que sa gloire ; & qu'il fait mesmes servir leur pauvreté au succés de leur ministere. Aussi combien fut efficace le desintéressement de nostre Apostre auprés de ces infidelles, qui

en furent tout à la fois & les temoins & les admirateurs ? Pourquoy, disoient-ils, & comment un homme si reglé & si sage dans toute sa conduite, a-t-il quitté sa patrie, traversé tant de mers, essuyé tant de perils, pour venir icy mener une vie pauvre & miserable ? Est-ce la nature, est-ce l'amour de soy-mesme qui inspire un tel dessein ? Il faut donc qu'il y ait dans son entreprise quelque chose de particulier & au dessus de nos connoissances. Il faut que ce soit un Dieu qui l'ait envoyé, & que la loy qu'il nous annonce, ait une vertu superieure & toute celeste, qui nous est cachée. Ce raisonnement estoit comme le préliminaire de leur conversion, & bientost la grace achevoit parmi ces Indiens ce que la pauvreté volontaire de Xavier avoit commencé.

Et par quelle voye penetrá-t-il jusques dans la capitale du Japon ? O providence de mon Dieu, que vous estes admirable & adorable, lors que vous employez ainsi la foiblesse mesme, la bassesse mesme, l'humilité mesme, & l'humilité la plus profonde, à soumettre les forts, les puissants, les grands ! Ouy, glorieux Apostre, c'est sur le fondement de vostre humilité, comme sur la pierre ferme, que Dieu establit cette Eglise du Japon, si celebre par ses

combats pour la foy de Jesus-Christ, & plus celebre encore par ses triomphes. Le Sauveur des hommes descendant sur la terre, s'humilia pour nous, dit saint Paul, & pour nostre redemption, jusqu'à prendre la forme d'esclave : *Exinanivit semetipsum, formam servi accipiens.* Permettez-moy, mes chers Auditeurs, d'en dire par proportion autant de François Xavier, lors que pour entrer dans Meaco, le siege de ce grand Empire où Dieu l'appelloit & dont il voyoit les avenuës fermées, il voulut bien par le plus prodigieux abbaissement se réduire à la condition d'un vil serviteur ; que dans cette veûë il se donna à un cavalier, qu'il se chargea de son équipage, qu'il le suivit durant prés d'une journée par des chemins rabotteux & semez d'épines qui luy déchiroient les pieds ; & que malgré toutes ces difficultez qu'il eût à surmonter, malgré l'extresme defaillance où le firent tomber tant de fatigues, il parvint enfin au terme d'une course si humiliante & si penible : *Exinanivit semetipsum, formam servi accipiens.* Le voilà donc selon ses vœux, mais du reste seul & sans autre escorte que deux compagnons qu'il s'est associez : le voilà, dis-je, au milieu d'une terre ennemie ; & que prétend-il ? la conquerir toute entiere, c'est à dire *Philip. c. 2.*

la purger de ses anciennes erreurs, l'instruire & la sanctifier. Et de quelles armes veut-il pour cela se servir ? point d'autres armes que celles dont useront avant luy les Apostres, les armes des vertus. Mais encore de quelles vertus ? non point tant de ces vertus éclatantes qui frappent les yeux, & qui brillent devant les hommes, que des vertus les plus obscures, ce semble, & les plus capables de le dégrader, de le rabbaisser, de l'anéantir. D'un amour du mépris qui luy fait aimer & rechercher les opprobres & les ignominies ; d'une patience inalterable, qui luy fait supporter sans se plaindre, les plus sensibles affronts & les injures les plus sanglantes ; d'une constance inébranlable au milieu des plus cruelles persecutions que l'enfer luy suscite ; d'une condescendance infatigable qui le fait descendre à tout : prenant soin luy mesme de l'instruction des enfants, parcourant les ruës la clochette à la main pour les assembler, & se faisant comme enfant avec eux pour en faire des enfants de Dieu.

Combien d'esprits prophanes & imbus des maximes du monde, le mépriserent, & combien encore le mépriseroient, en le voyant au milieu de ces enfants qui le suivoient en foule & qu'il recevoit avec une bonté de pere ! Mais chose admirable, &

que nous devons regarder comme le plus visible temoignage de la presence & de l'operation miraculeuse de l'esprit divin, qui presidoit à ces saintes assemblées ! c'est de ces enfants mesmes que Xavier formoit des troupes auxiliaires, plus terribles à l'enfer que toutes les puissances de la terre ; c'est de ces enfants mesmes qu'il faisoit des Apostres ; c'est à ces enfants qu'il donnoit des missions, qu'il communiquoit le pouvoir de guerir les malades, de chasser les demons, de prescher la foy. *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli & terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus, & revelasti ea parvulis.* Matth. c. 11. O mon Dieu, disoit ce saint homme, dans une de ses épistres, j'adore vostre providence éternelle, d'avoir attaché à de si foibles moyens un de vos plus grands ouvrages ! Mais je ne m'en étonne point, Seigneur ; car vous ne voulez pas que le prix de vostre mort soit anéanti ; or si l'éloquence des hommes pouvoit executer cette entreprise, l'humilité de la croix seroit inutile & sans effet : *Non in sapientiâ verbi, ut non evacuetur crux Christi.* 1. Cor. c. 1. En suite s'addressant à Ignace, à qui par une confiance filiale, il declaroit tous les mouvements de son cœur : plust à Dieu, poursuivoit-il, que tels & tels que nous avons connus dans l'université de Paris, remplis de science & des

plus belles qualitez de l'esprit, fussent icy pour admirer avec moy la force de la parole de Dieu, quand elle n'est point deguisée par l'artifice, ni corrompuë par l'intention! Ils oublieroient tout ce qu'ils sçavent, pour ne sçavoir plus que Jesus-Christ crucifié ; & au lieu de ces discours qu'ils preparent avec tant d'étude, & qu'ils debitent avec si peu de fruit, ils se réduiroient à l'estat des enfants, afin de devenir les peres des peuples. Ainsi parloit Xavier, & de là cette belle leçon qu'il faisoit à un de ses plus illustres compagnons, recteur du nouveau college de Goa : Barzée, luy disoit-il, que le soin du catechisme soit le premier soin de vostre charge. C'a esté l'employ des Apostres, & c'est le plus important de nostre compagnie. Ne croyez pas avoir rien fait, si vous le negligez ; & comptez sur tout le reste, tandis que l'on s'acquittera avec fidelité d'un exercice si utile & si necessaire. Or ce que Xavier conseilloit là-dessus aux autres, c'est ce qu'il pratiquoit luy-mesme avec d'autant plus de zéle, qu'il y trouvoit tout ensemble, & de quoy s'humilier, & de quoy avancer plus sûrement & plus efficacement la gloire de Dieu.

Vous me direz qu'il s'est veû comblé d'honneurs dans les Cours des Roys, qu'ils l'ont reçeû avec distinction dans leurs Pa-

lais, qu'ils l'ont invité à leurs tables, qu'ils l'ont admis dans leurs entretiens les plus familiers & les plus intimes. Je le sçais : mais c'est en cela mesme que nous decouvrons la conduite de Dieu, qui éleve les petits, qui donne à leurs paroles un attrait dont les ames les plus hautaines & les plus indociles se sentent touchées ; & qui tout mépriſables qu'ils paroiſſent selon le monde, leur fait trouver grace auprés des princes & des monarques. Vous me direz qu'il faisoit des miracles, & que ces miracles si surprenants & si frequents prevenoient les peuples en sa faveur, & le rendoient celebre dans l'Inde & dans le Japon. J'en conviens : mais pourquoy Dieu luy mit-il de la sorte son pouvoir dans les mains ? parce que c'estoit un homme qui sans se confier jamais en luy-mesme, ne se confioit qu'en Dieu ; un homme qui sans jamais s'attribüer rien à luy-mesme, réferoit tout à Dieu ; un homme qui ennemi de sa propre gloire & de luy-mesme, ne cherchoit pour luy-mesme dans tous ses travaux que le travail, & ne pensoit qu'à faire adorer & aimer Dieu : enfin un homme qui dans le dénüement entier & le parfait dépoüillement où il s'estoit réduit, donnoit à connoistre que tout ce qu'il operoit de plus merveilleux & de plus grand, n'estoit l'effet ni de

la prudence, ni de l'opulence, ni de la puissance humaine, mais uniquement & incontestablement l'ouvrage de Dieu.

N'en disons pas davantage, mes chers Auditeurs ; car je n'ay pas le temps de m'étendre icy plus au long, & il faut finir. Mais soit que nous considerions le succés de François Xavier dans le cours de sa mission, soit que nous ayons égard aux moyens qu'il y a fait servir, nous pouvons conclure, que depuis saint Paul, le Docteur des nations, jamais homme n'a pû dire avec plus de verité, ni plus de sujet que Xavier : *Existimo nihil me minùs feciſſe à magnis Apoſtolis* ; je crois n'en avoir pas moins fait que les plus grands Apostres. Quand saint Paul parloit de la sorte, c'estoit sans préjudice de son humilité, puisque dans le fond il se regardoit comme le dernier des Apostres : *Ego enim ſum minimus Apoſtolorum.* Et quand je mets ce glorieux temoignage dans la bouche de Xavier, ce n'est pas pour exprimer ce qu'il pensoit de luy-mesme, mais ce que nous en devons penser. Une chose luy a manqué, c'est de verser son sang comme les Apostres, & de joindre à la gloire de l'Apostolat la couronne du martyre. Mais, mon Dieu, vous sçavez quels furent sur cela les sentiments & les dispositions de son cœur. Vous sça-

2. Cor. c. 11.

1. Cor. c. 15.

vez quel ſacrifice il eût à vous faire, & il vous fit, ſur ce rivage où il plût à voſtre providence de l'arreſter & de terminer ſa courſe. Si le deſir peut devant vous ſuppléer à l'effet, ah! Seigneur, ſouhaita-t-il rien plus ardemment, que de ſacrifier pour vous ſa vie? Et meſmes ne la ſacrifia-t-il pas; & une vie volontairement expoſée pour l'honneur de voſtre nom, & pour la propagation de voſtre Egliſe, à tant de fatigues ſur la terre, à tant d'orages ſur la mer, à tant de traverſes de la part de vos ennemis, à tant de ſouffrances & de miſeres, ne fut-ce pas une mort continuelle & un martyre?

Quoy-qu'il en ſoit, mes Freres, voilà le modelle que cette ſainte ſolemnité nous met aujourd'huy devant les yeux. Et quand je dis, mes Freres, j'entends ceux que Dieu a choiſis pour les meſmes employs & le meſme miniſtere que François Xavier; ceux qu'il a deſtinez à la conduite des ames, à la predication de l'Evangile, à toutes les fonctions du ſacerdoce; tels qu'il s'en trouve icy pluſieurs, ſeculiers & religieux, de tous les eſtats & de tous les ordres. C'eſt, dis-je, à vous, mes Freres, que je m'addreſſe preſentement, à vous qui eſtes les preſtres de Jeſus-Chriſt, qui eſtes les cooperateurs du ſalut des hommes, qui eſtes eſtablis pour

la sanctification des peuples. Il ne m'appartient pas de vous apprendre vos devoirs: mais encore est-il bon que nous nous instruisions quelquefois les uns les autres ; & puisque nous honorons en ce jour la saintеté d'un prestre, d'un missionnaire, d'un predicateur, d'un confesseur, d'un directeur des consciences & que nous participons à toutes ces qualitez, n'est-il pas convenable que nous fassions quelque retour sur nous-mesmes, pour voir comment nous les soutenons ? Dieu a fait des prodiges par le ministere de saint François Xavier, & souvent il ne fait rien ou presque rien par le nostre. D'où vient cette difference ? Il est bien juste que nous en recherchions la cause, & que nous examinions si nostre zéle a les mesmes caracteres que celuy de Xavier, s'il est aussi pur, s'il est aussi desintereſſé, s'il nous détache aussi parfaitement du monde & de nous-mesmes. Car vous le sçavez mieux que moy, mes Freres ; toute sorte de zéle n'est pas le veritable zéle de la charité, & il n'y a rien qui demande plus de discernement que le vray zéle, parce qu'il n'y a rien en general de plus sujet que le zéle, à l'illusion & à la passion. On a quelquefois trop de zéle, disoit le grand Evesque de Geneve, saint François de Sales; & en mesme temps, adjoustoit-il, l'on n'en

a pas assez. On en a trop d'apparent, & l'on n'en a pas assez de solide ; on en a trop pour les creatures, & l'on n'en a pas assez pour Dieu ; on en a trop pour les autres, & l'on n'en a pas assez pour soy-mesme ; on en a trop pour les riches & pour les grands, & l'on n'en a pas assez pour les pauvres & pour les petits. Or tout cela ce sont des phantosmes de zéle.

Mais le poinct important, mes Freres, c'est ce que j'ay dit & ce que Xavier nous a si bien appris, sçavoir que nous ne serons jamais des instruments dignes de Dieu & propres à l'avancement de sa gloire, si nous ne mourons à nous-mesmes, & si nous n'entrons dans cet esprit d'anéantissement, qui fut l'esprit du Sauveur des hommes & l'esprit de tous les Apostres. Voilà de quoy nous devons estre persuadez comme d'un principe de foy. Avec cela Dieu se servira de nous ; sans cela Dieu n'agréera jamais nos soins. Nous pourrons bien faire des actions éclatantes ; mais nous ne gagnerons point d'ames à Jesus-Christ : le monde nous applaudira, mais le monde ne se convertira pas ; nous establirons nostre reputation, mais Dieu n'en sera pas plus glorifié. Et pourquoy voudroit-on que les choses allassent autrement ? Sur quoy l'espereroit-on ? Dieu a prétendu sauver le monde par

l'humilité ; le sauverons-nous par la recherche d'une vaine estime & d'un faux honneur ? Le Fils de Dieu s'est anéanti luy-mesme pour operer le salut des pecheurs : y coopererons-nous en nous élevant & en nous faisant valoir ? Non non, mes Freres, cela ne sera jamais ; Dieu n'a point pris cette voye, & il ne la prendra jamais. Les Apostres ont converti le monde par l'opprobre de la croix, & c'est par là que nous le devons convertir.

De là vient que quand je vois les ouvriers Evangeliques dans l'élevation & dans l'éclat, favorisez, honorez, approuvez du monde, je tremble, & je me défie de ces avantages trompeurs, pourquoy ? parce que je dis : ce n'est point de la sorte que le monde a esté sanctifié. Au contraire quand je les vois en butte à la censure & à la malignité du monde, dans l'abjection, dans la persecution, dans le mépris & dans la haine du monde, j'en augure bien : car je sçais que ce sont là les moyens dont Jesus-Christ & les premiers ministres de son Eglise se sont servis. Pardonnez-moy, mes Freres, si je vous explique ainsi mes sentiments ; je le fais plus pour ma propre instruction, que pour la vostre.

Pour vous, mes chers Auditeurs, qui n'estes point appellez de Dieu à ces fonc-

tions Apoſtoliques, tout ce que j'ay à vous demander, c'eſt que vous ſoyez les Apoſtres de vous-meſmes, & que vous ayez pour voſtre ame, chacun en particulier, le meſme zéle que François Xavier a eû pour celles des autres. Eſt-ce trop exiger de vous? Tout ce que j'ay à vous demander, c'eſt que vous ſoyez les Apoſtres de vos familles, & que vous faſſiez au moins ſervir Dieu dans vos maiſons, & par vos domeſtiques, par vos proches, par vos enfants, comme François Xavier l'a fait ſervir dans des terres étrangeres, & par des ſauvages & des barbares. Cela n'eſt-il pas raiſonnable? Ah! Chreſtiens, ſi nous venons à nous perdre, & ſi nous negligeons le ſalut de quelques ames qui nous ſont confiées, qu'aurons-nous à repondre, quand Dieu nous mettra devant les yeux des Apoſtres, qui non contents de ſe ſauver eux-meſmes, ont encore ſauvé avec eux des nations entieres? Prevenons un ſi terrible reproche, & par une ferveur toute nouvelle, mettons-nous en eſtat de parvenir un jour à cette ſouveraine beatitude que la foy nous propoſe comme le plus precieux de tous les biens, & que je vous ſouhaite, &c.

SERMON
POUR LA FESTE DE SAINT THOMAS APOSTRE.

Noli esse incredulus, sed fidelis.

Ne soyez point incredule, mais soyez fidelle. En saint Jean, chap. 20.

CE sont les deux poincts d'instruction que le Fils de Dieu nous propose dans l'Evangile de ce jour, & qui renferment en deux mots ce qu'il y a de plus important dans la vie chrestienne & dans la voye du salut éternel. Ne soyez point incredule ; voilà l'écüeil que nous avons à éviter. Soyez fidelle ; voilà l'heureux terme où nous devons parvenir. En effet, si nous estions vrayement fidelles, nous serions justes, nous serions saints, nous serions parfaits ; & nous ne sommes communément

vicieux, impies, corrompus, que parce que nous sommes incredules. La foy telle que la veut saint Paul, nous inspireroit la ferveur, le zéle, la pieté ; & l'incredulité ne produit dans nos esprits & dans nos cœurs, que relaschement, qu'aveuglement, qu'endurcissement. Comme la foy, selon le concile de Trente, est le principe & la racine de nostre justification, l'incredulité est l'origine & la source de nostre reprobation. Comme la foy nous sauve, l'incredulité nous perd. C'est donc un abregé de toute la morale chrestienne, que ce que dit Jesus-Christ à saint Thomas : *Noli esse incredulus, sed fidelis.* C'est aussi ce que j'entreprends de vous monstrer dans ce discours, où sans m'arrester à faire le panegyrique du glorieux Apostre dont nous celebrons la feste, je veux en vous appliquant son exemple, vous instruire, premierement du desordre de l'incredulité ; & en second lieu, du merite de la foy : du desordre de l'incredulité, pour vous en donner de l'horreur ; du merite de la foy, pour vous engager à l'acquerir. Ainsi, mes chers Auditeurs, n'attendez point de moy d'autre moralité, que celle qui regarde la pratique & l'usage de la foy. Car c'est à cela que je m'attache uniquement. Dans tous les autres entretiens de cet Avent, je me suis servi des regles es-

ſentielles de la foy pour reformer vos mœurs : aujourd'huy je veux me ſervir des regles meſmes de vos mœurs, pour perfectionner voſtre foy. Demandons les lumieres du ſaint Eſprit par l'interceſſion de Marie, *Ave Maria.*

C'Eſt une proprieté de l'eſtre de Dieu, que le prophete Royal a remarquée, & dont il a prétendu faire un ſujet d'éloge, quand il a dit, que les tenebres où Dieu ſe derobe à nos yeux, & qui nous le cachent dans cette vie, ne ſont pas moins admirables, que ſa lumiere meſme ; & que tout ce que nous decouvrons d'éclatant & de lumineux dans ſes perfections adorables, n'eſt pas plus glorieux pour luy, ni plus venerable pour nous, que ce qui nous y paroiſt enveloppé de nüages, & couvert du voile d'une myſterieuſe obſcurité. Car c'eſt ainſi que ſaint Ambroiſe a expliqué ce paſſage du pſeaume : *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus* ; ſa lumiere eſt comme ſes tenebres, & ſes tenebres ont quelque choſe d'auſſi divin que ſa lumiere. Permettez-moy, Chreſtiens, en gardant toutes les meſures neceſſaires, & ſans vouloir en aucune ſorte comparer la creature avec Dieu, d'appliquer ces paroles à l'Apoſtre ſaint Thomas, dont la conduite & l'exemple nous

Pſal. 138.

doit servir icy de leçon. L'Evangile nous le represente en deux estats bien contraires : sçavoir, dans les tenebres de l'infidelité, & dans les lumieres d'une foy vive & ardente. Dans les tenebres de l'infidelité, lors qu'il doute de la resurrection de Jesus-Christ, & qu'il refuse de la croire. Dans les lumieres d'une foy vive & ardente, lors que pleinement persuadé de cette resurrection, il reconnoist Jesus-Christ pour son Seigneur & son Dieu. Or je prétends que dans ces deux estats saint Thomas participe en quelque façon à cette merveilleuse proprieté que David attribüoit à Dieu, & qu'on peut trés bien dire de luy, quoy-que dans un sens tout different : *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus.* Comment cela ? parce que les lumieres de sa foy & les tenebres de son infidelité, sans les considerer par rapport à luy-mesme, ont esté également utiles & salutaires pour nous. Les tenebres de son infidelité nous font connoistre le desordre de la nostre ; & les lumieres de sa foy ont une vertu particuliere pour affermir & pour animer nostre foy : *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus.* Aussi est-ce une question entre les Peres, si l'Eglise a moins profité de l'infidelité de saint Thomas, que de sa foy ; ou si la foy de saint Thomas a esté plus utile à l'Eglise que son infidelité : & tous con-

viennent que la foy de cet Apoſtre ſans ſon incredulité ne nous auroit pas ſuffi, que ſon incredulité ſans ſa foy nous auroit eſté pernicieuſe; mais que ſon incredulité ſuivie de ſa foy, ou pluſtoſt que ſa foy precedée de ſon incredulité, a eſté pour nous une ſource de graces. Or mon deſſein eſt de vous les decouvrir ces graces ; & pour y obſerver quelque ordre, j'avance deux propoſitions. Car je dis que l'incredulité de ſaint Thomas, par une conduite de Dieu bien ſurprenante, ſert à la juſtification de noſtre foy ; voilà l'avantage que nous tirons de ſes tenebres, & ce ſera la prémiere partie. J'adjouſte que la foy de ſaint Thomas par une vertu particuliere eſt le remede de noſtre infidelité ; voilà en quoy nous profitons de ſes lumieres, & ce ſera la ſeconde partie. *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus.* Un Apoſtre incredule, qui par ſon incredulité meſme nous apprend à eſtre fidelles ; un Apoſtre plein de foy, qui par la confeſſion de ſa foy nous empeſche d'eſtre incredules: c'eſt tout le ſujet de voſtre attention.

I. PARTIE. ENtreprendre de juſtifier la foy par l'infidelité meſme, c'eſt ce qui ſemble d'abord un paradoxe ; mais dans le ſentiment de ſaint Auguſtin, c'eſt une des voyes les plus courtes pour diſcerner la verité de l'erreur.

J'appelle

J'appelle justifier la foy par l'infidelité même, opposer la conduite de l'infidelité à la conduite de la foy, les caracteres de l'infidelité aux caracteres de la foy ; c'est à dire, opposer les égarements de l'infidelité à la droiture de la foy, les desordres de l'infidelité à la perfection de la foy, la temerité, la folie, & souffrez que j'use de ce terme, qui n'a paru ni trop fort ni trop dur à saint Augustin, l'extravagance de l'infidelité à la prudence de la foy ; en un mot, comparer l'une avec l'autre, & examiner l'une par l'autre, puisqu'il est vray que cet examen seul & cette comparaison doit obliger tout homme raisonnable à conclure en faveur de la foy, & le preserver pour jamais du peché de l'infidelité. Arrestons-nous donc à ce plan que je me propose, & considerons-le dans toute son étenduë. Car je remarque dans l'incredulité de saint Thomas quatre differents caracteres qui nous expriment parfaitement la nature de ce peché aujourd'huy si contagieux & si repandu dans le monde. J'y remarque, dis-je, l'esprit de singularité, la préoccupation du jugement, l'attache opiniastre à sa premiere resolution, & la petitesse d'un genie borné qui veut mesurer par les sens les choses de Dieu, en ne croyant que ce qu'il voit. Voilà, mes chers Auditeurs, ce qui

fit le malheur de cet Apoſtre, & ce que vous avez dû comme moy obſerver dans la ſuite de noſtre Evangile. La ſingularité paroiſt, en ce que ſaint Thomas ſe trouva ſeparé des autres diſciples, quand le Sauveur du monde ſe fit voir à eux le huitieme jour
Joan. c. 20. aprés ſa reſurrection : *Non erat cum eis, quando venit Jeſus.* La préoccupation, en ce qu'avant que de s'éclaircir & de s'informer exactement des choſes, il ſe determina à ne pas croire que le Fils de Dieu fuſt reſſuſcité, & declara qu'il ne le croiroit pas :
Ibid. *Non credam.* L'opiniaſtreté, en ce qu'il perſiſta & qu'il s'obſtina à ne le pas croire en effet, malgré le temoignage de tous les autres qui aſſeûroient avoir veû leur maiſ-
Ibid. tre vivant : *Vidimus Dominum.* Enfin la petiteſſe d'un genie borné, en ce qu'il voulut que ſes yeux fuſſent les ſeuls & uniques juges d'une verité ſi ſolidement confirmée d'ailleurs, proteſtant que s'il ne voyoit pas luy-meſme Jeſus-Chriſt, on ne le feroit jamais convenir de ce qu'on luy en rapportoit :
Ibid. *Niſi videro fixuram clavorum, & mittam manum in latus ejus.* Caracteres, dit ſaint Auguſtin, propres de tous les eſprits incredules, & pervertis dans la foy ; comme ſi Dieu avoit eû deſſein, de nous marquer dans cet exemple, tous les écüeils aux quels il prevoyoit que noſtre foy ſeroit un

jour exposée, & que nous aurions à éviter dans le monde, si nous voulions y conserver une religion pure & sans tache. Caracteres d'incredulité, directement opposez aux caracteres de la foy & de l'esprit chrestien. Car l'esprit chrestien qui agit par les mouvements de la foy, est un esprit universel, un esprit droit, un esprit docile, un esprit élevé au dessus des sens : un esprit universel, qui s'attache à l'Eglise, & qui s'y conforme ; un esprit droit, qui pour chercher la verité se dégage de toute prévention ; un esprit docile, qui revient aisément de ses erreurs ; un esprit élevé au dessus des sens, qui n'a pour regle que les grands principes de la toute-puissance & de la sagesse de Dieu, lors qu'il s'agit des œuvres de Dieu. Encore une fois, quand il n'y auroit que cette seule opposition entre la foy & l'incredulité, ne faudroit-il pas advoüer que l'incredulité, de la maniere qu'elle se forme dans la pluspart des hommes du siecle, est un pur déreglement de l'esprit humain ; au lieu que la foy est par excellence la vertu des ames raisonnables & sages. Faisons sur chacun de ces caracteres autant de reflexions, & taschez de bien entrer dans toutes ces pensées.

Thomas un des disciples du Sauveur, n'estoit pas avec les autres, quand le Sau-

veur ressuscité parut au milieu d'eux. *Thomas autem unus ex duodecim non erat cum eis, quando venit Jesus.* Prenez garde, s'il vous plaist, qu'il n'estoit pas avec les autres, dans un temps où il avoit toute sorte d'interest & mesmes d'obligation de s'y trouver, puisque c'estoit dans un temps où le troupeau de Jesus-Christ, auparavant dispersé, venoit heureusement de se reünir; dans un temps où les Apostres, premiers pasteurs de ce troupeau, se tenoient assem-
Ibid. blez en un mesme lieu : *Ubi erant discipuli congregati*; & par consequent, où il estoit trés dangereux d'estre separé de leur compagnie, parce que selon la remarque de saint Chrysostome, l'assemblée des Apostres & des disciples en ce mesme lieu representoit tout le corps de l'Eglise naissante. Cependant saint Thomas en demeure éloigné; & dans cette conjoncture, où deux raisons particulieres les obligeoient tous à se tenir unis : l'une, pour se preparer
Ibid. à soutenir la persecution des juifs, *Ubi erant congregati propter metum Judæorum*; l'autre, pour attendre l'effet de la parole du Fils de Dieu, qui leur avoit expressément promis cette apparition, & qui par là vouloit pleinement les convaincre de la verité d'un mystere qu'il sçavoit devoir estre un des plus solides fondements de leur foy :

saint Thomas, dis-je, est le seul, qui dans une conjoncture aussi essentielle que celle-là, ne communique point avec ses freres, *Non erat cum eis, quando venit Jesus.* Tel est l'esprit de singularité ; & je prétends, Chrestiens, que cet esprit est le principe le plus ordinaire de l'incredulité. Car voilà une des plus communes sources d'où procedent mille desordres, qui corrompent ou qui alterent dans les esprits des hommes la pureté de la foy. Qui fait dans le monde tant de libertins en matiere de creance ? l'affectation d'une vaine & orgüeilleuse singularité, dont les libertins se piquent. Ils croyent qu'il leur suffit d'estre singuliers, pour avoir plus de lumieres & plus de raison que les autres. Ne pas penser comme les autres, & parler autrement que les autres ; dire ce que personne n'a osé dire, & rejetter ce que tout le monde dit, voilà en quoy consiste cette superiorité d'esprit dont ils se flattent ; voilà tout le secret de leur libertinage. Et sur quoy s'appuyent-ils & se fondent-ils pour secoüer le joug de la foy ? sur leur propre sens, à l'exclusion de toute autre regle. Car bien loin de convenir avec ceux qui marchent dans la voye d'une humble soumission à la foy, à peine conviennent-ils avec aucun de ceux, qui mépriſent cette voye & qui sont libertins

comme eux ; puiſqu'il eſt vray que chaque libertin, ſelon ſon caprice, ſe fait interieurement une creance à ſa mode, & qui n'eſt que pour luy ſeul ; ſuivant en aveugle toutes ſes idées, raiſonnant tantoſt d'une façon & tantoſt de l'autre, ſe formant des ſyſteſmes chimeriques de providence & de divinité qu'il eſtablit & qu'il renverſe ſelon l'humeur preſente qui le domine ; ne ſe fixant à rien, & conteſtant ſur tout.

Ce que je dis, n'eſt-ce pas ce que l'experience nous fait voir tous les jours en tant de mondains, & ce qu'éprouvent peut-eſtre pluſieurs de ceux qui m'entendent ? Qui de tout temps a produit les hereſies dans l'Egliſe de Dieu ? Permettez-moy de m'étendre ſur ce poinct, ſpecialement propre pour ceux d'entre nos freres que le malheur de leur naiſſance avoit autrefois ſeparez de noſtre communion. Car je ſçais qu'il y en a dans cet auditoire, & je n'aurois pas le zéle que je dois avoir pour leur converſion parfaite & pour leur ſalut, ſi je manquois à leur donner une inſtruction qui leur peut eſtre utile. Qui donc de tout temps a produit les hereſies dans l'Egliſe de Dieu ? l'amour de la ſingularité. Voulez-vous une notion generale des heretiques ? la voicy, telle que je la tire de l'Ecriture : ce ſont des hommes, dit l'Apoſtre ſaint Jude, qui ſe

separent eux-mesmes : *Hi sunt qui segregant semetipsos.* C'est à dire, des hommes qui par un schisme malheureux entretiennent au milieu du christianisme des societez particulieres au préjudice de l'unité ; des hommes, qui se font des interests à part ; qui, comme parle saint Augustin, se glorifient d'un certain chef, dont la secte est aussi nouvelle que le nom, *Præsumentes de nescio quo duce suo qui cœpit heri* ; & qui par un aveuglement extresme aiment mieux abandonner la creance de l'Eglise, aiment mieux dire que l'Eglise s'est trompée, aiment mieux avoir toute l'authorité de l'Eglise à éluder ou à combattre, que de renoncer à ce prétendu chef. C'est pour cela que les partisans de ces sectes infortunées, dont le Royaume de Jesus-Christ a esté troublé, ont toûjours cû malgré eux des noms qui les ont distinguez dans le monde ; Lutheriens, Pelagiens, Nestoriens, Ariens : au lieu, disoit Vincent de Lérins, que nous qui sommes demeurez fidelles, & qui detestons leurs erreurs, nous avons conservé le nom de Catholiques & d'enfants de cette Eglise universelle, qui n'est ni de celuy-cy, ni de celuy-là, mais de Jesus-Christ. Nom venerable qu'on ne nous a point disputé, & dont la possession paisible est un des titres que

Epist. Jud.

Aug.

nous gardons plus chérement. Or je dis que cela seul est un prejugé, mais un prejugé infaillible en faveur de nostre foy. Car si dans tout autre sujet la singularité doit estre suspecte ; combien plus lors qu'il s'agit de la foy, laquelle, selon l'Apostre, est le sacré lien qui doit unir tous les hommes dans le culte d'un mesme Dieu & d'un mesme Seigneur : *Unus Dominus, una fides.* Si dans les affaires mesmes temporelles s'écarter du sentiment commun, est une temerité insoutenable, que doit-on penser de celuy qui s'en écarte dans une chose aussi essentielle que la religion ; qui pour discerner le vray & le faux dans les difficultez & les differents qui peuvent naistre en matiere de creance, prétend comme les sectateurs de Calvin, que ce n'est point par l'esprit de l'Eglise qu'il doit estre dirigé, mais par un esprit interieur qui est en luy ? Que faut-il attendre d'une semblable conduite ; & s'il est si difficile à l'homme livré à son propre sens, de trouver la verité qui dépend des simples lumieres de la nature, comment trouvera-t-il celle dont la connoissance est un don de la grace ? Car enfin à qui Jesus-Christ a-t-il promis ce don ? à qui a-t-il confié le dépost de cette verité ? à qui en a-t-il revelé le secret & l'intelligence ? n'est-ce pas à l'Eglise son épouse ? De

Ephes. 4.

là vient que saint Paul aprés avoir employé quatorze années de son Apostolat dans la predication de l'Evangile, voulut, comme il le declare luy-mesme, retourner à Jerusalem : pourquoy ? pour exposer aux fidelles & sur tout à ceux qui tenoient dans l'Eglise les premiers rangs, la doctrine qu'il avoit preschée aux gentils ; afin, disoit-il, de ne pas perdre le fruit de ce qu'il avoit déja fait, & de ce qu'il devoit faire encore dans l'exercice de son ministere : *Ne fortè in vacuum currerem, aut cucurrissem.* Comment l'entendoit-il, demandent les Peres ? Puisque son Evangile, ainsi qu'il l'asseûre, ne venoit point de la revelation des hommes, qu'avoit-il besoin d'en converser avec les hommes ? L'ayant reçeû immediatement de Jesus-Christ, ne devoit-il pas estre tranquille, & devoit-il craindre, selon son expression, d'avoir couru en vain, en preschant ce qu'il avoit appris du Seigneur mesme ? Ah ! mes Freres, repond saint Chysostome, il est vray que saint Paul se tenoit seûr devant Dieu de son Evangile & de sa doctrine : mais il vouloit nous montrer par là combien il est dangereux d'estre singulier en ce qui touche la religion, puisque son Evangile mesme, tout inspiré de Dieu qu'il estoit, devoit avoir ce caractere d'uniformité, pour estre annoncé utile- *Galat. c. 2.*

ment. Et voilà, mes chers Auditeurs, ce qui nous doit consoler & tout ensemble fortifier dans la profession que nous faisons de n'avoir point d'autres sentiments que ceux de toute l'Eglise : de pouvoir dire aprés saint Jerosme avec cette sincerité de cœur dont Dieu est le juge, je crois ce que croit l'Eglise ; je ne connois point Paulin, je ne sçay ce que c'est que Vital, je ne m'interesse point pour Mélece : mais je m'attache à cette Eglise qui a esté bastie sur la pierre ferme : je veux vivre & mourir dans cette foy, qui a esté confirmée par tant de conciles, authorisée par le consentement de tant de siecles, signée du sang de tant de martyrs. D'adjouster avec saint Augustin : je suis Catholique, & ce nom de Catholique qui justifie ma creance, me la fait aimer & m'y affermit de plus en plus. Au contraire, voilà ce qui nous doit faire trembler, quand nous nous éloignons de ce principe, & qu'il nous arrive de contredire mesmes interieurement ce que l'Eglise a decidé. Car il ne s'agit pas alors d'une speculation indifferente, où il soit permis de croire & de penser ce que personne n'a pensé ni crû ; & où l'égarement de la raison, sans avoir rien de commun avec le salut, soit en quelque façon du droit & de la liberté publique. Il s'agit de la foy, dont

la moindre alteration eſt un crime, & où les fauſſes demarches que l'on fait, aboutiſſent toutes à la perdition, & ſont autant de chutes terribles, mais inévitables à un eſprit preſomptueux & ſingulier. Tandis que je m'en tiens à la foy de l'Egliſe, je ſuis en ſeûreté de ce coſté-là, & je joüis d'un profond repos. Je me trouve embarqué dans un vaiſſeau, autre penſée de ſaint Jeroſme, dont il eſtoit touché, je me trouve embarqué dans un vaiſſeau qui peut bien eſtre agité des vents & des tempeſtes, mais qui ne peut faire naufrage : ſi j'en ſors pour me laiſſer emporter aux mouvements de mon eſprit, dés-là je cours tous les riſques de mes propres erreurs ; dés-là je ne puis me defendre de donner dans l'écüeil de l'infidelité. Tel eſt neanmoins, mes chers Auditeurs, le penchant de l'homme libertin. Il ne compte pour rien de riſquer ſa foy, d'expoſer ſa religion, & meſmes de la corrompre, pourveû qu'il abonde en ſon ſens. Damnable eſprit de ſingularité, quels maux n'as-tu pas cauſez, & ne cauſes-tu pas encore tous les jours dans le monde chreſtien ? Revenons à noſtre Evangile.

Non ſeulement ſaint Thomas ſe ſepara des Apoſtres, mais dans le doute où il eſtoit de la reſurrection de ſon maiſtre, il ſe préoccupa & conclut d'abord qu'il ne

Joan. 8. 29. croiroit pas : *Non credam.* Quelle raiſon eût-il de s'en declarer de la ſorte ? point d'autre, dit ſaint Chryſoſtome, qu'une prevention aveugle qui luy fit prendre parti ſans ſçavoir pourquoy, & qui l'engagea à conteſter & à nier une verité, avant que de s'en éclaircir & de s'en inſtruire. En effet, s'il euſt agi prudemment, ſon premier ſoin devoit eſtre d'approfondir la choſe : il ſe ſeroit appliqué à en bien peſer toutes les circonſtances ; il auroit écouté avec attention ce que luy diſoient les diſciples, & ſur un temoignage ſi exprés & ſi unanime, il euſt au moins ſuſpendu ſon jugement. Mais de commencer par une declaration auſſi formelle que celle-là, *Non credam* ; & ſans avoir rien examiné, dire abſolument je ne croiray pas, ce ne peut eſtre le langage que d'un eſprit prevenu ; & c'eſt auſſi le ſecond deſordre que j'ay à combattre.

Combien y a-t-il de ces eſprits prétendus-forts dont tout le raiſonnement ſur certains articles de la religion, ſe réduit à cette parole de ſaint Thomas, *Non credam?* Ils n'ont jamais penetré la difficulté de ces queſtions, & peut-eſtre à peine la conçoivent-ils ? Bien loin d'en avoir fait une étude exacte, ils advoüent ſouvent que ces matieres ne ſont pas de leur reſſort ;

ils n'ont nulle évidence & nulle demonſtration du contraire, & toutefois ils n'en diſent pas moins hardiment, *Non credam.* En faut-il davantage pour les confondre ? Ce qui les rend inexcuſables devant Dieu, c'eſt que ſur tout le reſte, ils auront, ſi vous voulez, de la docilité. Propoſez à un mondain de ce caractere les opinions les plus paradoxes d'une nouvelle philoſophie qui fait bruit & ſe répand, il vous écoutera ſans préoccupation : mais parlez luy d'une verité de foy, il ſemble qu'il ſoit en garde contre Dieu, & qu'il ait droit de tenir pour ſuſpect ſon temoignage. N'y a-t-il pas en cela un abandonnement viſible à ce que l'Ecriture appelle ſens reprouvé? Non pas, Chreſtiens, prenez garde s'il vous plaiſt à cette remarque, non pas que l'intention de Dieu ſoit que nous donnions aveuglément & ſans choix en toute ſorte de creance, ni qu'il s'enſuive de là, que nous ſoyons obligez de recevoir ſans diſcuſſion tout ce qu'on nous preſente comme revelé de Dieu. Si cela eſtoit, noſtre foy ne ſeroit plus une foy diſcrette, ni par conſequent une foy divine. Bien loin que Dieu le prétende ainſi, il exige au contraire qu'en matiere meſmes de foy, tant pour n'y eſtre pas trompez que pour en pouvoir rendre compte, nous nous inſtruiſions des choſes : & quoy-qu'il nous

defende de raisonner, quand nous sommes une fois convaincus que c'est luy qui nous parle ; il trouve bon que nous raisonnions, pour nous asseûrer si c'est luy en effet qui a parlé. Non seulement il le trouve bon, mais il le veut ; & selon la mesure de nostre capacité, il nous l'ordonne : *Nolite omni spiritui credere ; probate spiritus an ex Deo sint.* Mais il veut aussi & avec justice que nous fassions cet examen sans prevention, & que ce soit au moins avec le mesme respect que nous examinerions la parole d'un souverain de la terre, dont on nous signifieroit les ordres. Il veut, dit saint Augustin dans le livre admirable de l'utilité de la foy, que nous ayons pour ses divins oracles, qui sont les Ecritures saintes, l'esprit & le cœur favorablement preparez ; & que si dans ces sacrez volumes ou dans toute l'œconomie de nostre religion, il y avoit quelque chose qui nous troublast, ou mesmes qui nous choquast, nous soyons plustost disposez à confesser nostre ignorance, qu'à rejetter des mysteres que nous ne comprenons pas bien. Mais sur tout il veut que nous corrigions un certain esprit de malignité, qui fait qu'en ce qui regarde la foy, nous ne souhaitons d'estre éclairez que pour contredire, que pour critiquer, que pour philosopher, que pour disputer, &

Joan. Epist. 1. c. 4.

peut-estre avec une intention secrette de ne nous laisser pas persuader. Il veut, dis-je, que si nous ne sommes pas encore parfaitement soumis à la foy, nous ne nous fassions pas de ce pernicieux esprit un obstacle à l'estre ; que si nous ne connoissons pas encore le don de Dieu, nous ne nous rendions pas par là incapables de le connoistre. Enfin il veut que comme nous comptons pour une vertu, d'estre dociles à l'égard des hommes ; nous comptions pour un devoir indispensable & inviolable de l'estre envers Dieu, afin de verifier dans nos personnes la prediction du Sauveur : *Et erunt omnes docibiles Dei.* Voilà ce que Dieu exige de nous : pouvons-nous nous plaindre qu'il en use avec trop d'empire ; & si nous n'avons pas pour luy cette docilité chrestienne, aura-t-il tort de nous punir dans toute la rigueur de sa justice ? Mais sçavez-vous, mes chers Auditeurs, ce qui augmente encore dans les mondains le desordre de cette préoccupation si contraire à l'esprit de la religion ? Ecoutez-moy : c'est la vaine crainte qu'ils ont d'une autre préoccupation toute opposée à celle-cy. Je m'explique. Pleins d'une raison fiere qui les enfle, ils craignent d'estre préoccupez en faveur de la foy, & ils ne craignent pas d'estre préoccupez contre la foy. Ils appre-

Joan. c. 6.

hendent d'avoir trop de facilité & de disposition à croire, & ils n'apprehendent jamais de n'en avoir pas assez : ils se defendent de la simplicité comme d'un foible, & ils ne pensent pas à se defendre de l'orgüeil, qui est encore un plus grand foible. Cependant, mes Freres, dit saint Augustin, lequel des deux est le plus dangereux pour nous ; & lors qu'il faudra subir le jugement de Dieu, duquel des deux aurons-nous plus sujet de nous repentir, ou d'avoir esté simples & humbles, ou d'avoir esté superbes & incredules ? Quand cette simplicité de la foy qui est la marque la plus infaillible de la vraye pieté, nous auroit fait innocemment tomber en quelque erreur, quel mal nous en peut-il arriver, comparable à celuy que nostre opposition à la foy nous attirera ? Je sçais qu'il faut éviter l'un & l'autre excés ; mais est-il juste de n'éviter l'un que pour s'abandonner à l'autre, & de se glorifier de celuy-cy pendant qu'on auroit honte de celuy-là ? Esprit de prevention dont je défie le libertin de pouvoir devant Dieu se disculper. Allons plus avant.

Outre que saint Thomas se préoccupa, il s'opiniastra dans son incredulité. Tout le portoit à croire que Jesus-Christ estoit ressuscité : le rapport des femmes qui l'avoient veû, le temoignage de Magdelaine

qui luy avoit parlé, celuy des deux disciples qui avoient mangé avec luy dans la bourgade d'Emmaüs, la declaration de tous les Apostres assemblez au milieu desquels il venoit de paroistre, l'évenement des choses, c'est à dire le tombeau trouvé vuide sous le sceau public, la synagogue allarmée, les gardes confus; tout cela sans doute devoit le convaincre de la resurrection de son maistre. Mais malgré tout cela il persiste, & s'obstine à dire qu'il n'en croira rien: autre caractere de l'infidelité du siecle, qui par un endurcissement opiniastre se rend impenetrable & inflexible à la verité. Pourroit-on se le persuader si l'experience ne nous l'apprenoit pas, qu'il y eust dans le monde de ces impies, qui pour se confirmer dans une monstrueuse & scandaleuse impieté, font gloire de rejetter toute authorité; osent s'inscrire en faux contre les témoignages les plus évidents, contre les miracles les plus averez, contre les faits les plus incontestables; pensent en estre quittes pour dire que ceux qui attestent ces faits, quelque veneration qu'on ait pour leurs personnes, pour leur capacité, pour leur saintetè, les Cypriens, les Ambroises & les Augustins, ont esté ou trompez eux-mesmes ou des trompeurs, ou des visionnaires ou des imposteurs? C'est ainsi neant-

moins que parle le libertin. Le croiroit-on, que la corruption de l'esprit de l'homme allast jusqu'à se faire un poinct d'honneur, de ne revenir jamais de son sentiment, de n'acquiescer jamais à la verité, quand on s'est une fois declaré contre elle; de pousser une erreur aux dernieres extremitez, parce qu'on s'est engagé à la soutenir, & d'aimer mieux en voir les suites funestes que de la reconnoistre & d'en faire humblement l'aveu ? C'est cependant à quoy aboutit le faux zéle de l'heretique. Peché qui attaque directement le saint Esprit, en opposant à toutes ses lumieres, un cœur dur dont l'esprit de tenebres s'est emparé. Peché dont l'Eglise a receû tant de playes mortelles, puisque l'obstination d'un seul homme l'a si souvent jettée dans la confusion & la desolation. Peché qui dans la societé civile cause tous les jours tant de desordres au préjudice de la charité qui en est blessée, de la paix qui en est troublée, de la justice & de l'innocence qui est opprimée. C'est là toutefois, mes chers Auditeurs, ce que le monde aveugle & passionné fait passer pour force d'esprit. Ah ! Seigneur, ne permettez pas que je m'en forme jamais une semblable, & ne souffrez pas que jamais mon esprit se fortifie de la sorte aux dépends de ma foy. Non,

mon Dieu, il n'en ira pas ainſi. Parmi les foibleſſes extreſmes, à quoy je ſents que mon eſprit eſt ſujet, s'il me reſte encore quelque force, c'eſt pour vous & non pas contre vous que je prétends la conſerver. Car je veux pouvoir vous dire auſſi bien que David : *Fortitudinem meam ad te cuſtodiam* ; & je veux que ces paroles demeurent gravées dans mon cœur, pour eſtre la premiere regle de ma conduite. Les libertins employent la force de leur eſprit contre voſtre religion, les hereſiarques contre voſtre Egliſe, tous unanimement contre vous : mais moy, Seigneur, qui fais profeſſion d'eſtre fidelle, je la garderay & j'en uſeray pour vous ; *Fortitudinem meam ad te cuſtodiam.* Au lieu que ceux-là mettent leur force à ne rien croire ou à ne croire que ce qu'il leur plaiſt, je mettray la mienne à me ſoumettre & à me captiver. Ma force ſera ma ſoumiſſion ; & quand je vous feray, ô mon Dieu, le ſacrifice de cette ſoumiſſion, qui eſt le plus grand effort de l'eſprit humain, je me conſoleray dans la penſée que je le fais pour vous & non pour d'autres. Qu'on me traite d'eſprit foible, que le monde juge de moy ſelon ſes veûës : peu m'importera, pourveû que je m'attache à vous par une foy vive, & que rien ne ſoit capable de m'ébranler dans la reſolution

Pſal. 58.

où je suis de n'avoir ni esprit ni force que pour vous, & par rapport à vous : *Fortitudinem meam ad te custodiam.* Voilà, mes Freres, dit saint Augustin, comment un homme chrestien doit parler à Dieu, & voilà ce qui fait sa gloire : car qu'y a-t-il de plus glorieux que d'estre vaincu, ou plustost que de vouloir bien estre vaincu par la verité : *Quid enim glorioſius quam vinci à veritate?* Mais qu'y a-t-il de plus pitoyable, que d'avoir honte de ceder à la verité, que de se revolter & de s'aigrir contre la verité, que de s'en faire une ennemie irreconciliable, avec laquelle on ne veut jamais convenir? Pouvez-vous, Seigneur, nous punir plus severement, que de nous livrer à cet esprit d'obstination ?

Augusſt.

Enfin saint Thomas protesta qu'il ne croiroit point la resurrection de Jesus-Christ, s'il ne voyoit la marque des cloux dont ses mains avoient esté percées, & s'il ne mettoit le doigt dans la playe de son costé : *Niſi videro fixuram clavorum, & mittam manum in latus ejus, non credam.* Et quoy-que la veûë des playes du Sauveur fust de toutes les preuves la plus équivoque, puisqu'au contraire, dit Origene, si Jesus-Christ estoit ressuscité, son corps comme glorieux & impassible n'eust dû naturellement avoir nul vestige de ce qu'il avoit

souffert ; par un raisonnement mal entendu, ce disciple incredule ne laisse pas d'insister sur cette unique preuve, dont il fait dépendre sa foy : *Nisi videro, non credam.* Dernier aveuglement de l'infidelité, qui se contredisant elle-mesme, aprés avoir quitté le parti d'une raison solide qui la soumettoit à la revelation de Dieu, veut réduire toutes choses aux connoissances des sens ; comme si les sens avoient un tribunal superieur à la revelation & à la raison, comme s'ils estoient juges competents des mysteres que la religion nous propose, comme si leur sphére pouvoit s'étendre jusqu'à l'estre non seulement spirituel, mais surnaturel & divin ; comme s'il suffisoit de dire je ne l'ay pas veû, pour avoir droit de douter de tout ; comme si dans les affaires mesmes du monde, on ne se tenoit pas obligé de croire mille choses qu'on ne voit pas, & qu'il est impossible de voir. Non, mes Freres, conclut saint Bernard, traitant ce sujet dans un de ses sermons sur le cantique des cantiques, ce n'est point par là qu'on parvient à la verité. C'est parce qu'on a ouï, dit l'Apostre, & non pas parce qu'on a veû, qu'on connoist Dieu dans cette vie: *Fides ex auditu.* La veûë des mysteres de Dieu est la recompense qu'on nous reserve dans le ciel ; mais cette recompense

Rom. c. 10.

doit estre meritée sur la terre par l'obéïssance de la foy. D'où vient que le prophete
Psal 50. disoit à Dieu : *Auditui meo dabis gaudium & lætitiam :* parce que j'ay entendu avec respect vostre parole, vous me donnerez, Seigneur, la consolation & la joye d'en voir un jour clairement & à decouvert les secrets les plus cachez. Attachons-nous donc à cet ordre si sagement estabi ; & bien loin de dire avec le disciple de nostre Evangile, si je ne vois, je ne croiray pas, remercions Dieu & comptons pour une grace singuliere de ce que nous pouvons avoir le merite de ne pas voir & de croire, puisque Jesus-Christ nous declare qu'en
Joan. c. 20. cela mesme nous sommes heureux : *Beati qui non viderunt & crediderunt.* Ne soyons pas aveugles jusqu'à ce poinct, de nous en affliger ni de nous en plaindre, & ne nous faisons pas un malheur de la chose mesme dont il nous a fait une beatitude. Souhaitons que nostre foy soit plus abondante, plus agissante, plus fervente ; mais ne souhaitons pas qu'elle soit plus évidente. Demandons à Dieu, non pas qu'elle soit en elle-mesme plus éclairée, mais que nous soyons plus disposez à estre éclairez par elle, touchez par elle, sanctifiez & convertis par elle. Et si au moment que je vous parle, on venoit à nous dire comme à saint

Loüis, qu'il paroist actuellement un miracle visible dont il ne tient qu'à nous d'estre temoins, soyons prests de repondre à l'exemple de ce saint Roy, que pour croire nous n'avons pas besoin d'un tel secours; que nous avons Moyse & les Prophetes, c'est à dire les Ecritures saintes; que nous avons l'Evangile de Jesus-Christ dont la certitude surpasse tous les miracles. Ne tombons point sur tout dans le desordre de ces hommes insensez dont parle l'Apostre saint Jude, qui aprés avoir corrompu tout ce qu'ils sçavent, condamnent tout ce qu'ils ignorent, abusant de ce qu'ils voyent & de ce qu'ils ne voyent pas. Nous en voyons assez, disoit Pic de la Mirande, pour ne pas douter qu'il y a un Dieu auquel nous devons obéïr; & nous n'en voyons que trop pour attirer sur nous toutes ses vengeances, si nous ne luy obéïssons pas. Cependant aprés avoir veû comment l'infidelité de saint Thomas est la justification de nostre foy; voyons comment la foy de ce mesme Apostre est le remede de nostre infidelité. C'est le sujet de la seconde partie.

II. PARTIE.

POur donner plus de jour à ma seconde pensée, & pour vous faire voir comment la foy de saint Thomas est le remede de nostre infidelité, je distingue trois differents

estats où la foy de cet Apostre doit estre considerée : le premier, où il la professe ; le second, où il la publie ; & le troisieme, si j'ose m'exprimer ainsi, où il la consomme. Le premier, où il la professe par le temoignage admirable qu'il rend à Jesus-Christ, & qui est rapporté dans nostre Evangile. Le second, où il la publie par ses predications, dont le fruit s'est repandu jusqu'aux extremitez de la terre. Le troisieme, où il la consomme par le glorieux martyre qu'il endure & par le sacrifice de sa propre vie. Expliquons-nous. Saint Thomas pour reparation de son incredulité, a donné au monde trois illustres preuves de sa foy ranimée & ressuscitée. Car il l'a confessée hautement, en reconnoissant Jesus-Christ pour son Seigneur & pour son Dieu : *Dominus meus & Deus meus.* Il l'a preschée Apostoliquement, en convertissant les peuples, & malgré les efforts de l'idolastrie leur persuadant que Jesus-Christ estoit le vray Dieu. Et il l'a consommée saintement, en s'immolant soy-mesme & souffrant une mort cruelle pour le nom de son Dieu. Or dans ces trois estats, je dis que la foy de ce grand Saint sert à guérir nostre infidelité, comment ? parce que dans ces trois estats la foy de saint Thomas est un argument qui nous convainc, & une leçon

Joan. 20.

qui

qui nous instruit. Un argument qui nous convainc, ensorte que si nous sçavons bien l'approfondir, il ne nous est plus possible de dourer ; & une leçon qui nous instruit, en sorte que si nous nous appliquons à la bien comprendre, nous ne pouvons plus rien ignorer. Doute & ignorance, restes deplorables du peché de nostre origine, mais dont je soutiens encore un coup que la foy de ce bienheureux disciple est le souverain preservatif ; puisqu'elle dissipe tous nos doutes, en nous réduisant à la necessité de croire, & qu'elle corrige toutes nos erreurs, en nous apprenant ce qu'il faut croire, & comment nous le devons croire. Aprés cela n'ay-je pas droit de conclure, que Dieu nous la presente aujourd'huy comme un remede qui doit pour jamais nous garentir de l'infidelité ? Voilà, Chrestiens, en peu de mots le raisonnement de saint Gregoire Pape, qui developpé dans toute son étenduë, auroit de quoy toucher les ames les plus dures & les moins sensibles aux impressions de la foy, mais que j'abrege pour ne pas abuser de vostre attention.

Saint Thomas a crû ; donc nous devons croire aprés luy. C'est la consequence infaillible que tous les Peres de l'Eglise ont tirée de la confession de ce saint Apostre. Car enfin, disoient-ils, & avec

raiſon, la foy de cet Apoſtre ne peut eſtre ſuſpecte, & le libertinage le plus défiant n'a rien à luy oppoſer. Il a crû : ce n'eſt point par foibleſſe, ce n'eſt point par legereté, ce n'eſt point par une aveugle déference au ſentiment & au rapport des autres ; nous l'avons veû bien éloigné de ces diſpoſitions : il s'en ſuit donc qu'il a crû, ou par un miracle de la grace qui s'eſt fait en luy, ou par une évidence parfaite qu'il a eûe de la reſurrection de ſon maiſtre. S'il a crû par un changement miraculeux qui s'eſt fait en luy, il n'en faut pas davantage pour me convaincre. Car il n'y a que Dieu qui puiſſe avoir eſté l'autheur d'un pareil miracle : & quand le demon, ce qui n'eſt pas, auroit le pouvoir d'agir immediatement ſur les eſprits des hommes, il n'auroit pas uſé de ce pouvoir pour faire croire à ſaint Thomas ce qui relevoit la gloire de Jeſus-Chriſt, puiſque le demon, capital ennemi de Jeſus-Chriſt, bien loin de travailler à ſa gloire, travaille de toutes ſes forces à la détruire. Il falloit donc que ce fuſt Dieu meſme, qui euſt changé l'eſprit & le cœur de ſaint Thomas ; & qui dans un moment, d'opiniaſtre & d'inflexible qu'il eſtoit, l'euſt rendu ſouple & docile. Or cela ſeul ſeroit un miracle plus convaincant que

tout ce qu'il y a jamais eû de plus miraculeux. Mais non, Chreſtiens, il n'y eût point proprement de miracle dans la converſion de ſaint Thomas. J'advouë qu'elle fut ſurnaturelle, puiſqu'elle proceda d'une grace ſurnaturelle: mais ſuppoſé la faveur que Jeſus-Chriſt fit à ſaint Thomas, de ſe manifeſter à luy, de luy decouvrir ſes playes, de luy permettre de les toucher, de luy parler, de luy faire des reproches, de le conſoler & de l'inſtruire: ſuppoſé, dis-je, tout cela, ce ne fut point une choſe ſurprenante que ſaint Thomas creuſt; & ſi nous avions eſté à ſa place, quelque incredules que nous ſoyons, nous aurions crû comme luy. Or cette évidence de la reſurrection de Jeſus-Chriſt, qui diſſipa en un inſtant tout ce que l'infidelité avoit formé de nüages dans l'eſprit de ce diſciple, qui le remplit des lumieres de la foy les plus vives & les plus brillantes; qui faiſant naiſtre cette vertu dans ſon cœur, la fit auſſitoſt éclater par ſa bouche; ou pluſtoſt, pour parler avec ſaint Leon, qui d'une bouche infidelle tira cette excellente confeſſion, *Dominus meus & Deus meus*, mon Seigneur & mon Dieu: voilà ce que j'appelle le remede de noſtre incredulité. Car qui ne croiroit pas à un temoignage, que la ſeule force de la ve-

rité connuë arrache à celuy meſme qui la combattoit avec plus d'obſtination? Quand ſaint Paul aprés ſa converſion preſchoit le nom de Jeſus-Chriſt dans les ſynagogues; l'Ecriture dit qu'il confondoit les juifs, *Confundebat judæos,* pourquoy ? parce qu'ayant eſté le perſecuteur declaré du nom de Jeſus-Chriſt, les juifs ne pouvoient, ni recuſer, ni rejetter le temoignage qu'il rendoit en faveur de cet homme-Dieu. Car vous le ſçavez, leur diſoit-il, mes Freres, de quelle maniere j'ay veſcu dans le judaïſme, & avec quel excés de fureur je faiſois la guerre à cette nouvelle Egliſe que je reconnois aujourd'huy pour l'Egliſe de Dieu. Il eſt vray, j'eſtois alors infidelle comme vous, & plus rebelle aux lumieres de la grace que vous : mais c'eſt pour cela que Dieu a jetté les yeux ſur moy, & que Jeſus-Chriſt a voulu exercer envers moy ſes miſericordes, afin que je devinſſe un exemple qui vous obligeaſt à croire en luy. Ouy, c'eſt luy-meſme qui m'a parlé, & qui par le plus étonnant de tous les prodiges, m'a mis dans la diſpoſition où vous me voyez ; qui m'a abbattu pour me relever, qui m'a aveuglé pour m'éclairer ; qui de blaſphemateur que j'eſtois, m'a fait ſon Apoſtre, & qui pour reparation des outrages qu'il a receûs de

moy, veut maintenant que je luy ſerve de temoin auprés de vous. Ces paroles, dis-je, dans la bouche de ſaint Paul, avoient une vertu toute divine ; & ſaint Luc adjouſte que c'eſtoit aſſez qu'il aſſeûraſt que Jeſus-Chriſt eſtoit le Chriſt, pour fermer la bouche à tous les ennemis du nom chreſtien : *Confundebat judæos affirmans quoniam hic eſt Chriſtus.* Or je dis le meſme de ſaint Thomas. Pour confondre l'incredulité ſur le ſujet de la reſurrection & par conſequent de la divinité de Jeſus-Chriſt, ſaint Thomas n'avoit qu'à ſe monſtrer, & qu'à dire hautement : c'eſt moy qui combattois cette reſurrection, moy qui ay fait voir tant d'oppoſition à la croire, mais qui ſuis adjourd'huy forcé de la reconnoiſtre, & qui ne veux plus vivre que pour la publier. Il m'en couſtera la vie ; mais trop heureux ſi par l'effuſion de mon ſang, je puis rendre à une ſi ſainte verité le temoignage que je luy dois. Ce temoignage m'attirera la haine de toute ma nation ; mais je compteray pour rien d'eſtre expoſé à toute la haine du peuple, pourveû que j'annonce la gloire de mon Dieu. Encore une fois qui pouvoit inſpirer à cet Apoſtre des ſentiments ſi genereux ? Eſtoit-ce préoccupation, eſtoit-ce intereſt, eſtoit-ce renverſement d'eſprit ? ou pluſtoſt n'eſt- *Act. c. 9.*

il pas évident, que ce ne fut rien de tout cela ; & puisque la conversion de cet Apostre ne peut estre expliquée qu'en disant que ç'a esté l'effet, mais l'effet inconteſtable & palbable de la verité qu'il avoit veûë, que nous reste-il à souhaiter davantage pour l'affermissement de nostre foy ?

Non seulement la foy de saint Thomas est un argument qui nous convainc, mais une leçon qui nous instruit ; & qui aprés nous avoir réduits à la necessité de croire, nous aprend encore ce que nous devons croire. Car comme remarque Guillaume de Paris, par une seule parole ce grand saint est devenu le theologien, le docteur, le maistre de toute l'Eglise, a éclairci la foy de tous les siecles, a dissipé toutes les tenebres dont la malignité de l'heresie devoit dans la suite des temps obscurcir nos principaux mysteres. Et prenez garde en effet, mes chers Auditeurs : ce qui fait l'essentiel & le capital de nostre foy, c'est de croire que Jesus-Christ est Dieu ; sans cela point de christianisme, sans cela point de religion, sans cela point de grace ni de salut. Fussions-nous des Anges de lumiere, fussions-nous des hommes de miracles, si nous ne confessons la divinité de Jesus-Christ, & si nous ne sommes prests à mourir pour la defendre, nous sommes

des anathesmes & des reprouvez. Quiconque divise Jesus-Christ, disoit le bien-aimé disciple, *Omnis spiritus qui solvit Jesum*; c'est à dire, quiconque reconnoissant Jesus-Christ pour homme, ne l'adore pas comme Dieu, devient dés-là & par là un antechrist; *Qui solvit Jesum, est antichristus.* Voilà ce qui nous justifie devant Dieu; & pour user des termes de l'Ecriture, voilà ce qui nous rend victorieux du monde, la foy de la divinité de Jesus-Christ: *Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei.* Or par qui nous est venuë cette foy, ou plustost par qui cette foy nous a-t-elle esté developpée? par l'Apostre saint Thomas, qui de tous les organes dont Dieu s'est servi, pour nous reveler cet auguste mystere de la divinité de son Fils, est sans doute celuy qui nous l'a declaré plus nettement, plus positivement, plus absolument. Les autres se sont contentez d'attribüer à Jesus-Christ des qualitez divines. L'Evangeliste saint Jean nous a enseigné qu'il estoit le Verbe de Dieu; Jean Baptiste son precurseur nous l'a fait connoistre comme Agneau de Dieu; saint Pierre parlant au nom de tous, a protesté qu'il estoit Fils de Dieu; saint Paul pour comble d'éloge, nous l'a representé revestu de la forme de Dieu: il

Joan. epist. 1. c. 4.

Ibid.

Ibid c. 5.

n'y a que saint Thomas qui par une expression d'autant plus venerable & plus authentique, qu'elle est plus simple & plus naturelle, l'ait nommé son Seigneur & son Dieu ; *Dominus meus & Deus meus.* Cependant, Chrestiens, c'est sur la simplicité de ce temoignage que nostre foy est particulierement establie. A tout le reste l'impieté arienne opposoit des detours & des subterfuges ; & quelque évidents que fussent les sacrez oracles en faveur de la divinité du Messie, si les partisans de l'Arianisme ne pouvoient y resister, ils trouvoient moyen de les éluder. En vain saint Pierre avoit dit, *Tu es Christus Filius Dei vivi* ; ils prétendoient, quoy-que injustement, que sans estre Dieu, il pouvoit dans le sens mesme de ce passage, estre appellé Fils de Dieu ; & la foiblesse de leurs reponses sur un dogme aussi solidement fondé que celuy-là, ne diminüoit rien de leur opiniastreté. Mais quand on leur produisoit l'hommage que saint Thomas avoit rendu à Jesus-Christ ressuscité ; quand on les pressoit par la force de ces termes, *Dominus meus & Deus meus* ; quand on leur faisoit entendre que dans le style des Ecritures, jamais autre que Dieu mesme, n'avoit esté traité de mon Dieu, *Deus meus* : la verité l'emportoit sur leurs artifices ; ces

Matth. c. 15.

paroles incapables d'interpretation, les déconcertoient ; pour peu qu'ils eussent de bonne foy, ils desesperoient de s'en pouvoir sauver ; & touchez de l'exemple du saint Apostre, ils se réduisoient souvent à faire au Sauveur du monde la mesme reparation que luy : *Dominus meus & Deus meus* ; mon Seigneur & mon Dieu. Ce qui, selon la remarque de saint Hilaire, estoit l'abjuration la plus solemnelle de l'Arianisme, & comme la formule de foy qui distinguoit les orthodoxes de ceux qui ne l'estoient pas.

Ce n'est pas tout : saint Thomas a publié & annoncé cette foy dont il avoit fait une si sainte profession ; & par le succés de ses predications Apostoliques, il nous a convaincus sensiblement de la verité de ce qu'avoit prédit le Fils de Dieu, sçavoir que son Evangile seroit preschè & receû dans tout le monde. Car c'est en effet par le ministere de saint Thomas, que l'on a veû cette prediction accomplie, & c'est le premier d'entre les Apostres dont on a pû dire à la lettre, *In omnem terram exivit sonus eorum, & in fines orbis terræ verba eorum*, Psal. 18. que sa voix a retenti jusqu'aux extremitez de la terre, & que par luy la foy s'est repanduë jusques dans les pays les plus éloignez. Les autres, aprés avoir reçeû le saint Esprit,

se partagent dans les provinces voisines de la Judée ; l'Italie, l'Egypte, l'Asie mineure, sont comme les bornes de leur Apostolat : mais Thomas animé d'un zéle plus vaste & plus étendu, embrasse un monde entier, ou plustost pousse ses desseins & ses entreprises jusques dans un nouveau monde. Il ne luy suffit pas d'avoir converti les Parthes & les Medes ; les Hyrcans & les Perses sanctifiez, sont trop peu pour luy ; il ne compte pour rien d'avoir porté le nom de Jesus-Christ dans tous les lieux que le Heros de la Grece a rendus celebres par ses conquestes. Honteux d'en demeurer là, & de finir sa course où l'ambition de ce Monarque termina la sienne, il pousse plus avant : il penetre dans la region la plus interieure de l'Inde ; il presche à des peuples, dont le nom estoit à peine connu, & là avec le secours du Dieu qui l'envoye, que fait-il ? ô toute-puissante & divine foy, que ne pouvez-vous pas ? Il establit le culte d'un Dieu crucifié, il inspire à des hommes charnels l'amour de la croix, il confond la superstition, il renverse les idoles, il gagne à Jesus-Christ & à l'Evangile des millions d'infidelles. Ce que je dis n'est point fondé sur une de ces traditions obscures que l'infidelité conteste, & qui servent de matiere à la critique des sçavants,

Ce ſont de ces faits éclatants, dont rien n'a jamais effacé le luſtre. Le ſepulchre de ſaint Thomas, qui ſuivant le rapport de ſaint Chryſoſtome, eſtoit dés les premiers ſiecles du chriſtianiſme auſſi venerable que celuy de ſaint Pierre, eſt encore aujourd'huy ce qui entretient la pieté & la ferveur de toutes les Egliſes d'Orient. C'eſt là que cet homme de Dieu, ſaint François Xavier, paſſoit les jours & les nuits en de profondes meditations, qui le tranſportoient hors de luy-meſme; c'eſt là qu'il ſe rempliſſoit de zéle; c'eſt de là qu'embraſé d'une ſainte ardeur que les cendres de cet Apoſtre excitoient, il partoit pour aller combattre les ennemis de ſon Dieu: reveillant toute ſa confiance & tout ſon courage par cette penſée, qu'il marchoit ſur les traces de ſaint Thomas, qu'il continuoit ſon ouvrage, & que luy ayant eſté deſtiné pour ſucceſſeur, il pouvoit tout attendre de ſa protection. Or ce ſuccés de l'Evangile, tel que je viens de le marquer, a depuis eſté conſideré des Peres comme une des plus inconteſtables preuves de noſtre foy; & ſi par là noſtre Apoſtre nous a convaincus en nous faiſant voir l'accompliſſement de la parole & de la prediction de Jeſus-Chriſt, c'eſt par là meſme auſſi qu'il nous a inſtruits. Car qu'eſt-ce que cette foy qu'il a repanduë dans le

monde ? une lumiere qui a éclairé le monde, & qui de siecle en siecle s'est perpetuée jusqu'à nous. Ouy, mes chers Auditeurs, la mesme foy que saint Thomas a portée si loin au de-là des mers, nous sert encore de flambeau pour guider nos pas & pour nous conduire. Les mesmes veritez dont il a establi la creance parmi les nations & en tant d'esprits indociles, d'esprits prevenus, d'esprits superbes & orgüeilleux, c'est ce que nous professons comme les articles de nostre religion, ce que nous suivons comme les regles de nostre vie, sur quoy nous nous appuyons comme sur les fondements de nostre esperance. Heureux de l'avoir conservé ce sacré dépost, ou plustost heureux que Dieu l'ait fait passer dans nos mains ; mais souverainement malheureux si jamais nous venions à le dissiper & à le perdre.

J'acheve, & voicy ce qui couronne la foy de saint Thomas, & ce qui y met la derniere perfection. Cette foy qu'il a confessée hautement, qu'il a preschée Apostoliquement, il l'a enfin saintement & glorieusement consommée : par où ? par son martyre. Car ce qu'on a toûjours regardé dans l'Eglise de Dieu, & avec raison, comme le plus signalé temoignage d'une foy parfaite, ou si vous voulez, comme l'attachement

le plus parfait à la foy, c'eſt de mourir pour elle, de luy ſacrifier ſa vie & avec ſa vie tous les intereſts humains, de la ſoutenir malgré les menaces & les plus violentes perſecutions, & de ſigner enfin de ſon ſang la confeſſion qu'on en fait. Or voilà ce que nous devons encore admirer dans noſtre genereux Apoſtre. Qui l'euſt crû, Chreſtiens, lors qu'on le voyoit chancellant & incertain, opiniaſtre & incredule, doutant d'une des veritez fondamentales de la foy & refuſant de s'y ſoumettre, qu'il en ſeroit un jour non ſeulement le predicateur, mais la victime & le martyr ? Ce ſont-là, mon Dieu, de ces changements qu'opere la vertu toute-puiſſante de voſtre eſprit, & que nous ne pouvons attribüer à nul autre principe. Cependant j'adjouſte que dans cet eſtat ſaint Thomas a plus que jamais de quoy nous convaincre & de quoy nous inſtruire. De quoy nous convaincre, parce que c'eſt dans cet eſtat que ſon temoignage en faveur de la foy eſt moins ſuſpect, & doit par conſequent avoir plus de force. De quoy nous inſtruire, parce que c'eſt dans cet eſtat que ſon exemple nous apprend ce que nous devons faire nous-meſmes pour la foy, & quel eſt à l'égard de la foy un de nos devoirs les plus eſſentiels. Attention, s'il vous plaiſt, à l'un & à l'autre.

Je ſçais, mes chers Auditeurs, qu'il y auroit toûjours de la preſomption & de l'injuſtice à ſoupçonner la fidelité des miniſtres de l'Evangile : mais aprés tout quand un homme preſche la foy ſans danger, ſans s'expoſer, ſans rien hazarder, quelque reſpectable que ſoit ſon miniſtere, il n'eſt pas évident que ſes veûës dans l'exercice de ſon miniſtere ſoient tout à fait épurées, ni que le ſeul zéle de la verité le faſſe parler. Or moins nous ſommes certains de la droiture de ſes intentions & de la pureté de ſes veûës, moins eſt-il propre à nous convaincre & à nous toucher. Mais quand je vois un Apoſtre percé de traits comme ſaint Thomas, tout enſanglanté & mourant pour confirmer la foy qu'il annonce, je me dis à moy-meſme : quel autre intereſt que celuy de la verité pouvoit l'engager à ſouffrir de la ſorte, & à s'immoler ? Il falloit qu'il fuſt bien perſuadé d'une religion qui luy couſtoit ſi cher à defendre. Il falloit qu'il en euſt des preuves bien fortes : & à qui d'ailleurs puis-je plus ſeûrement & plus ſagement m'en rapporter, qu'à celuy meſme qui dût avoir eſté temoin oculaire de ce qu'il nous a appris & de ce qu'il a ſoutenu avec tant de conſtance ? Son temoignage, ſur tout en de pareilles conjonctures, eſt donc une convic-

tion pour nous ; comme son exemple est encore une instruction, qui nous monstre en quelles dispositions nous devons estre nous-mesmes à l'égard de la foy.

Et en effet, Chrestiens, telle doit estre la preparation de nostre cœur & tel l'attachement à nostre foy, que rien ne soit capable de nous en separer. Il est vray que nous ne sommes pas en ces temps, où toutes les puissances du monde liguées contre Jesus-Christ & son Evangile, employoient tout ce qu'ils avoient d'authorité & de forces à poursuivre les fidelles. Nous ne sommes plus exposez au bannissement & à l'exil, aux fers & à la captivité, aux tourments & à la mort : nous pouvons faire une profession libre & publique de la sainte religion que nous avons embrassée dans nostre baptesme, & où nous avons esté élevez. Mais aussi la profession que nous en faisons maintenant sans danger & mesmes avec honneur, pour avoir le degré de merite & de perfection qui luy est essentiel & absolument necessaire, doit estre accompagnée d'une si ferme resolution, que nous soyons avec le secours de Dieu determinez à courir tous les perils, à essuyer tous les opprobres, à endurer tout & à perdre tout, plustost que de dementir jamais le saint caractere que nous portons. Or, mes Freres, y

a-t-il lieu de croire que vous soyez ainsi disposez ; & si vous prétendez l'estre, par quel monstrueux assemblage voulez-vous accorder avec une foy de creance & de speculation une infidelité de pratique & de mœurs ? Prenez bien garde à ce que je dis : je demande d'abord s'il y a un fondement solide pour penser que vous soyez dans cette disposition, que vostre foy exige indispensablement de vous ; & mille preuves ne doivent-elles pas plustost me faire juger que vous estes dans une disposition toute opposée ? Car comment me persuaderay-je que vous auriez la force de tenir contre les menaces des tyrans & contre les efforts des persecuteurs de l'Evangile, quand vous n'avez pas seulement le courage de resister à un respect humain ; quand une parole & une vaine raillerie suffit pour vous arrester & pour vous déconcerter ; quand la moindre violence qu'il faut vous faire pour accomplir les devoirs du christianisme, vous paroist insoutenable & vous desespere ; quand au lieu de vous élever contre l'audace de ces libertins, qui par leurs discours impies osent prophaner en vostre presence ce qu'il y a de plus venerable & de plus divin dans la religion, vous leur prestez l'oreille, vous les écoutez avec attention, souvent avec plaisir ; vous leur

applaudiſſez, ou du moins par un ſilence laſche & timide vous les authoriſez; quand vous-meſmes vous aimez tant à raiſonner ſur les myſteres de la foy, à former des difficultez ſur certains articles, à cenſurer certaines devotions que la pieuſe ſimplicité des fidelles a eſtablies, & qu'un long uſage dans l'Egliſe a confirmées? Avec cela, dis-je, peut-on preſumer que vous ſeriez preſts à livrer les meſmes combats que les martyrs, & à remporter les meſmes victoires?

Mais vous l'eſtes, j'y conſents & je le veux ſuppoſer: quelle alliance d'ailleurs prétendez-vous faire d'une foy de ſpeculation avec une infidelité d'action? Qu'eſt-ce qu'une foy ſterile & ſans œuvres? l'Apoſtre ſaint Jacques ne nous l'a-t-il pas appris, que c'eſt une foy morte? Et qu'eſt-ce donc encore à plus forte raiſon, qu'une foy ſi ſainte en elle-meſme & ſi pure, avec une vie toute mondaine & toute corrompuë? C'eſt à dire, qu'eſt-ce qu'une foy qui dans ſes maximes combat tous les ſens, & une vie où vous ne cherchez qu'à contenter les ſens & qu'à ſatisfaire leurs deſirs les plus dereglez? Qu'eſt-ce qu'une foy dont tous les principes vont à mortifier les paſſions & à les détruire, & une vie qui n'eſt employée qu'à nourrir les paſſions les plus

honteuses, qu'à entretenir les plus criminelles habitudes, qu'à s'abrutir dans les plus infames plaisirs? Qu'est-ce qu'une foy qui ne nous enseigne que le mépris du monde & de nous-mesmes, que le renoncement aux biens temporels, que l'humilité, que la charité, que la patience; & une vie où vous n'estes attentifs qu'à vous aggrandir dans le monde, où vous ne pensez qu'à vous distinguer selon le monde, où vous ne travaillez qu'à vous enrichir des thresors du monde; une vie qui se passe en intrigues, en cabales, en procez, en querelles & en dissentions? Je laisse un plus long détail que tant de fois j'ay déja fait en d'autres discours; & pour finir celuy-cy, j'en reviens à cet avis important que donna Jesus-Christ à saint Thomas, & que je vous donne à vous-mesmes: *Noli esse incredulus, sed fidelis.* Preservons-nous des desordres de l'incredulité, en nous soumettant à la foy. Soyons fidelles, & soyons-le d'esprit & de cœur. Soyons-le d'esprit en nous rendant dociles aux veritez de la foy; & soyons-le de cœur par un zéle ardent pour la foy. Sur tout conformons nostre vie à nostre foy, & honorons nostre foy par nostre vie. Que la foy soit la regle de toutes nos actions; que la foy soit le remede de toutes nos passions; que la foy soit

le principe de toutes nos deliberations. Heureux ſi nous croyons ainſi : la foy comme un guide infaillible, nous conduira dans la voye du ſalut, & nous fera parvenir à l'éternelle felicité, que je vous ſouhaite, &c.

SERMON
POUR LA FESTE DE SAINT ESTIENNE.

Stephanus plenus gratiâ & fortitudine, faciebat prodigia & signa magna in populo.

Estienne plein de grace & de force, faisoit des prodiges & de grands miracles parmi le peuple. Aux Actes, chap. 6.

IL ne faut pas s'étonner, dit saint Chrysostome, s'il faisoit des miracles & des prodiges, puisqu'il estoit plein de grace & de force. Dans l'ordre des decrets & des dons divins, l'un s'ensuivoit naturellement de l'autre ; & Dieu ne l'avoit rempli de force & de grace, que parce qu'il en vouloit faire, pour la gloire de l'Evangile & de la loy de Jesus-Christ, un homme de prodiges & de miracles. Voilà en deux mots le précis de tout ce que nous avons aujourd'huy à considerer, & autant qu'il

nous eſt poſſible, à imiter dans la perſonne du glorieux martyr, dont nous celebrons la feſte. Arreſtons-nous donc là, Chreſtiens, & n'entreprenons pas de rien adjouſter à cet éloge. C'eſt le ſaint Eſprit meſme qui en eſt l'autheur; & il n'appartient qu'à luy de donner aux Saints les vrayes loüanges qui leur ſont dûës, parce qu'il n'y a que luy, qui connoiſſe & qui diſcerne parfaitement leur ſainteté. Or voicy l'idée qu'il nous donne de celle de ſaint Eſtienne. Il a eſté plein de grace, & en meſme temps plein de force. Plein de grace dans l'accompliſſement de ſon miniſtere, & plein de force dans la conſommation de ſon martyre. Cette double plenitude, que je regarde comme le caractere qui le diſtingue, & qui a fait tout ſon merite devant Dieu & devant les hommes: cette plenitude de grace qui a ſanctifié ſa vie, & cette plenitude de force qui a couronné ſa mort; cette plenitude de grace qui a rendu ſa conduite ſi irreprehenſible & ſi édifiante, & cette plenitude de force qui a rendu ſa patience & ſa charité ſi heroïques: cette plenitude de grace, en vertu de laquelle il a eſté un parfait miniſtre de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt; & cette plenitude de force, en vertu de laquelle il a eſté non ſeulement le premier martyr,

mais un des plus fervents martyrs de Jesus-Christ ; n'eſt-ce pas, mes chers Auditeurs, le partage le plus juſte que je puis me propoſer dans ce diſcours, puiſqu'il eſt renfermé meſmes & ſi clairement exprimé dans les paroles de mon texte : *Stephanus plenus gratiâ & fortitudine.* Vous me demandez quels miracles en particulier a fait ſaint Eſtienne ? l'Ecriture ne nous les dit pas, & elle ſe contente de nous aſſeûrer qu'il en a fait d'éclatants, dont le peuple a eſté temoin : *Faciebat prodigia & ſigna magna in populo.* Mais je me trompe : elle nous dit en particulier les miracles qu'a fait ce grand Saint, & c'eſt à moy à vous les marquer. Elle ne nous dit pas les malades qu'il a gueris, ni les morts qu'il a reſſuſcitez ; mais elle nous parle d'autres prodiges, qui pour eſtre d'une eſpece differente, ne meritent pas moins le nom de miracles : d'autres prodiges dont nous ſommes encore plus ſeûrs, & qui ſont plus capables de contribüer à noſtre édification. Car elle nous dit les excellentes vertus que ſaint Eſtienne a pratiquées, les grands exemples qu'il nous a donnez, les ſignalées victoires qu'il a remportées ſur le monde ; & tout cela peſé dans la balance du ſanctuaire, eſt au deſſus des miracles meſmes. Elle ne nous dit pas ce

qu'il a fait d'extraordinaire dans l'ordre de la nature ; mais elle nous dit ce qu'il a fait de prodigieux dans l'ordre de la grace : elle nous dit les miracles de sa sainteté, les miracles de sa sagesse, les miracles de sa constance, les miracles de son invincible charité. Revenons donc au plan de son panegyrique, que le saint Esprit mesme nous a tracé. Saint Estienne a esté plein de grace, & plein de force. Il a esté plein de grace dans l'accomplissement de son ministere ; & je prétends que cela seul est un miracle de sainteté, dont Dieu s'est servi, comme vous le verrez, pour commencer à former les mœurs du christianisme naissant, *Stephanus plenus gratiâ :* c'est la premiere partie. Il a esté plein de force dans la consommation de son martyre ; & je soutiens que cela seul est, non pas un prodige, mais plusieurs prodiges ensemble, qui ont obscurci tout l'éclat & toute la gloire des vertus du paganisme ; *Plenus fortitudine, faciebat prodigia :* c'est la seconde partie. Plein de grace, il a édifié l'Eglise ; & plein de force, il a ravi d'admiration non seulement la terre, mais le ciel. Plein de grace il a condamné nos desordres, & plein de force il a confondu nostre lascheté. Voilà tout mon dessein. Divin Esprit, soutenez-moy, afin que je puis-

se traiter dignement un si grand sujet ; & donnez à mes Auditeurs les dispositions necessaires pour profiter des importantes veritez que je vais leur annoncer. C'est la grace que je vous demande par l'intercession de vostre sainte Epouse, à qui j'addresse la priere ordinaire. *Ave Maria.*

I. PARTIE. JE m'attache au texte sacré ; & suivant la remarque de saint Chrysostome, je fais consister cette grace dont saint Estienne fut rempli, dans les deux qualitez, ou dans les deux conditions que demanderent les Apostres, quand il s'agit d'establir & d'ordonner ceux qui devoient faire dans l'Eglise la fonction de diacres. Car voicy comme ils en parlerent à tous les disciples assemblez. Choisissez, mes Freres, leur dirent-ils, des hommes qui soient parmi vous d'une probité reconnuë, & en mesme temps d'une sagesse consommée : *Act. 6. 5. Considerate, Fratres, viros ex vobis boni testimonii, plenos Spiritu sancto & sapientiâ, quos constituamus super hoc opus.* Probité & sagesse, que saint Estienne posseda dans un éminent degré ; & qui luy donnerent non seulement toute l'authorité, mais toute la grace dont il eût besoin pour s'acquitter avec honneur du ministere qui luy avoit esté confié.

Il

Il ne suffisoit pas qu'il eust pour cela une probité veritable ; mais il luy falloit une probité reconnuë, une probité éclatante, une probité éprouvée, & à laquelle toute l'Eglise rendist hautement temoignage. Car c'est ce qu'expriment ces paroles, *Viros boni testimonii.* Pourquoy ? parce qu'il estoit question d'un employ aussi difficile & aussi delicat dans l'idée mesme des hommes, qu'il estoit saint devant Dieu. Je m'explique. Saint Estienne fut choisi Diacre, & mesmes le premier des diacres, *Primicerius diaconorum :* ainsi l'appelle saint Augustin. *August.* Charge honorable, je l'advouë ; mais qui l'engageoit par une indispensable necessité à deux choses : l'une, d'administrer les biens de l'Eglise, dont il estoit par office le dispensateur ; l'autre, de gouverner les veuves, qui renonçant au monde, se consacroient à Dieu dans l'estat de la viduité. Charge où la sainteté mesme trouvoit des risques à courir ; mais où Dieu vouloit que saint Estienne servist d'exemple à tous les siecles futurs. Developpons cecy, mes chers Auditeurs, & tirons-en une des plus solides morales.

Comme dispensateur des biens de l'Eglise, Estienne estoit responsable de sa conduite à Dieu & aux hommes ; premiere

épreuve de sa vertu. Car les fidelles alors par un esprit de pauvreté vendant leurs fonds, & en apportant le prix aux pieds des Apostres; les Apostres d'ailleurs, comme le temoigne saint Luc, s'en déchargeant sur les diacres & leur en laissant la disposition; & saint Estienne, entre les diacres, ayant un titre de superiorité, par
Chrysost. la préeminence de son rang, *Perinde primus*, dit de luy saint Chrysostome, *ut inter Apostolos Petrus*: il s'ensuit qu'il disposoit plus absolument que les autres des thresors de l'Eglise. Or cet employ, quoyque saint, devoit estre pour plusieurs un fatal écüeil, & pour les saints mesmes une dangereuse tentation. Et en effet, déja un Apostre s'y estoit perdu, & Dieu prévoyoit qu'aprés luy bien d'autres s'y perdroient. Il prévoyoit qu'une des playes les plus mortelles, dont seroit affligé le monde chrestien dans la suite des siecles, estoit l'énorme abus qu'on y feroit des revenus ecclesiastiques, qui sont proprement ces biens consacrez par la pieté des fidelles pour estre le patrimoine des pauvres. C'est à dire, il envisageoit ces temps malheureux, où les ministres de l'Eglise dominez & corrompus par une aveugle cupidité, au lieu de distribüer aux pauvres ce patrimoine, le dissiperoient en se l'attribüant à eux-

meſmes. Ces temps où l'avarice, l'ambition, le luxe ayant inondé juſqu'au ſanctuaire, ce fonds deſtiné à la ſubſiſtance des membres de Jeſus-Chriſt, ſeroit prophané, & ſi j'oſe uſer de ce terme, proſtitué à des uſages mondains. Dieu, dis-je, prévoyoit ce ſcandale. Il eſtoit donc neceſſaire, adjouſte ſaint Chryſoſtome, qu'à ce ſcandale, dont un Apoſtre reprouvé avoit eſté l'autheur, Dieu oppoſaſt un exemple, qui en fuſt le remede & le correctif: je veux dire, un homme dont la fidelité irreprochable, dont le parfait deſintereſſement, dont l'exacte & inalterable probité dans la diſpenſation des biens de l'Egliſe, fuſt dés-lors pour ceux qui les poſſederoient, une regle vivante & toûjours preſente, & ſerviſt au moins à confondre ceux qui viendroient à ſe relaſcher de leurs obligations dans une matiere auſſi eſſentielle que celle-là. Or je l'ay dit, c'eſt dans cette veuë, que ſaint Eſtienne a eſté ſuſcité de Dieu; & c'eſt ce qui fait une des principales parties de ſa ſainteté & de ſon éloge. On luy confie le threſor de l'Egliſe; & il le menage d'une maniere qui luy attire non ſeulement l'approbation, mais la veneration de tout le peuple de Dieu. A peine eſt-il chargé de cet employ, que les Grecs ceſſent de ſe plaindre, qu'on ne murmure plus contre

les Hebreux ; que sans distinction les pauvres, soit étrangers, soit domestiques, sont abondamment secourus. La charité de ce saint diacre suffit à tout ; & avec une vigilance pleine d'équité, il fournit à tous les besoins d'une multitude, qui pour estre par profession pauvre de cœur, n'estoit pas insensible à l'indigence, moins encore à la negligence de ceux qui y devoient pourvoir.

Ces biens de l'Eglise entre les mains de saint Estienne ne sont donc employez, ni à rassasier la cupidité, ni à entretenir la vanité, ni à satisfaire la sensualité ; mais il les partage selon la mesure de la necessité. Ils ne deviennent pas dans la personne d'Estienne l'heritage de la chair & du sang, mais l'heritage de l'orphelin & de l'indigent. Estienne n'en dispose pas comme maistre, mais comme serviteur prudent & fidelle, qui se souvient qu'il en doit rendre compte luy-mesme au souverain maistre. Ah ! mes Freres, s'écrioit saint Bernard, deplorant les desordres de son siecle, que ne puis-je voir l'Eglise de Dieu dans cet ancien lustre, & dans cette pureté de mœurs & de discipline, où elle estoit autrefois ! *Quis mihi det ut videam Ecclesiam Dei, sicut erat in diebus antiquis !* Et moy je dirois volontiers, touché du mesme zéle

Bernard.

que ce grand Saint : que ne puis-je voir des hommes du caractere de saint Estienne, pourveûs des benefices de l'Eglise ! des hommes, comme saint Estienne, pleins de religion & de justice ; des hommes aussi persuadez que saint Estienne, des obligations attachées aux benefices & aux dignitez dont ils sont revestus ; des hommes aussi convaincus, que ces dignitez & ces benefices les engagent à estre les peres des pauvres ; qu'à cette seule condition, il leur est permis d'y entrer ; que l'Eglise a bien eû le pouvoir de leur en conferer les titres, mais qu'elle n'a jamais pû ni prétendu leur en donner l'entier & absolu domaine ; qu'ils n'en sont les proprietaires que pour les autres, & qu'ils n'ont droit d'en recüeillir les fruits, que pour les repandre par tout où il y a des miseres à soulager. Que n'ay-je la consolation de voir des hommes penetrez de ces veritez, & agissants selon ces principes ! C'est vous, Seigneur, qui les formez, ces dignes sujets : c'est vous & vous seul, qui pouvez faire revivre dans vostre Eglise cet esprit de saint Estienne, que la corruption de l'esprit du monde semble y avoir éteint. Si ceux qui joüissent de ces sacrez revenus en comprenoient bien la nature, ils n'en craindroient jamais assez les consequences : bien loin de s'applaudir

d'en avoir la poſſeſſion, ils gemiroient ſous le fardeau d'une telle adminiſtration ; bien loin d'en deſirer la pluralité, ils en redouteroient meſmes, pour m'exprimer de la ſorte, la ſingularité & l'unité. Pourquoy ces biens ſont-ils ſi funeſtes à pluſieurs, & pourquoy leur attirent-ils la malediction de Dieu ? parce qu'on ne penſe à rien moins qu'au ſaint uſage qu'il en faudroit faire ; parce qu'uniquement occupé des avantages temporels qu'on y recherche & qu'on y trouve, on s'en fait aux dépens des pauvres une matiere continuelle de ſacrilege & de larcin. Je dis de larcin, en s'appropriant par une criminelle uſurpation, des aumoſnes que la charité des fondateurs avoit deſtinées à l'entretien du troupeau de Jeſus-Chriſt. Et c'eſt pour corriger cet abus que je vous propoſe l'exemple de ſaint Eſtienne. Exemple contre lequel ni la coutume, ni l'impunité, ni l'erreur ne preſcriront jamais, & qui ſeul ſuffira pour vous confondre au jugement de Dieu.

Non ſeulement Eſtienne en vertu de la commiſſion qu'il avoit receüe, eſtoit chargé du threſor de l'Egliſe, mais de la conduite des veuves qui vivoient ſeparées du monde, & devoüées au culte divin. C'eſtoit à luy de les inſtruire, de les diriger, de les conſoler, & par conſequent de traiter

souvent avec elles, de les voir & de les écouter. Or c'est icy que Dieu mit encore à l'épreuve toute sa probité ; c'est icy que parut avec éclat l'integrité de ses mœurs, & que le temoignage public luy fut également avantageux & necessaire. Car ne vous persuadez pas que la charité, ni mesmes que la sainteté des premiers chrestiens le dust garantir de la censure, s'il y eust donné quelque lieu. Au contraire, plus le christianisme estoit saint, plus devoit-on estre disposé à condamner severement jusqu'aux moindres apparences. Outre que la charité de ces premiers siecles n'estoit pas exempte de toute imperfection humaine (car déja la jalousie s'estoit glissée dans les cœurs ; déja l'esprit de dissention avoit formé des partis ;) quelque sainte que fust l'Eglise, elle estoit composée d'hommes ainsi qu'elle l'est aujourd'huy, & l'on y jugeoit à peu prés des choses comme nous en jugeons. L'histoire de saint Estienne ne nous le prouve que trop. Il n'auroit donc pas évité les facheux & sinistres jugements que l'on eust fait de luy, s'il s'estoit démenti de l'inviolable regularité dont il faisoit profession. Mais c'est justement par cette regularité inviolable qu'il se soutient ; & voicy, mes chers Auditeurs, ce que je vous prie de bien observer. Quoy-que l'engage-

ment où se trouve saint Estienne de converser avec un sexe si foible luy-mesme, & si capable d'affoiblir les plus forts, soit une de ces fonctions qui dans tous les temps ont donné plus de prise à la medisance; par un effet tout oppolé, c'est ce qui augmente l'opinion & la haute estime qu'on a conçeûë de sa personne. Sa reputation est si bien establie, que la plus rigide censure est forcée sur ce poinct de la respecter. Estienne à la fleur de son âge, & dans l'exercice de son ministere, converse avec des femmes, diray-je sans scandale? c'est peu, si vous le voulez: diray-je sans reproche? c'est beaucoup: diray-je sans soupçon? c'est encore plus; mais ce n'est point assez: car il le fait avec honneur, il le fait avec fruit, il le fait avec une édification qui se communique à toute l'Eglise. Voilà ce qui approche du miracle. Voulez-vous voir, Chrestiens, de quelle distinction & de quel poids est cette loüange pour Estienne? souvenez-vous de ce qu'ont eû à essuyer les plus grands Saints en de pareilles occasions. Souvenez vous de ce qu'il en couста à saint Jerosme. C'estoit un homme venerable & par sa doctrine & par son austerité, un homme crucifié & mort au monde, un homme dont la vie estoit une affreuse & perpetuelle penitence. Toutefois quelles

perſecutions, quoy-qu'injuſtes, n'eût-il pas à ſoutenir ? quels bruits, quoy que mal fondez, la critique ne repandit-elle pas contre ſa conduite ? Malgré les ſages précautions dont il uſa, dans la direction de ces illuſtres Romaines qu'il avoit gagnées à Dieu, de quelles couleurs, quoy-que fauſſes, n'entreprit-on pas de le noircir ? de quelles apologies n'eût-il pas beſoin pour juſtifier ſon zéle, quoy-que ſaint, & ſes intentions, quoy-que pures ? Quelles plaintes n'en faiſoit-il pas, & comment luy-meſme s'en eſt-il expliqué ? Choſe étrange, ce ſont ſes propres paroles dans une de ſes épiſtres ! Avant que je connuſſe Paule, tout l'univers ſe declaroit en ma faveur. Il n'y avoit point d'éloge qu'on ne me donnaſt ; point de vertu qui ne fuſt en moy ; point de place où je n'euſſe droit de prétendre, juſques-là qu'on me jugeoit digne du ſouverain Pontificat : *Antequàm domum ſanctæ Paulæ noſſem, totius in me urbis conſonabant ſtudia ; dignus ſummo ſacerdotio decernebar ; dicebar humilis, ſanctus, diſcretus.* Mais depuis, adjouſtoit-il, que j'ay commencé à honorer cette ſervante de Dieu, & à prendre ſoin de ſon ame, dés-là par une bizarre revolution, tout s'eſt ſoulevé contre moy ; on ne m'a plus trouvé aucun merite ; j'ay ceſſé d'eſtre ce que j'eſtois, & toutes mes Hyeron.

vertus m'ont abandonné : *Sed postquàm illam pro merito suæ castitatis colere cœpi, omnes me illicò deseruere virtutes.*

Que veux-je conclure de là, Chrestiens? vous le voyez : que comme il n'y a rien à quoy la censure s'attache plus malignement, qu'à ce qui regarde ces frequents entretiens des ministres de Jesus-Christ avec ses épouses ; rien où il soit plus difficile à un serviteur de Dieu d'avoir pour soy le suffrage du public, puisque les Saints mesmes les plus authorisez, tel qu'estoit entre les autres saint Jerosme, y sont à peine parvenus : aussi n'est-il rien, où ce qui s'appelle exactitude de devoir, saintеté de mœurs, irreprehensibilité de vie, soit plus necessaire, & tout ensemble plus glorieux. C'est donc là ce qui fait la gloire de saint Estienne. Car pourquoy est-il respecté, reveré, canonisé par la voix publique, dans un ministere où les autres sont si sujets à estre calomniez & décriez? ah, mes Freres, répond saint Augustin, ne vous en étonnez pas. C'est qu'il estoit rempli de cette grace qui rend les hommes parfaits selon Dieu & selon le monde : *Stephanus autem plenus gratiâ.* C'est que pour correspondre à cette grace, il avoit toute la vigilance & tous les égards que demandoit l'honneur de sa profession. C'est qu'agissant par le

mouvement de cette grace, il se comportoit envers le sexe devot comme un homme au dessus de l'humanité ; avec la pureté d'un Ange, & la modestie d'une vierge ; grave sans affectation, prudent sans dissimulation, mortifié & austere sans dureté, charitable & doux sans foiblesse. C'est qu'estant sanctifié par l'onction de cette grace, on pouvoit à la lettre dire de luy qu'il estoit cet ouvrier dont parle l'Apostre, qui marche la teste levée, & qui ne fait rien dont il puisse rougir : *Operarium inconfusibilem.* Pour cela, reprend saint Augustin, on luy donne la conduite des femmes, & par là il reçoit authentiquement le temoignage qu'on luy doit, de la plus épurée, de la plus solide, & de la plus consommée vertu : *Virgo præponitur fœminis, & in hoc testimonium accipit integerrimæ castitatis.* Par là il s'acquiert l'estime, non seulement des domestiques de la foy, mais des étrangers. Par là il triomphe de ses ennemis, qui transportez de fureur, aprés avoir fait de vains efforts pour opprimer son innocence, grincent des dents contre luy, parce que toutes les accusations dont ils le chargent, se détruisent d'elles-mesmes, & ne peuvent rien contre cet honorable temoignage que luy rend malgré eux la verité : *Dissecabantur cordibus suis, & stridebant dentibus*

2. Timoth. c. 2.

August.

Act. c. 7.

in eum. Par là, dis-je, il triomphe de la calomnie ; & c'estoit aussi le grand moyen, le moyen unique d'en triompher. Car pour continuer à faire de cet éloge nostre instruction particuliere, prétendre estre à couvert de la medisance sous un autre voile que celuy de l'innocence ; esperer que les hommes nous épargneront, tandis que nous ne marchons pas dans les voyes droites ; croire qu'on excusera nos vices par la consideration de nos personnes : c'est nous flatter, Chrestiens, & nous méconnoistre. Fussions-nous les Dieux de la terre, on nous jugera ; & s'il y a du foible en nous, on nous condamnera. Il n'y a que la probité, & la probité reconnuë, qui puisse estre au dessus des discours & des jugements du monde.

Venons au détail, & developpons ce poinct de morale si naturellement enfermé dans mon sujet. Ainsi, mes chers Auditeurs, prétendre, sur tout dans le siecle où nous vivons, échapper à la malignité du monde par une autre voye que par celle d'une exacte & constante regularité. Pour une femme, par exemple, se persuader qu'elle pourra se donner impunément toute sorte de liberté, sans que l'on pense à elle, ni qu'on parle d'elle ; qu'il luy sera permis d'entretenir tels commerces qu'il

luy plaira, ſans qu'on en tire des conſe-quences au préjudice de ſon honneur; qu'elle aura droit d'avoir dans le monde des liaiſons dangereuſes & ſuſpectes, ſans qu'on ait droit de s'en ſcandaliſer; & que quoy-qu'elle faſſe, on ſera obligé à ne rien croire, à ne rien ſoupçonner, à ne rien voir; ou pluſtoſt, qu'on ſera obligé à s'aveugler ſoy-meſme pour la ſuppoſer reguliere & ſage, n'eſt-ce pas une prétention auſſi chimerique qu'injuſte? Cependant c'eſt la prétention de tant de femmes mondaines. On veut avoir tout le credit de la bonne vie & toute la reputation de la vertu, ſans qu'il en couſte de ſe contraindre, ni de s'aſſujettir à aucune regle. Diſons mieux: on veut avoir tout le credit de la vertu & de la bonne vie avec toute l'independance du libertinage & du vice. Ainſi verrez-vous des femmes engagées dans des ſocietez que la charité meſme la plus indulgente ne peut excuſer, ni favorablement interpreter, ſe piquer neanmoins d'eſtre exemptes de reproche, vouloir qu'on les eſtime telles, trouver mauvais qu'on n'en convienne pas, prendre à partie ceux qui en doutent & qui ſe malédifient de leurs actions; & cela ſous prétexte de l'obligation que Dieu nous impoſe de ne point juger. Obligation ſur laquelle elles ſont élo-

quentes, parce qu'elles y ſont intereſſées, ſans conſiderer que ſi ce principe avoit toute l'étenduë qu'elles luy donnent, les plus honteux deſordres regneroient tranquillement dans le monde, puiſqu'il ne ſeroit plus permis d'en condamner les apparences, qui neanmoins en font tout le ſcandale, & que les apparences ainſi authoriſées en fomenteroient les plus pernicieux effets. Mais ce ſont, me direz-vous, des jugements temeraires, qu'on fait de moy; & moy je prétends que ce ſont des jugements raiſonnables, prudents, bien fondez. Ils peuvent eſtre faux: mais dans la conduite peu circonſpecte que vous tenez, ils ne peuvent eſtre temeraires. Car vous devez ſçavoir, que tout jugement deſavantageux n'eſt pas jugement temeraire; & que ſouvent dans la matiere dont je parle, moins de choſe que vous ne penſez, ſuffit pour nous mettre en droit de prononcer. Et en effet, du moment que vous ne gardez pas les bienſeances qui conviennent à voſtre eſtat ou à voſtre ſexe, & que vous vous donnez certaines libertez qui choquent les loix de la modeſtie & de la prudence chreſtienne, vous juſtifiez tous les jugements que je fais de vous. Si je me trompe, en me ſcandaliſant, vous eſtes reſponſable devant Dieu de mon ſcandale & de mon erreur.

Mais cet homme, adjoustez-vous, dont on me reproche la frequentation comme un crime, est l'homme du monde à qui je dois le plus de reconnoissance, & qui m'a le plus sensiblement obligée. Que concluez-vous de là ? en est-il moins homme ? en est-il moins dangereux pour vous ? en estes-vous moins un objet de passion pour luy ? n'est-ce pas pour cela mesme que vous devez le craindre, & que ce qui seroit peut-estre indifferent à l'égard d'un autre, doit à son égard allarmer vostre conscience & vous troubler ? C'est en cecy, mes chers Auditeurs, plus qu'en tout le reste, qu'il faut accomplir le precepte de l'Apostre, le quel nous ordonne de faire le bien, non seulement devant Dieu qui en est le juge, mais devant les hommes qui en sont les temoins. *Providentes bona, non tantùm coram Deo, sed etiam coram omnibus hominibus.* Voilà en quoy saint Estienne s'est signalé, & ce qu'a operé dans sa personne la grace dont il estoit rempli : *Stephanus plenus gratiâ.* *Rom. c. 12.*

Mais allons plus avant. J'ay dit qu'en preschant Jesus-Christ, Estienne avoit fait paroistre dans son ministere une sagesse toute divine, & je n'en veux point d'autre preuve que cet incomparable discours qu'il fit dans la synagogue, lors que toutes les

ſectes du judaïſme s'eſtant élevées contre luy, il ſoutint ſeul la cauſe de Dieu & l'honneur de l'Evangile. Vit-on jamis dans un diſcours tant de dignité avec tant de modeſtie, tant de vehemence avec tant de douceur, tant de force avec tant d'inſinuation, tant de fermeté avec tant de charité ; & ne fut-ce pas là le plus évident temoignage de la haute & ſublime ſageſſe qui l'éclairoit. Avec cela faut-il s'étonner s'il eût le don de perſuader, ou du moins de confondre les juifs les plus paſſionnez pour leur loy ? Vous eſtes infidelles à Dieu, leur diſoit-il, animé de zéle & ne reſpirant que leur converſion (car pour voſtre édification, Chreſtiens, ſouffrez que je le rapporte icy en propres termes ce diſcours de ſaint Eſtienne, qui ſans contredit eſt un des monuments les plus authentiques du chriſtianiſme) vous eſtes infidelles à Dieu, mais je n'en ſuis point ſurpris. Vous reſſemblez à vos Peres. Tel a eſté leur aveuglement & leur ſort malheureux ; ainſi ont-ils par leur conduite irrité Dieu dés les premiers temps. Voyez comme ils trahirent Joſeph le plus innocent des hommes & la figure du Meſſie, en le vendant à des étrangers. Voyez comme ils traiterent Moyſe, leur legiſlateur & leur chef, en murmurant contre ſes ordres, en ſe revoltant malgré ſes

miracles, en adorant un veau d'or pour luy faire insulte : c'estoit ce Moyse qui leur promettoit un Dieu Sauveur, & ils ne l'ont pas crû. Voyez comme ils ont receû les prophetes : en est-il venu un seul, qu'ils n'ayent pas persecuté ? dites-moy celuy dont ils ont épargné le sang : & neanmoins ces prophetes estoient les deputez de Dieu, & leur annonçoient la venuë du Christ. Il n'est donc pas surprenant, concluoit Estienne, que leur mauvais exemple vous ait séduits. Mais ce que je deplore, c'est que vous ne vouliez pas enfin ouvrir les yeux ; que vous ne profitiez pas de leur malheur, & qu'au lieu de vous rendre sages par la veûë des chastiments que Dieu a exercez sur eux, vous rempliſſiez la mesure de leurs crimes, & vous deveniez encore plus coupables qu'eux : car ils n'ont fait mourir que les prophetes & les précurseurs du Messie ; & vous avez crucifié le Messie mesme, & le Dieu des prophetes. C'est ainsi, dis-je, que saint Estienne pressoit les juifs, sans qu'aucun d'eux pust resister à la sagesse & à l'esprit divin qui parloit en luy : *Et non poterant resistere sapientiæ & spiritui qui loquebatur.* S'il eust dit tout cela avec fierté, & d'une maniere imperieuse, en les convainquant mesmes par ses raisons, il les auroit aigris : mais parce qu'il estoit plein de sages- Act. c. 6.

se, il accompagnoit tout cela de tant de grace, de menagement, de respect pour leurs personnes, qu'il monstroit bien que c'estoit en effet la sagesse qui parloit par sa bouche.

Ibi l. c. 7. *Viri fratres & patres, audite :* Mes Freres, adjoustoit-il, écoutez-moy ; c'est pour vostre salut que Dieu m'inspire le zéle dont je suis touché. Je ne suis, ni un inconnu, ni un étranger à vostre égard. Je fais profession de la mesme foy que vous. Je suis comme vous de la race d'Abraham. Je vous honore tous comme mes peres ; mais encore une fois ne mépriſez pas ma parole. Rendez-vous à mes remonstrances, & ne rejettez pas la grace que Dieu vous offre par mon ministere. Il parloit, Chrestiens, comme un Ange du ciel, & ses ennemis mesmes appercevoient dans son visage je

Ibid. ne sçais quoy de celeste : *Et intuebantur vultum ejus tanquàm vultum Angeli stantis inter illos.* Mais enfin parce qu'il en voit quelques uns, malgré de si salutaires avertissements, persister dans leur incredulité, son zéle s'enflamme, & il en vient aux re-

Ibid. c. 7. proches & aux menaces. *Durâ cervice & incircumcisis cordibus, vos semper Spiritui sancto resistitis.* Allez, ames indociles, esprits durs, cœurs incirconcis, vous estes parvenus au comble de l'obstination, & il n'y a rien à attendre de vous qu'une étes-

nelle resistance au saint Esprit & à la verité. Hé bien, confirmez-vous dans vostre malice, achevez ce que vos Peres ont commencé, soyez des reprouvez comme eux : *Sicut patres vestri, ita & vos.* Autant de foudres, mes chers Auditeurs, qui partoient de la bouche de saint Estienne, tandis que les juifs confondus demeuroient dans le silence : pourquoy ? parce que c'estoit la sagesse, non pas de l'homme, mais de Dieu qui s'expliquoit par l'organe de ce fervent predicateur. *Ibid.*

Or à combien de pecheurs pourrois-je addresser ces reproches qu'Estienne faisoit à une nation aveugle & rebelle ? Il y a si long-temps, Chrestiens, qu'on vous presche dans cette chaire les veritez du salut : Dieu vous a envoyé des ministres de son Evangile, qui vous ont mesmes persuadez; des predicateurs éloquents & touchants, que plusieurs ont écoutez avec fruit. Si donc il y avoit icy de ces cœurs indomptables & inflexibles, de qui saint Estienne parloit, *Durâ cervice & incircumcisis cordibus:* pourquoy, leur dirois-je, vous obstinez-vous à ne pas sortir de vostre desordre ; & pourquoy opposez-vous aux saintes maximes de la sagesse chrestienne dont on a soin de vous instruire, une fausse sagesse du monde qui est ennemie de Dieu ?

Car voilà, hommes du siecle, ce qui vous endurcit & ce qui vous perd. Comme les juifs vouloient estre sages selon leur loy & non pas selon la loy de Jesus-Christ, vous voulez estre sages selon le monde, prudents selon le monde, intelligents, prévoyants, habiles selon le monde : vous voulez accorder Jesus-Christ avec le monde, son Evangile avec les loix du monde, son esprit avec l'esprit du monde. Tout convaincus que vous estes de vos devoirs envers Dieu, vous ne pouvez vous resoudre à aller contre le torrent du monde, vous craignez la censure du monde, vous vous faites une obligation & une necessité de vous conformer aux usages du monde, & de vivre comme on vit dans le monde. Tel est le principe de cette dureté de cœur, qui comme un obstacle invincible arreste vostre conversion. Or pensez-vous que ces juifs soulevez contre Jesus-Christ, & dont saint Estienne avoit entrepris de combattre l'infidelité, fussent plus coupables que vous dans leur endurcissement & dans leur impenitence ? Je soutiens, moy, que vostre endurcissement est sans comparaison plus criminel, & que par mille endroits, leur impenitence a dû paroistre devant Dieu plus excusable & plus pardonnable que la vostre.

Non, mes chers Auditeurs, ne nous flattons point : ces juifs que saint Estienne a confondus, quelques idées que nous en ayons, estoient moins infidelles que nous. Ils pechoient par un faux zéle de religion, & nous pechons par un fonds de libertinage qui va souvent jusqu'à l'irreligion. Ils fermoient leurs oreilles & leurs cœurs à la parole de Dieu, & nous par un outrage encore plus grand, nous n'entendons cette parole que pour en estre les censeurs & les prévaricateurs. Ils resistoient au saint Esprit, mais dans un temps où le saint Esprit estoit à peine connu : nostre confusion est que ce divin Esprit ayant rempli tout l'univers de ses lumieres & sanctifié le monde par sa venuë, il trouve en nous la mesme resistance ; & qu'aprés les merveilleux effets & les prodigieux changements, dont son adorable mission a esté suivie, on puisse encore nous dire : *Vos semper Spiritui sancto resistitis.* La source de ce déreglement, je le repete, c'est cette malheureuse sagesse du monde dont nous sommes prevenus. Car avec cela il est impossible que Dieu se communique à nous, puisque cette sagesse du monde, selon saint Paul, est une sagesse charnelle, & que Dieu est un pur esprit. Tout ce que Dieu opere en nous, cette sagesse du monde le détruit ;

Dieu nous éclaire, & cette sageſſe du monde nous aveugle ; Dieu nous anime & nous excite, & cette sageſſe du monde nous rend froids & laſches ; Dieu nous donne des deſirs de penitence, & cette sageſſe du monde les étouffe. Il faut donc, ſi je veux que l'eſprit de Dieu agiſſe en moy, que je renonce à cette fauſſe sageſſe, & que la premiere regle de ma conduite ſoit la sageſſe Evangelique. Non, je ne veux plus vivre ſelon les loix de cette sageſſe mondaine que Dieu reprouve. Non ſeulement je deteſte les folies du monde, les extravagances du monde, mais la sageſſe meſme du monde : car ce monde ennemi de Dieu, eſt reprouvé juſques dans ſa sageſſe, & ſa sageſſe prétenduë eſt ſon deſordre capital. S'il affectoit moins d'eſtre ſage, tout monde qu'il eſt, il ſeroit moins corrompu, puiſqu'il eſt évident que ſa plus dangereuſe corruption vient de l'orgüeil que luy inſpire la ſageſſe dont il ſe pique. Je veux donc en m'attachant pour jamais à la maxime de l'Apoſtre, devenir fou ſelon le monde, pour eſtre ſage ſelon Dieu ; paſſer pour inſenſé aux yeux du monde, afin d'eſtre fidelle & chreſtien aux yeux de Dieu : *Si quis videtur ſapiens eſſe in hoc ſæculo, ſtultus fiat ut ſit ſapiens.* Revenons à l'éloge de ſaint Eſtienne. Vous l'avez veû plein de

2. Cor. c. 3.

grace dans l'accompliſſement de ſon miniſtere ; voyez-le maintenant plein de force dans la conſommation de ſon martyre. C'eſt le ſujet de la ſeconde partie.

II. PARTIE.

C'Eſt un payen qui l'a dit ; & la ſeule raiſon humaine, indépendamment de la foy, luy a ſuffi pour le comprendre : il n'y a point de ſpectacle plus digne de Dieu, qu'un homme aux priſes avec la mauvaiſe fortune, & qui triomphe par ſa conſtance de ſes diſgraces & de ſes malheurs : *En ſpectaculum ad quod reſpiciat intentus operi ſuo Deus, vir compoſitus cum malâ fortunâ.* Je puis, Chreſtiens, pour la gloire de noſtre religion, encherir ſur la penſée de ce philoſophe, & vous faire voir dans la perſonne de ſaint Eſtienne un ſpectacle encore plus divin ; je veux dire, un homme non pas ſimplement aux priſes avec la mauvaiſe fortune, mais livré à la cruauté & à la rage de tout un peuple, qui l'accable de coups, & dont il triomphe par ſon heroïque patience. Un homme vainqueur de ſoy-meſme, & qui ſuperieur à tous les ſentiments de la nature, triomphe de la haine de ſes ennemis par ſon heroïque charité. Deux miracles où noſtre Saint a fait éclater cette force dont il eſtoit rempli : *Plenus fortitudine, faciebat prodigia, & ſigna* Senec.

magna in populo. Deux prodiges dignes de l'attention de Dieu : *Spectaculum ad quod respiciat intentus operi suo Deus.* Le prodige de la patience de saint Estienne dans toutes les circonstances de sa mort, & le prodige de sa charité envers les autheurs de sa mort. Or si ces deux prodiges ont servi de spectacle à Dieu, pouvez-vous, mes chers Auditeurs, estre assez attentifs à les contempler, tandis que je vous les propose comme des modelles qui doivent vous instruire & vous édifier ?

Saint Estienne est le premier qui ait souffert la mort pour Jesus-Christ ; c'est à dire qu'il a esté le premier temoin de la divinité de Jesus-Christ, le premier confesseur de son nom, le premier martyr de son Evangile, le premier combattant des armées de Dieu, en un mot le premier Heros du christianisme & de la loy de grace. Ainsi l'Eglise le reconnoist-elle dans la solemnité de ce jour. Et afin que vous ne pensiez pas que cette primauté soit un vain titre, qui n'adjouste rien au merite du sujet ; souvenez-vous de ce qui arriva en figure au peuple juif, lors que poursuivi par Pharaon, il se trouva réduit à la necessité inévitable de traverser la mer rouge pour se delivrer de l'oppression & de la servitude des Egyptiens. C'est saint Chrysostome qui

fait

fait cette remarque. Moyſe par une vertu divine, ayant étendu ſa main ſur les eaux, les avoit déja diviſées, & monſtroit aux jſraëlites dans la profondeur de cet abyſme qui venoit de s'ouvrir à leurs yeux, le chemin qu'ils devoient prendre & qui les devoit ſauver. Toutes les tribus eſtoient rangées en ordre de milice : mais quelque confiance qu'ils euſſent tous dans la protection de leur Dieu, chacun fremiſſoit à la veûë de ce paſſage ; les flots élevez & ſuſpendus de part & d'autre faiſoient trembler les plus hardis. Que fait Moyſe ? pour les raſſeûrer & les fortifier, il marche le premier, il entre dans ce gouffre affreux, le franchit, arrive heureuſement à l'autre bord, & determine par ſon exemple & par ſon intrepidité tout le reſte du peuple à le ſuivre : figure, dont voicy l'accompliſſement dans ſaint Eſtienne. Le Sauveur du monde qui fut ſouverainement & par excellence le conducteur du peuple de Dieu, mourant ſur la croix, avoit ouvert à ſes élus, pour arriver au terme du parfait bonheur, une voye auſſi difficile que nouvelle, ſçavoir la voye du martyre, qui ſelon la penſée des Peres, devoit faire par l'effuſion du ſang, comme une eſpece de mer rouge dans l'Egliſe. Un nombre infini de chreſtiens eſtoit deſtiné à eſſuyer, ſi je puis par-

ler de la sorte, le passage de cette mer ; mais parce qu'ils estoient foibles, il falloit les encourager & les soutenir. Qu'a fait Dieu, ou plustost qu'a fait saint Estienne suscité de Dieu pour estre leur chef aprés Jesus-Christ ? comme un autre Moyse, il s'expose le premier, il marche à leur teste, il les attire par son exemple, en leur faisant voir que la mort endurée pour Dieu, que la voye du sang repandu pour le nom de Jesus-Christ, est un chemin seûr qui conduit à la gloire & à la vie : & voilà ce qui luy acquit la qualité de Prince des martyrs. Aprés luy tous les autres sont devenus inébranlables, & les plus sanglantes persecutions ne les ont point étonnez : mais ils marchoient sur les pas de saint Estienne ; c'estoit saint Estienne qui les animoit tous ; & s'il m'est permis de le dire, ils participoient tous à la plenitude de sa force : *Plenus fortitudine.*

Ce n'est pas assez : outre qu'il souffre le premier, il souffre de tous les genres de martyre un des plus cruels. Car on le condamne à estre lapidé : supplice prescrit pour punir le plus grand des crimes, qui fut le blasphesme contre la loy, dont on accusoit Estienne. Que dis-je ? ce supplice eût quelque chose encore pour luy de singulier, & le voicy ; au lieu d'y proceder

dans l'ordre & selon les formes de la justice, on le fait avec emportement & avec fureur : *Et impetum fecerunt unanimiter in eum.* On se jette sur ce saint Diacre, on l'outrage & on l'insulte, on l'entraisne hors de la ville ; & là sans nul sentiment d'humanité, aprés avoir dechargé sur son sacré corps une gresle de pierres, on le laisse expirer dans les plus violentes douleurs. Que vit-on jamais de plus barbare ? mais aussi vit-on jamais rien de plus surprenant que la patience de cet illustre martyr ? sous cette gresle de pierres, il demeure ferme & immobile ; il conserve au milieu de son tourment toute la tranquillité & toute la paix de son ame ; il s'entretient avec Jesus-Christ, il luy recommande les besoins de l'Eglise, il pense à la conversion de Paul. Quel miracle de force ! il est si grand, que le Fils de Dieu en veut estre luy-mesme spectateur. Car c'est pour cela qu'il se léve de son throsne, & que touché de ce prodige, il se tient de bout pour le considerer : *Video cœlos apertos, & Filium hominis stantem à dextris Dei.* Il ne se léve pas, dit saint Ambroise, pour compatir à saint Estienne ; une si heureuse mort n'estoit pas un objet de compassion : mais il se léve pour voir combattre son serviteur, dont il regarde la patience comme son propre

Act. c. 7.

Ibid.

Ambr. triomphe : *Surgit exultans de victoriâ famuli sui, & illius patientiam suum ducens triumphum.* Il se léve pour estre plus prest à recevoir dans le sein de la gloire ce genereux athlete de la foy : *Surgit ut paratior sit ad coronandum athletam.* Car c'est bien icy, Seigneur, que vous verifiastes à la lettre ces paroles du pseaume : *Posuisti in capite ejus coronam de lapide pretioso.* Les juifs accabloient Estienne de pierres, & vous vous serviez de ces pierres pour le couronner. Ils luy en faisoient un supplice, & vous luy en faisiez un diadesme d'honneur. Leur cruauté sembloit estre de concert avec vostre magnificence ; vous vouliez mettre sur sa teste une couronne de pierres precieuses, & ils vous en fournissoient la matiere. En effet, quelles pierres furent jamais plus precieuses, que celles qui produisirent à l'Eglise ce premier martyr de nostre religion ?

Psal. 20.

Or pour nous appliquer cecy, Chrestiens, sçavez-vous ce qui m'afflige ? c'est la comparaison que je fais de nostre lascheté avec cette force heroïque de saint Estienne. Je dis de nostre lascheté, soit dans les maux de la vie que nous avons à supporter, soit dans les biens dont nous avons à user, puisque dans l'un & dans l'autre estat nous la faisons également paroistre.

Car voilà, mes chers Auditeurs, ce que nous devons aujourd'huy nous reprocher devant Dieu. Saint Estienne avec un courage invincible a soutenu le plus rigoureux martyre, & nous dans les moindres épreuves nous temoignons des foiblesses honteuses : une legere disgrace, une contradiction, une humiliation nous fait perdre cœur ; & de là viennent ces abbatements, ces chagrins, ces impatiences & ces desespoirs où nostre vie se passe. De là ces troubles qui nous agitent, qui nous desolent, qui nous ostent toute attention à nos devoirs les plus essentiels, qui nous causent de mortels dégouts pour les plus saints exercices de la pieté, qui nous mettent dans une espece d'impuissance de nous élever à Dieu, qui ébranlent jusqu'aux fondements de nostre foy, & qui nous font non seulement croire que Dieu nous abandonne, mais souvent douter s'il y a un Dieu & une providence : ne considerant pas, aveugles & insensez que nous sommes, & ne voyant pas que c'est par là mesme que nous devons estre convaincus qu'il y a un Dieu qui nous gouverne & une providence qui veille sur nous, puisqu'il est vray qu'à nostre égard, comme à l'égard de saint Estienne, les persecutions & les croix sont la precieuse matiere dont nostre couronne doit

eſtre formée ; que ſans cela le Royaume de Dieu ne ſeroit plus cette place de conqueſte qui ne peut eſtre emportée que par violence ; que c'eſt pour cela que nous ſommes les enfants des Saints, & que nous n'avons pas encore reſiſté comme eux juſqu'à verſer du ſang.

Tel eſt, dis-je, le premier ſujet de ma douleur, & voicy l'autre encore plus touchant. Saint Eſtienne plein de force a triomphé des tourments & de la mort ; & nous tous les jours nous ſommes vaincus par la molleſſe, & par les douceurs de la vie. Ah, mes Freres, diſoit ſaint Cyprien, parlant au peuple de Carthage, il eſt bien étrange que la paix dont joüit preſentement l'Egliſe, n'ait ſervi qu'à nous corrompre & à nous pervertir. Tant que la perſecution a duré, nous eſtions vifs & ardents ; mais maintenant que le chriſtianiſme reſpire, nous languiſſons. Nous n'avons plus à combattre que nous-meſmes, & nous ſuccombons ; nos vices ſont nos ſeuls perſecuteurs, & nous leur cedons. C'eſt l'oyſiveté qui nous affoiblit, c'eſt la proſperité qui nous relaſche, c'eſt le plaiſir qui nous enchante : *Et nunc frangunt otia, quos bella non vicerant.* Je vous dis de meſmes, mes chers Auditeurs : noſtre confuſion eſt, que la foy ayant eſté dans les

Cypr.

martyrs victorieuſe de la barbarie & de l'inhumanité, elle ſoit aujourd'huy dans la pluſpart des chreſtiens eſclave de la volupté & de la ſenſualité. Car il faut l'advoüer & en rougir, on ne ſçait plus de nos jours ce que c'eſt que la force chreſtienne; on ne penſe pas ſeulement à reſiſter au peché; on ne ſe met pas meſmes en defenſe contre l'iniquité du ſiecle. Des trois ennemis du ſalut que l'Apoſtre nous marque, le demon, la chair & le monde, le plus redoutable c'eſt la chair: mais bien loin de la traiter en ennemie, on la flatte, on l'épargne, on la nourrit, autant qu'il eſt poſſible, dans les delices, & l'on ſe trouve enſuite honteuſement aſſervi & livré à ſes deſirs impurs. Le plus artificieux, c'eſt le demon; & bien loin d'eſtre en garde contre luy, on eſt d'intelligence avec luy, on ſe plaiſt à en eſtre tenté, ou pluſtoſt on ſe ſuſcite à ſoy-meſme des tentations plus dangereuſes que toutes celles qui viennent de luy. Le plus contagieux c'eſt le monde; & bien loin de le fuir, on le recherche, on l'idolaſtre, on en veut eſtre approuvé & applaudi, on ſe fait un merite de s'y attacher. Ces armes ſpirituelles dont le meſme ſaint Paul vouloit que nous fuſſions reveſtus pour repouſſer des ennemis ſi formidables; c'eſt à dire ce bouclier de la foy, cette cui-

raſſe de la juſtice, ce glaive de la parole de Dieu, on ſe rend tout cela inutile, parce qu'on n'en fait aucun uſage. Ces moyens eſtablis de Dieu pour ſe fortifier contre les attaques & les ruſes du tentateur, c'eſt à dire la penitence, la vigilance, la perſeverance dans la priere & dans les bonnes œuvres, ne nous ſervent à rien, parce qu'on refuſe de les prendre ; on ſe rebute de tout, on s'effraye de tout ; les moindres difficultez ſont des monſtres pour nous, & de ſpecieux prétextes pour ne rien entreprendre, ou pour tout quitter. Ce n'eſt pas qu'on n'en ait des remords ; ce n'eſt pas qu'on ne s'apperçoive bien que le relaſchement où l'on vit, eſt directement oppoſé à l'eſprit de l'Evangile : mais on ſe contente d'en accuſer ſa foibleſſe, ſans l'imputer jamais à ſon infidelité ni à ſa malice. Voſtre foibleſſe, mon cher Auditeur ? & à qui eſt-ce de la vaincre qu'à vous-meſme ? Or quelles violences vous faites-vous, quelles victoires remportez-vous ? Vous eſtes foible dans les moindres rencontres ; mais que ſeroit-ce donc s'il falloit rendre à voſtre Dieu le temoignage que luy ont rendu les martyrs ? auriez-vous le courage de ſouffrir comme eux ; & pour juger ſi vous l'auriez alors, l'avez-vous dés à preſent ? ſi vous ne l'avez pas, eſtes-vous chreſtien ? ſi

vous l'avez, que ne le faites-vous voir dans les occasions que Dieu vous en fournit ? C'est là ce que saint Estienne vous preſche ; & je vous annonce moy, que quand la voix de ſon ſang ne le diroit pas, les pierres dont les juifs le lapiderent, vous le feront entendre malgré vous dans le jugement de Dieu : *Dico vobis, quia lapides clamabunt.* Luc. c. 19.

Je dis plus : parce que ſaint Eſtienne eſtoit plein de force, j'adjouſte qu'il a triomphé d'un autre ennemi plus difficile encore à vaincre que la mort, qui eſt la paſſion de la vengeance, & voilà le prodige de ſa charité. Si je vous diſois qu'il s'eſt contenté de pardonner à ſes ennemis, en ne leur voulant point de mal, peut-eſtre vous flatteriez-vous d'accomplir auſſi bien que luy la loy de la charité parfaite. Car c'eſt, dans le ſtyle du monde, à quoy communément on la réduit. Cet homme m'a offenſé & je luy pardonne ; mais qu'on ne me demande rien davantage. J'oublie l'injure qu'il m'a faite, mais qu'on ne me parle point de luy. Je ne luy feray nul tort, mais qu'il n'attende de moy nulle grace. Phantoſme de charité, dont on ſe laiſſe aveugler juſqu'à s'en faire une fauſſe conſcience. Mais quand pour vous detromper d'une erreur ſi pernicieuſe, je vous dis que ſaint

Eſtienne a voulu du bien à ceux qui le lapidoient ; quand je vous dis qu'il les a aimez juſqu'à ſe faire leur interceſſeur auprés de Dieu, juſqu'à prier Dieu pour eux avec plus de zéle que pour luy-meſme, juſqu'à leur obtenir par ſon credit des graces inſignes, qu'avez-vous à repondre, & que pouvez-vous oppoſer à cet exemple ? Ouy, mon cher Auditeur, c'eſt à cet exemple que j'en appelle de toutes les maximes que vous inſpire le monde, pour vous juſtifier à vous-meſme vos vengeances. Saint Eſtienne a aimé ſes ennemis : il n'avoit garde de les haïr, dit ſaint Auguſtin ; car il ſçavoit qu'il leur eſtoit redevable de toute ſa gloire, & que c'eſtoit par eux que le Royaume du ciel luy eſtoit ouvert : *Auguſt.* *Neſciebat iis iraſci, per quos ſibi videbat regni cœleſtis aulam aperiri.* Si vous agiſſiez dans les veûës de la foy, ce ſeul motif ſuffiroit pour étouffer tous les reſſentiments qui ſe forment dans voſtre cœur. En effet, cet homme que vous prétendez eſtre voſtre ennemi, cet homme qui vous a piqué, qui vous a raillé, qui vous a decrié & calomnié ; cet homme qui vous a rendu & qui vous rend ſans ceſſe de mauvais offices, eſt celuy que la providence a deſtiné pour eſtre un des inſtruments de voſtre ſalut, pour eſtre un moyen de voſtre ſanctification,

pour servir à vous faire pratiquer ce qu'il y a de plus meritoire & de plus saint devant Dieu. Or en cette qualité, quoy-que d'ailleurs vostre ennemi, n'est-il pas juste que vous l'aimiez, & mesmes que vous le respectiez ? Non seulement saint Estienne a aimé ses persecuteurs ; mais il les a aimez parce qu'ils estoient ses persecuteurs. Que font les juifs en le lapidant ? écoutez la pensée de saint Fulgence, qui vous paroistra aussi solide qu'ingenieuse. Estienne, dit ce Pere, comme premier martyr du christianisme, est une des pierres vivantes, dont Jesus-Christ commence à bastir son Eglise ; & les juifs qui sont eux-mesmes des cœurs de pierre, frappant cette pierre mysterieuse, en font sortir les étincelles de la charité & de l'amour divin : *Dùm lapidei judæi Stephanum percutiunt, ignem ex eo charitatis eliciunt.* Excellente idée d'une charité vrayement chrestienne. Aimer ceux qui vous font du bien, ceux qui sont dans vos interests, ceux qui vous servent & qui vous plaisent, c'est la charité des payens, & pour cela il ne faut point avoir recours à l'Evangile : mais aimer ceux qui vous haïssent, ceux qui vous persecutent, ceux qui vous oppr.ment ; & les aimer lors mesmes qu'ils travaillent avec plus d'ardeur, & qu'ils sont plus obstinez à vous Fulg.

opprimer, c'eſt la charité du chreſtien, c'eſt l'eſprit de voſtre religion, c'eſt ce qui doit vous diſcerner du juif & de l'infidelle. Sans cette charité parfaite, dont Jeſus-Chriſt a eſté le modelle & le legiſlateur, en vain ſeriez-vous auſſi mortifié & auſſi auſtere que les plus fervents religieux : pour un homme de monde comme vous, voilà en quoy conſiſte voſtre eſſentielle auſterité & voſtre premiere mortification.

Ah ! Chreſtiens, n'admirez-vous pas juſqu'où va la force de ce prodigieux amour d'Eſtienne pour ſes ennemis ? Pendant qu'ils le lapident, il intercede pour eux, il demande grace pour eux, il plaide leur cauſe, & il la plaide ſi éloquemment, dit ſaint Auguſtin, qu'il paroiſt bien que c'eſt la charité meſme & le ſaint Eſprit qui parle par ſa bouche. Seigneur, s'écrie-t-il, en s'addreſſant au Fils de Dieu, ne leur imputez pas ce peché : c'eſt vous meſme qui ſur la croix m'avez appris par voſtre exemple à tenir ce langage ; & je ne crains point que ma priere, en faveur de ces malheureux, ſoit temeraire & preſomptueuſe, puiſqu'elle eſt conforme à la voſtre & fondée ſur la voſtre. Il eſt vray que leur crime eſt grand ; mais ſouvenez-vous que vous avez prié voſtre Pere pour la remiſſion d'un crime millefois encore plus grand : car

vous eſtiez le maiſtre, & je ne ſuis que le ſerviteur & le diſciple. J'ay donc droit d'eſperer que puiſque vous avez vous-meſme jugé digne de pardon l'attentat & le deïcide commis dans voſtre adorable perſonne, l'outrage qu'on me fait aujourd'huy ne ſera point irremiſible ; & qu'aprés que vous avez dit pour ceux qui vous crucifioient, *Pater dimitte illis*, je puis dire pour les autheurs de ma mort, *Domine ne ſtatuas illis hoc peccatum.* C'eſt ainſi que la charité de ſaint Eſtienne cherche à excuſer & à diſculper ſes ennemis. Cela vous paroiſt heroïque ; & moy je ſoutiens que cet heroïque bien entendu, n'eſt point un ſimple conſeil, mais un precepte ; & que ſi vous ne priez ſincerement & de bonne foy pour vos plus cruels ennemis, il n'y a point de ſalut pour vous. N'eſt-ce pas ce que vous enſeigne l'Evangile, & n'y avez-vous pas lû cent fois ces paroles ſi expreſſes : *Orate pro perſequentibus vos, ut ſitis filii Patris veſtri :* priez pour ceux qui vous outragent, afin que vous ſoyez les enfants de voſtre Pere celeſte ? Pouvoit-on vous declarer ce poinct en des termes plus forts ? n'eſt-ce pas la regle que ſaint Eſtienne a ſuivie ? en avez-vous une autre que luy ? l'entendez-vous mieux que luy ? penſez-vous & prétendez-vous qu'il vous en

Luc. c. 23. *Act. c. 7.* *Matth. c. 5.*

couſte moins qu'à luy ?

Qu'il eſt important, Chreſtiens, de mediter ſouvent ces veritez ! Je vous ay dit que ſaint Eſtienne avoit prié pour ceux qui le lapidoient, avec plus de zéle que pour luy-meſme. C'eſt ce qui paroiſt encore dans la deſcription que ſaint Luc nous a fait de ſon martyre. Car pourquoy penſez-vous que ce ſaint diacre, aprés s'eſtre tenu debout en recommandant ſon ame à Dieu, flechiſſe les genoux pour recommander le
Act. c. 7. ſalut de ſes bourreaux : *Poſitis autem genibus ?* c'eſt qu'il ſçait que dans cette poſture il ſera plus en eſtat d'eſtre exaucé, & d'obtenir pour eux miſericorde. Il avoit donc pour ſes ennemis, conclut ſaint Bernard, une charité plus ardente que pour ſa pro-
Bernard. pre perſonne : *Ampliorem ergo pro inimicis, quàm pro ſe ipſo, habebat ſollicitudinem.* Mais de plus, pourquoy hauſſe-t-il alors la voix, & pouſſe-t-il un grand cri vers le ciel, *Clamavit voce magna ?* pour empeſcher, repond le cardinal Pierre Damien, que les cris des juifs n'aillent juſqu'à Dieu, & n'attirent ſur eux ſa vengeance. Les juifs crioient par un emportement de fureur, & ſaint Eſtienne par un excés de charité :
Damia. *Clamor lapidantium furoris erat, clamor Stephani pietatis.* Or il falloit, adjouſte ce Pere, que le cri de la charité l'emportaſt

sur les cris de la fureur, & c'est ce qui arrive : la voix de saint Estienne est si forte, qu'elle se fait seule entendre ; Dieu n'a d'oreilles que pour luy ; il est si touché de sa priere, qu'il ne peut, ce semble, luy resister, & qu'il repand sur les plus indignes sujets ses graces les plus abondantes. C'est de là que Saul, le plus violent persecuteur de l'Eglise, est changé dans un Apostre & devient un vaisseau d'élection ; comme si Dieu avoit entrepris de seconder par le plus éclatant miracle de sa misericorde, les prodiges de la charité d'Estienne. Car c'est à la charité d'Estienne qu'estoit attachée la predestination, la vocation, la conversion de Paul ; puisqu'il est vray, comme l'a remarqué saint Augustin, que si saint Estienne n'eust prié, l'Eglise n'auroit pas eû ce docteur des nations & cette grande lumiere : *Si Stephanus non oraſſet, Eccleſia Paulum non haberet.* Or tirez la consequence pour vous-mesmes, mes chers Auditeurs, & prenez pour un des signes les plus certains de vostre predestination bienheureuse, cette charité envers vos ennemis. Vous estes pecheurs, & peut-estre au moment que je vous parle, vostre conscience est-elle dans un desordre qui vous doit faire trembler : mais esperez tout, si vous pouvez vous resoudre à aimer chrestienne- *Auguſt.*

ment cet homme qui s'eſt tourné contre vous, & dont vous avez reçeû une injure qui vous bleſſe. Car cette victoire que vous remportez ſur vous-meſme, ce ſacrifice que vous faites de voſtre reſſentiment, eſt une preuve convaincante que vous aimez Dieu, & dés que vous aimez Dieu, vous eſtes en grace avec Dieu.

Ce fut en achevant ſa priere, que ſaint Eſtienne s'endormit paiſiblement dans le Seigneur : *Cum hæc dixiſſet, obdormivit in Domino.* Et il eſtoit juſte, reprend ſaint Auguſtin, qu'il mouruſt de la ſorte, & qu'il ne ſurveſcuſt pas à une priere ſi ſainte. Qu'auroit-il pû dire, ou qu'auroit-il pû faire dans la ſuite d'une plus longue vie, qui approchaſt du merite d'une telle charité ? C'eſt par là meſme auſſi que je finis, Chreſtiens, en vous conjurant d'imiter la charité de ce ſaint martyr ; de l'exercer comme luy, cette charité ſi digne de la perfection & de l'excellence de voſtre foy ; cette charité que le paganiſme n'a point connuë, & que la nature ne peut inſpirer. Pardonnons, afin que Dieu nous pardonne : car il nous traitera avec la meſme indulgence que nous aurons eûë pour les autres ; il nous rendra bien pour bien & grace pour grace. Autant que nous aurons remis d'offenſes, autant il nous en

Act. c. 7.

remettra. Disons mieux : pour une offense remise, il nous remettra toutes les nostres, & nous couronnera dans son Royaume éternel, que je vous souhaite, &c.

SERMON

POUR LA FESTE DE SAINT JEAN L'EVANGELISTE.

Conversus Petrus vidit illum discipulum quem diligebat Jesus sequentem, qui & recubuit in cœnâ super pectus ejus.

Pierre se retournant, vit venir aprés luy le disciple que Jesus aimoit, & qui pendant la céne s'estoit reposé sur son sein. En saint Jean, chap. 20.

TEL est, Chrestiens, en deux mots l'éloge du bienheureux Apostre dont nous solemnisons la memoire en ce saint jour. Voilà ce qui nous le doit rendre venerable ; ce qui nous doit inspirer pour luy, & un profond respect, & une tendre devotion. C'est le disciple que Jesus aimoit : caractere qui le distingue, & qui luy donne entre tous les Saints de la loy de

grace un rang si élevé. Saint Jean fut appellé comme les autres, à l'Apostolat ; il porta comme saint Jacques, le nom d'enfant du tonnerre ; Ezechiel nous le represente comme l'aigle entre les Evangelistes ; son Apocalypse en a fait le premier & le plus éclairé de tous les prophetes du nouveau testament ; il a souffert une cruelle persecution pour Jesus-Christ, & merité d'estre mis au nombre de ses plus zélez martyrs ; il tient dans le culte que nous luy rendons, une place honorable parmi les vierges ; les Eglises d'Asie l'ont reconnu pour leur patriarche & leur fondateur : mais tout cela ne nous donne point de sa personne l'idée singuliere qu'expriment ces paroles de mon texte, *Discipulus quem diligebat Jesus*, le disciple que Jesus-Christ aimoit. Attachons-nous donc à cette idée ; & puisque la regle la plus seûre pour loüer les Saints, est de nous proposer leur saintété comme le modelle de la nostre, ne nous contentons pas de dire que saint Jean a esté le bien-aimé disciple de Jesus, & pour parler de la sorte, son disciple favori : mais examinons comment il est parvenu à cette faveur, de quelle maniere il en a usé, les effets qu'elle a produits en luy ; & de là tirons de quoy nous édifier & nous instruire. Car quelque imparfaits, & quelque

éloignez que nous soyons des voyes de Dieu, nous devons, mes chers Auditeurs, aspirer nous-mesmes à la faveur de Jesus-Christ; & de tous les Saints qui l'ont possedée, il n'y en a point dont l'exemple soit plus propre à nous y conduire, à nous y disposer, à nous y former, que celuy du glorieux Apostre dont j'entreprends le panegyrique. Ainsi je veux aujourd'huy vous enseigner l'important secret de meriter la faveur de Jesus-Christ, de trouver grace devant ses yeux, d'estre de ses disciples bien-aimez & de luy plaire. Fasse le ciel que ce discours ne soit, ni pour vous, ni pour moy, une vaine speculation; mais que les leçons que j'ay à vous tracer, entrent dans tout le reglement & tout l'ordre de nostre vie. C'est ce que je demande par l'intercession de cette divine Mere, qui fut entre toutes les femmes, la plus cherie de Jesus-Christ son Fils. *Ave Maria.*

QUelque avantageuse que puisse estre selon le monde la faveur des Grands & des Princes de la terre, il faut neanmoins convenir que par rapport au monde mesme, elle est sujette à trois défauts essentiels. Car premierement il n'arrive que trop qu'elle soit aveugle; & qu'au lieu d'estre

la recompense du merite & de la vertu, elle s'attache sans discernement & sans choix, ou plustost par un choix bizarre à d'indignes sujets. Secondement, elle devient souvent orgüeilleuse & fiere; & par l'abus qu'en fait le favori, elle l'enfle en l'élevant, & le corrompt. D'où il s'ensuit en troisieme lieu, qu'à l'égard de ceux qui en sont exclus, & qui auroient droit d'y prétendre, la faveur est presque toûjours odieuse; & qu'en faisant le bonheur d'un seul, elle est pour tous les autres un objet d'envie. Trois défauts aux quels par une fatalité presque inévitable, la faveur des hommes est communément exposée. Pour la rendre parfaite, que faudroit-il? trois choses. Qu'elle fust juste & raisonnable dans le choix du sujet; c'est la premiere: qu'elle fust modeste & bienfaisante dans la conduite de celuy qui en est honoré; c'est la seconde: & qu'elle n'excitast, ni la jalousie, ni les murmures de ceux qui n'y parviennent pas; c'est la troisieme. Qu'elle fust juste dans le choix du sujet; parce qu'autrement ce que les hommes appellent faveur, n'est plus l'ouvrage de la raison, mais un pur effet du caprice. Qu'elle fust modeste & bienfaisante dans la conduite de celuy qui en est honoré; parce qu'autrement il en abuse, ne la faisant servir qu'à

ſon ambition & à ſon intereſt. Qu'elle n'excitaſt, ni les murmures, ni la jalouſie de ceux qui n'y parviennent pas ; parce qu'autrement la concorde & la paix en eſt troublée. Or c'eſt ſur ces principes, Chreſtiens, que je fonde l'excellence de la faveur ſpeciale dont le Fils de Dieu a gratifié ſaint Jean : car voicy les trois caracteres & les trois qualitez qui luy conviennent. Elle a eſté parfaitement juſte dans le choix que Jeſus-Chriſt a fait de cet Apoſtre ; elle a eſté ſolidement humble dans la maniere dont cet Apoſtre en a uſé ; & elle n'a rien eû d'odieux à l'égard des autres diſciples, aux quels cet Apoſtre ſemble avoir eſté preferé. Concevez bien le partage de ce diſcours. Je dis que le Sauveur du monde a fait un choix plein de ſageſſe, en prenant ſaint Jean pour ſon diſciple bien-aimé, parce qu'il a trouvé dans luy un merite particulier que n'avoient pas les autres Apoſtres ; ce ſera la premiere partie. Je dis que ſaint Jean a uſé de la faveur de ſon maiſtre de la maniere la plus ſainte, parce qu'outre qu'il ne s'en eſt point laiſſé ébloüir, il en a repandu les fruits, en communiquant à toute l'Egliſe, ce qu'il avoit puiſé dans la ſource des lumieres & des graces lors qu'il repoſa ſur le ſein de Jeſus-Chriſt ; ce ſera la ſeconde partie. Enfin

je dis que la faveur de saint Jean n'a point esté odieuse aux autres disciples, parce que tout favori qu'il estoit, il n'a point esté plus menagé que les autres, ni plus exempt de souffrir ; ce sera la derniere partie. Trois poincts, mes chers Auditeurs, qui me donnent lieu de traiter les plus solides veritez du christianisme, & qui demandent toute vostre attention.

I. PARTIE.

IL n'y a que Dieu, Chrestiens, qui puisse choisir & se faire des favoris, sans estre obligé, pour y garder la loy de la justice, à discerner leurs merites : & ce qui est encore bien plus remarquable, il n'y a que Dieu qui se faisant ainsi des favoris sans nul discernement de leurs merites, soit neanmoins incapable de se tromper dans le choix qu'il en fait ; pourquoy ? les Theologiens, aprés saint Augustin, en apportent une excellente raison : parce qu'il n'y a que Dieu, disent-ils, dont le choix soit efficace, pour operer tout ce qu'il luy plaist de vouloir ; c'est à dire, parce qu'il n'y a que Dieu, qui choisissant un favori, luy donne en vertu de ce choix, le merite qu'il faut pour l'estre. Il n'en est pas de mesmes des Roys de la terre. Qu'un Roy honore de sa faveur un courtisan, il ne luy donne pas pour cela ce qui luy seroit necessaire

pour en estre digne. Il peut bien le faire plus riche, plus grand, plus puissant ; il peut le combler de plus d'honneurs : mais il ne peut le rendre plus parfait ; & quoyqu'il fasse pour l'élever, par cet accroissement d'élevation & de fortune, il ne luy oste pas un seul défaut, ni ne luy communique pas un seul degré de vertu. Il n'y a donc encore une fois que la faveur de Dieu qui porte avec soy le merite. Comme Dieu, il a seul le pouvoir de perfectionner les hommes par son amour ; & quand il les admet au nombre de ses favoris (c'est la belle reflexion de saint Jerosme) il ne les y appelle pas parce qu'ils en sont dignes ; mais il fait, en les y appellant, qu'ils en soient dignes : *Non idoneos vocat, sed vocando facit idoneos.* Cette raison seule devroit suffire pour justifier le choix que le Sauveur du monde fit de saint Jean. Ce Dieu-homme le voulut ainsi ; c'est assez, puisqu'en le voulant, il rendit son disciple tel qu'il devoit estre, pour devenir le favori d'un Dieu. Mais sans prendre la chose de si haut, & sans remonter à la source de la predestination éternelle, je prétends que le Fils de Dieu eût des raisons particulieres, qui l'engagerent à aimer saint Jean d'un amour special ; & que la prédilection qu'il luy marqua, fut de la part mesme de

Hieron.

ce

ce glorieux disciple trés solidement fondée. Sur quoy fondée ? sur le merite de cet Apostre, lequel entre tous les Apostres a eû des qualitez personnelles, qui l'ont distingué & qui luy ont acquis la faveur de son maistre. L'Evangile & les Peres nous en proposent sur-tout deux, & les voicy. Car il a esté vierge, dit saint Jerosme, & de plus il a esté fidelle à Jesus-Christ dans la tentation. Il a esté vierge, & c'est pour cela qu'il eût l'honneur de reposer sur le sein de cet homme-Dieu dans la derniere céne : *Qui & recubuit super pectus ejus.* Il a esté fidelle à Jesus-Christ dans la tentation, luy seul l'ayant suivi jusqu'au calvaire ; & voilà par où il merita d'entendre cette consolante parole qui luy donna specialement Marie pour mere, & qui le donna specialement luy-mesme à Marie pour fils : *Ecce Mater tua, ecce filius tuus.* Or ces deux avantages qu'eût saint Jean, de reposer sur le sein d'un Dieu, & d'estre substitué au Fils de Dieu, pour devenir aprés luy le fils de Marie, sont les deux plus illustres & plus authentiques preuves d'une faveur toute singuliere, & vous voyez qu'ils ont esté l'un & l'autre les recompenses de sa vertu ; celuy-là de sa virginité, celuy-cy de son attachement à son devoir & de sa fidelité. Il est donc vray que le choix de Je-

Joan. c. 21.

Ibid. c. 19.

sus-Christ fut un choix d'estime & fondé sur le merite de la personne. Ecoutez-moy, s'il vous plaist, tandis que je vais developper ces deux pensées.

Ne nous étonnons pas, Chrestiens, que saint Jean ayant esté de tous les disciples du Sauveur le seul vierge par estat, comme nous l'apprenons de la tradition, il ait eû sur eux la preference & la qualité de disciple bien-aimé. Dans l'ordre des dons divins, l'un sembloit devoir estre la suite de l'autre : car de mesmes que saint Bernard, parlant de l'auguste mystere de l'incarnation, ne craignoit point d'en tirer ces deux consequences, ou d'avancer ces deux propositions ; sçavoir, que si un Dieu incarné & fait homme a dû naistre d'une mere, il estoit de sa dignité que cette mere fust vierge ; & que si une vierge demeurant vierge, a dû concevoir un fils, il estoit comme naturel que ce fils fust Dieu : *Neque enim aut partus alius virginem, aut Deum decuit partus alter :* Bernard. aussi puis-je dire aujourd'huy, que si un Dieu descendu du ciel, devoit avoir un favori sur la terre, il estoit convenable que ce favori fust vierge ; & que si le titre de vierge devoit estre necessaire pour posseder la faveur d'un maistre, ce maistre ne pouvoit estre qu'un Dieu. En effet, qui meritoit mieux d'avoir part à la

faveur de Jesus-Christ, que celuy de tous qui par le caractere de distinction qu'il portoit, je veux dire par sa virginité, s'estoit rendu plus semblable à Jesus-Christ? Qui devoit plustost reposer sur ce sein venerable où habitoit corporellement la plenitude de la divinité, que cet Apostre dont la saintеté estoit en quelque sorte au dessus de l'homme par la profession qu'il faisoit d'une inviolable pureté? Qui se trouvoit plus digne d'estre le depositaire & le confident des secrets du Verbe de Dieu, que ce disciple, lequel ayant épuré son cœur de tous les desirs charnels, estoit selon l'Evangile, par une beatitude anticipée, déja capable de voir Dieu, & par consequent ce qu'il y avoit de plus intime & de plus caché dans Dieu? Quiconque, dit le saint Esprit, aime la pureté du cœur, aura le Roy pour ami: *Qui diligit cordis munditiam, habebit amicum Regem.* Voilà, Chrestiens Auditeurs, l'accomplissement de cet oracle. Les autres Apostres engagez dans le mariage, en avoient comme rompu les liens, pour s'attacher au Fils de Dieu; & c'est pour cela mesme que le Fils de Dieu, le Roy des Roys, ne dédaigna point de s'attacher à eux par le lien d'une étroite amitié: *Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos.* Mais saint Jean n'avoit

Proverb. c. 22.

Joan. c. 15.

point de liens à rompre ; & parce qu'il estoit vierge, il est parvenu à un degré bien plus haut : car il est entré non seulement dans l'amitié, mais dans la familiarité, dans la privauté, dans la confidence de ce Roy de gloire : *Discipulus quem diligebat Jesus.* Ceux-là ont esté les amis, parce qu'ils ont aimé la pureté ; mais celuy-cy a esté le favori, parce qu'il a aimé la plus parfaite pureté, qui est la pureté virginale : *Qui amat cordis munditiam, habebit amicum Regem.* Voyez-vous, mes Freres, nous fait remarquer là-dessus saint Gregoire de Nysse, jusqu'à quel poinct nostre divin Redempteur a aimé cette vertu ? Entre toutes les femmes, il en a choisi une pour mere, & entre tous les disciples qui le suivoient, il en a choisi un pour son favori ; mais il a voulu que cette mere & ce favori eussent le don & le merite de la virginité. Marie devoit estre vierge, pour porter dans ses chastes flancs le corps de Jesus-Christ ; & saint Jean le devoit estre pour devenir un homme selon le cœur de Jesus-Christ : *Diligebat eum Jesus, quoniam specialis prærogativa castitatis ampliori dilectione fecerat dignum.*

Joan. c. 13.

Greg. Nyss.

Vous me demandez pourquoy ce Sauveur adorable estant sur la croix, voulut encore par une autre grace donner à saint

Jean le gage le plus precieux de son amour, en luy resignant, si je puis ainsi m'exprimer, sa propre mere : & ne vous ay-je pas dit d'abord, que ce fut pour reconnoistre la fidelité & la constance heroïque de ce genereux Apostre qui le suivit dans sa passion & jusqu'à sa mort, lors que tous les autres l'avoient laschement & honteusement abandonné ? Representez-vous, Chrestiens, ce qui se passoit au calvaire : le Sauveur du monde estoit à sa derniere heure, & sur le poinct d'expirer ; il avoit un threſor, dont il vouloit disposer en mourant ; c'estoit Marie la plus parfaite de toutes les creatures. A qui la donnera-t-il ? ou plustost y eût-il lieu de deliberer ? un depost si cher ne devoit estre confié qu'au plus fidelle : or le plus fidelle ne fut-ce pas celuy, qui fit paroistre un attachement plus solide à son devoir ? De tous les disciples de Jesus-Christ, Jean est le seul qui dans l'adversité n'a point manqué à son maistre. Tout le reste l'a trahi, ou renoncé, ou deshonoré par une fuite scandaleuse. Il n'y a que Jean qui sans crainte & sans nulle consideration humaine, l'ait accompagné jusqu'au pied de la croix ; il n'y a que luy qui y demeure avec une fermeté inébranlable. Jesus-Christ regardant de toutes parts, n'apperçoit que luy. C'est donc

à luy que ce Sauveur se trouve comme obligé de laisser Marie ; & puisqu'il veut partager avec un de ses disciples la possession de ce threſor, c'est à Jean preferablement à tout autre qu'il doit faire cet honneur. Mais admirez, mes chers Auditeurs, la maniere dont il le fait. Tout attaché qu'il est à la croix, tout réduit qu'il est dans une mortelle agonie, il jette les yeux sur son disciple : *Cùm vidiſſet diſcipulum ſtantem.* Dans un temps où il est appliqué au grand sacrifice de nostre redemption, interrompant, si je l'ose dire, pour quelques moments l'affaire du salut du monde ; ou plustost, selon l'expression de saint Ambroise, differant de quelques moments à la consommer, *Pauliſper publicam differens ſalutem :* il pense à saint Jean, il luy recommande sa Mere, il le substituë à sa place, il en fait un autre luy-mesme. Comme s'il luy eust dit : cher & fidelle disciple, recevez cette derniere marque de ma tendresse, comme je reçois icy la derniere preuve de vostre zéle. Mes ennemis m'ont tout osté, & je meurs pauvre, aprés avoir voulu naistre & vivre pauvre : mais il me reste une Mere, dont le prix est inestimable & qui renferme dans sa personne des threſors infinis de grace. Je vous la donne, & je veux qu'elle soit à vous, mais en sorte

Jean. 19. 26.

Ambr.

que vous soyez pareillement à elle. La voilà, *Ecce Mater tua :* soyez son fils comme *Joan. c. 19.*
je l'ay esté moy-mesme ; & elle sera vostre Mere, comme elle a esté la mienne. Qui parle ainsi, Chrestiens ? c'est un Dieu ; & à qui parle-t-il ? à saint Jean. Ne falloit-il pas, dit le scavant Abbé Rupert, que Jean fust un homme bien parfait, puisqu'on ne le jugeoit pas indigne de remplir la place de Jesus-Christ ? Marie, adjouste ce Pere, perdoit un Fils (voicy une pensée qui vous surprendra, mais qui n'a rien neanmoins d'outré, puisque c'est le fonds mesme du mystere que je vous presche) Marie perdoit un Fils, & elle en acqueroit un autre. Elle perdoit un Fils qui l'estoit par nature, & elle en acqueroit un qui le devenoit par adoption. Or l'adoption est une espece de ressource pour consoler les peres & les meres de la perte de leurs enfants. Marie alloit perdre Jesus-Christ, & par l'ordre de Jesus-Christ mesme elle adoptoit saint Jean. Il falloit donc qu'elle trouvast dans saint Jean, non pas de quoy se dedommager, ni de quoy reparer la perte qu'elle faisoit de Jesus-Christ, mais au moins de quoy l'adoucir & se la rendre plus supportable. Il falloit qu'entre saint Jean & Jesus-Christ, il y eust des rapports de conformité ; tellement que Marie voyant saint Jean,

eust toûjours devant les yeux comme une image vivante du Fils qu'elle avoit perdu, & uniquement aimé, afin que la parole du
Ibid. Sauveur se verifiast : *Ecce filius tuus.* Peut-on rien concevoir de plus glorieux à ce saint Apostre ? non, repond saint Augustin ; mais aussi fut-il jamais une plus grande fidelité que la sienne, & jamais vit-on un attachement plus inviolable & plus constant ?

Voilà, mes Freres, par où saint Jean merita la faveur de son maistre, & voilà par où nous la meriterons nous-mesmes. Voulez-vous que Dieu vous aime, & voulez-vous estre du nombre de ses élus ? tra-
Proverb. c. 2. vaillez à purifier vostre cœur : *Qui diligit cordis munditiam, habebit amicum Regem.* Sans cela, mon cher Auditeur, qui que vous soyez, vous estes indigne, & mesmes incapable d'estre aimé de vostre Dieu : or du moment que vous estes exclus de son amour, dés-là vous estes anathesme & un sujet de malediction. Il est vray que Dieu, comme souverain arbitre de la predestination des hommes, n'a acception de personne ; qu'il n'a égard, ni aux qualitez, ni aux conditions de ceux qu'il choisit : l'Ecriture nous l'apprend, & c'est un article de
Act. c. 10. nostre foy ; *Non est personarum acceptor Deus.* Mais il n'est pas moins de la foy,

que le meſme Dieu, qui ne conſidere ni les conditions ni les qualitez des hommes priſes dans l'ordre naturel, ſans déroger à cette regle, ne laiſſe pas dans l'ordre de la grace, d'avoir des égards particuliers pour les ames pures, juſqu'à les élever aux premiers rangs de ſes predeſtinez, juſqu'à les combler de ſes dons les plus exquis, juſqu'à les honorer de ſes plus intimes communications. C'eſt pour cela qu'il les traite d'épouſes dans le Cantique. C'eſt pour cela que dans l'Apocalypſe, les vierges ſeules nous ſont repreſentées comme les compagnes de l'Agneau. C'eſt pour cela qu'elles environnent ſon throſne, & que plus elles ſont pures, plus elles ont d'accés auprés de luy. C'eſt pour cela que rien de ſoüillé n'entrera jamais dans le ciel, qui eſt ſa demeure & le palais de ſa gloire. Ah, mon cher Auditeur, ſi je vous diſois qu'il dépend aujourd'huy de vous d'eſtre en faveur auprés du plus grand Roy du monde; ſi je vous en marquois le moyen, & ſi je vous le garantiſſois comme un moyen infaillible, que feriez-vous? y a-t-il ſacrifice qui vous étonnaſt? y a-t-il engagement & paſſion qui vous arreſtaſt? la condition que je vous propoſerois pour cela, vous paroiſtroit-elle onereuſe? y trouveriez-vous quelque difficulté? Or ce que je ne

puis vous promettre de la faveur d'un Roy de la terre, c'eſt ce que je vous promets & ce qui eſt inconteſtablement vray de la faveur d'un plus grand que tous les Roys de l'univers. Car je dis que la faveur de Dieu vous eſt acquiſe, pourveû que vous vous preſerviez de la corruption de ce peché qui ſoüille voſtre ame en deshonorant voſtre corps. S'il vous reſte une étincelle de foy, pouvez-vous eſtre inſenſible à ce motif? Pour en venir au détail & vous mieux inſtruire, je dis que vous n'avez qu'à rompre ces amitiez ſenſuelles qui vous lient à la creature, ces funeſtes attaches qui vous portent à tant de deſordres, ces paſſions que le demon de la chair inſpire, ces commerces qui les entretiennent, ces libertez prétenduës innocentes, mais évidemment criminelles dans les principes de voſtre religion. Dés que vous vous ferez violence là-deſſus, je vous reponds du cœur de Dieu.

Je vais plus avant, & je dis auſſi que ſans cette pureté vous eſtes du nombre de ces reprouvez, que l'Ecriture traite d'infames, & contre leſquels noſtre Apoſtre a prononcé ce formidable arreſt: *Foris canes & impudici*; hors de la maiſon de Dieu, voluptueux & impudiques. Je dis que dés le commencement du monde, Dieu s'en eſt

Apoc. 22. 15.

luy-meſme declaré par ces paroles de la Geneſe : *Non permanebit Spiritus meus in aternùm in homine, quia caro eſt :* non, mon eſprit ne demeurera jamais dans l'homme, tandis que l'homme ſera eſclave de la chair. Et en effet, mon Dieu, ne voyons-nous pas l'accompliſſement de cet oracle ? n'éprouvons-nous pas tous les jours, qu'autant que nous nous laiſſons dominer par la chair, autant voſtre eſprit ſe retire de nous ; qu'aprés avoir ſuccombé à une tentation impure, confus & piquez des remords ſecrets de noſtre conſcience, nous n'oſons plus nous preſenter devant vous ; que ſemblables à l'infortuné Caïn, nous fuyons de devant voſtre face, nous nous éloignons de vos autels, nous nous regardons comme bannis de voſtre ſanctuaire & abſolument indignes du ſacrement de voſtre amour ? Au lieu que nous en approchons avec une humble & ferme confiance, quand nous croyons avoir ce cœur pur que vous beatifiez dés cette vie : *Beati mundo corde.* Sainte pureté qui nous ouvre le ciel ! c'eſt le premier titre pour obtenir la faveur de Dieu, & l'autre eſt la fidelité & une perſeverance que rien n'ébranle. Galat. c. 6. Matth. c. 5.

Car ſelon la belle remarque d'un Pere de l'Egliſe, il ſe trouve aſſez de chreſtiens qui ſuivent Jeſus-Chriſt juſqu'à la céne,

comme les autres Apoſtres ; mais il y en a peu qui le ſuivent, comme ſaint Jean, juſqu'au calvaire. C'eſt à dire, il s'en trouve aſſez qui marquent de la ferveur & du zéle quand Dieu leur applanit toutes les voyes du ſalut & de la ſainteté chreſtienne ; mais peu qui ne ſe relaſchent, dés qu'ils n'y ſentent plus les meſmes conſolations, & qu'il s'y preſente des obſtacles à vaincre. Or c'eſt neanmoins à cette conſtance que la faveur de Dieu eſt attachée. Ouy, Seigneur, une victoire que nous remporterons ſur nous-meſmes, un effort que nous ferons, un dégouſt, un ennui que nous ſoutiendrons, ſera devant vous d'un plus grand prix & contribüera plus à nous avancer, que de ſteriles ſentiments à certaines heures où vous repandez l'onction celeſte, & que les plus ſublimes élevations de l'ame. Car ce ſera dans cette victoire, dans cet effort, dans ce dégouſt & cet ennui ſoutenus conſtamment, que nous vous donnerons les preuves les plus ſolides d'un devoüement ſincere & fidelle. Les hommes du ſiecle qui n'ont nul uſage des choſes de Dieu, ne comprennent pas ce myſtere : mais les juſtes qui en ont l'experience, & à qui Dieu ſe fait ſentir, le conçoivent bien. C'eſt ainſi que ſaint Jean eſt parvenu à la faveur de Jeſus-Chriſt : voyons de quelle

maniere il en a uſé. Je prétends que comme le choix de ce favori a eſté juſte & raiſonnable de la part du Fils de Dieu, la faveur du Fils de Dieu a eſté de la part de ce bien-aimé diſciple, également modeſte & bienfaiſante. Je vais vous le monſtrer dans la ſeconde partie.

II. PARTIE.

IL n'eſt rien de plus rare dans le monde qu'un homme humble & élevé, puiſſant & bienfaiſant, modeſte par rapport à luy-meſme & charitable à l'égard des autres. Ce temperament d'élevation & de modeſtie, a je ne ſçais quoy, qui tient de la nature des choſes celeſtes & de la perfection meſme de Dieu. Car Dieu, le plus parfait de tous les eſtres, eſt auſſi le plus ſimple & le plus égal : les cieux dont la ſphere eſt ſuperieure à celle de la terre, ſont, dans leurs mouvements rapides, les corps les plus reglez & les plus juſtes ; & c'eſt l'excellente idée que ſaint Jeroſme nous donne d'une ſage moderation dans les proſperitez humaines. Mais ce qu'il y a de plus admirable, adjouſte ce Pere, c'eſt avec cette moderation, un naturel heureux, ouvert, liberal & obligeant. De ſorte qu'on mette ſa gloire à faire du bien ; qu'on ne renferme point en ſoy-meſme les graces dont on eſt comblé, qu'on ſe plaiſe à les repandre au

dehors, & qu'on ne les recoive que pour les communiquer. Alors, Chreſtiens, la faveur du particulier devient le bonheur public, & le favori n'eſt plus que le diſpenſateur des bienfaits du ſouverain : ſemblable à ces fleuves, qui ne ramaſſent les eaux & ne ſe groſſiſſent que pour arroſer les campagnes ; ou comme ces aſtres, qui ne luiſent, que pour rendre la terre, par la benignité de leurs influences, beaucoup plus feconde. Or voilà le ſecond caractere de la faveur de ſaint Jean. Elle a eſté modeſte & bienfaiſante : en pouvoit-il faire un uſage plus ſaint & plus propre à nous ſervir d'exemple ?

Je dis modeſte par rapport à luy. Voyez, dit ſaint Auguſtin, avec quelle humilité il parle de luy-meſme ; ou pluſtoſt, voyez avec quelle humilité il n'en parle pas. Jamais (cette remarque eſt ſinguliere) jamais dans toute la ſuite de ſon Evangile s'eſt-il une fois nommé ? jamais a-t-il marqué qu'il s'agiſt de luy, ni fait connoiſtre qu'il euſt part à ce qu'il écrivoit ? Pourquoy ce ſilence ? les Peres conviennent que ce fut un ſilence de modeſtie ; & qu'il n'a voulu de la ſorte ſupprimer ſon nom, que parce qu'il n'avoit rien que d'avantageux & de grand à écrire de ſa perſonne. C'eſt ce diſciple, dit-il toûjours,

Hic est discipulus ille : ce disciple qui rend temoignage des choses qu'il a veûës, ce disciple dont nous sçavons que le temoignage est vray. Ne croiroit-on pas qu'il parle d'un autre que de luy-mesme, & qu'en effet ce qu'il raconte, ne le touche point ? Il ne dit pas, c'est moy qui eûs l'honneur d'estre aimé de Jesus, c'est moy qui fus son confident, c'est moy qui entray dans ses secrets les plus intimes. Il se contente de dire, c'est ce disciple que Jesus aimoit, *Discipulus quem diligebat Jesus :* laissant aux interpretes à examiner si c'est luy qu'il entend, & par la maniere dont il s'explique, leur donnant lieu d'en douter ; disant & publiant la verité parce que son devoir l'y engage, mais du reste dans la verité qu'il publie & qui luy est honorable, cherchant à n'estre pas connu ; & jusques dans son propre éloge, pratiquant la plus heroïque humilité. Si mesmes, sans se nommer, il eust dit, c'est ce disciple qui aimoit Jesus, c'eust esté une loüange pour luy & la plus delicate de toutes les loüanges, puisqu'il n'y a point de merite comparable à celuy d'aimer Jesus-Christ. Mais ce n'est point ainsi qu'il parle : il dit, c'est ce disciple que Jesus-Christ aimoit ; parce qu'à estre simplement aimé, il n'y a ni loüange ni merite, & que c'est une pure

Joan. c. 21.

Ibid.

grace de celuy qui aime. Voilà comment l'humilité de saint Jean est ingenieuse ; voilà comment elle sçait se retrancher contre les vaines complaisances, que peuvent faire naistre dans un cœur les faveurs & les dons de Dieu. Que si neanmoins ce grand Saint est quelquefois obligé de se declarer & de parler ouvertement de luy, comme nous le voyons sur-tout dans son Apocalypse, ah ! mes chers Auditeurs, c'est en des termes bien capables de confondre nostre orgüeil ; en des termes que l'humilité mesme semble luy avoir dictez. Ecoutez-les, & dites-moy ce que vous y trouverez qui se ressente, non pas de la fierté ou de la hauteur, mais de la moindre presomption qu'il y auroit à craindre de la part d'un favori. *Ego Joannes frater vester.* Oüy, dit-il, en s'addressant à nous, & à tous les fidelles qu'il instruisoit dans ce livre divin, c'est moy qui vous écris ; moy qui suis vostre frere, moy qui me fais un honneur d'estre vostre compagnon & vostre associé dans le service de Jesus-Christ, *Ego frater vester.* Un Apostre, Chrestiens, un prophete, un homme de miracles, le favori d'un Dieu se glorifier d'estre nostre frere, & mettre cette qualité à la teste de toutes les autres, est-ce là s'élever & se méconnoistre ?

Apoc. c. 1.

Faveur non seulement modeste dans les sentiments que saint Jean eût de luy-mesme, mais utile & bienfaisante pour nous ; & c'est icy que je vous prie de vous appliquer & de comprendre combien nous sommes redevables à ce glorieux Apostre. Car n'est-il pas étonnant qu'un homme si grand devant Dieu, ne soit entré dans la faveur de son maistre que pour nous en faire part, & qu'il n'ait esté, si je puis user de cette figure, un vaisseau d'élection, que pour contenir les lumieres & les graces abondantes qui nous estoient reservées, & que Dieu par son ministere vouloit nous communiquer ? Or c'est de quoy nous avons l'évidente demonstration, & la voicy. Car si Jesus-Christ confie ses secrets à saint Jean, saint Jean sans craindre de les violer & par le mouvement de la charité qui le presse, nous les révele. Si Jesus-Christ, comme Fils de Dieu, luy decouvre les plus hauts mysteres de sa divinité, saint Jean se regarde comme inspiré & suscité pour en instruire toute l'Eglise. Si Jesus-Christ, comme Fils de l'homme, luy apparoist dans l'isle de Patmos, & se manifeste à luy par de celestes visions, saint Jean animé d'un zéle ardent prend soin de les rendre publiques, & veut pour l'édification du peuple de Dieu qu'on sçache ce qu'il a

veû & ce qu'il a entendu dans ces prodigieuſes extaſes. Au lieu que ſaint Paul aprés avoir eſté ravi juſqu'au troiſieme ciel, advoüë ſeulement que Dieu luy avoit appris des choſes ſurprenantes, mais des choſes ineffables, & dont il n'eſtoit pas permis à un homme mortel de parler, *Arcana verba quæ non licet homini loqui*; ſaint Jean plein de cet eſprit d'amour, dont il a receû l'onction, tient un langage tout oppoſé. *Quod vidimus & audivimus, hoc annuntiamus vobis, ut & vos ſocietatem habeatis nobiſcum.* Je vous preſche, diſoit-il, mes chers enfants, ce que j'ay veû & ce que j'ay ouï, afin que vous ſoyez unis avec moy dans la meſme ſocieté : car je ne veux rien avoir de caché pour vous, & tout mon deſir eſt de vous voir auſſi éclairez & auſſi intelligents que je le ſuis moy-meſme dans les voyes de Dieu. Sans cela mon zéle ne ſeroit pas ſatisfait ; ſans cela les hautes lumieres dont Dieu m'a rempli, ne ſeroient pas pour moy des graces entieres & parfaites. C'eſt pour vous qu'elles m'ont eſté données, c'eſt pour vous que j'ay prétendu les recevoir ; & voilà pourquoy non ſeulement je vous preſche, mais je vous écris tout cecy, afin que voſtre joye ſoit pleine & qu'il ne manque rien à voſtre bonheur : *Et hæc ſcribimus vobis ut gaudeatis, &*

2. Cor. 12. 4.

1. Joan. 1. 3.

Ibid.

gaudium vestrum sit plenum.

Aussi est-ce à saint Jean que nous devons la connoissance des personnes divines. C'est luy qui nous a decouvert ce profond abysme de la Trinité, où nostre foy ne trouvoit que des obscuritez & des tenebres. C'est de luy, selon la remarque de saint Hilaire, que l'Eglise a emprunté toutes les armes dont elle s'est servie, pour combattre les ennemis de cet auguste mystere. Par où confondoit-on les Ariens ? par l'Evangile de saint Jean. Par où les Sabelliens, les Macedoniens & tant d'autres heretiques, estoient-ils convaincus d'erreur dans les anciens conciles ? par l'Evangile de saint Jean. C'est saint Jean qui nous a donné en trois courtes paroles tout le précis de la plus éminente theologie & de la plus sublime religion, quand il nous a dit que le Verbe s'est fait chair : *Verbum caro factum est.* Marie, belle pensée de saint Augustin, ne la perdez pas, Marie nous a rendu ce Verbe sensible, & saint Jean nous l'a rendu intelligible. Marie l'a exposé à nos yeux, lors qu'elle l'a enfanté dans l'estable de Bethleem ; & saint Jean l'a developpé à nos esprits, lors qu'il nous a expliqué ce que le Verbe estoit en Dieu avant la creation du monde ; ce que Dieu faisoit par luy au commencement du monde ; & *Jon. c. 1.*

ce qu'il a commencé à estre hors de Dieu, quand Dieu a voulu reparer & sauver le monde. Les autres Evangelistes se sont contentez de nous annoncer la generation temporelle de ce Verbe incarné ; mais saint Jean nous a conduits jusques à la source de la generation éternelle du Verbe increé. D'où vient que le saint Esprit nous a representé ceux-là sous des symboles d'animaux terrestres, & saint Jean sous la figure d'un aigle ; mais d'un aigle, dit l'Abbé Rupert, lequel aprés avoir contemplé fixement le soleil, se plaist à former ses aiglons, à les élever de la terre, à leur faire prendre l'essort, & à les rendre capables de soutenir eux-mesmes les rayons de ce grand astre. Or en nous faisant connoistre le Verbe, saint Jean nous a revelé tous les thresors de la sagesse & de la science de Dieu, puisque la plenitude de ces thresors est dans le Verbe, comme dit saint Paul, ou plustost n'est rien autre chose que le Verbe de Dieu mesme. Et voilà l'essentielle obligation que nous avons, en qualité de chrestiens, à ce disciple bien-aimé & favori.

Mais admirez avec quel ordre ces secrets de la divinité nous ont esté communiquez. C'estoient des secrets inconnus aux hommes, parce qu'ils estoient cachez dans le sein du Pere. Qu'a fait Jesus-Christ ?

luy qui repoſe, comme Fils unique, dans le ſein du Pere, il les en a tirez : *Unigenitus qui eſt in ſinu Patris, ipſe enarravit.* Mais ce n'eſtoit pas aſſez : car ces ſecrets ayant paſſé du ſein du Pere dans le ſein du Fils, il falloit quelqu'un qui les allaſt chercher dans le ſein du Fils, & c'eſt ce qu'a fait ſaint Jean, lors qu'il a repoſé ſur le ſein de Jeſus-Chriſt. Et parce que ſaint Jean eſtoit luy-meſme comme un ſanctuaire fermé, luy-meſme par un ſaint zéle de noſtre perfection, nous a ouvert ce ſanctuaire, en nous revelant ce qu'on luy avoit revelé, & en nous confiant ce qu'on luy avoit confié. Ainſi, conclut Hugues de ſaint Victor, ſaint Jean repoſant ſur le ſein du Fils de Dieu, & le Fils de Dieu dans le ſein de ſon Pere, *Unigenitus in ſinu Patris, Joannes in ſinu Unigeniti :* le Pere n'ayant point de ſecret pour ſon Fils unique, ſon Fils n'en ayant point voulu avoir pour ſon diſciple bien-aimé, & le diſciple bien-aimé s'eſtant fait une loy & un merite de n'en point avoir pour nous, ces ſecrets d'où dependoit noſtre bonheur & noſtre ſalut, ſont venus par une transfuſion divine, du Pere au Fils, du Fils au diſciple, du diſciple à nous ; en ſorte que nous avons connu Dieu, & tout ce qui eſt en Dieu. *Ibid.* *Hug. à S. Vict.*

Excellente idée, mes chers Auditeurs,

de la maniere dont nous devons uſer des faveurs & des graces du ciel. Eſtre humble en les recevant, & en faire le ſujet de noſtre charité aprés les avoir receûës. Prenez garde, eſtre humble en recevant les faveurs de Dieu : car ſi nous nous en prévalons, ſi nous nous en ſçavons gré ; ſi par de vains retours ſur nous, elles nous inſpirent une ſecrette eſtime de nous-meſmes, dés-là nous les corrompons, dés-là nous en perdons le fruit, dés-là nous nous les rendons non ſeulement inutiles, mais pernicieuſes. Qu'avez-vous, diſoit l'Apoſtre des gentils, que vous n'ayez pas receû ; & ſi vous l'avez receû, pourquoy vous en glorifiez-vous, comme ſi vous le teniez de vous-meſmes ? *Quid habes quod non accepiſti ; ſi autem accepiſti, quid gloriaris quaſi non acceperis ?* Or ſuppoſé ce principe inconteſtable, quelque avantage que nous ayons receû de Dieu, il doit eſtre aiſé de conſerver l'humilité de cœur. Car outre que ces faveurs de Dieu, par la raiſon que ce ſont des faveurs, ne nous ſont pas dûës, & qu'elles ne viennent pas de noſtre fonds ; outre que de nous-meſmes nous ne pouvons jamais les meriter, & par conſequent que nous ne pouvons ſans crime nous les attribüer ; outre que nous en ſommes, comme pecheurs, poſitivement indignes, la

1. Cor. c. 4.

ſeule penſée que nous en rendrons compte un jour à Dieu, ſuffit pour reprimer tous les ſentiments d'orgüeil qu'elles pourroient exciter en nous. Et en effet, ſi nous faiſions ſouvent cette reflexion, que ces graces, ſoit interieures, ſoit exterieures, ſoit naturelles, ſoit ſurnaturelles, dont Dieu nous favoriſe, en nous les donnant ou plus abondamment qu'aux autres, ou meſmes à l'excluſion des autres; que ces graces, dis-je, ſont ces talents Evangeliques, qui doivent ſervir à noſtre predeſtination éternelle ou à noſtre reprobation; que plus nous en aurons receû, plus Dieu nous jugera rigoureuſement; que ce ſera peu de n'en avoir pas fait un mauvais uſage, mais qu'on nous en demandera l'intereſt; & qu'un des chefs les plus terribles de l'examen que nous aurons à ſubir, ſera noſtre negligence à les faire profiter: ſi nous meditions bien ces veritez ſolides & importantes, il ſeroit difficile que la vanité trouvaſt jamais entrée dans nos eſprits. Le croirez-vous, Chreſtiens? mais il ne dépend point de vous de le croire ou de ne le pas croire, puiſque c'eſt un fait certain & averé: rien n'a rendu les Saints plus humbles, que les faveurs & les graces dont Dieu les a honorez. C'eſt ce qui les a fait trembler; c'eſt ce qui leur a cauſé

cette douleur vive & cette confusion salutaire de leurs relaschements & de leurs tiedeurs. La veûë de leurs pechez les allarmoit; mais la veûë des graces qu'ils recevoient continuellement, & dont ils craignoient d'abuser, ne les étonnoit pas moins. Or il seroit bien étrange que ce qui a esté le fondement de leur humilité, fust la matiere de nostre presomption, & que nous vinssions à nous enorgüeillir de ce qui les a saisis de frayeur & confondus. Fussions-nous, comme saint Jean, les favoris de Jesus-Christ, il faut estre humble: autrement de favori de Jesus-Christ, on devient un reprouvé.

J'adjouste qu'il faut estre bienfaisant & charitable, en communiquant aux autres les faveurs qu'on a receûës de Dieu. Voulez-vous, Chrestiens, vous appliquer utilement cette maxime? en voicy le moyen facile, & maintenant plus necessaire que jamais. Il y en a dans cet auditoire, que Dieu a liberalement pourveûs des biens de la terre, & en cela il les a favorisez. Car les biens mesmes temporels par rapport à leur fin, qui est le salut, sont des faveurs & des graces. Mais du reste qu'a prétendu Dieu, en vous donnant ces biens temporels? n'a-t-il point eû d'autre dessein que de vous distinguer, que de vous mettre

mettre à voſtre aiſe, que de vous faire vivre dans l'abondance, pendant que les autres ſouffrent? ah! mes chers Auditeurs, rien n'eſt plus éloigné de ſes intentions, & ce ſeroit faire outrage à ſa providence de penſer qu'il euſt borné là toutes ſes veûës. En vous donnant les biens temporels, il prétend que vous en ſoyez les diſtributeurs; & qu'au lieu de les reſſerrer par une avarice criminelle, vous les repandiez avec largeſſe ſur les pauvres & les miſerables. Tel eſt l'ordre qu'il a eſtabli; & cette largeſſe, ſur-tout dans un temps de neceſſité publique, comme celuy-cy, n'eſt point un conſeil ni une œuvre de ſurérogation, mais un precepte rigoureux & une loy indiſpenſable. Car tandis que les pauvres gemiſſent, ſe perſuader qu'on puiſſe faire, ou des épargnes, ou des depenſes dans une autre veûë que de pourvoir à leurs beſoins; ne pas augmenter l'aumoſne à proportion que la miſere croiſt; ne pas vouloir ſe priver de quelque choſe, pour contribüer au ſoulagement des membres de Jeſus-Chriſt; ne pas rabbattre quelque choſe de ſon luxe, pour les faire ſubſiſter; eſtre auſſi magnifique dans ſes habits, auſſi prodigue dans le jeu, auſſi addonné à la bonne chere & aux vains divertiſſements du monde, c'eſt ce qui ne peut s'accorder avec les principes de noſtre religion, & il n'y auroit

plus d'Evangile, si l'on pouvoit ainsi se sauver. Souffrez cette remonstrance que je vous fais : ce n'est pas seulement par le zéle que je dois avoir pour les pauvres, mais par celuy que Dieu m'inspire pour vous-mesmes ; ce n'est pas seulement pour l'interest de la charité, mais pour celuy de la justice. Voilà ce que saint Jean luy-mesme vous demande aujourd'huy, pour reconnoistre ce que vous luy devez. Il veut que vous soyez ses imitateurs ; que comme il vous a fait part des thresors du ciel, vous fassiez part à vos freres des biens du siecle. Car il a droit de vous dire icy, ce que disoit saint Paul aux premiers chrestiens : *Si nos vobis spiritualia seminavimus, magnum est si nos carnalia vestra metamus :* quel tort vous faisons-nous, lors qu'aprés avoir semé dans vos ames les biens spirituels, nous prétendons recüeillir le fruit de vos biens temporels? Si c'estoit pour nous-mesmes, vous ne pourriez vous en plaindre avec raison : mais que pouvez-vous donc alleguer, quand c'est pour d'autres, quand c'est pour les pauvres, quand c'est pour vos freres mesmes que nous vous sollicitons ? *Magnum est si nos carnalia vestra metamus.* Achevons, Chrestiens, & apprenez enfin comment la faveur où fut saint Jean auprés de Jesus-Christ, n'a point esté pour ceux qui n'eurent pas le mesme avantage,

Ibid. c. 9.

une faveur odieuse : c'est la troisieme partie.

III. PARTIE.

CE qui rend la faveur odieuse, c'est de voir un sujet, sous ombre & par la raison seule qu'il est favori, dispensé des loix les plus inviolables, exempt de tout ce qu'il y a d'onereux ; vivant sans peine, tandis que les autres gemissent, & tellement traité, qu'on peut dire de luy ce que disoit le prophete Royal, parlant de ceux que l'iniquité du siecle a élevez aux plus hauts rangs de la fortune humaine : il semble qu'ils ne soient plus de la masse des hommes, parce qu'ils ne ressentent plus les miseres communes des hommes ; *In labore hominum non sunt, & cum hominibus non flagellabuntur.* Voilà ce qui excite non seulement la jalousie, mais l'indignation & la haine. Car si le favori avoit part aux obligations penibles & rigoureuses des autres sujets ; s'il portoit comme eux le fardeau ; si malgré son élevation, on ne l'épargnoit en rien, dés-là quelque cheri qu'il fust d'ailleurs, sa faveur ne seroit plus un objet d'envie, & nul n'auroit droit de la regarder d'un œil chagrin & d'en murmurer. Or tel est, Chrestiens, le troisieme & dernier caractere de la faveur de saint Jean. Il a esté le disciple bien-aimé, j'en conviens : mais cet avantage & ce titre de bien-aimé ne l'a point dechargé de ce qu'il *Psal. 72.*

y a de plus pesant & de plus severe dans la loy de Jesus-Christ. Au contraire, plus il a eû de distinction entre les autres disciples, plus il a éprouvé les rigueurs de cette loy ; selon qu'il a esté favorisé & consideré de son maistre, il a esté destiné à de plus grands travaux : desorte que cette prerogative dont le Fils de Dieu l'honora, bien loin d'estre un privilege pour luy, ne fut qu'un engagement particulier aux croix & aux souffrances. Et c'est, mes chers Auditeurs, ce que Jesus-Christ voulut faire entendre, lors que la mere de ce saint disciple s'approchant du Sauveur des hommes & l'adorant, elle le pria d'accorder à ses deux fils les deux premieres places de son Royaume, & d'ordonner qu'ils fussent assis l'un à sa droite & l'autre à sa gauche. Cecy est bien remarquable. Que fit Jesus-Christ ? au lieu de contenter la mere, il se mit à instruire les enfants, & à les detromper de leur erreur. Allez, leur dit-il, vous ne sçavez ce que vous demandez, *Nescitis quid petatis.* Vous pensez que ma faveur est semblable à celle des hommes, qui ne se termine qu'à de vaines prosperitez, & qu'on ne recherche que pour estre plus heureux en ce monde : or rien n'est plus opposé à mes maximes. Mais pouvez-vous, leur adjousta le mesme Sauveur, pouvez-vous boire le calice que je

Matth. c. 20.

boiray, & eſtre baptiſez du bapteſme dont je ſeray baptiſé ? *Poteſtis bibere calicem quem ego bibiturus ſum ?* Ce calice plein d'amertume qui m'eſt preparé, ce calice de ma paſſion, pouvez-vous le partager avec moy ? Car j'aime mes élus, mais d'un amour ſolide & fort ; & pour les aimer, je n'en ſuis pas moins diſpoſé à les exercer. Mon calice donc & mon bapteſme, c'eſt à dire mes ſouffrances & ma croix, voilà d'où ma faveur dépend: voyez ſi vous pouvez accepter & accomplir cette condition ; *Poteſtis ?* Et comme ils repondirent qu'ils le pouvoient, *poſſumus ;* quoy-que Jeſus-Chriſt n'euſt rien, ce ſemble, à exiger de plus, & qu'en apparence il duſt eſtre content de leur reſolution, il ne voulut pas neanmoins s'expliquer ſur le poinct de leur demande, ni leur en aſſeûrer l'effet. C'eſt la reflexion de ſaint Gregoire Pape. Il ne leur dit pas pour cela : je vous reçois donc au nombre de mes favoris, vous ſerez donc placez dans mon Royaume, vous y tiendrez donc les premiers rangs : non, il ne leur dit rien de ſemblable ; pourquoy ? parce qu'un tel diſcours euſt ſuſcité contre eux tout le reſte des diſciples encore foibles & imparfaits, & par conſequent ambitieux & jaloux. Il leur dit ſeulement, qu'ils auront part à ſon calice, & qu'ils le boiront ; qu'ils ſeront perſecutez *Ibid.* *Ibid.*

comme luy, calomniez comme luy, sacrifiez
Ibid. & livrez à la mort comme luy : *Calicem quidem meum bibetis.* Parole bien capable de reprimer le murmure des uns, & la cupidité des autres. Je sçais que les Apostres ne laisserent pas de s'élever contre saint
Ibid. Jean & contre son frere ; *Et audientes decem indignati sunt de duobus fratribus :* mais vous scavez aussi la sainte & sage correction que leur fit le Sauveur, lors que leur reprochant sur cela mesme leur grossiereté & leur ignorance dans les choses de Dieu, il leur remonstra que c'estoit ainsi que raisonnoient les partisans du monde ; qu'il n'en seroit pas de mesmes parmi eux, & que l'avantage qu'auroient quelques-uns d'estre en faveur auprés de luy, ne seroit point une grace odieuse, comme la faveur des grands de la terre, parce que celuy qui parmi les siens voudroit estre le premier, devoit s'attendre à devenir le serviteur & l'esclave de tous ; à estre le plus chargé de soins, le plus accablé de travaux, le plus exposé à souffrir & le plus prest à mourir. Divine leçon qui calma bientost les disciples, & qui effaça pour jamais ces impressions & ces sentiments d'envie qu'ils avoient conceûs contre la personne de saint Jean.

Et en effet, Chrestiens, saint Jean qui fut

le favori & le bien-aimé du Fils de Dieu, eſt, à le bien prendre, celuy de tous les Apoſtres qui paſſa par de plus rudes épreuves. On demande s'il a eſté martyr ; & moy je ſoutiens qu'au lieu d'un martyre que les autres ont ſouffert, il en a enduré trois : le premier au calvaire, que j'appelle le martyre de ſon cœur ; le ſecond dans Rome, que nous pouvons regarder comme ſon martyre veritable & réel ; & le troiſieme dans l'exil où il mourut. Que ne ſouffrit-il pas, lors qu'eſtant au pied de la croix, il vit expirer ſon maiſtre, couvert de malédictions & d'opprobres, luy qui bruſloit de zéle pour cet homme-Dieu, luy qui en connoiſſoit tout le merite & toute la ſainteté ? Ah, dit excellemment Origene, il n'eſtoit pas neceſſaire aprés cela, qu'il y euſt pour ſaint Jean une autre eſpece de martyre. Il ne falloit plus pour éprouver ſa foy, ni épées, ni rouës, ni feux ; cela eſtoit bon pour les autres Apoſtres, qui n'avoient pas eſté preſents au cruel ſpectacle du crucifiement de Jeſus-Chriſt. N'ayant pas ſenti comme ſaint Jean ce martyre interieur, il leur en falloit un exterieur, parce que d'une ou d'autre maniere, ils devoient eſtre, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture, les temoins de Jeſus Chriſt mourant. Mais ſaint Jean qui l'avoit eſté au calvaire, eſtoit degagé de

cette obligation : il y avoit satisfait par avance ; & bien loin qu'il eust esté dispensé du martyre, il estoit devenu par là le premier martyr de l'Eglise. Ouy, Chrestiens, martyr de zéle & de charité ; de cette charité qui est l'esprit du martyre mesme, & qui en fait tout le merite. Car, comme raisonne saint Cyprien, ce que nostre Dieu veut de nous, ce qu'il cherche en nous, ce n'est pas
Cypr. nostre sang, mais nostre foy : *Non quærit in nobis sanguinem, sed fidem.* Saint Jean par l'excés de sa douleur en voyant Jesus-Christ crucifié, luy avoit déja rendu le temoignage de sa foy ; c'estoit assez : Jesus-Christ ne demandoit plus le temoignage de son sang.

Mais je me trompe : le martyre du sang n'a pas manqué à saint Jean, non plus que celuy du cœur. L'Eglise authorisée de la tradition, nous l'apprend bien, lors qu'elle celebre le jour bienheureux, où ce zelé disciple combattant à Rome pour le nom de son Dieu, souffrit devant la Porte Latine. Quel tourment, si nous en croyons Tertullien & le recit qu'il nous en fait ! un corps vivant plongé peu à peu dans l'huile boüillante. Cette seule idée ne vous saisit-elle pas d'horreur ? J'advouë que saint Jean fortifié d'une grace extraordinaire, eût la vertu de resister à ce supplice, & que Dieu par le mi-

racle le plus authentique l'y conſerva : mais ſuivant le cardinal Pierre Damien, ce miracle fut un miracle de rigueur ; un miracle que Dieu opera pour mettre ſaint Jean en eſtat de ſouffrir, & plus long-temps, & plus vivement ; un miracle pour luy faire boire à plus longs traits le calice qui luy avoit eſté preſenté, & qu'il avoit accepté ; un miracle plus affreux que la mort meſme. Car voilà, Chreſtiens, ſi je puis ainſi m'exprimer, les miracles de la faveur de Jeſus-Chriſt. Miracles que ſaint Pierre ne comprennoit pas, quand Jeſus-Chriſt luy diſoit, parlant de Jean : que vous importe, ſi je veux que celuy-cy demeure juſqu'à ce que je vienne ? *Si eum volo manere donec veniam, quid ad te ?* Joann. c. 21. La conſequence qu'en tira ſaint Pierre, fut que Jean, par un privilege particulier, ne mourroit point : mais adjouſte ſaint Jean luy-meſme, ce n'eſtoit pas ce qu'avoit dit le Sauveur. Il avoit ſeulement marqué que Jean ne mourroit pas comme les autres, d'un court & ſimple martyre ; mais qu'il leur devoit ſurvivre, pour accomplir un troiſieme genre de martyre à quoy Dieu l'avoit reſervé. Quel eſt-il ce dernier martyre ? c'eſt, Chreſtiens, le rigoureux exil où noſtre Apoſtre eût tant de perſecutions à eſſuyer, tant de calamitez & de miſeres : ſe trouvant relegué dans une iſle deſerte, ſepa-

ré de son Eglise, arraché d'entre les bras de ses disciples, sans consolation de la part des hommes, sans soutien, & destitué enfin de tout secours dans une extresme vieillesse & jusqu'au moment de sa mort.

Voilà comment saint Jean fut traité, & voilà quel fut son partage. C'est donc une erreur d'en prétendre une autre; & l'illusion la plus grossiere est de nous promettre, que plus nous aurons part aux bonnes graces de nostre Dieu, plus nous serons exempts de souffrir. Dire, je suis aimé de Dieu, donc j'ay droit de luy demander une vie heureuse & tranquille: ou dire au contraire, ma vie est pleine de souffrances, donc je ne suis pas aimé de Dieu; raisonnement d'infidelle & de payen. Cela pourroit convenir au judaïsme, où l'on mesuroit les faveurs de Dieu par les benedictions temporelles. Mais dans le christianisme les choses ont changé de face, & Dieu s'en est hautement declaré. Depuis l'establissement de la loy de grace, plus de privileges pour les élus du Seigneur à l'égard des biens de ce monde; plus d'exemptions pour eux ni de dispenses à l'égard des croix de cette vie. Pourquoy cela? ah! mes Freres, repond saint Augustin, y a-t-il rien de plus juste? le bien-aimé du Pere ayant souffert, estoit-il de l'ordre que les bien-aimez du Fils ne souffrissent pas? Jesus-

Christ, le predestiné par excellence, ayant esté un homme de douleurs, estoit-il raisonnable qu'il y eust aprés luy des predestinez d'un caractere different ? Il est donc pour vous & pour moy d'une absoluë necessité que nous beuvions le calice du Fils de Dieu. Mais le secret est que nous le beuvions comme ses favoris, & c'est ce que nous n'entendons pas ; c'est ce que n'entendoit pas saint Jean luy-mesme, quand Jesus-Christ luy demandoit, *Potestis bibere calicem ?* Mais qu'il le conçeût bien dans la suite, en souffrant les trois genres de martyre dont je viens de vous parler ! Tous les jours, Chrestiens, nous beuvons malgré nous & sans y penser, le calice du Sauveur : tant de disgraces qui nous arrivent, tant d'injustices qu'on nous fait, tant de persecutions qu'on nous suscite, tant de chagrins que nous avons à devorer, tant d'humiliations, de contradictions, de traverses, tant d'infirmitez, de maladies, mille autres peines que nous ne pouvons éviter, c'est pour nous la portion de ce calice que Dieu nous a preparée. Nous avalons tout cela, permettez-moy d'user de cette expression, & de quelque maniere que ce soit, nous le digerons. Mais parce que nous ne le considerons pas comme une partie du calice de nostre Dieu, de là vient que ce calice n'est point pour nous un calice de salut ; &

c'eſt en quoy noſtre condition eſt deplorable : de ce que beuvant tous les jours ce calice ſi amer, nous n'avons pas encore appris à le boire comme il faut ; c'eſt à dire à le boire, non ſeulement ſans impatience & ſans murmure, non ſeulement avec un eſprit de ſoumiſſion & de reſignation, mais avec joye & avec action de graces : de ce que nous ne ſçavons pas encore faire volontairement & utilement, ce que nous faiſons à toute heure par neceſſité & ſans fruit. S'il dépendoit de nous, ou d'accepter, ou de refuſer ce calice, & que la choſe fuſt à noſtre choix, peut-eſtre faudroit-il des raiſons, & meſmes des raiſons fortes, pour nous reſoudre à le prendre. Mais la loy eſt portée ; elle eſt generale, elle eſt indiſpenſable : en ſorte que ſi nous ne beuvons ce calice d'une façon, nous le boirons de l'autre ; ſi nous ne le beuvons en favoris, nous le boirons en eſclaves ; ſi, comme parle l'Ecriture, nous n'en beuvons le vin, qui eſt pour les juſtes & pour les predeſtinez, nous en boirons la lie qui eſt pour les pecheurs & les reprouvez. Ne ſommes-nous donc pas bien à plaindre de perdre tout l'avantage que nous pouvons retirer d'un calice ſi precieux ; & d'en gouſter tout le fiel & toute l'amertume, ſans en éprouver la douceur ?

Voilà, Chreſtiens, la grande leçon dont

nous avons si souvent besoin dans le monde. Voilà dans les souffrances de la vie quelle doit estre nostre plus solide consolation : de penser que ce sont des faveurs de Dieu, qu'elles ont de quoy nous rendre agreables à Dieu & les élus de Dieu ; que la predestination & le salut y sont attachez, & qu'on ne peut autrement parvenir à l'heritage des enfants de Dieu. Gravez profondément ces maximes dans vos esprits & dans vos cœurs. Elles vous formeront, non point précisément à souffrir (car où est l'homme sur la terre qui ne souffre pas) mais à souffrir chrestiennement & saintement. Le pouvez-vous ? c'est la question que vous fait icy le Sauveur du monde aprés l'avoir faite à saint Jean : le pouvez-vous, & le voulez-vous ? *Potestis ?* Ah ! Seigneur, nous vous repondrons avec toute la confiance que vostre grace nous inspire : ouy, nous le pouvons, & nous nous y engageons, *Possumus.* Nous ne le pouvons de nous-mesmes, mais nous le pouvons avec vous & par vous. Nous le pouvons, parce que vous l'avez pû avant nous ; & qu'en le faisant, vous nous en avez communiqué le pouvoir. Daignez encore nous en donner le courage, afin que nous en recevions un jour la recompense éternelle, où nous conduise, &c.

SERMON
POUR LA FESTE DE Ste GENEVIE'VE.

Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia ; & ignobilia mundi & contemptibilia elegit Deus, & ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret.

Dieu a choisi ce qu'il y avoit de plus foible dans le monde, pour confondre les forts ; & il a pris ce qu'il y avoit de moins noble & de plus mépriſable, meſmes les choſes qui ne ſont point, pour détruire celles qui ſont. Dans la premiere épiſtre aux Corinthiens, chap. 1.

TEL eſt, Chreſtiens, l'ordre de la divine providence ; & c'eſt ainſi que noſtre Dieu prend plaiſir à faire éclater ſa grandeur ſouveraine & ſa toute-puiſſante vertu. Si pour operer de grandes choſes, il ne choiſiſſoit que de grands ſujets, on pourroit attribüer ſes merveilleux ouvrages, ou à la ſageſſe, ou à l'opulence, ou au pouvoir & à la force des miniſtres qu'il y auroit em-

ployez Mais, dit l'Apostre des gentils, afin que nul homme n'ait de quoy s'enfler d'une fausse gloire devant le Seigneur, ce ne sont communément, ni les sages selon la chair, ni les riches, ni les puissants, ni les nobles qu'il fait servir à l'execution de ses desseins : il prend au contraire ce qu'il y a de plus petit pour confondre toutes les puissances humaines, & suivant l'expression de l'Apostre, il va chercher jusques dans le néant, ceux qu'il veut élever au-dessus de toutes les grandeurs de la terre : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia ; & ignobilia mundi & contemptibilia elegit Deus, & ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret.* Pensée bien humiliante pour les uns, & bien consolante pour les autres. Bien humiliante pour vous, Grands du siecle : tout cet éclat qui vous environne, cette authorité, cette élevation, cette pompe, qui vous distinguent à nos yeux, ce n'est point là ce qui attire sur vous les yeux de Dieu : que dis-je ? c'est mesmes, selon les regles ordinaires de sa conduite, ce qu'il rejette, quand il veut operer par le ministere des hommes ses plus étonnantes merveilles. Mais au mesme temps, pensée bien consolante pour vous, pauvres ; pour vous que vostre condition a placez aux derniers rangs ; pour vous que l'obscurité de vostre origine, que la foiblesse

ſe de vos lumieres rend, ce ſemble, incapables de tout. Prenez confiance : plus vous eſtes mépriſables dans l'opinion du monde, plus Dieu aime à vous glorifier, & à ſe glorifier luy-meſme en vous : *Infirma mundi elegit Deus.* En voicy, mes chers Auditeurs, un bel exemple : c'eſt celuy de l'illuſtre & ſainte Patrone dont nous ſolemniſons la feſte, & dont j'ay à faire le panegyrique. Qu'eſtoit-ce, ſelon le monde, que Geneviéve ? une fille ſimple & dépourveûë de toutes les lumieres de la ſcience ; une fille foible & ſans pouvoir ; une bergere réduite, ou par ſa naiſſance, ou par la chute de ſa famille, au plus bas eſtat. Mais en trois mots, qui comprennent trois grands miracles, & qui vont partager d'abord ce diſcours, je vous feray voir la ſimplicité de Geneviéve, plus éclairée que toute la ſageſſe du monde, c'eſt la premiere partie ; la foibleſſe de Geneviéve plus puiſſante que toute la force du monde, c'eſt la ſeconde partie ; & ſi je puis parler de la ſorte, la baſſeſſe de Geneviéve, plus honorée que toute la grandeur du monde, c'eſt la troiſieme partie. Quel fonds, Chreſtiens, de reflexions & de morale ! Menageons tout le temps neceſſaire pour le creuſer, & pour en tirer d'utiles & de ſalutaires leçons, aprés que nous aurons demandé le ſecours du ciel par l'interceſſion de Marie. *Ave Maria.*

DIeu ſeul, Chreſtiens, eſt le Pere des lumieres, & une creature ne peut eſtre veritablement éclairée, qu'autant qu'elle s'approche de Dieu, & que Dieu ſe communique à elle. Tel fut auſſi le grand principe de l'éminente ſageſſe qui parut dans la conduite de l'illuſtre & glorieuſe Geneviéve. C'eſtoit une ſimple fille, il eſt vray ; mais par un merveilleux effet de la grace, cette ſimple fille trouva le moyen de s'unir à Dieu, dés l'inſtant qu'elle fut capable de le connoiſtre ; & Dieu reciproquement prit plaiſir à repandre ſur elle la plenitude de ſes dons & de ſon eſprit. Voilà ce qui a relevé ſa ſimplicité, & ce qui luy a donné, dans l'opinion meſme des hommes, cet aſcendant admirable au-deſſus de toute la prudence du ſiecle. I. PARTIE.

Il falloit bien que Geneviéve, toute ignorante & toute groſſiere qu'elle eſtoit d'ailleurs, euſt de hautes idées de Dieu, puiſque dés ſa premiere jeuneſſe, elle ſe dévoüa à luy de la maniere la plus parfaite. Ce fut peu pour elle de dépendre de Dieu comme ſujette ; elle voulut luy appartenir comme épouſe. Comprenant que celuy qu'elle ſervoit, eſtoit un pur eſprit ; pour contracter avec luy une ſainte alliance, elle fit un divorce éternel avec la chair. Sçachant que par un amour ſpecial de la virginité, il s'eſ-

toit fait le Fils d'une vierge ; elle forma, pour le concevoir dans son cœur, le dessein de demeurer vierge ; & pour l'estre avec plus de merite, elle voulut l'estre par engagement, par vœu, par une profession solemnelle. Car elle estoit dés-lors instruite & bien persuadée de cette theologie de saint Paul, que quiconque se lie à Dieu, devient un mesme esprit avec luy ; & elle n'ignoroit pas qu'une vierge dans le christianisme, je dis une vierge par choix & par estat, est autant élevée au-dessus du reste des fidelles, qu'une épouse de Dieu l'est au-dessus des serviteurs, ou pour m'exprimer encore comme l'Apostre, au-dessus des domestiques de Dieu. C'est dans ces sentiments que Geneviéve voüe à Dieu sa virginité, & qu'elle luy fait tout à la fois le sacrifice de son corps & de son ame ; ne voulant plus disposer de l'un ni de l'autre, mesmes legitimement ; renonçant avec joye à sa liberté, dans une chose où elle trouve un souverain bonheur à n'avoir plus de liberté ; & adjoustant aux obligations communes de son bapteſme, celle qui devoit luy tenir lieu d'un second bapteſme, puisque selon saint Cyprien, l'obligation des vierges est une espece de sacrement qui met dans elles le comble & la perfection au sacrement de la foy.

Mais admirons, mes chers Auditeurs,

l'ordre qu'elle obſerve en tout cela. Le ſaint Eſprit dans les proverbes, dit que la ſimplicité des juſtes eſt la regle ſeûre & infaillible dont Dieu les a pourveûs, pour les diriger dans leurs entrepriſes & dans leurs actions. Or c'eſt icy que vous allez voir l'accompliſſement de ces paroles de l'Ecriture : *Juſtorum ſimplicitas diriget illos.* Geneviéve formoit un deſſein dont les ſuites eſtoient à craindre, non ſeulement pour tout le cours de ſa vie, mais pour ſon ſalut & ſa predeſtination. Que fait-elle ? parce qu'elle eſt humble, elle ne s'en fie pas à elle-meſme ; & parce qu'elle eſt docile, elle évite cet écüeil dangereux du propre ſens & de l'amour propre, qui fait faire tous les jours aux ſages du monde tant de fauſſes demarches, & qui detourne ſi ſouvent de la voye du ciel, ceux qui croyent la bien connoiſtre & y marcher. Pour ne pas s'engager meſmes à Dieu par un autre mouvement que celuy de Dieu, Geneviéve conſulte les oracles par qui Dieu s'explique. Elle traite avec les Prelats de l'Egliſe, qui ſont les interpretes de Dieu & de ſes volontez. Deux grands Eveſques qui vivoient alors, celuy d'Auxerre & celuy de Troyes, paſſant par Nanterre, ſa patrie & le lieu de ſa demeure, elle va ſe jetter à leurs pieds, elle leur ouvre ſon cœur, elle écoute leurs avis ; & parce qu'elle reconnoiſt que

Proverb. c. 11.

c'eſt Dieu qui l'appelle, elle s'oblige à ſuivre une ſi ſainte vocation. Non ſeulement elle s'y oblige, mais elle accomplit fidellement ce qu'elle a promis ; & quelques années d'épreuve écoulées, elle fait entre les mains de l'Eveſque de Chartres, ce qu'elle avoit déja fait dans l'interieur de ſon ame, je veux dire le ſacré vœu d'une perpetuelle virginité : n'agiſſant que par conſeil, que par eſprit d'obeïſſance, que par ce principe de ſoumiſſion qui faiſoit ſouhaiter à ſaint Bernard d'avoir cent paſteurs pour veiller ſur luy, bien-loin d'affecter, comme on l'affecte ſouvent dans le monde, de n'en avoir aucun. Belle leçon, Chreſtiens, qui nous apprend à chercher & à diſcerner les voyes de Dieu, ſur-tout quand il s'agit de vocation & d'eſtat, où tous les égaremens ont des conſequences ſi terribles, & en quelque maniere ſi irreparables pour le ſalut. Inſtruction neceſſaire pour noſtre ſiecle, où l'eſprit de direction abonde, quoy-qu'en meſme temps il ſoit ſi rare ; où tant de gens s'ingerent d'en donner des regles, & où ſi peu de perſonnes les veulent recevoir ; où chacun a le talent de gouverner & de conduire, & où l'on en voit ſi peu qui ayent le talent de ſe ſoumettre & d'obéïr. Mais exemple plus important encore de cet attachement inviolable que nous devons avoir à la conduite de

l'Egliſe, hors de laquelle, comme diſoit ſaint Jeroſme, nos vertus meſmes ne ſont plus des vertus; la virginité n'eſt qu'un phantoſme, le zéle qu'une illuſion, & tout ce que nous faiſons pour Dieu ſe trouve perdu & diſſipé.

L'élement des vierges, & des ames devoüées à Jeſus-Chriſt en qualité de ſes épouſes, c'eſt la retraite & la ſeparation du monde. Auſſi eſt-ce le parti que Geneviéve choiſit. Car d'aimer à voir le monde, & à en eſtre veüë, & prétendre cependant pouvoir repondre à Dieu de ſoy-meſme: vouloir eſtre de l'intrigue, entrer dans les divertiſſements, avoir part aux belles converſations; & quelque idée de pieté que l'on ſe propoſe, ſe reſerver toûjours le droit d'un certain commerce avec le monde; en uſer, dis-je, de la ſorte, & croire alors pouvoir garder ce threſor que nous portons dans nos corps, comme dans des vaſes de terre, j'entends le threſor d'une pureté ſans tache, c'eſt ce que la prudence du ſiecle a de tout temps preſumé de faire, mais c'eſt ce que la ſimplicité de Geneviéve, plus clair-voyante & plus penetrante, traita d'eſperance chimerique, & ce qui ne luy parut pas poſſible. Dés le moment qu'elle fit ſon vœu, elle ſe couvrit du ſaint voile qui diſtinguoit ces predeſtinées & ces éluës que ſaint Cyprien appelle

la plus noble portion du troupeau de Jesus-Christ. Il ne luy fallut point de predicateur pour renoncer à tous ces vains ornements, qui corrompent l'innocence des filles du siecle, & qui servent d'amorce à la cupidité & à la passion. Sans étude & sans lecture, elle connut qu'elle devoit faire le sacrifice de toutes les vanitez humaines. Une croix apportée du ciel par le ministere d'un Ange, & qui luy fut presentée par saint Germain, luy tint lieu desormais de tout ce que l'envie de paroistre luy eust fait ambitionner, si c'eust esté une fille mondaine : & la maniere simple dont elle traitoit avec Dieu, sans disputer ses droits contre luy, & sans raisonner inutilement sur la rigueur du precepte, luy fit prendre des decisions plus exactes que celles de la theologie la plus severe. Or si nous agissions, Chrestiens, dans le mesme esprit, c'est ainsi que nous ferions voir en nous les fruits d'une sincere & veritable reformation de mœurs. Car si les predicateurs de l'Evangile gagnent si peu à vous remonstrer ces veritez importantes ; si malgré tous leurs discours, vous demeurez encore aussi attachez à je ne sçais combien d'amusements & de bagatelles du monde corrompu ; si, par exemple, on peut dire à la honte de nostre religion, que les dames chrestiennes sont maintenant plus payennes

que les payennes mesmes, en ce qui regarde l'immodestie & le luxe de leurs habits ; si la licence & le desordre sur mille autres poincts croissent tous les jours, ce n'est, mes chers Auditeurs, que parce que nous voulons nous persuader qu'il y a là-dessus un devoir du monde qui nous authorise ; ce n'est que parce que nous nous flattons de scavoir bien accorder des choses que tous les Saints ont jugées incompatibles, & sauver l'essentiel du christianisme au milieu de tout ce qui le détruit : enfin, ce n'est que parce que nous devenons ingenieux à nous aveugler nous mesmes ; & qu'au lieu de nous étudier à cette bienheureuse simplicité, qui fut toute la science de Geneviéve, nous opposons à l'esprit de Dieu les fausses maximes d'un esprit mondain qui nous perd.

Que fait de plus cette sainte fille ? apprenez-le : pour conserver le merite de sa virginité, elle s'engage par estat & par profession de vie, aux employs les plus bas de la charité & de l'humilité. Car d'estre vierge & d'estre superbe, elle sçait que c'est un monstre aux yeux de Dieu ; elle sçait, sans que saint Augustin le luy ait appris, qu'autant qu'une vierge humble est preferable selon l'Evangile à une femme honneste dans le mariage, autant une femme humble dans le mariage, merite-t-elle la preference sur

une vierge orgüeilleuſe. C'eſt pour cela qu'elle s'humilie ; & que par un rare exemple de ſageſſe, elle ſe réduit à la condition de ſervante ; c'eſt pour cela qu'elle s'attache à une maiſtreſſe faſcheuſe, dont elle ſupporte les mauvais traitements & à qui elle obéït avec une patience & une douceur digne de l'admiration des Anges ; & c'eſt par là meſme auſſi qu'elle évite le reproche que ſaint Auguſtin faiſoit à une vierge chreſtienne : *O tu, virgo Dei, nubere noluiſti, quod licebat ; & extollis te, quod non licet.* O ame inſenſée, que faites-vous ? vous n'avez pas voulu vous allier à un époux de la terre, ce que la loy de Dieu vous permettoit ; & vous vous élevez par une fauſſe & vaine gloire, ce que la loy ne vous permet pas.

Auguſt.

Mais pourquoy Geneviéve adjouſte-t-elle à ces exercices d'humilité, une ſi grande auſterité de vie ? pourquoy ſe condamne-t-elle à des jeuſnes ſi continuels, & fait-elle de ſon corps une victime de penitence ? c'eſtoit une ſainte, en qui le peché n'avoit jamais regné ; c'eſtoit une ame pure, en qui la grace du bapteſme s'eſtoit maintenuë : pourquoy donc ſe traiter ſi rigoureuſement elle-meſme ? Ah ! Chreſtiens, c'eſt un myſtere que la prudence de la chair ignore, mais qu'il plût encore à Dieu de réveler à la ſimplicité de Geneviéve. Elle eſtoit vierge ; mais elle

elle avoit à preſerver ſa virginité du plus contagieux de tous les maux, qui eſt la molleſſe des ſens. Elle eſtoit ſainte ; mais elle avoit un corps naturellement corps de peché, dont elle devoit faire, comme dit ſaint Paul, une hoſtie vivante. Elle eſtoit ſoumiſe à Dieu ; mais elle avoit une chair rebelle qu'il falloit dompter & aſſujettir à l'eſprit. Voilà ce qui luy fit oublier qu'elle eſtoit innocente, pour embraſſer la vie d'une penitente. Le monde ne raiſonne pas ainſi ; mais je vous l'ay dit, la grande ſageſſe de Geneviéve eſt de raiſonner tout autrement que le monde. Le monde, quoy-que criminel, prétend avoir droit de vivre dans les delices ; & Geneviéve, quoy-que juſte, ſe fait une loy de vivre dans la pratique de la mortification. Excellente pratique, par où elle ſe diſpoſe aux communications les plus ſublimes qu'une creature ait peut-eſtre jamais eûës avec Dieu. Nous avons peine à le comprendre ; mais c'eſt la merveille de la grace. Une fille ſans inſtruction & ſans lettres, telle qu'eſtoit Geneviéve, parle neanmoins de Dieu comme un Ange du ciel. Elle ne ſçait rien ; & l'onction qu'elle a receûë d'en-haut, luy enſeigne toutes choſes. Elle demeure ſur la terre & dans ce lieu d'exil ; mais toute ſa converſation eſt parmi les bienheureux & dans le ſejour de

la gloire. Tandis que les doctes peuvent à peine s'occuper une heure dans l'oraiſon, elle y paſſe les jours & les nuits. La veüe de ſon troupeau, l'aſpect des campagnes, tout ce qui ſe preſente à elle, luy fait connoiſtre Dieu, & l'éleve à Dieu. C'eſt une fleur champeſtre, que la main des hommes a peu cultivée ; mais qui expoſée aux rayons du ſoleil de juſtice, en tire tout cet éclat dont brillent les juſtes, & toute cette bonne odeur de Jeſus-Chriſt dont parle ſaint Paul. Tant d'explications, de leçons, de diſcours, de livres, ne ſervent ſouvent qu'à nous confondre. Geneviéve ſans tous ces ſecours, decouvre ce qu'il y a dans Dieu de plus profond & de plus caché, pourquoy ? parce que noſtre Dieu, dit Salomon, ſe plaiſt à parler aux ſimples : *Et cum ſimplicibus ſermocinatio ejus.* De là ces extaſes qui la raviſſent hors d'elle-meſme, & ces viſions celeſtes dont elle eſt éclairée. Ce ſont des myſteres impenetrables pour nous, & des ſecrets qu'il ne luy eſtoit pas plus permis qu'à l'Apoſtre de nous reveler : *Arcana verba quæ non licet homini loqui.* Graces ſingulieres & faveurs divines d'autant moins ſuſpectes, que jamais elles ne produiſirent dans cette ame ſolidement humble, ni eſprit d'orgüeil & de ſuffiſance, ni eſprit de cenſure & d'une reforme

Proverb. c. 3.

2. Cor. c. 12.

outrée, ni esprit de singularité & de distinction, mais modestie & reserve, mais soumission & obeïssance, mais charité & douceur, mais discretion la plus parfaite & prudence la plus consommée. De là ce don de discerner les esprits, de demesler l'illusion & la verité, les voyes detournées & les voyes droites, les fausses inspirations de l'Ange de tenebres & la vraye lumiere de Dieu; en sorte que de toutes parts on accourt à elle, qu'elle est consultée comme l'oracle, & que les maistres mesmes les plus éclairez ne rougissent point d'estre ses disciples, de recevoir ses conseils & de les suivre. De là cette confiance avec laquelle on luy donne la conduite des vierges & le soin des veuves, pour les preserver des pieges du monde, pour leur inspirer l'amour de la retraite, pour les former aux exercices de la pieté chrestienne, pour les instruire de tous leurs devoirs & pour les leur faire pratiquer. Sainte école où Dieu luy-mesme preside, parce que c'est, si j'ose parler de la sorte, l'école de la simplicité Evangelique.

Mais, Chrestiens, qu'oppose le monde à cette simplicité tant recommandée dans l'Ecriture, & maintenant si peu connuë dans le christianisme? une fausse sagesse que Dieu réprouve. On veut rafiner sur

tout, & jusques sur la devotion. On se dégouste de ces anciennes pratiques, autrefois si venerables parmi nos Peres, & de nos jours regardées par des esprits presomptueux & remplis d'eux-mesmes, comme de frivoles amusements. On veut de nouvelles routes pour aller à Dieu, de nouvelles methodes pour s'entretenir avec Dieu, de nouvelles prieres pour celebrer les grandeurs de Dieu. On veut qu'une prétenduë raison soit la regle de toute nostre perfection ; & tout ce qui peut en quelque maniere se ressentir de cette candeur & de cette pieuse innocence, par où tant d'ames avant nous se sont élevées & distinguées, on le met au rang des superstitions populaires & on le rejette avec mépris ? Toutefois, mes chers Auditeurs, comment le Sage nous apprend-il à chercher Dieu ? dans la simplicité de nostre cœur : *In simplicitate cordis quærite illum.* De quoy Job est-il loüé par l'esprit mesme de Dieu ? de sa simplicité : *Et erat vir ille simplex & rectus.* Par quel moyen Daniel merita-t-il la protection de Dieu ? par sa simplicité : *Daniel in simplicitate sua liberatus est.* Je scais ce que le monde en pense, que c'est une vertu toute contraire à ses maximes, qu'il en fait le sujet ordinaire de ses railleries : mais malgré tout ce qu'en

Sap. c. 1.
Job. c. 1.
1. Mach. c. 2.

penſe le monde, malgré tout ce qu'il en dit & ce qu'il en dira, il me ſuffit, mon Dieu, de ſcavoir, comme voſtre prophete, que vous aimez cette bienheureuſe ſimplicité ; *Scio quod ſimplicitatem diligas :* & c'eſt aſſez pour moy que vous en connoiſſiez le prix ; *Sciat Deus ſimplicitatem meam.* 1. Paral. c. 29. Job. c. 31.

Voilà, mes Freres, ce qui doit nous affermir dans le droit chemin de la juſtice chreſtienne, & ce qui nous y doit faire marcher avec aſſeûrance. Le monde parlera, le monde rira ; de faux ſages viendront nous dire, ce que la femme de Job diſoit à ſon époux : *Adhuc permanes in ſimplicitate tua ?* Hé quoy, vous vous arreſtez à ces bagatelles ? vous vous laiſſez aller à ces ſcrupules ; & dans un ſiecle comme celuy-cy, vous prenez garde à ſi peu de choſe ? quelle ſimplicité & quelle folie ! On nous le dira, mais nous repondrons : ouy, dans un ſiecle ſi depravé je m'attacheray à mon devoir, j'iray teſte levée, & je feray gloire de ma ſimplicité. J'y vivray, & j'y mourray dans cette ſimplicité de la foy, dans cette ſimplicité de l'eſperance, dans cette ſimplicité de la charité de Dieu & de la charité du prochain, dans cette ſimplicité d'une conduite équitable, humble, modeſte, deſintereſſée, ſans détours, ſans arti- Job. c. 2.

fices, sans intrigues. Par là j'engageray Dieu à me conduire luy-mesme ; & avec un tel guide je ne craindray point de m'égarer : *Qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter.*

Proverb. 6. 10.

Voulez-vous en effet, Chrestiens, que Dieu repande sur vous ses lumieres, avec la mesme abondance qu'il les repandit sur Geneviéve ? voicy pour cela quatre regles que je vous propose, & que me fournit l'exemple de cette sainte vierge. Premiere regle : suivre le conseil de ceux que Dieu a establis dans son Eglise, pour estre les pasteurs de vos ames & pour vous diriger dans les voyes du salut. Ne rien entreprendre d'important, & où vostre conscience se trouve en quelque peril, sans les consulter. Aller à eux comme à la source des graces, & les écouter comme Dieu mesme ; leur ouvrir vostre cœur, & leur exposer simplement & avec confiance vos sentiments, vos desirs, vos bonnes & vos mauvaises dispositions. Prendre là-dessus leurs avis ; & quelques veûës contraires qui vous puissent survenir à l'esprit, les tenir pour suspectes & les dépoſer, si ce n'est que vous eussiez d'ailleurs une évidence absoluë de l'erreur où l'on vous conduit & de l'égarement où l'on vous jette. Suivant une telle maxime & la suivant de

bonne foy, vous agirez seûrement : car Dieu est fidelle, dit l'Apostre, & puisqu'il vous envoye à ses ministres, il est alors engagé par sa providence à les éclairer eux-mesmes, à leur inspirer ce qui vous convient, & à leur mettre pour vous dans la bouche des paroles de vie. Je vais plus loin, & pour vostre consolation, j'ose dire que si quelquefois ils se trompoient, ou Dieu feroit un miracle pour suppléer à leur défaut & pour vous redresser, ou que jamais il ne vous imputeroit une illusion dont vous n'avez pas esté l'autheur, & dont vous n'avez pû moralement vous preserver.

Seconde regle : fuir le monde & ce que vous scavez estre dans le commerce du monde, ou pernicieux, ou seulement mesmes dangereux. Je ne prétends pas que tous doivent se renfermer dans le cloistre, & se cacher dans la solitude. Dieu dans le monde a ses serviteurs sur qui il fait reposer son esprit, à qui il fait entendre sa voix, & qu'il comble des thresors de sa misericorde. Mais pour gouster ces divines communications, il faut qu'ils soient au milieu du monde sans estre du monde : c'est à dire, il faut qu'ils vivent separez au-moins d'un certain monde, d'un monde corrompu où le libertinage regne, d'un

monde mediſant où le prochain eſt attaqué ; d'un monde volage où l'eſprit ſe diſſipe, où toute l'onction de la pieté ſe deſſéche, où l'on ne peut éviter mille ſcandales, legers, il eſt vray, mais dont la conſcience eſt toûjours bleſſée. Il faut que ſe réduiſant à la ſimplicité d'une vie retirée, s'éloignant du tumulte & du bruit, renonçant aux vanitez & aux pompes humaines, uniquement attentifs à écouter Dieu, ils luy preparent ainſi & leurs eſprits & leurs cœurs. Telle fut la prudence de Geneviéve, de cette fille ſi ſimple ſelon le monde ; mais ſelon Dieu, ſi ſage & ſi bien inſtruite des myſteres de la grace & des diſpoſitions qu'elle demande.

Troiſieme regle : s'addonner à la pratique des bonnes œuvres & ſur-tout des œuvres de charité & d'humilité, en faire toute ſon étude, & y borner toute ſa ſcience. Et pendant que les eſprits curieux s'arreſtent à raiſonner ſur les ſecrets de la predeſtination divine ; pendant qu'ils en diſputent avec chaleur, & qu'ils entrent ſans ceſſe là-deſſus en de longues & d'éternelles conteſtations, s'en tenir ſimplement, mais ſolidement, à cette courte deciſion du Prince des Apoſtres : *Quapropter, Fratres, magis ſatagite, ut per bona opera certam veſtram electionem faciatis :* point tant de

2. Petr. c. 1.

discours, mes Freres, point tant de controverses & de subtilitez; vous avez la loy, pratiquez-là; vous avez tous vos devoirs marquez, observez-les; vous avez parmi vous des pauvres & des malades, prenez soin de les assister: soyez charitables, soyez humbles, soyez soumis, soyez patients, vigilants, fervents. C'est là tout ce qu'il vous importe de sçavoir, & dés que vous le sçaurez bien, vous en sçaurez plus que ne peuvent vous en apprendre, dans leurs questions curieuses & souvent peu utiles, tous les philosophes & les theologiens: pourquoy? non seulement parce que c'est en cela qu'est renfermée toute la science du salut; mais parce que Dieu qui se decouvre aux ames fidelles & humbles, se fera luy-mesme sur tout le reste vostre maistre, & vous donnera des connoissances où la plus sublime theologie ne peut atteindre.

Quatrieme & derniere regle: adjouster à la pratique des bonnes œuvres, l'austerité de la penitence; & comme vostre vie, mes chers Auditeurs, est déja par elle-mesme une penitence continuelle, puisqu'elle est remplie de souffrances, les prendre ces peines & ces afflictions de la vie, avec un esprit chrestien, avec un esprit soumis, en un mot avec un esprit penitent. Voilà par où vous purifierez vostre cœur, en vous

acquittant devant Dieu de toutes vos dettes ; & où Dieu fait-il plus volontiers sa demeure, que dans les cœurs purs ? Ainsi quelque dépouveûs que vous puissiez estre de toute autre lumiere, la lumiere de Dieu vous conduira, vous touchera, vous élevera. Il ne luy faudra point de dispositions naturelles ; il ne sera point necessaire que vous soyez de ces grands genies que le monde admire, & à qui le monde donne un si vain encens. Sans cette doctrine qui enfle ; sans estre capables par la superiorité de vos veûës ou la profondeur de vos raisonnements, de penetrer les secrets de la nature les plus cachez, d'éclaircir les questions de l'école les plus épineuses & les plus obscures, de former de hautes entrepriſes & de gouverner les Estats, vous serez capables dans la ferveur de la priere de recevoir les dons de Dieu, & d'avoir avec luy le commerce le plus sacré, le plus étroit, le plus sensible, le plus touchant. Vous l'avez veû dans l'exemple de vostre illustre Patrone. Mais si la simplicité de Geneviéve a esté plus éclairée que toute la sagesse du monde, je puis dire encore que sa foiblesse a esté plus forte que toute la puissance du monde : c'est la seconde partie.

JE l'ay dit d'abord, Chreſtiens, & je dois icy le redire : c'eſt le propre de Dieu de ſe ſervir d'inſtruments foibles, & ſouvent meſmes des plus foibles, pour les plus grands ouvrages de ſa puiſſance ; & quand Caſſiodore veut faire l'éloge de cette vertu ſouveraine & ſans bornes que nous reconnoiſſons en Dieu, & qui eſt un de ſes premiers attributs, il ne croit pas en pouvoir donner une plus haute idée que de s'écrier en s'addreſſant à Jeſus-Chriſt : ô, Seigneur, qui peut douter que vous ne ſoyez un Dieu, & un Dieu tout-puiſſant, puiſque dans voſtre ſainte humanité, & enſuite dans la perſonne de vos ſerviteurs, vous avez rendu les foibleſſes & les miſeres meſmes toute-puiſſantes ? *O verè omnipotens, qui ipſas miſerias feciſti potentes !* Auſſi eſt-ce pour cela que Dieu tant de fois a fait des coups extraordinaires, a operé des miracles, a triomphé de ſes ennemis, non par ſa main, mais par la main d'une femme. Eſt-il queſtion de dompter l'orgüeil d'un Holophernes ? il ſuſcite une Judith. Faut-il défaire des armées nombreuſes & les mettre en fuite ? il y employe une Debora. Veut-il ſauver tout ſon peuple, dont on a conjuré la ruine ? il ne luy faut qu'une Eſther. Mais voicy, Chreſtiens, quelque cho-

II. PARTIE.

Caſſiod.

ſe de plus ſurprenant & qui marque mieux la force de noſtre Dieu. Car aprés-tout ces femmes dont nous parle l'Ecriture, & dont les faits heroïques ont eſté ſi hautement loüez par le ſaint Eprit, c'eſtoient des femmes diſtinguées, des Princeſſes meſmes & des Reynes, des ſujets recommandables ſelon le monde. Judith poſſedoit de grands biens, Debora jugeoit le peuple avec une authorité ſupreſme, Eſther ſe trouvoit aſſiſe ſur le throſne. Or dans ces conditions éminentes, une femme, toute foible qu'elle eſt, ne laiſſe pas ſans miracle de pouvoir beaucoup, & d'eſtre capable d'entreprendre des choſes importantes. Mais qu'une bergere telle qu'eſtoit Geneviéve, pauvre, denuée de tout, ſans nom, ſans credit, ſans appuy, demeurant dans ſon eſtat vil & mépriſable, rempliſſe le monde du bruit de ſes merveilles, exerce un empire abſolu ſur les corps & ſur les eſprits; diſpoſe, pour ainſi dire, à ſon gré des puiſſances du ciel, commande aux puiſſances de la terre, faſſe trembler les puiſſances de l'enfer, devienne la protectrice des villes & des Royaumes, ah! Chreſtiens, c'eſt un des myſteres que ſaint Paul a voulu nous faire connoiſtre, lors qu'il a dit: *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.* Et jamais cette parole de

l'Apoſtre s'eſt-elle accomplie ſi viſiblement & ſi authentiquement, que dans la perſonne de cette bienheureuſe fille dont nous honorons aujourd'huy la memoire?

Car qu'eſt-ce que la vie de Geneviéve, ſinon une ſuite de prodiges & d'operations ſurnaturelles, que l'infidelité meſme eſt obligée de reconnoiſtre? y a-t-il maladie ſi opiniaſtre & ſi incurable, qui n'ait cedé à l'efficace de ſa priere; & ce don des gueriſons que le Maiſtre des gentils aſſeûre avoir eſté une des graces communes & ordinaires dans la primitive Egliſe, quand & en qui a-t-il paru avec plus d'éclat? Je ne parle pas de ces gueriſons ſecrettes, particulieres, faites à la veûë d'un petit nombre de temoins, & contre leſquels un eſprit incredule croit toûjours avoir droit de s'inſcrire en faux: mais je parle de ces gueriſons publiques, connües, averées, & que les ennemis meſmes de la foy n'ont pû conteſter. Ce miracle des Ardents, dont l'Egliſe de Paris conſerve des monuments ſi certains; cent autres auſſi inconteſtables que celuy-là, qu'il me ſeroit aiſé de produire, mais dont je n'ay garde de remplir un diſcours qui doit ſervir à voſtre édification, ne nous marquent-t-ils pas de la maniere la plus ſenſible, quel pouvoir Geneviéve avoit receû de Dieu pour tous ces

effets de grace & de bonté qui ſont au-deſſus de la nature ? Si ſon corps aprés ſa mort n'a pas prophetiſé comme celuy d'Elie, ne ſemble-t-il pas qu'il ait encore fait plus ? n'en eſt-il pas ſorti millefois une vertu ſemblable à celle qui ſortoit de Jeſus-Chriſt meſme, ainſi que nous l'apprend l'Evangile ? n'eſt-il pas juſques dans le tombeau une ſource de vie pour tous ceux qui ont recours à cette precieuſe relique ; & les eſprits les moins diſpoſez à en convenir, convaincus par leur propre experience, ne luy ont-ils pas rendu des hommages : temoin cette action de grace, en forme d'éloge, qu'Eraſme compoſa, & où il declara ſi hautement que noſtre Sainte eſtoit aprés Dieu ſa liberatrice, & qu'il ne vivoit que par le bienfait de ſon interceſſion.

Il n'y a que pour elle-meſme, Chreſtiens, que Geneviéve n'uſa jamais de ce don des miracles, qui fut un de ſes plus beaux privileges ; ayant paſſé toute ſa vie dans des infirmitez continuelles, & voulant en cela ſe conformer au Sauveur des hommes, à qui l'on reprochoit d'avoir ſauvé les autres & de ne s'eſtre pas ſauvé luy-meſme. Mais la patience invincible qu'elle fit paroiſtre dans tous les maux dont elle fut accablée, la joye dont elle ſe

ſentoit comblée en ſouffrant, cette vigueur de l'eſprit qui dans un corps infirme la mettoit en eſtat de tout entreprendre & de tout executer, n'eſtoit-ce pas à l'égard d'elle-meſme un plus grand miracle, que tout ce qu'elle operoit de plus merveilleux en faveur des autres? Et cette vertu de Dieu dont elle eſtoit reveſtuë, ne trouvoit-elle pas de quoy éclater, ou ſelon le terme de ſaint Paul, de quoy ſe perfectionner davantage dans une ſanté languiſſante, que dans un corps robuſte? *Nam virtus in infirmitate perficitur.* 2. Cor. c. 12.

A ce don de guerir les corps, adjouſtez un autre don millefois plus excellent, c'eſt celuy de guerir les ames. Ainſi l'avoit prédit le grand Eveſque d'Auxerre ſaint Germain, en diſant de Geneviéve, qu'elle ſeroit un jour la cauſe du ſalut de pluſieurs. Prediction verifiée par l'évenement. Combien de pecheurs a-t-elle retirez de leurs voyes corrompuës, & remis dans les voyes de Dieu? combien de payens & d'idolaſtres a-t-elle éclairez dans un temps où les tenebres de l'infidelité eſtoient repanduës ſur la terre; & quels fruits ne produiſit point ſon zéle dans ce Royaume maintenant trés chreſtien, mais où l'erreur dominoit alors & eſtoit placée juſques ſur le throſne? Qui ſçait combien d'affligez elle

consoloit, combien de miserables elle soutenoit, combien d'ignorants elle instruisoit, dans ces saintes & frequentes visites, où tour à tour elle parcouroit les prisons, les hospitaux, les cabanes des pauvres, faisant partout sentir les salutaires effets de sa charité ? Et sans m'engager dans un détail infini, qui peut dire combien de cœurs depuis tant de siecles ont esté touchez, penetrez, gagnez à Dieu, & le sont tous les jours, par la puissante vertu de ses cendres que nous avons conservées & que nous conserverons comme un des plus riches déposts ? Vous le scavez, Seigneur, vous en avez esté temoin, & vous l'estes sans cesse. Vous le sçavez, dis-je, de quelle onction on est rempli à la veuë de ce tombeau, dont vous avez fait nostre esperance & nostre azile : vous sçavez quelles lumieres on y recoit, & quels sentiments on en remporte. Daignez, ô mon Dieu, ne tarir jamais cette source feconde de toutes les benedictions celestes.

Voilà donc, Chrestiens, le miracle que nous ne pouvons assez admirer, & que je vous ay d'abord proposé. Geneviéve assez forte dans sa foiblesse, pour fléchir les puissances mesmes du ciel, pour humilier les plus fieres puissances de la terre, pour confondre toutes les puissances de l'enfer.

Prenez garde : je dis pour fléchir les puiſſances meſmes du ciel ; appaiſant en faveur des hommes la colere de Dieu ; detournant ſes fleaux, & l'engageant à ſuſpendre ſes foudres preſtes à tomber ſur nos teſtes ; nous obtenant aprés tant de deſordres un pardon que nous n'euſſions pas oſé demander par nous-meſmes, & dont l'énormité de nos crimes nous rendoit indignes ; nous ouvrant tous les threſors de la divine miſericorde, & la forçant en quelque ſorte à nous combler de ſes richeſſes. Je dis pour humilier les plus fieres puiſſances de la terre : le fameux & barbare Attila en fut un exemple memorable. Ce prince accouſtumé au ſang & au carnage, marchoit à la teſte de la plus nombreuſe armée. Déja l'Allemagne avoit éprouvé les triſtes effets de ſa fureur ; déja noſtre France eſtoit inondée de ce torrent impetueux, qui repandoit partout devant ſoy la terreur, & portoit le ravage & la deſolation. Que luy oppoſer, & par où conjurer cette affreuſe tempeſte dont tant de provinces eſtoient menacées ? Sera-ce par les ſupplications & les remonſtrances des plus grands hommes, qui tour à tour font ſans ceſſe de nouvelles tentatives auprés de ce redoutable conquerant pour le gagner ? mais enflé de ſes ſuccés, il n'en devient que plus audacieux &

plus intraitable. Sera-ce par les menaces & par les promesses ? mais ses forces jusques là invincibles, le mettent en estat de ne rien craindre ; & les plus belles promesses ne repondent point encore à son attente, & ne peuvent contenter son insatiable ambition. Sera-ce par la multitude & la valeur des combattants ? mais tout plie en sa presence, & sur son passage il ne trouve nul obstacle qui l'arreste. Ah ! Chrestiens, l'heure neanmoins approche où ce cruel Tyran doit estre abbattu, & toutes ses forces détruites. Ce tison fumant, pour user de cette expression d'Isaïe, sera éteint, & comment ? c'est assez pour cela de quelques larmes qui couleront des yeux de Geneviéve, & qu'elle versera au pied de l'autel. Ouy, ces larmes suffisent : l'ennemi se trouble, une subite frayeur le saisit, cette formidable armée est en déroute, & l'orage, comme une fumée, se dissipe. Enfin je dis pour confondre toutes les puissances de l'enfer. Avec quel empire a-t-elle commandé aux demons mesmes ? avec quel respect ces esprits de tenebres ont-ils écouté sa voix, & luy ont-ils obeï ? avec quelle honte ont-ils veû leur domination renversée, & sont-ils sortis des corps au premier ordre qu'ils en ont receû ? c'est de quoy nous avons les preuves certaines, & ce qui

me fait reprendre avec le Docteur des nations : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.*

C'eſt pour cela meſme auſſi, mes chers Auditeurs, vous le ſçavez, que la ſage pieté de nos Peres n'a pas crû pouvoir mieux defendre & conſerver cette ville capitale où nous vivons, qu'en la confiant aux ſoins & la mettant ſous la protection de la toute-puiſſante & glorieuſe Geneviéve. Cecy vous regarde, & demande une reflexion particuliere. Dés le temps que la monarchie Françoiſe prit naiſſance, Dieu luy deſigna cette protectrice. Paris devint dans la ſuite des ſiecles une des plus nobles & des plus ſuperbes villes du monde ; & s'il s'eſt maintenu juſqu'à preſent dans cette ſplendeur ; ſi malgré les viciſſitudes continuelles des choſes humaines, il a ſubſiſté & ſubſiſte encore ; ſi mille fois il n'a pas péri, ou par le feu, ou par le fer, ou par la famine, ou par la contagion, ou par la ſechereſſe, ou par l'inondation des eaux, ignorez-vous que c'eſt à ſa bienheureuſe Patrone qu'il en eſt redevable. Aprés les ſecours qu'il en a receûs dans les plus preſſantes neceſſitez ; aprés qu'elle l'a ſi ſouvent preſervé, & des fureurs de la guerre, & de l'ardeur des flammes, & des injures de l'air, & de la ſterilité des campag-

nes, & du débordement des fleuves, les payens auroient érigé Geneviéve en divinité : mais vous, mes Freres, mieux instruits, vous vous contentez, & devez en effet vous contenter, de la reconnoistre pour vostre bienfactrice ; de l'honorer & de l'invoquer comme vostre advocate auprés du seul Dieu que vous adorez. Protection visible, dont nous avons eû & dont nous avons tous les jours les plus éclatants temoignages. Protection invisible, & non moins efficace en mille rencontres sur la personne de nos Roys & sur tout le corps de l'Estat. Protection (le diray-je, mes chers Auditeurs, mais n'est-il pas vray ?) protection d'autant plus necessaire, que l'iniquité du siecle est plus abondante & doit plus irriter le ciel contre nous.

Car qu'est-ce que cette ville si nombreuse, & quel spectacle presenterois-je à vos yeux, si je vous en faisois voir toutes les abominations ? Qu'est-ce, dis-je, que Paris ? un monstrueux assemblage de tous les vices, qui croissent, qui se multiplient, qui infectent & les petits & les grands, & les pauvres & les riches ; qui prophanent mesmes ce qu'il y a de plus sacré, & qui s'establissent jusques dans la maison de Dieu. Ne tirons point le voile qui couvre en partie ces horreurs : nous n'en connois-

ſons déja que trop. Or que ſeroit-ce donc, ſi nous n'avions pas une mediatrice, pour prendre nos intereſts auprés de Dieu & pour arreſter ſes coups ? Mais aprés tout, mes Freres, Dieu ne ſe laſſera-t-il point ? la meſure de nos crimes ne ſe remplira-t-elle point, & ne pourra-t-il point arriver que ce ſecours de Geneviéve ceſſe enfin pour nous ? Quand les jſraëlites eûrent oublié le Seigneur, juſques à faire des ſacrifices à un veau d'or, pendant que Moyſe eſtoit ſur la montagne & prioit pour eux, l'Ecriture nous apprend que Dieu en fit un reproche à ce legiſlateur. Va, Moyſe, luy dit-il, deſcends de la montagne & tu verras le deſordre de ton peuple : car c'eſt ton peuple, & non plus le mien ; *Vade, deſcende, peccavit populus tuus.* Ce n'eſt plus mon peuple, puiſqu'il a choiſi un autre Dieu que moy, & que dans l'eſtat de corruption où il eſt réduit, je ne le connois plus. Mais c'eſt encore le tien, puiſque tout corrompu qu'il eſt, tu viens interceder & me ſolliciter pour luy. Va donc, & tu ſeras toy-meſme temoin de ſes déreglements & de ſes excez ? Tu te promettois quelque choſe de ſa pieté & de ſa religion ; mais tu connoiſtras en quelle idolaſtrie il eſt tombé depuis qu'il t'a perdu de veûë. Aprés s'eſtre abandonné à l'in- *Exod.* c. 32.

temperance, aux jeux, aux festins, à la bonne chere; aprés s'estre plongé dans les debauches les plus impures & les plus abominables, tu verras avec quelle insolence il s'est fait une idole qu'il adore comme le Dieu d'Israël, protestant qu'il n'y a point d'autre divinité que celle-là, qui l'ait pû tirer de la servitude. Voilà où en est ce peuple, qui t'est si cher: *Vade, descende, peccavit populus tuus.* Mais laisse-moy, Moyse, adjouste le Seigneur; car je vois bien que c'est un peuple indocile & endurci dans son peché: *Cerno quod populus iste duræ cervicis sit.* Ne me parles donc plus en sa faveur, ne t'opposes plus au dessein que j'ay de l'exterminer & de le perdre. Tes prieres me font violence: donnes-moy tréve pour quelques moments, afin que ma colere éclate; *Dimitte me, ut irascatur furor meus.* Je sçais, Chrestiens, ce que fit Moyse; qu'il ne desista pas pour cela de demander grace; qu'il conjura Dieu de retenir encore son bras, luy remonstrant qu'il y alloit de sa gloire, l'interessant par la consideration d'Abraham, d'Isaac, & de Jacob; consentant plustost à estre effacé luy-mesme du livre de vie, que de voir périr ce peuple; & par des instances si fortes, faisant enfin changer l'arrest que la justice divine avoit pronon-

Ibid.

Ibid.

cé. Mais vous ſçavez auſſi que ce ne fut pas ſans des ſuites bien funeſtes & bien terribles ; puiſqu'outre les vingt-trois mille hommes, que Moyſe, pour punir ce ſcandale, fit paſſer par le fil de l'épée, de tous les autres qui ſe trouverent coupables il n'y en eût pas un qui entraſt dans la terre de Chanaan.

Faut-il, mes chers Auditeurs, que je vous explique cette figure, ou pour mieux dire, cette verité qui ne vous convient que trop ? N'en faites-vous pas vous-meſmes l'application, & n'en decouvrez-vous pas déja tout le myſtere ? Tandis que Geneviéve vivoit ſur la terre, & qu'elle animoit le peuple par ſa preſence & par ſon exemple, Paris eſtoit dans la ferveur, & l'on admiroit l'innocence & la ſainteté de ce petit nombre de chreſtiens qui l'habitoient. Maintenant que la mort nous a ravi ce grand modelle, & que Geneviéve eſt ſur la montagne où elle repreſente à Dieu nos beſoins, nous nous licentions, nous nous faiſons des idoles à qui nous preſentons noſtre encens, des idoles d'or, des idoles de chair ; & comme les jſraëlites, nous nous diſons les uns aux autres : voilà les Dieux que nous devons ſervir ; *Hi ſunt Dii tui.* Or ſur cela, mes chers Auditeurs, le Seigneur ſi indignement traité, & ſi *Ibid.*

juſtement courroucé contre nous, n'a-t-il pas droit de dire à la ſainte Patrone, dont vous implorez auprés de luy l'aſſiſtance, ce qu'il diſoit à Moyſe : *Vade, deſcende, peccavit populus tuus.* Allez, & voyez quel eſt ce peuple pour qui vous employez avec tant de zéle voſtre credit. Que ce ſoit voſtre peuple, j'y conſents ; mais ce n'eſt plus le mien, car c'eſt un peuple idolaſtre : idolaſtre du monde, qu'il adore comme ſon Dieu ; idolaſtre des faux biens du monde, dont il ne cherche qu'à ſe remplir par tous les moyens que luy ſuggere ſon inſatiable convoitiſe ; idolaſtre des grandeurs du monde, où ſes ambitieux deſirs le font ſans ceſſe aſpirer ; idolaſtre des plaiſirs du monde & des plus infames voluptez, où il demeure honteuſement plongé. Pourquoy donc vous tenez-vous entre luy & moy ? Pourquoy entreprenez-vous de toucher ma miſericorde, & que ne laiſſez-vous agir ma juſtice ? *Dimitte me, ut iraſcatur furor meus.* Qui doute encore une fois, Chreſtiens, que Dieu ne parle, ou ne puiſſe parler de la ſorte à Geneviéve ? Et qui ſçait ſi Geneviéve elle-meſme, indignée que nous ſecondions ſi mal ſes ſoins, ne ſe retirera pas ? ſi peut-eſtre elle ne ſe tournera pas contre nous ? car les Saints n'ont pas moins de zéle pour la gloire de Dieu, que pour

pour noſtre ſalut. Qui ſçait, dis-je, je le repete, qui ſçait ſi Geneviéve de ſa part ne repondra point à Dieu : Seigneur, vous eſtes juſte, & tous vos jugements ſont équitables ; j'ay veillé ſur ce peuple que vous aviez confié à ma garde ; je vous ay mille-fois offert pour luy mes vœux, & vous les avez écoutez : mais c'eſt toûjours un peuple infidelle, un peuple endurci. J'en ay pris ſoin, & rien ne le touche, rien ne le guerit : je le remets entre vos mains, & je le livre à vos vengeances.

A Dieu ne plaiſe, mes chers Auditeurs, que nous attirions ſur nous une telle malediction. Il y a, j'en conviens, une providence de Dieu toute ſpeciale ſur cette ville : mais auſſi cette providence de faveur a ſes bornes, qu'elle ne paſſe point, & hors deſquelles elle ne nous ſuivra point. Geneviéve, il eſt vray, fait des miracles ; mais ces miracles ne doivent point ſervir à fomenter vos deſordres, & à vous authoriſer dans voſtre impenitence. Dés que vous en profiterez pour vous convertir, tout ira bien, & jamais ils ne ceſſeront ; mais quand vous en abuſerez pour pecher avec plus d'impunité, avec plus d'obſtination & plus d'audace, ce ſeroient alors des miracles contre Dieu meſme, & qui peut croire que Dieu vouluſt communiquer à

ſes Saints ſa toute-puiſſance, ou qu'ils vouluſſent la recevoir, pour en uſer contre ſes propres intereſts ? Que faut-il donc faire ? imiter la foy de ſainte Geneviéve ; la ranimer dans nos cœurs, la reveiller cette foy divine. Avec cela, ſi nous ne faiſons pas les meſmes miracles que Geneviéve a faits, nous en ferons d'autres ; c'eſt à dire, nous nous convertirons & nous rentrerons en grace avec Dieu. Nous guerirons les maladies, non pas celles de nos corps, mais celles de nos ames, dont les ſuites ſont encore bien plus dangereuſes & plus funeſtes pour nous. Nous confondrons l'enfer, & nous le ſurmonterons, en nous dégageant de ſes pieges & de la honteuſe captivité où il nous tient aſſervis. Nous chaſſerons de noſtre cœur les demons qui nous poſſedent, le demon de l'avarice, le demon de l'ambition, le demon de l'impureté ; nous triompherons du monde & de tous ſes charmes. Car voilà les miracles que Dieu exige de nous, & pour leſquels Jeſus-Chriſt nous a promis ſa grace ; *Signa autem eos qui crediderint, hæc ſequentur : in nomine meo dæmonia ejicient ; ſuper ægros manus imponent, & benè habebunt.* Aux premiers temps de l'Egliſe, tout cela s'accompliſſoit à la lettre dans l'ordre de la nature : maintenant que l'E-

Marc. c. 16.

glise n'a plus besoin de ces temoignages sensibles, tout cela peut s'accomplir en esprit, & dés aujourd'huy s'accomplira, si nous le voulons, dans l'ordre surnaturel. Sans ces miracles ne comptons point sur la protection de Geneviéve ; car elle n'est point la protectrice de nos vanitez & de nostre luxe, de nostre mollesse & de nos sensualitez, de nostre amour propre & de nos passions.

Ah ! grande Sainte, reprenez en ce jour tout vostre zéle pour nostre sanctification & nostre salut ; & dés ce mesme jour nous reprendrons les voyes de nostre Dieu, & nous embrasserons une vie toute nouvelle. Comme predicateur de l'Evangile, je ne viens point icy vous demander pour mes Auditeurs des prosperitez temporelles : c'est ce qui les a perdus en mille rencontres, & ce qui acheveroit de les perdre. Je ne vous prie point de detourner de nous les fleaux salutaires qui peuvent nous rappeller de nos égarements & nous convertir : l'effet de cette priere nous seroit trop préjudiciable & trop funeste. Mais ce que je vous demande, & ce que doit vous demander tout chrestien éclairé des lumieres de la foy, ce sont les graces de Dieu : ces graces purement spirituelles, ces graces fortes & victorieuses, ces gra-

ces propres à nous toucher, à nous avancer, à nous perfectionner. Si les afflictions & les adverſitez humaines nous ſont pour cela neceſſaires, j'oſe en mon nom & au nom de toutes les ames vrayement fidelles, vous ſupplier de nous les obtenir. Agiſſez contre nous, afin de mieux agir pour nous. Vous connoiſſez dans Dieu nos veritables intereſts, & nos intereſts ſont bien mieux entre vos mains que dans les noſtres. Cependant, Chreſtiens, il nous reſte à voir comment enfin la baſſeſſe de Geneviéve, pour uſer toûjours de cette expreſſion, a eſté plus honorée que toute la grandeur du monde : c'eſt le ſujet de la troiſieme partie.

III. PARTIE. IL eſt de l'honneur de Dieu que ſes ſerviteurs ſoient honorez, & qu'aprés les avoir employez à procurer ſa gloire, il prenne ſoin luy-meſme de les glorifier. C'eſt ſur quoy le prophete Royal luy diſoit : Seigneur, vous ſçavez bien rendre à vos amis ce que vous en avez receû ; & s'ils ont eû le bonheur de vous faire connoiſtre parmi les hommes, ils en ſont bien payez par le haut degré d'élevation où vous les faites monter dans le ciel, & meſmes par la profonde veneration où leurs noms ſont ſur la terre : *Nimis honorificati ſunt amici tui, Deus.* Or entre les

Pſal. 138.

Saints, il ſemble que Dieu s'attache ſpecialement à élever ceux, qui dans le monde ſe ſont trouvez aux plus bas & aux derniers rangs. Les ſaints Roys, tout Roys qu'ils ont eſté, ſont moins connus & moins reverez, que mille autres Saints qui ſont ſortis des plus viles conditions, & qui ont veſcu dans l'obſcurité & dans l'oubli. Comme ſi Dieu juſques dans l'ordre de la ſainteté, ſe plaiſoit encore à humilier la grandeur du ſiecle, & à faire voir une prédilection particuliere pour les petits : *Et exaltavit humiles.* Ainſi pour ne me point éloigner de mon ſujet, Geneviéve, quoyque bergere & rien de plus, a-t-elle eſté juſqu'à preſent honorée, & l'eſt-elle de nos jours par tout ce qu'il y a de plus auguſte & de plus grand : je veux dire, honorée par les Princes & les Roys, honorée par les Eveſques & les Prelats de l'Egliſe, honorée par les Saints, enfin honorée par tous les peuples. Je ne prétends pas m'engager dans un long recit de faits, que les écrivains ont recüeillis. En voicy quelques-uns plus marquez, & qui pourront me ſuffire. Ecoutez-les. *Luc. c. 1.*

Honorée par les Princes & les Roys. L'hiſtoire nous apprend combien Chilperic, l'un des premiers Roys de noſtre France & encore payen, la reſpecta ; juſqu'à luy

donner un accés libre dans ſon palais & au milieu de ſa cour ; juſqu'à l'entretenir, à la conſulter & à ſuivre ſes conſeils ; juſqu'à revoquer un arreſt porté contre des criminels qu'il vouloit punir ſans remiſſion, & dont il ne pût neanmoins ſe defendre d'accorder la grace aux ſollicitations de Geneviéve. Nous ſçavons quel fut ſon credit auprés de Clovis, combien elle contribüa à la converſion de ce Prince infidelle & de tout ſon Royaume, quelles conferences elle eût ſur cette importante affaire avec l'illuſtre Clotilde, quels moyens elle luy fournit pour l'accompliſſement de ce grand deſſein, & quel ſuccez repondit à ſes vœux, & conſomma heureuſement une ſi ſainte entrepriſe. On a veû dans le cours de tous les âges ſuivants, nos Roys eux-meſmes venir à ſon tombeau, & là depoſer toute la majeſté Royale pour flechir les genoux en ſa preſence, pour luy preſenter leurs hommages, pour luy addreſſer leurs prieres, pour reconnoiſtre ſon pouvoir & pour luy ſoumettre en quelque ſorte leur couronne & leurs Eſtats. O triomphe de noſtre religion ! les tombeaux des Roys ſont foulez aux pieds, & le tombeau d'une bergere eſt reveré comme un ſanctuaire : pourquoy ? parce que Dieu veut couronner ſon humilité : *Et exaltavit humiles.*

Honorée par les Evesques & les Prelats de l'Eglise. Quelle idée en conceût saint Germain Evesque d'Auxerre, & en quels termes s'en expliqua-t-il ? Pousſé par l'esprit de Dieu, il passoit en Angleterre pour y combattre l'heresie victorieuse & triomphante, & pour y restablir la grace de Jesus-Christ contre les erreurs de Pelage : mais sur sa route combien s'estima-t-il heureux, d'avoir trouvé Geneviéve encore enfant ? Avec quelle admiration vit-il dans un âge si tendre une raison si avancée, des lumieres si pures, des connoissances si justes, des inclinations si saintes, & une pieté si solide & si chrestienne ? De quels éloges & de quelles benedictions la combla-t-il ? Sans égard ni à l'obscurité de sa naissance, ni à la pauvreté de sa famille, de quoy felicita-t-il les parents, & qu'annonça-t-il de la fille pour l'avenir ? Il la considera, & la recommanda comme un des plus precieux thresors que possedast la France, & un des plus riches dons que le ciel eust fait à la terre. Quels temoignages luy rendit le genereux & glorieux Evesque de Troye, saint Loup ? Quels sentiments en eût le venerable & zelé Archevesque de Rheims, saint Remy ; & que ne puis-je parler de tant d'autres, qui tout pasteurs des ames qu'ils estoient, ne

crûrent point avilir leur miniſtere ni ſe dégrader, en luy communiquant leurs deſſeins, en recevant ſes avis, en écoutant ſes humbles & reſpectueuſes remonſtances, en entrant dans ſes veûës, & profitant, ſi j'oſe dire, de ſes inſtructions.

Honorée des Saints. Je n'en veux qu'un exemple; il eſt memorable, & c'eſt celuy du fameux Simeon Stilite. Cet homme tout celeſte, cet homme le miracle de ſon ſiecle par l'auſterité de ſa penitence, du fond de l'orient & du haut de cette colomne où il n'eſtoit occupé que des choſes divines, apperceût l'éclatante lumiere qui brilloit dans l'occident, connut tout le merite & toute la ſainteté de Geneviéve, porta vers elle ſes regards, la ſalüa en eſprit & l'invoqua. Enfin, honorée de tous les peuples. Où ſon nom ne s'eſt-il pas repandu, & dans quel endroit du monde chreſtien n'a t-il pas eſté parlé d'elle? Elle n'eſtoit pas encore en poſſeſſion de cette gloire immortelle dont elle joüit dans le ſejour bienheureux, que la voix publique la mit au rang des Saints, la beatifia & la canoniſa. Le jugement des fidelles prévint le jugement de l'Egliſe; & l'évenement nous a bien appris, que la voix du peuple eſtoit dés-lors la voix de Dieu meſme.

Ce n'eſt pas qu'elle n'ait eû des perſecu-

tions à ſoutenir : Dieu qui l'avoit predeſtinée pour la couronner dans le ciel, luy fit éprouver ſur la terre le ſort de ſes élus ; & plus il voulut rehauſſer l'éclat de ſon triomphe, plus il exerça ſa patience, & luy laiſſa eſſuyer de violents combats. Nous ſçavons qu'il y eût un temps orageux, où ce Soleil parut obſcurci ; où cette ame ſi innocente & ſi nette ſe trouva chargée des plus atroces accuſations & des plus noires calomnies ; où tous les ordres, Eccleſiaſtiques & Seculiers, ſe tournerent contre elle ; où ſa vertu fut traitée d'hypocriſie & d'illuſion ; où les merveilleux effets de ſon pouvoir auprés de Dieu furent attribüez aux ſortileges & à la magie. Nous le ſçavons : mais auſſi n'ignorons-nous pas que le ſoleil ſortant du nüage qui le couvroit, n'en eſt que plus lumineux ; & que toutes les ſuppoſitions de l'envie, toutes ſes inventions contre Geneviéve ne ſervirent qu'à la relever, qu'à la mettre dans un plus grand jour & à luy donner une ſplendeur toute nouvelle. Les Eveſques ſe firent ſes apologiſtes. Bientoſt les eſprits furent detrompez, le menſonge fut confondu, la verité tirée des tenebres qui l'envelop-poient, l'innocence hautement confirmée, & l'incomparable vierge dont l'enfer avoit entrepris de flétrir la memoire, remiſe

dans son premier lustre & restablie dans sa premiere reputation. Depuis cette victoire que remporta Geneviéve, quels honneurs luy ont rendu le ciel & la terre? Le ciel, dis-je, qui nous l'a enlevée, mais afin qu'elle nous devinst, pour ainsi parler, encore plus presente par une protection continuelle. La terre, où elle repand les saintes richesses qu'elle va puiser dans le sein de la divinité, & qu'elle nous communique si abondamment.

C'est de cette terre d'exil que nous faisons monter vers elle, & que nous luy offrons nostre encens. Culte le plus solemnel: nous voyons pour cela toutes les societez de l'Eglise se reünir, les plus augustes compagnies s'assembler; tout le peuple, grands & petits, paroistre en foule, & chacun se faire un devoir de contribüer par sa presence à la pompe de ces ceremonies & de ces festes, où comme l'Arche du Seigneur, sont portées avec tant d'appareil les precieuses reliques dont nous avons éprouvé mille fois & dont tous les jours nous éprouvons la vertu. Culte le plus universel: il y a des devotions particulieres, & propres de certaines ames, de certains estats; celle-cy est la devotion commune, de tout sexe, de tout âge, de toute condition. Culte le plus ancien & le plus constant: tout s'al-

tere & tout se rallentit par la longueur des années. Des pieux exercices que nos Peres pratiquoient, combien se sont abolis, ou par la negligence de ceux qui leur ont succedé, ou par une prétenduë force d'esprit dont on s'est piqué, ou par le dangereux penchant que nous avons à la nouveauté : mais depuis tant de siecles on a toûjours conservé, sur tout dans cette ville capitale, les mesmes sentiments à l'égard de Geneviéve : ceux qui nous ont precedez, nous les ont transmis ; nous les avons, & nous en ferons part à ceux qui viendront aprés nous, afin qu'ils les fassent eux-mesmes passer aux autres qui les suivront jusqu'à la derniere consommation des temps. La face des choses a changé bien des fois : mais dans les differentes situations des affaires & au milieu de toutes les revolutions, le culte dont je parle a toûjours subsisté. La face des choses changera encore ; car dans la vie humaine y a-t-il rien qui ne soit sujet aux vicissitudes & aux variations ? mais malgré les variations & les vicissitudes, jugeant de l'avenir par le passé, ce culte si solidement establi & si profondément gravé dans les cœurs, subsistera. L'heresie l'a combattu, le libertinage en a raillé ; mais tous les efforts de l'heresie, toutes les impietez du libertinage, ne luy ont pû donner

la moindre atteinte. Il s'eſt maintenu contre toutes les attaques, & jamais les plus violentes attaques ne l'affoibliront. Culte le plus religieux : il y a certains temps de l'année, certaines feſtes & certains jours où la pieté des peuples ſe reveille, & où ils donnent des marques plus ſenſibles de leur religion. Telle eſt la feſte que nous celebrons aujourd'huy. Il ſemble qu'à ce grand jour tous les cœurs ſe raniment. On voit le tombeau de Geneviéve entouré & comme inveſti de troupes innombrables de ſuppliants, qui ſe relevent ſans ceſſe & ſe ſuccedent. Le temple qui les reçoit, cet auguſte & venerable monument de la pieuſe antiquité, les peut à peine contenir. A l'entrée de cette ſainte maiſon, il n'eſt point d'ames ſi indifferentes qui ne ſe trouvent, ou ſaiſies d'une crainte reſpectueuſe, ou remplies d'une confiance toute filiale. Que de ſacrifices offerts au Dieu vivant ! que de vœux preſentez à Geneviéve ! que de cantiques recitez en ſon honneur ! que de larmes repanduës à ſes pieds ! Ah, Chreſtiens, que ces ſentiments de religion ſi ardents & ſi vifs, ne ſont-ils d'ailleurs auſſi efficaces & auſſi parfaits qu'ils le devroient eſtre ! mais nous en abuſons, & nous les corrompons. Nous allons à Geneviéve avec des cœurs tendres pour elle,

& durs pour Dieu. Nous demandons à Geneviéve qu'elle nous conduise au port du salut où Dieu nous appelle, & nous n'en voulons pas prendre la voye que Dieu nous a marquée. Nous apportons auprés des cendres de Geneviéve nos pechez pour en obtenir la remission ; & nous ne voulons, ni les expier par la penitence, ni mesmes en interrompre le cours par la reformation de nos mœurs. Nous prétendons honorer Geneviéve, sans cesser de deshonorer Dieu & de l'outrager. Comment l'entendons-nous ? & par où avons-nous crû jusqu'à present pouvoir faire une si monstrueuse alliance ?

Quoy-qu'il en soit, vous voyez dans nostre Sainte l'accomplissement de cette parole du saint Esprit, que la memoire du juste sera éternelle ; *In memoriâ æternâ erit justus :* au lieu que celle des pecheurs périra, & périt en effet tous les jours ; *Periit memoriâ eorum.* Tant de grands, idolastres de leur grandeur & enflez de leur fortune, estoient recherchez, respectez, redoutez sur la terre, tandis que l'humble Geneviéve ne pensoit qu'à y servir Dieu. Ils n'estoient attentifs qu'à leur propre gloire, & elle n'estoit attentive qu'à la gloire de Dieu. Ils ne travailloient qu'à éterniser leur nom dans le monde, & elle ne travailloit

Psal. 111.

Psal. 9.

qu'à y rendre le nom de Dieu plus celebre. Qu'eſt-il arrivé ? Toute la grandeur des uns s'eſt évanoüie, leur fortune dans un moment a eſté détruite, ils ont diſparu, & la mort en les faiſant diſparoiſtre aux yeux des hommes, les a effacez de noſtre ſouvenir. Où parle-t-on d'eux ; & ſi l'on parle de quelques-uns, eſt-ce pour ſolemniſer leurs feſtes ? eſt-ce pour chanter publiquement leurs loüanges ? eſt-ce pour implorer auprés de Dieu leur ſecours ? eſt-ce pour ſe proſterner devant leurs tombeaux ? Je dis devant ces tombeaux abandonnez & deſerts ; ces tombeaux d'où nous ne remportons qu'une triſte & lugubre idée de la fragilité humaine ; ces tombeaux, où ſouvent ſans nulle reflexion à celuy qu'ils couvrent de leur ombre & qu'ils tiennent enſeveli dans les tenebres, nous allons ſeulement vanter les ornements qui frappent noſtre veûë, & admirer les inventions de l'art dans la matiere qui les compoſe. Voilà, Grands du ſiecle, à quoy ſe termine cette fauſſe gloire, dont vous eſtes ſi jaloux. Mais la gloire des Saints & en particulier la gloire de Geneviéve, eſt une gloire ſolide & durable. Sans avoir jamais cherché à briller dans le monde, elle y eſt plus connuë & plus reverée que tous les monarques & tous les

conquerants du monde. Ce n'eſt pas que par rapport au monde, Dieu n'ait laiſſé & ne laiſſe encore bien des Saints, aprés leur mort, dans l'eſtat obſcur où ils ont voulu vivre. Mais que leur importe que leurs noms ſoient inconnus aux hommes, lors qu'ils ſont marquez avec les caracteres les plus glorieux dans le livre de vie ? Leur humilité n'eſt-elle pas abondamment recompenſée par ce poids immenſe d'une gloire immortelle dont ils ſont comblez dans le ſejour meſme de la gloire ? C'eſt à cette gloire, Chreſtiens, que nous devons aſpirer ſans ceſſe ? c'eſt à l'égard de cette gloire qu'il nous eſt permis de penſer à nous élever, à nous pouſſer, à nous avancer. Travaillons y ſelon les exemples & ſous les auſpices de l'illuſtre Geneviéve : ſelon ſes exemples, puiſque Dieu nous la propoſe aujourd'huy comme noſtre modelle : ſous ſes auſpices, puiſque nous l'avons choiſie, & que Dieu luy-meſme nous l'a donnée pour noſtre advocate auprés de luy & noſtre Patrone. Imitons ſes vertus, pour nous rendre dignes de ſa protection ; & ſervons-nous de ſa protection, pour nous mettre en eſtat de bien imiter ſes vertus. C'eſt ainſi que nous aurons part à ſes faveurs en cette vie, & à ſon bonheur dans l'autre, où nous conduiſe, &c.

SERMON
POUR LA FESTE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

In fide & lenitate ipſius ſanctum fecit illum.

Dieu l'a fait ſaint par l'efficace de ſa foy & de ſa douceur. Dans l'Eccleſiaſtique, chap. 45.

C'Est la concluſion de l'éloge que l'Ecriture ſainte a fait de Moyſe : mais il ſemble qu'en faiſant cet éloge, elle ait eû au meſme temps en veûë le glorieux ſaint François de Sales, dont nous celebrons la feſte ; & je n'aurois qu'à ſuivre dans le texte ſacré le parallele de ces deux grands hommes, pour ſatisfaire pleinement à ce que vous attendez de moy, & pour vous donner une haute eſtime de celuy que vous honorez en cette Egliſe. Car prenez garde, s'il vous plaiſt : le ſaint Eſprit entreprenant luy-meſme de canoniſer Moy-

se, dit que ce saint Legislateur eût une grace speciale, pour estre cheri de Dieu & des hommes, *Dilectus Deo & hominibus*; que sa memoire est en benediction, *Cujus memoria in benedictione est*; que Dieu l'a égalé dans sa gloire aux plus grands Saints, *Similem illum fecit in gloriâ sanctorum*; que par la vertu de ses paroles, il a appaisé les monstres, *Et in verbis suis monstra placavit*; que le Seigneur l'a glorifié en presence des Roys, *Glorificavit illum in conspectu Regum*; qu'il luy a confié la conduite & le gouvernement de son peuple, *Et jussit illi coram populo suo*; qu'il l'a estabi pour enseigner à Israël & à Jacob une loy dont la pratique doit estre une source de vie, *Et dedit illi legem vitæ & disciplinæ*: mais sur tout qu'il l'a fait saint en consideration de sa foy & de sa douceur, *In fide & lenitate ipsius sanctum fecit illum*. Je vous demande, Chrestiens, si vous ne reconnoissez pas à tout ces traits, le grand Evesque de Geneve; & si dans le dessein que j'ay de luy en faire l'application, vous ne m'avez pas déja prévenu? Un Saint cheri de Dieu & des hommes, un Saint dont la memoire est par tout en benediction, un Saint qui a dompté les monstres de l'heresie & du schisme, un Saint respecté & honoré des monarques de la terre, un Saint qui n'est Eccles. c. 45.

entré dans le gouvernement de l'Egliſe que par l'ordre exprés de Dieu, un Saint qui a inſtruit tout le monde chreſtien des devoirs de la veritable pieté, un Saint inſtituteur & autheur de cette admirable regle qui a ſanctifié tant d'épouſes de Jeſus-Chriſt; mais particulierement un Saint canoniſé pour l'excellent merite de ſa douceur, *In lenitate ipſius ſanctum fecit illum:* encore une fois, mes chers Auditeurs, n'eſt-ce pas l'incomparable François de Sales? Arreſtons-nous là: c'eſt la plus juſte & la plus parfaite idée, que nous puiſſions concevoir de cet homme de Dieu. Il a eſté l'Apoſtre de la Savoye, l'oracle & & le predicateur de la France, le modelle des Prelats, le protecteur des intereſts de Dieu dans les cours des Princes, le fleau de l'hereſie, le defenſeur de la vraye religion, le Pere d'un ordre floriſſant; en un mot, l'ornement de noſtre ſiecle: mais nous comprendrons tout cela, en diſant que ce fut, comme Moyſe, un homme doux; & par ſa douceur, capable auſſi-bien que Moyſe, de faire des prodiges. Douceur évangelique, aimable caractere de noſtre Saint, qui fera le ſujet non ſeulement de ſon panegyrique, mais de voſtre inſtruction & de la mienne. Car à Dieu ne plaiſe, que je ſepare l'un de l'autre, ni que je pré-

tende aujourd'huy loüer ce ſaint Eveſque uniquement pour le loüer & pour l'élever. Son éloge doit eſtre noſtre édification, & tout-enſemble noſtre confuſion : l'édification de noſtre foy, & la confuſion de noſtre laſcheté. C'eſt icy un Saint de nos jours, & par là meſme plus propre à faire impreſſion ſur nos cœurs : un Saint dont les exemples encore récents, ont je ne ſçais quoy de vif, qui nous anime & qui nous touche. Il ne s'agit donc pas de luy rendre un ſimple culte ; il s'agit de nous former ſur luy, comme il s'eſt luy-meſme formé ſur le Saint des ſaints, qui eſt Jeſus-Chriſt : & voilà pourquoy nous avons beſoin du ſecours du ciel. Demandons-le par l'interceſſion de la Reyne des vierges. *Ave Maria.*

QUand je parle de la douceur, & que je fonde toute la gloire du ſaint Eveſque de Geneve ſur le merite de cette vertu, ne croyez pas que je veüille parler d'une vertu commune, qui ſe trouve en de mediocres ſujets & qui n'ait rien de grand & de relevé. La douceur, dit excellemment ſaint Ambroiſe, appellée dans l'homme humanité, eſt en Dieu l'un des plus ſpecifiques & des plus beaux attributs de la divinité. Car, adjouſte ce ſaint Docteur, de voir un

Dieu auſſi puiſſant & auſſi indépendant que le noſtre, ſouffrir néanmoins ce qu'il ſouffre des impies; & malgré leur impieté, conſerver pour eux un cœur de pere, faire luire ſur eux ſon Soleil, les prevenir de ſes bienfaits & les combler de ſes graces, n'eſt-ce pas ce qu'il y a dans ce ſouverain maiſtre de plus admirable? Tout le reſte, ſi je l'oſe dire, ne m'étonne point. Qu'eſtant Dieu il ſoit éternel, c'eſt une conſequence de ſon eſtre, qui ne ſurprend point ma raiſon. Mais qu'eſtant Dieu il ſoit patient juſqu'à l'excés, & comme inſenſible aux injures qu'il recoit; que meſmes il en aime les autheurs & qu'il les recherche, c'eſt ce que j'ay peine à comprendre. Demandez à ſaint Paul, ce que c'eſt que l'incarnation du Verbe, cet ineffable & auguſte myſtere? rien autre choſe, que la benignité d'un Dieu Sauveur, qui a paru avec eclat, & qui s'eſt revelée au monde: *Epiſt. ad Tit. c. 3.* *Cùm autem benignitas & humanitas apparuit Salvatoris noſtri Dei.* Auſſi que n'a pas fait le Fils de Dieu, pour exalter cette vertu dans le chriſtianiſme, puiſqu'il l'a canoniſée ſi hautement, *Beati mites*; puiſqu'il l'a propoſée comme l'abregé de toute ſa doctrine, *Diſcite à me, quia mitis ſum*; puiſqu'il en a fait l'appanage de ſa Royauté, *Ecce Rex tuus venit tibi manſuetus*; *Matth. c. 5.* *Matth. c. 11.* *Matth. c. 21.*

puiſque ſon precurſeur s'en eſt ſervi comme d'une preuve ſenſible que cet Agneau de Dieu eſtoit le Meſſie, *Ecce Agnus Dei*; puiſque l'Apoſtre exhortant les fidelles, & voulant les engager par ce que Jeſus-Chriſt avoit eû de plus cher, à pratiquer leurs devoirs, les en conjuroit par la douceur de cet homme-Dieu, *Obſecro vos per manſuetudinem Chriſti*; puiſqu'au rapport du ſixiéme Concile, on ne repreſentoit Jeſus-Chriſt dans les premiers ſiecles de l'Egliſe, que ſous la figure de Paſteur, ſi toutefois on peut appeller figure, ce qui eſtoit une ſolide & inconteſtable verité. En voilà trop, Chreſtiens, pour ne pas connoiſtre tout le prix & toute l'excellence de la douceur; laquelle aprés tout, n'eſt pas tant une vertu particuliere, qu'un temperament general de toutes les vertus. Car la grace a ſon temperament auſſi-bien que la nature; & la douceur chreſtienne, au ſentiment meſme de l'illuſtre François de Sales, n'eſt qu'une certaine conſtitution de l'homme interieur, qui le rend ſoumis à Dieu, tranquille en luy-meſme, & bienfaiſant à l'égard des autres. Or elle ne peut avoir ces trois effets, qu'elle ne ſe repande en quelque ſorte ſur toutes les vertus; reglant les entrepriſes de la force, moderant l'extreſme ſeverité de la juſtice, inſpirant

Joan. c. 1.

2. Cor. c. 10.

du courage à l'humilité, corrigeant les excés du zéle, depoüillant la charité de toute affection propre pour luy en donner d'univerſelles. Un homme avec de telles diſpoſitions eſt ſans doute un homme debonnaire & doux. Vertu ſublime, mais ſur tout vertu la plus efficace & la plus puiſſante, comme je vais vous le faire voir dans l'exemple de ſaint François de Sales.

Je trouve que ce ſaint Prelat a eſté choiſi de Dieu pour deux fins importantes, qui ont également partagé ſa vie, & ſes glorieux travaux : premierement pour combattre & détruire l'hereſie ; ſecondement, pour reſtablir la pieté chreſtienne preſque entierement ruinée. Il a fait pour l'un & pour l'autre tout ce qu'on pouvoit attendre d'un homme Apoſtolique ; & il a eû des ſuccés que nous aurions peine à croire, ſi les temoignages encore vivants, avec le conſentement public, n'en eſtoient une double conviction. Mais je prétends que c'eſt à ſa douceur, que ces benedictions du ciel doivent eſtre ſingulierement attribuées. Voicy donc le partage de ce diſcours. François par la force de ſa douceur a triomphé de l'hereſie ; c'eſt le premier poinct. François par l'onction de ſa douceur a reſtabli la pieté dans l'Egliſe ; c'eſt le ſecond poinct. Tous deux feront le ſujet de voſtre attention.

I. PARTIE.

DE dire que la providence ait permis la propagation de l'heresie dans le Diocese de Geneve, pour donner à François de Sales une matiere de triomphe, c'est une pensée, Chrestiens, qui n'est pas hors de toute vray-semblance, & qui peut absolument s'accorder avec les secrets & adorables conseils de la predestination divine. J'aime mieux dire neanmoins, & ce sentiment est plus conforme à la conduite ordinaire du ciel, que supposé le desastre de ces peuples voisins de la France, Dieu suscita cet homme Apostolique, pour estre tout-ensemble & leur Prince & leur Pasteur : de mesmes qu'autrefois il suscita David en faveur des Israëlites ; *Et suscitabo pastorem unum, servum meum David ; ipse erit princeps in medio eorum.* Ezech. c. 34. Vous sçavez en quel estat se trouvoit réduit ce pays infortuné, quand Dieu usa envers luy de cette misericorde. Geneve dont la seigneurie avoit esté contestée pendant plusieurs siecles, entre les Eveſques & les Comtes de Genevois, estoit à la fin devenuë sujette de l'heresie. Depuis soixante ans elle avoit secoüé le joug des puissances de la terre & du ciel, pour se soumettre à celles de l'enfer. La religion nouvelle de Calvin s'y estoit retranchée comme dans son fort ; & la Fran-

ce avoit eû au moins le bonheur de pouſſer ce poiſon hors de ſon ſein, aprés l'y avoir malheureuſement conceû : Dieu ne voulant pas que ce Royaume trés chreſtien fuſt le ſiege & le rempart de l'erreur. C'eſtoit un triſte ſpectacle de voir tous les environs de Geneve, c'eſt à dire, des provinces entieres, embrazées du meſme feu que cette ville infidelle : plus de loy ni de prophete ; les pierres du ſanctuaire eſtoient diſperſées, les temples détruits ou prophanez. Jeruſalem ne fut jamais plus digne de larmes : car elle n'avoit eſté violée que par ſes ennemis, *Manum ſuam miſit hoſtis ad omnia deſiderabilia ejus* ; au lieu que Geneve, ſelon l'expreſſion d'Iſaïe, eſtoit infectée de ſes propres habitants ; *Terra infecta eſt ab habitatoribus ſuis.* Eux-meſmes avoient porté les mains ſur l'autel du Seigneur pour le renverſer ; eux-meſmes avoient aboli les ſacrifices, & rompu l'alliance que Dieu avoit faite avec leurs Peres : *Quia tranſgreſſi ſunt leges, diſſipaverunt fœdus ſempiternum.* Or qui reparera ces ruines ? Ne faut-il pas la force d'un conquerant, pour purger cette terre de tant de monſtres ? Non, il ne faut que la douceur de François de Sales.

Jerem. Thren. c. 1.

Iſa. c. 24.

Ibid.

Il me ſemble que j'entends les Anges tutelaires de Geneve, qui en font à Dieu la demande

demande & le vœu public, en luy addreſſant ces belles paroles de l'Ecriture : *Emitte agnum, Domine, dominatorem terræ.* Isa. 16. Seigneur, vous vous voyez icy deſormais comme dans une terre étrangere, depuis qu'elle n'eſt plus de voſtre obéïſſance : envoyez au pluſtoſt l'Agneau que vous avez choiſi, pour la ſoumettre & pour y reſtablir voſtre empire. Dieu les exauce, mes chers Auditeurs ; François, quoy-que l'aiſné d'une illuſtre maiſon dont il devoit eſtre l'appuy, éclairé des lumieres du ciel, abandonne tous les avantages de ſa naiſſance, renonce meſmes à ſon patrimoine, pour ſe conſacrer & pour donner ſes ſoins à l'Egliſe de Geneve. Le Duc de Savoye forme un deſſein digne de ſa pieté. Ce Prince entreprend la converſion de ce grand Dioceſe, & François le ſeconde dans cette entrepriſe. Il en reçoit la miſſion de ſon Eveſque, qui pût bien luy dire en cette rencontre ce que le Sauveur diſoit à ſes diſciples : *Ecce ego mitto vos ſicut agnos inter lupos* ; je vous envoye comme un agneau au milieu des loups. Le ſaint Siege authoriſe ce choix ; & afin qu'il ſoit encore plus authentique, le nouvel Apoſtre eſt nommé ſucceſſeur à l'Eveſché de Geneve. Dignité qu'il ne cherche point, & qu'il ne refuſe point : qu'il ne cherche Luc. 10.

point, parce que c'eſt un titre d'honneur ; mais auſſi qu'il ne refuſe point, parce qu'il l'enviſage comme un moyen que la providence luy fournit, pour travailler plus efficacement à la deſtruction de l'hereſie. Ainſi, Chreſtiens, le voilà cet agneau choiſi de Dieu, pour exercer ſur ces peuples égarez une domination auſſi puiſſante que ſainte. Ouy, Geneve luy obeïra. Il eſt ſon Prince, & elle releve de luy ; il eſt ſon Paſteur & elle eſt ſon troupeau ; les droits qu'il a ſur elle ne ſouffrent point de preſcription : tant qu'elle portera le caractere du bapteſme, elle n'effacera jamais les marques de ſa dépendance. Si les armes de la Savoye n'ont rien pû ſur elle, il faut qu'elle ſoit vaincuë par la douceur de François de Sales.

Il entre, mes chers Auditeurs, dans cette vigne deſolée, qui refleurit à ſa veûë pour porter bientoſt des fruicts de grace. Il y marche, mais comme un géant. Autant de pas qu'il fait, autant de conqueſtes. Par tout il arbore l'étendart de la vraye religion ; par tout on ne voit que des Egliſes renaiſſantes ; par tout les ſaints, dégradez, pour ainſi dire, & privez du culte qui leur eſt dû, ſont reſtablis dans leurs anciens titres & dans tous leurs honneurs. Chaque jour ramene de nouveaux ſujets à

Jesus-Christ, & chaque jour grossit la moisson que François prend soin de recüeillir. Ah! Chrestiens, que ne peut point un homme possedé de l'esprit de Dieu, & libre des interests de la terre! Vous sçavez combien la conversion d'une ame engagée dans l'erreur, est un ouvrage difficile. Ce retour du mensonge à la verité, sur tout dans un esprit opiniastre, est mis au nombre des miracles, tant il est rare. Rappeller un homme du peché à la grace, c'est beaucoup, disoit Pierre de Blois. De l'idolastrie payenne le convertir à la connoissance d'un Dieu, c'est quelque chose de plus. Mais de l'heresie embrassée volontairement & defenduë avec obstination, le faire revenir à la creance orthodoxe & catholique, c'est une espece de prodige. Nous avons bien veû des peuples, dit un sçavant historien, quitter tout d'un coup la superstition pour se soumettre à la foy chrestienne. Un Xavier a de la sorte converti luy seul des millions d'ames. L'heresie a eû ses décadences, tantost par la succession des temps comme la Pelagienne, tantost par le changement des Estats comme l'Arienne, quelquefois par la force des armes comme plusieurs autres. Mais que des provinces entieres, sans autre secours que celuy de la parole, ayent esté réduites

d'une creance heretique à l'obéïſſance de la foy, c'eſt ce que nous ne liſons point dans l'hiſtoire de l'Egliſe. Non, mes chers Auditeurs, on ne le liſoit point avant que l'homme de Dieu, François de Sales, euſt operé cette merveille : elle eſtoit reſervée à nos jours, ou pluſtoſt à ſa vertu. Car il eſt vray que jamais Apoſtre ne travailla avec de plus prompts & de plus merveilleux ſuccez. A peine eût-il preſché dans Thonon, ville du Chablais, que plus de ſix cent perſonnes ouvrirent les yeux & renoncerent à l'erreur qui les aveugloit. Le demon de l'hereſie fuit de toutes parts, & le zelé predicateur de la verité le pourſuit juſques dans Geneve, où ce fort-armé regnoit en paix. L'enfer eſt confondu, ſes miniſtres meſmes ſont ébranlez ; François les gagne, & en fait des miniſtres de l'Evangile.

Diſpenſez-moy, Chreſtiens, de vous dire en détail tous les avantages qu'eût ce ſaint Prelat, & qu'il remporta ſur l'hereſie. Ce qui n'a pas épuiſé ſa charité, laſſeroit peut-eſtre voſtre patience. Tout le Chablais fut étonné de ſe voir catholique, mais d'un étonnement bien plus heureux que celuy dont le monde, ſelon les termes de ſaint Jeroſme, fut autrefois ſurpris en ſe voyant Arien. Geneve eſt forcée de

payer le juſte tribut d'un grand nombre de ſes citoyens, qui diſcernent enfin la voix de leur paſteur. De tous les endroits de la France l'hereſie vient luy faire hommage, & preſque tous ceux de ce Royaume qui penſent à leur converſion, vont chercher l'Eveſque de Geneve. Il y diſpoſe par ſes ſoins l'un des plus grands hommes de noſtre ſiecle, le conneſtable de Leſdiguieres: & pour vous faire voir que je ne dis rien qui ne ſoit eſtabli ſur les preuves les plus certaines, je vous prie de remarquer que ce n'eſt point icy un ſujet dont la verité puiſſe eſtre alterée, ou par l'éloignement des lieux, où par l'antiquité des faits. Je parle ſuivant la dépoſition publique & juridique des temoins les plus irreprochables: temoins oculaires, temoins illuſtres & pour leur doctrine & pour leur pieté, qui nous apprennent que François de Sales, par l'ardeur de ſon zéle & ſes glorieux travaux, gagna à l'Egliſe & convertit plus de ſoixante & dix mille heretiques.

Mais dites-moy, Chreſtiens, comment s'accomplit ce miracle; comment François trouva le ſecret de dompter ces eſprits rebelles; quelles armes il oppoſa à l'eſprit de tenebres, & de quel charme il uſa pour adoucir la fierté de l'hereſie & pour la rendre traitable. Ce fut un charme ſans doute,

mais un charme innocent que luy fournit la sagesse increée : *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.* La douceur de son esprit le mit en possession de tant de cœurs ; & si vous m'en demandez la raison, je la donne en deux mots : c'est que pour executer ce grand ouvrage, il fallut souffrir beaucoup, & agir de mesmes. Or ce fut la douceur chrestienne qui luy rendit tout supportable, & tout possible. Tout supportable ; car ce fut une douceur patiente. Tout possible ; car ce fust une douceur entreprenante & agissante. D'où je conclus que c'est par cette vertu qu'il a si glorieusement triomphé de l'erreur.

Matth. 5. 5.

Douceur patiente & à l'épreuve de tout. Par combien de calomnies l'enfer s'efforce-t-il de décrier son ministere ? Autant que sa reputation est entiere & saine en elle-mesme, autant est-elle dechirée par les ennemis de Dieu : mais ce sont les partisans du mensonge, disoit-il ; permettons-leur cette vengeance. Il y a quelque espece de justice pour eux, & beaucoup de gloire pour nous : aimons-les & gagnons-les à Dieu, ils seront les premiers à nous justifier. De-là ses propres calomniateurs, en l'outrageant par interest, l'aimoient par inclination. Cette inclination, quoy-que forcée, preparoit la voye à François de Sa-

les, pour entrer dans ces cœurs endurcis; & je puis dire que c'estoit aussi comme la grace prevenante qui les disposoit à se reconnoistre, & à sortir de leur égarement. Combien d'insultes a-t-il receûës; & combien sa douceur en a-t-elle remporté de signalées victoires sur ceux mesmes qui l'insultoient? Il veut restablir l'Eglise de Thonon: toute la ville se souleve contre luy; on court aux armes; les nouveaux convertis les prennent pour sa defense. Ah! mes chers Enfants, s'écrie-t-il, en s'addressant à ses defenseurs, vous ne sçavez pas encore sous quelle loy vous vivez, & de quel esprit vous devez estre animez. En pensant defendre le pasteur, vous allez dissiper le troupeau. L'Eglise est fondée sur la croix, & nous ne pouvons la rebastir sur un autre fondement. Prions pour nos persecuteurs; c'est ainsi que nous devons les combattre, & nous garentir de leurs coups. Evenement merveilleux, Chrestiens! Ces paroles calment l'orage de la sedition; François fait avec solemnité l'ouverture de son Eglise; trois bourgades entieres viennent par leur presence & par leur soumission la consacrer, & sa douceur opere ce qu'on n'eust pû esperer de la violence. Seigneur, disoit David, vous m'avez donné un bouclier de salut, *Clypeum* 2. Reg. 6. 22.

salutis : c'eſtoit aprés avoir échappé à mille perils. Cet eſprit debonnaire & doux que vous m'avez inſpiré, ne m'a pas ſeulement preſervé de mes ennemis ; il a meſmes multiplié le nombre de mes ſujets :
Ibid. *Manſuetudo multiplicavit me.* N'eſt-ce pas François de Sales qui parle, mes chers Auditeurs, ou ne pouvoit-il pas parler de la ſorte, lors qu'un parti luy ayant dreſſé des embuſches ſur le chemin des Alinges, il en dreſſa luy-meſme d'autres à ſes aſſaſſins, mais bien differentes. Ils venoient pour luy oſter la vie, & ils la receûrent de luy ; ſa douceur les deſarma, les entraiſna, & ſur l'heure meſme les arracha à l'hereſie & les éclaira. Je paſſe tant d'autres exemples, où la douceur de noſtre ſaint Eveſque fut toûjours victorieuſe. Douceur non ſeulement patiente & ſouffrante, mais entreprenante & agiſſante.

Il l'a bien fallu, Chreſtiens, pour porter les affaires de la religion au poinct où il les a conduites. Un ſage prophane s'étonnoit autrefois que nos anciens prophetes ſe fuſſent trouvez ſi ſouvent dans les Cours des Princes, traitant & converſant avec eux. Pour des hommes du ciel, diſoit-il, c'eſtoit avoir beaucoup de commerce avec la terre. Ouy, repond ſaint Jeroſme, mais ils n'en avoient que pour les affaires de

Dieu ; & s'ils les euſſent abandonnées, qui en euſt pris ſoin ? l'Eveſque de Geneve a paru dans les palais des Grands, mais comment ? comme un Elie pour y ſoutenir les intereſts du Seigneur & de la vraye foy. Je puis meſmes adjouſter qu'il y a plus fait par ſa douceur, que ce prophete avec ſon eſprit de feu. On n'euſt jamais penſé que ce qu'il propoſa au Conſeil de Savoye pour l'extirpation de l'hereſie, duſt eſtre agréé. La prudence humaine s'y oppoſoit, & le projet eſtoit trop conforme aux maximes de Dieu, pour s'accorder avec la politique des hommes. Mais laiſſez agir François de Sales. Tandis qu'on tient conſeil en la preſence du Duc, il en tient un autre avec Dieu meſme, & c'eſt aſſez. Le ſentiment du ſaint Apoſtre l'emportera; l'interdit de la nouvelle ſecte ſera publié ; les miniſtres ſeront bannis, les catholiques maintenus, ceux de Geneve exclus de leurs demandes ; tous ces articles arreſtez, ratifiez, executez. N'en ſoyons point ſurpris. C'eſt que Dieu qui tenoit en ſa main le cœur du Prince, l'a remis en celle de François ; & François par l'impreſſion de ſa douceur luy fait prendre tous les mouvements de ſon zéle.

Mais, ô Providence, que faites-vous ? Pendant que la paix entre les couronnes

de France & de Savoye, favorise la guerre que cet Apostre a faite à l'heresie, vous laissez une autre guerre s'allumer entre ces deux Estats ; & cette guerre portée jusques dans le sein de son Eglise, va donner la paix aux rebelles. Avez-vous donc entrepris de troubler vos propres desseins ? Non, Chrestiens ; mais elle veut faire part à la France du bien que la Savoye possedoit : & parce que ce bienheureux Prelat est attaché aussi fortement à Geneve, qu'une intelligence à l'astre qu'elle remuë, il faut que les interests mesmes de ce Dioceſe l'en separent, afin qu'il puisse dire avec le Sauveur du monde en quittant son troupeau : il est à propos pour vous que je vous quitte ; *Expedit vobis, ut ego vadam.* Ce coup sans doute fut un des plus favorables pour la France. Nostre invincible Heros, Henry le grand, fit bien des conquestes sur la Savoye ; mais une des plus avantageuses fut d'attirer à sa Cour cet homme de Dieu. Il y est conduit par le mesme esprit, qui conduisit Jesus-Christ au desert. L'opinion de sa saintеté, le bruit de ses merveilles previennent les cœurs en sa faveur. Les peuples le comblent d'honneurs ; & Henry, c'est à dire, le plus grand Roy qui portast alors la couronne, n'épargne rien pour luy donner toutes les marques

Joan. c. 16.

d'une singuliere estime. Cet auguste Monarque, qui ne prisoit que le merite, & dont le discernement estoit admirable pour le connoistre, decouvrit d'abord dans le saint Prelat d'éminentes qualitez; & s'en expliquant un jour: non, dit-il, je ne connois point d'homme dans tout mon Royaume plus capable de soutenir les interests de la religion & ceux de l'Estat. Comme la ressemblance forme les liaisons, ce Prince également belliqueux & debonnaire aima François, en qui il voyoit tant de courage à combattre les ennemis de l'Eglise, & au mesme temps une douceur si engageante. Il l'aima, dis-je, jusqu'à l'honorer de sa plus intime familiarité, n'estimant pas qu'il y eust de la disproportion, quand la majesté se trouvoit d'une part & la sainteté de l'autre. Les belles esperances de fortune, dira peut-estre icy quelque mondain! Si ce Prelat eust sçû profiter de son credit, il pouvoit parvenir aux plus hauts rangs. Ce n'estoient pas seulement des esperances, mes chers Auditeurs; c'estoient de la part de Henry des preuves effectives d'une bienveillance & d'une magnificence toute Royale. Déja par son Ambassadeur auprés du souverain Pontife, il demandoit pour François le chapeau de Cardinal; déja il luy asseûroit des Eves-

chez de son Royaume le premier vaquant ; déja pour l'attacher de plus prés à sa personne, il luy offroit le siege de Paris sous le titre de coadjuteur. La fortune ne luy a donc pas manqué ; mais cet homme Evangelique se crut obligé pour l'interest de Dieu de manquer à une si éclatante fortune ; & quelque jugement qu'en puisse faire la sagesse du siecle, si François de Sales eust usé de sa faveur suivant les veûës du monde, jamais il n'eust eû dans l'estime de Henry la place qu'il y occupoit, & nous ne ferions pas aujourd'huy son éloge. C'eust esté un grand Cardinal, & non un grand Saint : on eust parlé de luy tandis qu'il vivoit encore sur la terre ; mais maintenant son nom seroit dans l'oubli, au lieu que par un renoncement si genereux & si rare il l'a rendu immortel.

Ce fut aprés tout un langage bien nouveau à la Cour, que celuy de François de Sales. Que repondit-il à nostre glorieux Monarque, & que luy representa-t-il ? qu'il estoit à la suite de la Cour, non point pour ses propres affaires, mais pour celles de son Dioceſe. Qu'il seroit bien condamnable, s'il negligeoit les unes pour avancer les autres. Que l'Egliſe de Geneve estoit son épouſe ; & qu'il luy seroit d'autant plus fidelle, que c'estoit une épouſe affli-

gée, dont il devoit estre la consolation & le soutien. Que Dieu l'avoit appellé à la conversion de sa patrie, & qu'il mourroit dans la poursuite de ce dessein. Que pour cela il avoit besoin de toutes les bontez de sa Majesté, & qu'il n'en attendoit nulle autre grace. Voilà, pour m'exprimer de la sorte, comment les Saints font leur cour. Voilà comment les Athanases l'ont faite auprés de Constantin, les Remys auprés de Clovis, les Thomas auprés de Henry Roy d'Angleterre, toûjours pour la gloire de Dieu & la cause de l'Eglise. Grand Roy, adjousta François, Dieu vous demande trois choses : le restablissement de la religion catholique dans le pays de Gex, mainlevée de tous les benefices usurpez par l'heresie, & seûreté pour les Eglises qu'il luy a plû édifier par mes soins. Tous ces chefs estoient importants, Chrestiens ; & je me suis trompé, quand j'ay dit que François de Sales n'avoit point usé de son credit : il en eust moins fallu pour s'élever aux plus grandes dignitez. Mais possedant le cœur de Henry, que ne pouvoit-il pas se promettre & obtenir ? On luy dépesche toutes les expeditions necessaires. De-là il se transporte à Dijon. Il y annonce la parole de Dieu ; & pour toute reconnoissance, il souhaite que ses lettres soient enre-

giſtrées au Parlement de Bourgogne. Elles le ſont, il retourne en Savoye, il les fait executer avec une vigueur toute Apoſtolique. L'hereſie eſt deconcertée de ſe voir enlever le patrimoine de l'Egliſe, & il triomphe de voir tout le pays de Gex reconquis à Jeſus-Chriſt. Or encore une fois qui fit tout cela ? la douceur agiſſante de noſtre Apoſtre. Tel fut le moyen qu'il mit en œuvre pour ſe rendre maiſtre de tant d'eſprits. Eſt-ce par ſa doctrine qu'il perſuadoit ? il eſt vray, c'eſtoit un des plus ſçavants Prelats de ſon ſiecle ; ſa profonde capacité fut admirée par les premiers hommes du monde, j'entends les cardinaux Baronius & Bellarmin ; le ſaint Siege le conſulta ſur les poincts les plus difficiles de noſtre religion ; il a donné cent fois le défi aux miniſtres de l'hereſie, & leur fuite n'eſtoit pas tant une marque de leur peu de capacité & d'érudition, puiſqu'ils paſſoient pour les plus habiles qui fuſſent dans leur ſecte, qu'une preuve de la haute ſuffiſance de François. Mais vous ſçavez la belle parole du grand cardinal du Perron : j'ay, diſoit-il, aſſez de ſcience pour convaincre les heretiques ; mais l'Eveſque de Geneve a la grace pour les convertir. Quoy donc ? Eſtoit-ce une grace de miracles comme celle d'un ſaint Gregoire ? il en a fait,

Chreſtiens, & de tels que les plus ſeveres informations n'ont ſervi qu'à les authoriſer. Quand il n'y en auroit point d'autre, celuy-cy ſeroit le plus authentique de tous, d'avoir converti tant d'heretiques ſans miracles. Mais diſons toûjours, & reconnoiſſons que c'eſt ſa douceur qui le rendit ſi habile dans l'art tout divin de gagner les ames. C'eſt elle qui luy concilia les eſprits les plus indociles & les plus farouches, pour les ramener à Dieu. C'eſt par elle que les heretiques meſmes, comme Theodore de Beze, ont eſté ſi fortement combattus, que ſans les intereſts humains qui les dominoient, elle les euſt ſoumis. C'eſt elle qui tant de fois a engagé les plus obſtinez heretiques à le choiſir pour arbitre de leurs differents. En ſorte qu'on peut dire de luy, ce que l'Ecriture a dit de Moyſe, que ce fut le plus affable, le plus prévenant, le plus condeſcendant de tous les hommes qui vivoient ſur la terre : *Vir mitiſſimus ſuper omnes homines qui morabantur in terrâ.* A quoy nous pouvons adjouſter que ce fut par là meſme le plus efficace & le plus heureux dans ſes ſaintes entrepriſes : qu'il a dompté Pharaon, ou pluſtoſt qu'il a dompté l'hereſie, plus intraitable encore que Pharaon ; & qu'il a delivré le peuple de Dieu de la ſervitude, en le réduiſant ſous Num. c. 12.

l'obéïſſance de ſon legitime paſteur.

De-là, mes chers Auditeurs, double inſtruction pour nous. L'une par rapport à la vraye foy que François a preſchée & reſtablie ; & l'autre par rapport à la maniere dont il l'a preſchée, & au moyen dont il s'eſt ſervi pour la defendre & la reſtablir. Car apprenons d'abord à eſtimer noſtre foy, pour laquelle ce digne miniſtre du Dieu vivant a ſi glorieuſement combattu. Cultivons-la dans nous-meſmes, comme il l'a cultivée dans les autres. Gardons ſur tout cette importante maxime, qu'il recommandoit ſi ſouvent, de faire paroiſtre noſtre foy dans les moindres obſervances de noſtre religion, & particulierement en celles dont l'hereſie a temoigné plus de mépris & plus d'horreur. Car ces pratiques, diſoit-il, ſuppoſé les principes de noſtre créance, ſont ſaintes & venerables : il faut donc autant qu'il nous eſt poſſible, les maintenir, & d'autant plus les reſpecter en les obſervant, que l'erreur s'eſt plus attachée à les décrier en les rejettant. Plus elles ſont petites, plus elles ſervent d'exercice à noſtre ſoumiſſion & à noſtre foy. C'eſt bien mal travailler à la converſion des heretiques, que d'entrer dans leurs ſentiments ſous pretexte de ne retenir que les choſes eſſentielles. Enfin, adjouſtoit-il,

je n'ay jamais veû perſonne reſpecter & obſerver les poincts les plus legers de la diſcipline de l'Egliſe, qui ne demeuraſt ferme dans la foy : mais j'en ay bien veû de ceux qui les negligeoient, ſe dementir peu à peu & tomber malheureuſement dans l'incredulité. Voilà pourquoy il faiſoit eſtat de ces confreries ſaintement inſtituées dans l'Egliſe, en ayant luy-meſme eſtabli une ſous le titre de la croix. Plus les novateurs s'efforçoient de décrediter la pratique des vœux, plus il s'appliquoit à la relever ; s'eſtant luy-meſme engagé par vœu à reciter le chapelet tous les jours de ſa vie. Plus ils railloient des jeuſnes & des auſteritez corporelles, plus il en exaltoit l'uſage. Plus ils ſe déchaiſnoient avec fureur contre les ordres religieux, plus il portoit leurs intereſts & s'en declaroit le protecteur.

Mais d'ailleurs quelle autre leçon, que cette douceur dont il aſſaiſonnoit toutes ſes paroles, tous ſes diſcours, & dont il ne ſe départit jamais dans toutes les occaſions où il eût à traiter avec le prochain. En cela imitant Dieu meſme, qui ſelon le beau mot du Sage, nous gouverne d'autant plus efficacement, qu'il nous conduit doucement : *Attingit à fine uſque ad finem fortiter, & diſponit omnia ſuaviter.* Car Sap. c. 8.

pour developper ce fonds de morale si étendu & si necessaire dans tous les estats, prenez garde, s'il vous plaist : ce n'est point par la souveraineté de son empire, que nostre Dieu gagne nos cœurs. Il nous fait par là dependre de luy ; mais par là il ne nous attire pas à luy. Ce n'est point par la sagesse de son entendement divin ; il peut bien nous éclairer par là, mais non pas nous toucher. Si donc il s'insinuë dans nos ames & s'il s'en rend le maistre, c'est par la douceur de son esprit & de sa grace. Ainsi, Chrestiens, ce n'est point par la hauteur & par la domination, beaucoup moins par la fierté & l'arrogance, que nous nous concilierons les cœurs de ceux avec qui nous avons à vivre, ou dont la providence nous a chargez. Ce n'est point par nos belles qualitez ni par tous les avantages de nostre esprit, mais par la douceur de nostre charité. Nous avons des monstres à combattre, aussi-bien que François de Sales, *Placavit monstra* : les uns dans nous-mesmes, & les autres dans le prochain. Dans nous-mesmes ce sont nos vices qui nous corrompent, nos passions qui nous dominent, l'esprit du monde, l'amour du plaisir, le libertinage, l'impieté, l'avarice, l'orgüeil, l'ambition. Or ces monstres domestiques, j'en conviens, c'est par la severité que nous

Eccles. c. 45.

devons les exterminer de nostre cœur, & les détruire. Soyons severes alors, & ne nous épargnons point, ne nous flattons point; nostre douceur nous seroit pernicieuse, & bien loin d'étouffer nos passions, elle ne serviroit qu'à les nourrir & à les fortifier. Mais il y a d'autres monstres que nous devons attaquer dans le prochain, sur tout dans ceux avec qui nous avons certains rapports de superiorité, de proximité, d'amitié: & ces monstres, par exemple, ce sont la colere de l'un, ses emportements & ses violences; la haine de l'autre, ses animositez & ses ressentiments; l'humeur de celuy-là, ses bizarries & ses caprices; les desordres de celuy-cy, ses habitudes criminelles & ses debauches. Voilà souvent la matiere de nos combats. Or je prétends que dans ces combats vous ne pouvez esperer de vaincre, que par la doüceur. Vous aurez beau chercher d'autres voyes; il en faudra toûjours revenir à celle que l'Evangile nous a enseignée: *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.* Heureux ceux qui sont doux & pacifiques, parce qu'ils posséderont la terre: c'est à dire, parce qu'ils se rendront maistres des cœurs, & qu'ils les tourneront où il leur plaira. Non, tout autre moyen ne nous réüssira pas; authorité, rigueur du droit, Matth. c. 5.

raiſon, addreſſé de l'eſprit. Car les autres ne défereront pas à nos belles penſées, & ils croiront juger des choſes auſſi ſainement que nous. Nous dirons bien des raiſons; mais on ne prendra pas toûjours pour regle noſtre raiſon. Nous ferons valoir noſtre authorité; mais ce ne ſera ſouvent que pour cauſer de plus grandes revoltes. D'y proceder par la rigueur du droit, c'eſt s'engager dans des conteſtations éternelles, dans des examens infinis, & ſuſciter des guerres qui ne s'éteindront jamais. Il ne reſte donc que la douceur, qui gagne peu à peu, qui perſuade ſans diſpute & qui entraiſne ſans effort. Apprenez de moy, diſoit le Sauveur du monde, que je ſuis doux & humble de cœur: ſoyez-le comme moy, & vous entretiendrez le bon ordre & la paix; *Diſcite à me quia mitis ſum & humilis corde, & invenietis requiem animabus veſtris.* Je ſçais que pour cela il faudra prendre ſur ſoy, compatir, excuſer, diſſimuler, ceder, condeſcendre, ſe ſoumettre & s'humilier; & de plus, je ſçais que tout cela eſt difficile. Mais voilà pourquoy je vous diſois, il y a quelque temps, que la grande ſeverité du chriſtianiſme conſiſtoit dans la pratique de la charité, & que c'eſtoit une illuſion de la vouloir chercher hors de-là, ou de prétendre la trouver ſans cela. Saint

Matth. c. 11.

François de Sales s'eſt addonné à un continuel exercice de la douceur pour l'intereſt de la foy, & nous devons nous y attacher pour l'intereſt de la charité. Car la charité ne nous doit pas eſtre moins precieuſe que la foy, & nous ne devons pas moins faire pour l'une que pour l'autre. C'eſt par la force de ſa douceur, que François a triomphé de l'hereſie ; & c'eſt par l'onction de ſa douceur, qu'il a reſtabli la pieté dans l'Egliſe. Renouvellez, s'il vous plaiſt, voſtre attention pour cette ſeconde partie.

II. PARTIE.] LEs Eveſques, dit ſaint Denis, ſont les Princes de la hierarchie Eccleſiaſtique : il leur appartient donc de perfectionner les fidelles, comme les Anges dans la hierarchie celeſte perfectionnent ceux qui leur ſont inferieurs. De-là vient, adjouſte ſaint Thomas, l'obligation indiſpenſable qu'ont les Eveſques d'eſtre parfaits, puiſqu'il n'eſt pas poſſible, au moins dans l'ordre naturel des choſes, qu'ils communiquent aux autres par leur action ce qu'ils n'ont pas eux-meſmes. Cette verité dont les exemples particuliers ne nous convainquent pas toûjours, ſe trouve pleinement juſtifiée dans noſtre illuſtre Prelat. Il a eſté choiſi de Dieu pour repandre l'eſprit de pieté

dans tout le corps de l'Egliſe, & il l'a fait par trois excellents moyens: par la douceur de ſa doctrine, par la douceur de ſa conduite, par la douceur de ſes exemples. C'eſt ce qui l'a élevé à un ſi haut rang, & placé, comme l'Agneau de Dieu, ſur la ſainte montagne: *Et vidi, & ecce Agnus ſtabat ſuprà montem Sion.*

Apoc. 14.

La pieté tire un merveilleux ſecours de la doctrine, mais toute doctrine n'eſt pas propre à la pieté. Sans parler de la fauſſe doctrine qui ſéduit, de la mauvaiſe doctrine qui corrompt, de la doctrine prophane qui enfle, il y en a d'autres qui, toutes bonnes & toutes ſaintes qu'elles ſont, ou ſurpaſſent l'eſprit par leur élevation, ou l'épuiſent par leur ſubtilité, ou l'accablent par leur rigueur. Les unes l'éclairent ſans l'émouvoir; d'autres le touchent ſans l'inſtruire; celles-cy ſont trop myſterieuſes, & l'embaraſſent; celles-là trop auſteres, & le rebutent. Pourquoy de tant d'éloquentes predications & de tant de livres remplis de pieté, y en a-t-il ſi peu qui nous l'inſpirent? c'eſt que la doctrine des hommes partant & d'un eſprit defectueux & d'un ſens particulier, elle tient toûjours des qualitez de ſon principe; & par conſequent ne peut eſtre ni parfaite ni univerſelle. Si elle entre dans un cœur, elle en trouve un autre fer-

mé ; pour un qui la reçoit, cent l'écoutent avec indifference : au lieu que celle qui vient de Dieu se fait comprendre à tous & gouster de tous : *Et erunt omnes docibiles Dei.* Or telle est la merveille que je decouvre dans le grand & incomparable François de Sales. Sa doctrine est une viande, non de la terre, mais du ciel, qui de la mesme substance nourrit, aussi-bien que la manne, toutes sortes de personnes. Et je puis dire sans blesser le respect que je dois à tous les autres écrivains, qu'aprés les saintes Ecritures, il n'y a point d'ouvrages qui ayent plus entretenu la pieté parmi les fidelles que ceux de ce saint Evesque. Ouy, Chrestiens, les Peres ont écrit pour la defense de nostre religion, les theologiens pour l'explication de nos mysteres, les historiens pour conserver la tradition de l'Eglise ; ils ont tous excellé dans leur genre, & nous leur sommes à tous redevables : mais pour former les mœurs des fidelles, & pour establir dans les ames une solide pieté, nul n'a eû le mesme don que l'Evesque de Geneve. Son introduction seule à la vie devote combien a-t-elle converti de pecheurs ? combien a-t-elle formé de religieux ? combien d'hommes & de femmes a-t-elle sanctifiez dans le mariage ? combien dans tous les estats a-t-elle fait de *Joan. c. 6.*

changements admirables ? Je vous le demande, Chreſtiens. Car pourquoy citer icy les ſouverains Pontifes, les Cardinaux, les Princes & les Roys qui luy ont donné tant d'éloges ; & pourquoy rapporter un nombre preſque infini de miracles que la lecture de ce livre a produits ? Vous l'avez entre les mains ; & une des marques les plus évidentes de ſon excellence & de ſon prix, c'eſt que dans le chriſtianiſme il ſoit devenu ſi commun. L'avez-vous jamais ouvert, ſans vous ſentir excitez à la pratique de la vertu ; ſans concevoir de ſaints deſirs d'eſtre à Dieu, ſans que l'eſprit de grace vous ait parlé interieurement, ſans que la conſcience vous ait fait quelque reproche ? Or ce que vous avez éprouvé, mes chers Auditeurs, eſt une experience generale, & la meilleure preuve de la propoſition que j'ay avancée, ſcavoir que François par ſa doctrine a repandu dans les cœurs l'eſprit de la vraye pieté.

Mais qu'y a-t-il donc dans cette doctrine qui la rende ſi univerſelle & ſi efficace ? Qui fait que ni les ſcavants n'y trouvent rien au deſſous d'eux, ni les foibles rien de trop relevé ; qu'elle convient à toutes ſortes de conditions ; qu'il n'y a point de temperamment qui n'en reſſente l'impreſſion ? C'eſt, mes Freres, cette douceur ineſtimable,

eſtimable, qui faiſoit diſtiller de la plume de noſtre ſaint Eveſque, comme des levres de l'Epouſe, le lait & le miel : *Favus diſtillans labia tua, mel & lac ſub linguâ tuâ.* Cant. c. 4. Voilà ce qui a donné tant de gouſt pour ſes ouvrages aux ames les plus mondaines & les moins ſenſibles à la pieté. Prenez garde au reſte : je ne dis pas que la doctrine de François de Sales ſoit douce dans ſes maximes. Il n'y a rien de ſi difficile dans la loy chreſtienne qu'elle n'embraſſe ; mais en cela meſme elle eſt plus conforme à celle de Jeſus-Chriſt. Le Sauveur, remarque ſaint Auguſtin, dit que ſon joug eſt doux ; *Jugum meum ſuave eſt :* pourquoy ? parce qu'il nous impoſe une charge plus legere ? non ſans doute : trois additions à la loy écrite qu'il exprime en ces termes, *Ego autem dico vobis*, ſont d'une obſervance plus rigoureuſe, que tous les anciens preceptes. Le joug du Seigneur eſt doux, adjouſte ce Pere, non point à raiſon de ſa matiere, car c'eſt un joug ; mais par la grace de l'Evangile, qui nous aide à le porter. Ainſi la morale que François a enſeignée, eſt en elle-meſme une morale ſublime & de la plus haute perfection. Mais ſuivant le deſſein de ſon maiſtre, il a par l'onction de ſes écrits adouci l'amertume de la croix, que Jeſus-Chriſt avoit renduë ſi deſirable

Matth. c. 11.

Matth. c. 5.

& si precieuse en la détrempant dans son sang. Ah ! Chrestiens, si la morale de ce saint predicateur, seulement tracée sur le papier, est encore si puissante, que ne pouvoit-elle point quand elle estoit vivante & animée ? & lors qu'elle partoit immediatement de ce cœur embrasé du zéle le plus pur & le plus ardent, quel feu ne devoit-elle pas repandre par tout ? De vous dire que François de Sales a esté l'oracle de son temps, que Paris l'a admiré, que les Parlements de France par des députations honorables l'ont recherché pour entendre sa doctrine, qu'il fut l'Apostre de la Cour, ce seroit peu ; & si vous sçavez peser les choses au poids du sanctuaire, vous l'estimerez plus sortant de ce grand monde d'admirateurs qui le suivoient en foule & se retirant dans le desert, c'est à dire, quittant la Cour & Paris, pour consacrer les caresmes entiers aux moindres villes de son Dioceſe, & aimant mieux, comme Jesus-Christ, prescher dans les bourgades que dans Jerusalem. De-là mesme aussi ces benedictions abondantes que Dieu donnoit à son ministere. De-là ces soupirs que poussoient vers le ciel ses auditeurs, & ces larmes qui couloient de leurs yeux. De-là ces fruits de penitence qu'il recüeilloit aprés ses predications Evangeliques, comme le seul tri-

but qu'il prétendoit tirer de cet employ : recevant les pecheurs, écoutant leurs confessions, les encourageant & les consolant, leur prescrivant des regles de vie conformes à leur estat, & tout cela avec cette sage douceur qui les convainquoit & qui les attachoit inviolablement à leurs devoirs. Un des souhaits de saint Fulgence estoit de voir saint Paul preschant l'Evangile ; & ne vous sentez-vous pas, Chrestiens, touchez du mésme desir à l'égard de François de Sales ? Or il est aisé de vous satisfaire : l'Evesque de Geneve vit encore dans ses écrits, parce qu'il y a laissé tout son esprit : choisissez-le pour vostre predicateur ; en tous temps & en tous lieux vous pouvez l'entendre. Je n'auray pas peu fait pour vostre salut si je puis vous engager à cette sainte pratique ; & cet homme de Dieu aura la gloire de continuer aprés sa mort ce qu'il a si heureusement commencé pendant sa vie, lors qu'il a estabi la pieté & le culte de Dieu par la douceur de sa doctrine.

Ce sujet est trop vaste, mes chers Auditeurs, pour le renfermer dans un seul discours. A cette douceur de la doctrine François joignit la douceur de la conduite dans le gouvernement des ames, & quel nouveau champ s'ouvre devant moy ? Que diray-je des effets merveilleux que produisit dans

l'Egliſe une telle direction ? Je n'en veux qu'un exemple : il eſt memorable. Je parle de ce ſaint Ordre qu'il a inſtitué ſous le titre de la Viſitation de Marie. Ouy, Chreſtiens, c'eſt à la conduite de ſon inſtituteur, à cette conduite également religieuſe & douce qu'il doit ſa naiſſance ; c'eſt ſur cette conduite qu'il eſt fondé, c'eſt par cette conduite qu'il ſubſiſte. Vous le ſçavez : Dieu choiſit l'illuſtre & venerable Dame de Chantal pour l'execution de ce grand ouvrage, & l'addreſſa à François de Sales, auquel il avoit inſpiré le meſme deſſein. Dés qu'elle a veû ce ſaint Prelat, qu'elle l'a entendu, la voilà d'abord gagnée par l'attrait de ſa douceur. Cette femme forte que nous avons enfin trouvée dans noſtre France, *Mulierem fortem quis inveniet?* connoiſt bientoſt que ſon ſaint directeur agit de concert avec Dieu dans cette affaire : *Guſtavit & vidit quia bona eſt negotiatio ejus.* Cela ſuffit, & ſans une plus longue deliberation elle ſe réſout à tout entreprendre pour ſeconder ſon zéle : *Manum ſuam miſit ad fortia.* Elle rompt les liens qui la tiennent attachée au monde, elle quitte ſa patrie & va dans une autre terre planter une nouvelle vigne, qui devoit fructifier au centuple & ſe repandre de toutes parts : *De fructu manuum ſuarum plan-*

Proverb. c. 31.

tavit vineam. A peine a-t-elle mis la main à l'œuvre du Seigneur, qu'un nombre de saintes vierges se joignent à elle pour prendre part au travail, & pour s'enrichir de graces & de vertus : *Multæ filiæ congregaverunt divitias.* Tel fut l'origine de cet Ordre si florissant. Vous me demandez quelle est sa loy fondamentale ? la voicy dans les paroles du Sage au mesme endroit : *Et lex clementiæ in linguâ ejus* ; une autre version porte, *lex mansuetudinis* ; c'est la loy de douceur, cette loy extraite du cœur de François, pour estre gravée dans celuy de ses filles en Jesus-Christ. Car il ne falloit pas qu'une si belle vertu mouruſt dans sa personne ; & si le double esprit du Prophete dût estre transmis à un autre, il estoit encore plus important que l'esprit simple & doux de ce glorieux fondateur fust multiplié : *Mansuetudo multiplicavit me.* Il semble en effet, que dans ces excellentes lettres par où il forma ce cher troupeau dont il estoit le conducteur, il ne leur recommande rien autre chose que la douceur de l'esprit. Cette douceur d'esprit est le sujet ordinaire de ces admirables entretiens que nous lisons, & qu'il avoit avec ces ames predestinées. A cette douceur d'esprit il rapporte toutes les constitutions de son Ordre. Pourquoy de toutes les Con-

gregations religieuſes, celle-cy eſt-elle ſpecialement favoriſée du ciel ? Pourquoy par un avantage aſſez rare, lors que le temps altére tout, croiſt-elle ſans ceſſe dans la perfection de ſon inſtitut, au lieu d'en degenerer ? Pourquoy ſe remplit-elle tous les jours de tant de ſujets diſtinguez, & par la ſplendeur de leur naiſſance, & par le merite de leurs perſonnes ? c'eſt que l'eſprit de François y regne, c'eſt qu'elle eſt gouvernée par ſa douceur. Je ne dis pas cecy, mes trés cheres Sœurs, pour vous donner la preference au deſſus de tous les Ordres de l'Egliſe : vous les devez honorer, & ce ſera toûjours beaucoup pour vous d'eſtre les plus humbles dans la maiſon de Dieu. Mais je vous le dis pour vous faire encore plus aimer cette douceur, qui vous doit eſtre ſi precieuſe, puiſque c'eſt l'heritage de voſtre Pere ; & que vous ne la pratiquerez jamais ſelon ſes regles, ſans triompher de toutes les paſſions, ſans acquerir toutes les vertus, & ſans vous élever comme luy juſqu'au ſommet de la montagne ou de la ſainteté Evangelique : *Et vidi, & ecce Agnus ſtabat ſuprà montem Sion, & cum eo centùm quadraginta quatuor millia.* *Apoc. 14.*

Quand le grand Eveſque de Geneve par la douceur de ſa conduite & pour l'avan-

cement de la pieté, n'auroit rien fait davantage que d'eſtablir dans le chriſtianiſme un ordre où Dieu eſt ſi parfaitement & ſi conſtamment ſervi, ne ſeroit-ce pas aſſez, & ne trouverois-je pas en cela meſme l'ample matiere d'un des plus ſolides & des plus magnifiques éloges ? Mais non, Chreſtiens ; Dieu a prétendu de luy, & attend aujourd'huy de moy quelque choſe de plus. Dieu, dis-je, a prétendu de luy que par la douceur de ſes exemples il fiſt renaiſtre en vous l'eſprit de la pieté chreſtienne ; & Dieu attend encore de moy qu'en vous les propoſant, je contribuë à une fin ſi importante. Oubliez, s'il eſt poſſible, tout ce que j'ay dit, & regardez ſeulement la vie de François de Sales : c'eſt un des plus excellents modelles que vous puiſſiez imiter. Helas ! mes chers Auditeurs, où la pieté en eſt-elle maintenant réduite ? François de Sales luy avoit donné du credit ; elle regnoit de ſon temps juſques dans la Cour, où il l'avoit introduite avec honneur : & preſentement n'eſt-elle pas en quelque ſorte bannie de la ſocieté des hommes ? Les libertins mépriſent inſolemment ſes maximes, & elle paſſe parmi ces prétendus eſprits forts pour ſimplicité & pour foibleſſe, parce qu'elle nous fait dépendre de Dieu, & qu'elle nous aſſujettit à la loy

de Dieu. Les Grands dont elle devroit estre authorisée, l'abandonnent, parce qu'elle ne peut compatir avec l'ambition & l'interest qui les dominent. Tout le reste à peine la connoist-il, tant il est aveugle & grossier. On se contente de vivre, sans penser à vivre chrestiennement. Ce desordre n'est-il pas tel que je le dis; & si nous avons encore quelque sentiment de religion, n'en devons-nous pas estre touchez? Mais quoy, mes Freres, ne le corrigerons-nous point ce desordre si deplorable? & faisant profession de garder si exactement tous les devoirs où la vie civile nous engage, n'aurons-nous nul soin de cette belle vie qui fait toute la perfection d'un chrestien? Ah! du moins considerez icy le modelle que je vous presente: il vous fera voir ce que c'est que la pieté; il vous la fera non seulement estimer, mais aimer. La providence qui vouloit nous donner François pour exemple, l'a attaché à une vie commune, afin qu'elle n'eust rien que d'imitable. Il n'a point passé les mers, pour aller dans un nouveau monde chercher de l'exercice à son zéle. Il est demeuré dans sa patrie; mais il y a esté prophete & plus que prophete, puisqu'il en esté le salut. Voilà ce que vous pouvez faire par proportion dans vos familles, & n'y estes-vous pas indis-

pensablement obligez ?

François n'a point refusé les benefices de l'Eglise : il estoit plus necessaire qu'il nous enseignast à les bien recevoir. Voyez s'il y est entré par des considerations humaines, & deplorez les abus & les scandales de nostre siecle, où ce sont des veûës interessées, des veûës ambitieuses qui nous servent de vocation pour tous les estats, mesmes les plus saints. De cet exemple vous tirerez deux regles de conduite ; l'une particuliere, l'autre generale. Car d'abord vous apprendrez en particulier, avec quel esprit vous devez approcher de l'Autel du Seigneur, & paroistre dans son sanctuaire ; que c'est le Seigneur mesme qui doit vous appeller à ce sacré ministere, & non point vous qui ayez droit de vous y porter. Et par une consequence plus generale, vous conclurez ensuite, que Dieu estant le maistre de toutes les conditions, c'est à luy de les partager, à luy de vous les marquer, à luy de vous choisir, sans qu'il vous soit permis de prevenir ou d'interpreter son choix à vostre gré. Si ces regles estoient fidellement observées, nous ne verrions pas dans les benefices & les dignitez Ecclesiastiques tant de sujets qui ne s'y sont ingerez que par la faveur, que par l'intrigue, que par les voyes les plus sordides & les plus basses :

& nous n'aurions pas encore la douleur de voir dans le monde tant d'hommes sans merite, sans talent, sans nulle disposition, occuper les places les plus honorables & se charger des fonctions les plus importantes.

François en acceptant la dignité Episcopale, ne nous a pas donné le mesme exemple de renoncement, que plusieurs autres qui ont pris la fuite & se sont cachez dans les deserts, pour éviter ou un fardeau ou un honneur qu'ils craignoient. Mais j'ose dire néanmoins, qu'en cela mesme il a fait quelque chose de plus rare & de plus instructif pour nous. Car se trouvant engagé à une Eglise pauvre & desolée dont Dieu luy avoit confié le soin, jamais rien ne l'en pût separer. C'estoit son épouse; & toute defigurée qu'elle paroissoit à ses yeux, il luy fut toûjours fidelle : en sorte qu'il la préfera à tout ce qu'on pût luy offrir de plus specieux & de plus brillant. Un tel exemple n'a-t-il pas je ne sçais quoy qui gagne le cœur ? Vous me demandez, Chrestiens, quelle application vous en pouvez faire à vos mœurs ? rien de plus juste & de plus necessaire à une solide pieté. C'est d'aimer la condition où Dieu vous a appellez, quelle qu'elle soit ; de vous y tenir, & de ne chercher rien au de-

là : persuadez que si vous y suivez les veûës de la providence, si vous y demeurez par l'ordre de Dieu, il n'y a point de condition où vous n'ayez tous les moyens de vous sanctifier. C'est de reprimer ces insatiables desirs, qu'inspirent aux ames mondaines, ou l'envie d'avoir, ou l'envie de paroistre ; formant toute vostre vie sur les grandes maximes du veritable honneur, de la raison, de la foy, & n'écoutant point ces faux principes qu'on se fait dans le siecle & mesmes dans l'Eglise, pour viser sans cesse plus haut & pour ne mettre jamais de bornes à ses prétentions. Dés que vous sçaurez ainsi vous fixer, vous ne serez plus si entestez de vostre fortune, si distraits & si dissipez : vous vous preserverez de mille écüeils, où l'innocence échoüe ; & plus attentifs sur vous-mesmes, vous serez plus en estat de gouster Dieu, & de marcher tranquillement & avec asseûrance dans ses voyes.

François revestu de l'Episcopat a fait consister sa perfection dans la pratique des devoirs propres de son ministere, visitant son Eglise, tenant des synodes, conferant les ordres sacrez, instruisant les Prestres, dirigeant les consciences, preschant la parole de Dieu, administrant les sacrements. En tout cela rien d'extraordinaire, sinon

qu'il le faisoit d'une maniere non-ordinaire, parce qu'il le faisoit en saint : c'est à dire, parce qu'il le faisoit avec fidelité, descendant à tout, jusques à converser avec les pauvres & à enseigner luy-mesme la doctrine chrestienne aux enfants : parce qu'il le faisoit avec assiduité, ayant ses heures, ses jours, tous ses temps marquez, & donnant à chacun ce qui luy estoit destiné : parce qu'il le faisoit avec perseverance & sans relasche, s'élevant au dessus de tous les dégousts, de tous les ennuis, de toutes les humeurs, principes de ces vicissitudes & de ces changements perpetuels, qui selon les differentes conjonctures, nous rendent si differents de nous-mesmes : parce qu'il le faisoit toûjours avec une ferveur vive & animée, ne se dechargeant point sur les autres de ce qu'il pouvoit luy-mesme porter ; le premier au travail, & le dernier à le quitter ; ne comptant pour rien les fatigues passées, & ne pensant qu'à en prendre de nouvelles & qu'à recommencer : enfin, parce qu'il le faisoit avec une droiture & une pureté d'intention, qui relevoit devant Dieu le prix de toutes choses, mesmes des plus legeres en apparence, & leur imprimoit un caractere de saintеté ; n'ayant en veûë que Dieu, que le bon plaisir de Dieu, que l'honneur de

Dieu. Ah ! Chreſtiens, on ſe fait tant de fauſſes idées de la pieté ; on la croit fort éloignée, lors qu'elle eſt auprés de nous ; on ſe perſuade qu'il faut ſortir de ſon eſtat, & abandonner tout pour la trouver, & voilà ce qui rallentit toute noſtre ardeur & ce qui nous deſeſpere. Mais étudiez bien François de Sales, c'eſt aſſez pour vous détromper. Vous apprendrez de luy que toute voſtre pieté eſt renfermée dans voſtre condition & dans vos devoirs. Je dis dans vos devoirs fidellement obſervez : ne manquez à rien de tout ce que demandent voſtre employ, voſtre charge, les diverſes relations que vous avez plus directement, ou avec Dieu en qualité de miniſtres des autels, ou avec le public en qualité de juges, ou avec des domeſtiques en qualité de maiſtres, ou avec des enfants en qualité de peres & de meres, avec qui que ce puiſſe eſtre & dans quelque ſcituation que ce puiſſe eſtre ; embraſſez tout cela, accompliſſez tout cela, ne negligez pas un poinct de tout cela. Je dis dans vos devoirs aſſidûement pratiquez : ayez dans l'ordre de voſtre vie certaines regles qui diſtribüent vos moments, qui partagent vos ſoins, qui arrangent vos exercices, ſelon la nature & l'étenduë de vos obligations ; tracez-les vous-meſmes ces regles, ou pour agir plus ſeûre-

ment & plus chrestiennement, engagez un sage directeur à vous les prescrire, & faites vous une loy inviolable de vous y soumettre. Je dis dans vos devoirs constamment remplis : avancez toûjours dans la mesme route, sans vous détourner d'un pas ; & malgré l'ennuy que peut causer une longue & fatigante continuité, n'ayez pour mobiles que la raison & la foy, qui chaque jour sont les mesmes, & qui chaque jour, autant qu'il vous convient, vous appliqueront aux mesmes œuvres. Je dis dans vos devoirs gardez avec une sainte ardeur ; non pas toûjours avec une ardeur sensible, mais avec une ardeur de l'esprit, indépendante des sentiments & au dessus de tous les obstacles. Enfin je dis dans vos devoirs sanctifiez par la droiture de vostre intention, tellement que dégagez de tout autre interest & de tout autre desir, vous ne soyez en peine que de plaire à Dieu, & ne vous proposiez que de faire la volonté de Dieu. Voilà, dis-je, mes chers Auditeurs, ce que vous enseignera le saint Directeur, dont vous venez d'entendre l'éloge, & dont je voudrois que les leçons fussent gravées dans vostre souvenir avec des caracteres ineffaçables. Voilà dans ses exemples le précis & l'abregé de sa morale ; de cette morale également ennemie de tout excés,

soit de relaschement, soit de rigueur ; de cette morale qui ne menage & ne flate personne, mais aussi qui ne décourage & ne rebute personne ; de cette morale qui joint si bien ensemble, & toute la douceur, & toute la perfection de la loy Evangelique.

Vous me direz qu'on ne voit point là, ni de rigoureuses penitences à pratiquer, ni de grands efforts à soutenir. J'en conviens ; mais j'adjouste & je reponds, que c'est cela mesme qui en fait l'excellence & qui nous en doit donner la plus haute estime. Car c'est là que sans qu'il paroisse beaucoup de mortifications, on a sans cesse à se mortifier ; que sans croix en apparence, on trouve sans cesse à se crucifier ; que sans nulle violence au dehors, il faut sans cesse se vaincre & se renoncer. Et je vous le demande en effet, Chrestiens : pour s'assujettir comme François de Sales, à une observation exacte & fidelle, à une observation pleine & entiere, à une observation constante & assiduë, à une observation sainte & fervente des devoirs de chaque estat, quelle attention est necessaire ? quelle vigilance & quels retours sur soy-mesme ? Et pour se maintenir dans cette attention & cette vigilance continuelle, de quelle fermeté a-t-on besoin, & en combien de ren-

contres faut-il surmontet la nature, captiver les sens, gesner l'esprit ? D'ailleurs combien de devoirs difficiles en eux-mesmes & trés onereux ? combien qui nous exposent à mille contradictions & à mille combats ? combien dont on ne peut s'acquitter sans se faire la victime du public, la victime du bon droit, la victime de l'innocence ? combien qui demandent le plus parfait desintereſſement, le sacrifice le plus genereux de toutes les inclinations, de toutes les liaisons du sang & de la chair ? Et comme tout cela se fait selon les obligations ordinaires de la condition, & n'a pas un certain faste, ni un certain brillant, que la singularité donne à d'autres œuvres; quelle doit estre la force & la pureté de nos sentiments, lors que sans nul soutien exterieur, sans nul éclat & sans nulle veûë de paroistre, la seule religion nous anime, la seule équité nous sert d'appuy, le seul devoir nous tient lieu de tout. Ah, mes chers Auditeurs, entrons dans cette voye, & ne craignons point qu'elle nous égare. C'est la voye la plus droite & la plus courte. Elle est ouverte à tout le monde, & François a eû la consolation d'y attirer aprés luy une multitude innombrable de fidelles. Si par une dangereuse illusion, elle ne nous semble pas encore assez étroi-

te, c'eſt que nous n'y avons jamais bien marché & que nous ne la connoiſſons pas. Faiſons-en l'épreuve, & quand aprés une épreuve ſolide nous la trouverons trop large, alors il nous ſera permis de chercher une autre route & d'aſpirer à une plus ſublime perfection.

Vous cependant ſur qui Dieu repandit ſa lumiere avec tant d'abondance, & qui nous l'avez communiquée avec tant de charité, fidelle & zelé Paſteur des ames, grand Saint, recevez les honneurs ſolemnels que vous rend aujourd'huy tout le peuple chreſtien. Recevez les hommages que toute la France vous offre, comme autant de gages de ſa reconnoiſſance. Elle ſçait ce qu'elle doit à vos ſoins, & elle taſche dans cette ceremonie à s'acquitter en quelque ſorte auprés de vous. C'eſt elle qui la premiere vous avoit déja canoniſé par la voix publique, & c'eſt elle qui vient enfin de conſommer l'ouvrage de voſtre canoniſation par la voix de l'Egliſe. C'eſt à la requeſte de ſon Roy, à l'inſtance de ſes Prelats, à la ſollicitation de tout ſon Clergé, que vous avez eſté proclamé Saint. Il eſtoit juſte qu'elle vous rendiſt, autant qu'elle le pouvoit, devant les hommes, ce que vous luy avez donné devant Dieu. Pendant voſtre vie vous avez travaillé à la

Le Pere Bourdaloüe fit ce Sermon pour la ceremonie de la canoniſation de ſaint Fra. çois de Sales.

ſanctifier : il eſtoit juſte qu'aprés voſtre mort elle travaillaſt à faire declarer authentiquement & hautement voſtre ſainteté. Recevez en particulier les hommages que je vous preſente comme membre d'une Compagnie, à qui l'éducation de voſtre jeuneſſe fut confiée ; dans les mains de qui vous remiſtes le precieux dépoſt de voſtre conſcience ; & qui eût enfin la conſolation de recüeillir vos derniers ſoupirs, & de conduire voſtre bienheureuſe ame dans le ſein de Dieu. Du reſte, mes chers Auditeurs, entrons tous dans l'eſprit de cette ſolemnité. Qu'eſt-ce que la canoniſation d'un Saint ? un engagement à acquerir nous-meſmes, avec la grace & le ſecours de Dieu, toute la ſainteté qui nous convient. Car celebrer la canoniſation d'un Saint, c'eſt profeſſer que la veritable gloire conſiſte dans la ſainteté ; qu'il n'y a rien de grand & de ſolide dans le monde, que la ſainteté ; que toute la felicité & tout le bonheur de l'homme eſt attaché à la ſainteté. Or je ne puis profeſſer tout cela, ſans me ſentir excité fortement & ſollicité à la pourſuite de la ſainteté ; & je me condamne moy-meſme par ma propre confeſſion, ſi reconnoiſſant tout cela, je n'en ay pas plus de zéle pour ma ſanctification. Il n'eſt pas neceſſaire que nous ſoyons canoniſez

dans l'Egliſe, comme François de Sales ; mais il eſt d'une neceſſité abſoluë que nous ſoyons ſaints par proportion comme luy. Nous trouverons dans ſa doctrine de quoy nous éclairer, dans ſa conduite de quoy nous regler, dans ſes exemples de quoy nous animer, & dans la gloire où il eſt parvenu, de quoy éternellement & pleinement nous recompenſer. C'eſt ce que je vous ſouhaite, &c.

SERMON
POUR LA FESTE DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE.

Ego minimus in domo Patris mei.

Je suis le plus petit dans la maison de mon Pere. Au Livre des Juges, chap. 6.

CEs paroles que j'applique au glorieux Patriarche dont nous celebrons icy la feste, furent autrefois prononcées par Gédeon, l'un des plus grands hommes de l'ancienne loy. Dieu l'avoit choisi pour combattre les Madianites enflez de leur victoire, pour delivrer les Hebreux ses compatriotes de l'oppression, & pour estre enfin le chef, le conducteur & le souverain de son peuple. Mais qui suis-je, dit ce saint capitaine, surpris du choix que Dieu faisoit de luy pour une si haute entreprise; & comment est-ce, Seigneur,

que vous avez jetté les yeux sur moy ? Je suis de la derniere des douze Tribus, qui est celle de Manassé. Dans la tribu de Manassé, ma famille est la moindre de toutes ; & moy je suis le plus petit de la maison de mon Pere : par où donc pourray-je sauver Israël ? *In quo liberabo Israël? Ecce familia mea infirma est in Manasse, & ego minimus in domo Patris mei.* Va, luy repondit le Seigneur ; ne sois point en peine : je me joindray à toy, je t'éleveray & te feray grand. Cette promesse s'accomplit, & vous sçavez à quel poinct de grandeur Gédeon parvint, & combien son nom fut redouté des ennemis du peuple de Dieu & fameux dans toute la terre. N'est-ce pas là, Chrestiens, l'image la plus naturelle & la plus parfaite de l'incomparable François de Paule ; & ne semble-t-il pas que le saint Esprit sous ces traits, ait prétendu nous le marquer par avance & nous le faire connoistre ? Dieu le destinoit à des commissions importantes : à fonder dans l'Eglise un nouvel Ordre ; à combattre le monde, le demon & la chair, ces dangereux ennemis de nostre salut ; & sur cela quel estoit le sentiment de ce saint Instituteur ? le mesme que celuy de Gédeon. Hé quoy, mon Dieu, s'écrioit-il, vous me connoissez ; je suis le plus petit des hommes, & le

Jud. c. 6.

moyen que dans mon extresme foiblesse, je sois en estat de seconder vos veuës sur moy & de les remplir ? *Ego minimus in domo Patris mei.* Je le sçais, repond le Seigneur ; mais c'est pour cela mesme que je t'exalteray, & que je te combleray de gloire. Arrestons-nous là, mes chers Auditeurs, puisque c'est la plus juste idée de l'éloge que j'entreprends. Faire le panegyrique de François de Paule, c'est faire le panegyrique de l'humilité ; ou faire le panegyrique de l'humilité, c'est faire celuy de François de Paule. Toutes ses vertus se sont comme abysmées dans celle-là : sa foy merveilleuse, sa charité ardente & zelée, son austerité de vie & sa mortification. Mais avant que de vous expliquer mon dessein, implorons le secours du ciel, & demandons-le par l'intercession de la plus humble des Vierges. *Ave Maria.*

QUoy-que l'humilité soit de toutes les vertus la plus pacifique, la plus soumise & la plus modeste ; souvent neanmoins, si je puis ainsi m'exprimer, elle voudroit aussi-bien que l'orgüeil, resister à Dieu & combattre contre Dieu. L'Ecriture sainte au livre de la Genese, nous represente un combat qui se passa dés le commencement du monde entre Dieu & les hommes, & dont

l'orgüeil des hommes fut le seul principe. Les hommes entreprirent de s'élever malgré Dieu mesme; & Dieu malgré eux entreprit de les humilier. L'orgüeil des Géants s'arma d'insolence & de presomption contre la toute-puissance de Dieu; & la toute-puissance de Dieu s'arma de foudres contre l'orgüeil des Géants. Mais, Chrestiens, j'ay à vous proposer aujourd'huy un combat bien different, & non moins saint que l'autre estoit criminel. Car quoy-que ce soit un combat entre Dieu & l'homme, il a cela de propre & de merveilleux, que bien-loin de separer l'homme de Dieu, il l'unit étroitement à Dieu, & l'entretient dans une paix éternelle avec Dieu. Ce combat, mes chers Auditeurs, c'est celuy de l'humilité de François de Paule, contre la liberalité & la magnificence divine. Dieu veut exalter François; & François, autant qu'il luy est permis, s'oppose à son exaltation. François veut s'abbaisser & s'anéantir; & Dieu, pour le relever, le tire de l'obscurité où il veut vivre & s'oppose à son anéantissement. Voilà tout mon sujet; concevez-le bien, parce que ce sera tout le fonds & tout le partage de ce discours. Saint François de Paule a employé tous les efforts de son humilité, pour se faire petit dans le monde, c'est la premiere

partie. Et Dieu a employé tous les threſors de ſa magnificence pour le faire grand, c'eſt la ſeconde. Le Sauveur des hommes avoit dit dans ſon Evangile, que celuy qui
Matth. 23. s'humilieroit, ſoit exalté, *Qui ſe humiliaverit, exaltabitur*; & il falloit que cet oracle ſe verifiaſt : or je prétends qu'il n'a jamais eſté plus authentiquement verifié, ni dans un exemple plus illuſtre, que dans la perſonne du ſaint Fondareur que nous honorons en ce jour ; & pour vous en convaincre, je vous feray voir d'une part François de Paule qui s'humilie, & Dieu de l'autre qui glorifie François de Paule. Appliquez-vous, Chreſtiens : il y aura là également, & de quoy ſatisfaire à voſtre devotion, & de quoy ſervir à voſtre inſtruction.

I. PARTIE. N'Eſtre rien, & ne s'eſtimer rien ; eſtre peu de choſe, & s'eſtimer peu de choſe ; eſtre mépriſable, & ſe mépriſer en effet ſoy-meſme, c'eſt l'indiſpenſable devoir de l'humilité. Mais eſtre grand, & s'étudier à devenir petit ; eſtre diſtingué aux yeux de Dieu, & n'eſtre à ſes propres yeux qu'un vil ſujet ; eſtre tout ce que l'on peut eſtre de plus relevé dans l'opinion des hommes, & dans la ſienne propre ſe rabbaiſſer au-deſſous de tous les hommes, c'eſt

la grace, c'eſt la perfection de l'humilité, & ce que ſaint Bernard admiroit plus que toutes les autres vertus : *Mirabilem te apparere & contemptibilem reputare, hoc ego virtutibus ipſis mirabilius judico.* Or voilà, Chreſtiens, le caractere de l'humilité de ſaint François de Paule. Figurez-vous un homme comblé d'honneur & de gloire, un homme puiſſant en œuvres & en paroles ; un homme venerable aux Souverains de la terre, cheri des Papes, recherché des Roys, honoré des peuples ; un homme de miracles, & dont tout le ſoin néanmoins eſt de ſe cacher & de s'obſcurcir ; qui ne travaille que pour cela, & qui n'a de penſée que pour cela ; qui met en uſage tout ce que l'eſprit de Dieu peut ſuggerer, & tout ce que l'eſprit humain peut imaginer pour cela : voilà en racourci tout le portrait de ce grand Saint. Bernard.

François reüſſit d'abord dans cette entrepriſe. Dés qu'il s'apperceût que Dieu commençoit à operer en luy des choſes extraordinaires ; que dés les premieres années de ſa vie le ciel le prevenoit des plus rares benedictions ; que déja ſon enfance eſtoit devenuë illuſtre par divers prodiges, & que le bruit de ces prodiges ſe repandant au dehors, ſon humilité en pourroit recevoir quelque atteinte, que fait-il ? il forme

un dessein que la seule grace du christianisme luy pût inspirer. S'il eust consulté la prudence de la chair, elle eust traité de folie une si sage resolution ; mais c'est l'esprit du Seigneur qui le conduit, & il ne veut point d'autre conseil. Sous un tel guide, il se derobe de la maison paternelle. Il entre dés l'âge de treize ans dans un desert, qui sembloit plustost estre la retraite des bestes sauvages, que des hommes. Il y trouve une solitude, que Dieu mesme luy avoit preparée dans une étroite caverne. Il regarde cette grotte comme son tombeau ; il s'y ensevelit tout vivant, & il est resolu d'y demeurer & d'y mourir.

Ce fut là, Chrestiens, comme le premier pas de son humilité. De vous dire ce que fit ce saint solitaire, separé de tout commerce, & n'ayant à traiter qu'avec Dieu : de vous dire quelles faveurs celestes il receût, de quelles lumieres il fut éclairé, de quels sentiments il fut penetré, à quelles austeritez il se condamna, combien de vertus heroïques il pratiqua, ce sont des secrets qui passent toutes nos connoissances & qu'il ne nous appartient pas de decouvrir. Je ne sçais qu'une seule chose, mais cette seule chose est plus que tout ce que nous en pourrions d'ailleurs sçavoir, & que tout ce que je vous en pourrois ap-

prendre : & quoy ? c'eſt que François de Paule voulut vivre dans cette ſolitude inconnu aux hommes, ignoré des hommes, abandonné generalement & oublié des hommes : *Oblivioni datus ſum tamquàm mortuus à corde.* C'eſt là, dis-je, tout ce que je ſçais, & ce qui vaut les plus pompeux & les plus magnifiques éloges. Si je vous diſois que dans ſon deſert, il mena une vie toute Evangelique ; qu'il y eût avec Dieu les communications les plus intimes, & ſi j'oſe ainſi m'exprimer, les entretiens les plus familiers ; qu'il y fut gratifié de tous les dons de l'oraiſon la plus ſublime & de la plus haute contemplation : ſi je vous diſois qu'il conſacra ce ſaint lieu par des ferveurs & meſmes des excés de penitence, qui l'égalerent aux Elies & aux Jean-Baptiſtes ; que le jeuſne y fut ſa nourriture, le cilice ſon veſtement, la terre ſon lit ; qu'il y fit de ſa chair une victime de mortification : tout cela vous paroiſtroit grand, admirable, divin. Mais encore une fois, j'ay quelque choſe de plus grand à vous dire que tout cela ; & c'eſt qu'en tout cela François voulut eſtre caché, qu'en tout cela il ſuivit la belle maxime de ſaint Bernard, qui eſt le précis de l'humilité Evangelique, *Ama neſciri* ; qu'il dit à Dieu en tout cela comme Jere-

Pſal. 30.

Bernard.

Jerem. 8. 17. mie, *Diem hominis non desiravi, tu scis:* Seigneur, vous le sçavez, je n'ay point recherché la veûë des hommes; au contraire je m'en suis éloigné, & je n'ay voulu avoir que vous pour temoin de mes actions & de ma vie.

Si donc il fut saint dans le desert, ce fut d'une sainteté cachée; s'il y fut severe à luy-mesme, ce fut d'une severité cachée; mais sur-tout s'il y fut humble, ce fut d'une humilité cachée, & par là mesme de l'humilité la plus parfaite. Il y a dans le monde & dans le monde chrestien, une humilité d'une autre espece, une humilité qui éclate, une humilité qui se produit avec un exterieur plein de pieté, une humilité qui attire le respect, qui se donne du credit, qui reçoit tous les honneurs qu'elle semble fuir. Est-ce une vraye humilité? Je n'en juge point, car c'est à Dieu d'en faire le discernement. Du reste quand je vois une humilité de ce caractere, je l'honore, mais je crains pour elle. Je l'honore, parce qu'elle a le corps & la surface de l'humilité chrestienne, & qu'il ne m'appartient pas d'en sonder le fond. Mais je crains pour elle, parce qu'il est trés dangereux qu'avec toute l'apparence de l'humilité, elle n'en ait pas l'esprit. Je m'en défie, parce que je me souviens de l'excellente instruction de

saint Gregoire Pape, sçavoir que l'humilité est de la nature de ces senteurs precieuses, qui ne se conservent jamais mieux que dans un vase bien fermé, & qui s'évaporent dés qu'elles sont expolées au grand air. Voilà pourquoy François de Paule solidement humble, cacha dans les tenebres jusqu'à son humilité mesme, persuadé qu'on se laisse bientost enlever ce thresor Evangelique, dés qu'on le decouvre & qu'on le fait paroistre au grand jour.

Que dis-je aprés-tout, Chrestiens ? Est-ce que l'humilité doit toûjours demeurer sous le boisseau, & ne se monstrer jamais ? Elle le voudroit ainsi ; mais il y a des conjonctures, où elle est en quelque sorte forcée de se faire voir ; & quand par une longue & solide épreuve elle s'est bien affermie, elle peut enfin sortir de son obscurité pour suivre la voix de Dieu, & pour se conformer aux veûës de la providence. François de Paule vivoit depuis six années entieres dans la plus sombre retraite. Ce n'estoit point assez selon les desirs de son cœur ; mais c'estoit trop pour l'Eglise à qui Dieu le reservoit, & trop pour les ames qui devoient estre éclairées de ses lumieres. Quelques charmes qu'ait donc pour luy sa solitude, il faut qu'il la quitte. Je me trompe, mes chers Auditeurs, il ne la quitta

point; mais son histoire nous dit un beau mot, & qui est plein d'un grand sens : que cet homme de Dieu sans quitter sa solitude, qui fut le centre de son humilité, porta dans le monde, en y entrant, tout l'esprit de sa solitude & de son humilité ; ou plustost que le monde vint le chercher dans sa solitude, pour y estre sanctifié par la vertu & par les exemples de son humilité. C'est ainsi que s'explique l'historien de sa vie. Et en effet, dés que le solitaire de la Calabre commença malgré luy à estre connu, dés que son nom fut divulgué dans les provinces voisines, on vit les peuples de toutes parts aborder à sa cellule, & y recourir comme à la source de la pieté.

Quel prodige ! c'estoit un jeune homme : il n'avoit pas encore atteint sa vingtieme année, il n'avoit nulle teinture des lettres, il sembloit n'avoir nulle experience ; & voicy néanmoins un nombre presque infini de disciples qui le viennent trouver, qui renoncent à toutes choses pour se donner à luy, qui le choisissent pour leur maistre, qui le reconnoissent pour leur legislateur, qui l'écoutent comme un oracle, qui luy obéïssent comme à leur pere, qui se soumettent à sa discipline & à ses instructions. Et que leur enseigne-t-il ? un seul poinct sur quoy Dieu l'a rendu sçi-

vant, & qu'il a luy-meſme pris ſoin d'apprendre à l'école du ſaint Eſprit : *Diſcite a me quia mitis ſum & humilis corde.* Matth. c. 11. Mes Freres, leur dit-il, je ne ſçais pas ce que vous prétendez en me cherchant dans ce deſert, & me demandant des leçons & des regles de conduite. Mais je vous declare que toute ma doctrine ſe réduit à un ſeul article. N'attendez point que je vous découvre de grands ſecrets, que je vous communique des penſées ſublimes, que je vous rende capables de penetrer dans les myſteres de Dieu : je n'ay qu'une ſcience qui eſt Jeſus-Chriſt, & Jeſus-Chriſt anéanti par l'humilité. Eſtre de bonnaire & doux comme luy, eſtre humble de cœur comme luy, c'eſt l'unique choſe que je veux ſçavoir ; & dés que vous la ſçaurez, vous ſçaurez tout. Il ne leur preſche que cela, & avec cela il les perſuade, il les convertit, il les detache du monde, il en fait des hommes tout ſpirituels, il les engage dans les voyes de la croix les plus étroites ; & ce qui tient du miracle, dés l'âge de dix-neuf ans, il devient fondateur d'un ordre approuvé par le ſaint Siege.

Mais de quel Ordre ? ah, Chreſtiens, voilà ce que nous ne pouvons aſſez admirer : d'un Ordre qu'il eſtablit ſur le ſeul fondement de l'humilité, d'un Ordre qu'il

gouverne par le seul esprit de l'humilité, d'un Ordre qu'il distingue par le seul caractere de l'humilité. Tous les Ordres ont leur caractere propre, & c'est ce qui fait cette varieté mysterieuse du corps de l'Eglise dont parloit David, *Circumdata varietate.* L'un a l'austerité pour partage, l'autre la pauvreté, celuy-cy la contemplation, celuy-là le zéle des ames. Que fait saint François de Paule ? Il embrasse tout, l'austerité des uns, la pauvreté des autres, la contemplation de ceux-cy, le zéle de ceux-là ; mais à tous ces caracteres, il en adjouste un qu'il veut estre particulier à ses enfants, c'est l'humilité. De-là il demande au souverain Pontife, & il en obtient comme un privilege & une grace qu'ils soient appellez Minimes, c'est à dire, les plus petits dans la maison de Dieu. Il ne veut pas qu'ils portent son nom, parce qu'il ne veut pas que son nom vive dans la memoire des hommes. Il ne veut pas qu'ils portent un nom qui les fasse connoistre, ou comme penitents, quoy-qu'ils ayent toutes les rigueurs de la penitence ; ou comme pauvres selon l'Evangile, quoy-qu'ils ayent toute la pauvreté Evangelique ; ou comme d'habiles maistres de la vie spirituelle & contemplative, quoy-qu'ils en possedent tous les threfors ; ou comme des ministres zé-

Psal. 44.

lez pour la gloire de Dieu & pour l'avancement des ames, quoy-qu'ils travaillent avec édification & avec fruict à l'un & à l'autre. Mais il veut que leur nom, si j'ose parler ainsi, les rabbaisse au dessous de tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre. Il va plus loin, & pour les maintenir toûjours dans cette humilité qu'il leur propose comme leur essentielle perfection, il establit parmi eux une forme de gouvernement où regne l'humilité, dont l'humilité est la base & le soutien, qui ordonne & qui regle tout par l'humilité. Dés-là que c'est une assemblée d'hommes, il faut pour entretenir la subordination, qu'il y ait un Superieur; mais qu'est-ce dans l'idée de François de Paule, que ce superieur? un homme au fond plus dependant que les autres, & en qui s'accomplit à la lettre cette parole du Sauveur à ses Apostres: que celuy qui est entre vous le plus grand, se face le serviteur de tous; *Qui major est in vobis, fiat sicut minor.* Luc. c. 22. Mais l'authorité par là n'est-elle point affoiblie? ah! mes chers Enfants, leur repondoit là-dessus leur glorieux Pere, il y aura toûjours assez d'authorité parmi vous, s'il y a de l'humilité; & dés qu'il n'y aura point d'humilité, l'authorité seroit onereuse & insupportable. Dans le monde l'authorité supplée au defaut de l'humilité; mais dans

une societé religieuse & entre des disciples de Jesus-Christ, l'humilité doit estre le supplément de l'authorité. C'est pour cela qu'estant General de son Ordre, François estoit toûjours occupé dans les offices les plus abjets & dans les plus vils ministeres, servant les autres & ne pouvant souffrir qu'on le servist luy-mesme. C'est pour cela qu'il fut un grand nombre d'années sans faire aucunes regles. Et en effet, s'il n'y avoit dans la vie que des humbles, il ne feroit plus besoin de regles ni de loix.

Mais il est temps, Chrestiens, de faire paroistre l'humilité de François de Paule sur le theatre que la providence luy avoit preparé, je veux dire dans la Cour, & dans la premiere Cour du monde, qui est celle de nos Roys. Car il y fut appellé, il y vescut; & nous pouvons dire en ce sens, que c'a esté un homme de la Cour. Il est vray, mais il est encore plus vray, que la Cour qui est le siege de l'orgüeil du monde, devint comme le siege de son humilité. C'estoit sans doute un pas bien glissant pour un solitaire & un religieux, que d'entrer dans la Cour d'un Prince: car qui ne sçait pas quels sont les dangers de la Cour, que c'est l'écüeil de la saintetè, & que les plus fortes vertus sont sujettes à y faire naufrage? Mais ne craignons rien pour

François de Paule ; il eſt humble, & cela ſuffit : s'il entre à la Cour, ce ne ſera que par la porte de l'humilité ; s'il y demeure, ce ne ſera que pour y exercer l'humilité ; & s'il en ſort, il remportera avec luy toute ſon humilité.

Ouy, Meſſieurs, ce fut par la porte de l'humilité, qu'il entra dans la Cour de Loüis XI. Vous le ſçavez. Il fallut un commandement abſolu du ſouverain Pontife pour l'y obliger. Le Roy preſſoit, il faiſoit inſtance, il écrivoit à François des lettres pleines d'honneur, il luy députoit des Ambaſſadeurs ; & François s'humilioit, François ſe confondoit, François proteſtoit qu'il n'eſtoit point celuy que cherchoit le Prince, ou que ce Prince ne le connoiſſoit pas. Un autre ſéduit par un faux zéle, euſt volé à la premiere invitation de ce Monarque. Il l'euſt regardée comme une heureuſe ouverture à l'avancement de la gloire de Dieu & au progrés de ſon Ordre. Mais non, diſoit François, ce n'eſt pas ainſi que mon Ordre s'eſtablira. Puiſque nous ſommes petits, & que nous faiſons meſmes profeſſion d'eſtre les plus petits de tous, c'eſt par l'humilité des petits, & non point par la puiſſance & la faveur des Grands, que nous nous multiplierons. Cependant le Vicaire de Jeſus-

Christ parle, & en vertu de son authorité supresme il ordonne. Ah ! Chrestiens, François obéïra ; mais en obéïssant, il aura cet avantage de n'estre introduit à la Cour que par la voye de la dependance & de la soumission. Aussi est-ce l'unique voye de s'y introduire chrestiennement, selon les loix de la conscience & avec seûreté pour le salut. Quiconque y entre par une autre route, y perira : pourquoy ? parce qu'il n'y a que l'obéïssance & l'humilité du christianisme, qui puissent servir de preservatifs contre la corruption & les desordres de la Cour. Y entrer par un interest humain, c'est y chercher un precipice, c'est se mettre au peril certain d'une ruine prochaine & presque inévitable. Je sçais que la sagesse du monde a des maximes toutes contraires, & qu'elle en juge tout autrement : mais je sçais d'ailleurs combien la sagesse du monde est aveugle ; & sur-tout je sçais que c'est une sagesse reprouvée de Dieu.

Quoy-qu'il en soit, François paroist à la Cour : mais y prend-il les sentiments de la Cour ? y mene-t-il la vie de la Cour ? comment y demeure-t-il, & qu'y fait il ? Ce qu'il y fait, mes chers Auditeurs ? ce qu'il a fait dans son desert, & ce qu'il a fait dans le cloistre. Il prie avec la mesme

assiduité, il jeusne avec la mesme rigueur, il converse avec la mesme simplicité, il s'addonne aux mesmes exercices : si bien que par là il fait regner l'humilité religieuse, dans un lieu où elle estoit auparavant regardée comme étrangere, & traitée avec mépris. Le beau spectacle de voir la cellule de cet anachorete placée au milieu de la maison Royale, comme un sanctuaire où Dieu habitoit, comme l'arche d'alliance au milieu des tribus d'Israël, comme le propitiatoire où saint François de Paule offroit continuellement à Dieu, pour la personne de son Prince, le sacrifice de son humilité. C'estoit une pauvre cabane, dont il avoit luy-mesme tracé le dessein, & où sans cesse il faisoit sa cour au Roy du ciel, tandis que les autres la faisoient à un Roy de la terre. Mais à qui tenoit-il qu'à François, d'avoir un appartement plus magnifique ? Loüis vouloit qu'il fust logé comme les grands de son Palais ; & l'humble solitaire ne voulut point estre autrement logé, que les pauvres de Jesus-Christ. Loüis prétendoit que l'humilité de François ne devoit point faire la loy à sa magnificence, & François soutenoit que la magnificence de Loüis ne devoit point faire de violence à son humilité. Qui l'emportera ? l'humilité. François establit jus-

ques dans la Cour la pauvreté de son institut. Il y vescut pauvre au milieu de l'abondance & du luxe, humble au milieu des pompes humaines & des grandeurs, mortifié au milieu des divertissements & des plaisirs du monde.

Ainsi, tel qu'il estoit entré à la Cour, tel il en sortit. Il y estoit venu avec la seule qualité de religieux, & c'est le seul titre avec le quel il en sort & avec lequel il en veut sortir. Prenez garde, Chrestiens : je dis avec lequel il en veut sortir. Car il n'y en a que trop, qui en sortent comme saint François de Paule, aussi dépourveûs qu'ils estoient en y entrant. Mais c'est de quoy ils se plaignent, sur quoy ils murmurent & s'épanchent en des regrets si amers. Au lieu que François s'estime heureux de ne remporter de la Cour que ce qu'il y a apporté, je veux dire, le double threſor de sa pauvreté & de son humilité. Voilà toutes ses richesses & toutes ses dignitez ; & voilà, disoit saint Bernard, sur un sujet à peu prés semblable, voilà ce qu'on ne peut assez hautement vanter, & ce qui est au-dessus de toute dignité. D'estre Evesque, écrivoit ce Pere à un saint Prelat, c'est ce que vous avez de commun avec plusieurs autres, & par consequent c'est peu par rapport à vous : mais d'estre Evesque & de vivre

pauvre comme vous vivez, c'eſt ce que vous avez de ſingulier, & ce qui n'eſt pas ſeulement grand, mais trés grand : *Non magni fuit Epiſcopum te fieri ; ſed Epiſcopum pauperem vivere, id verò planè magnificum.* Bernard. Diſons le meſme de François de Paule : c'euſt eſté une petite loüange pour luy qu'un Roy de France l'euſt fait Eveſque ; mais qu'en quittant la Cour d'un Roy de France, il n'ait rien recherché, rien demandé, rien voulu recevoir, c'eſt ce qui l'éleve au-deſſus des Prelats & des Roys. Il euſt pû eſtre tout ce qu'il euſt voulu ; mais il ne voulut eſtre que ce qu'il eſtoit, & c'eſt ce qui le diſtingue plus que tout ce qu'il euſt eſté.

Ce fut par ce meſme eſprit de l'humilité chreſtienne & religieuſe, que non content de renoncer à l'Epiſcopat, il renonça meſmes au ſacerdoce ; parce que le ſacerdoce joint aux autres graces que Dieu luy avoit faites & luy faiſoit tous les jours, luy euſt donné plus d'authorité, & qu'il n'en vouloit point avoir. Ce fut par ce meſme eſprit, que quoy-qu'il euſt une éloquence toute divine, qui ſembloit luy eſtre comme naturelle ; un don particulier & extraordinaire de parler de Dieu & de toucher les cœurs, il ne voulut jamais exercer le miniſtere de la predication ; parce qu'il

craignoit que cette fonction éclatante ne luy acquiſt trop de credit dans le monde, & qu'il ne cherchoit qu'à y tenir toute ſa vie le dernier rang. Ce fut enfin par ce meſme eſprit, qu'il ne voulut jamais s'addonner à l'étude des ſciences : mais on peut bien dire de luy, ce que ſaint Bernard di-
Bernard. ſoit de Gérard, ſon frere ; *Non cognovit litteraturam, ſed habuit litteram Jeſum.* On ne l'a point veû dans les écoles recüeillir de la bouche des maiſtres & des ſçavants une doctrine humaine ; mais il a eû pour maiſtre Jeſus-Chriſt meſme : ou pluſtoſt toute ſa ſcience, ç'a eſté Jeſus-Chriſt, & Jeſus-Chriſt humilié, Jeſus-Chriſt crucifié. Or cette ſcience renferme toutes les autres ; & ſçavoir Jeſus-Chriſt comme l'Apoſtre, c'eſt tout ſçavoir. Ainſi François de Paule ſe réduiſit-il dans une eſpece d'anéantiſſement & dans l'abnegation la plus parfaite, par ſon renoncement total & abſolu aux richeſſes du ſiecle, aux plaiſirs du ſiecle, aux honneurs du ſiecle & à ceux meſmes de l'Egliſe, aux talents de la nature, aux connoiſſances de l'eſprit, au plus ſaint de tous les caracteres : humble par tout, dans la ſolitude, dans le cloiſtre, à la Cour, afin de pouvoir dire par tout : *Ego minimus in domo Patris mei.*

Heureux, Chreſtiens, ſi vous vous for-

mez ſur ce modelle, & ſi vous imitez ce grand Saint dans la pratique d'une des plus eſſentielles vertus du chriſtianiſme, qui eſt l'humilité. C'eſt l'unique & importante leçon que vous fait icy ſon exemple ; & qu'eſt-il neceſſaire que vous appreniez autre choſe de luy, puiſqu'il n'y a point de deſordre que l'humilité ne puiſſe corriger, ni de vertu qu'elle ne vous faſſe acquerir ? En effet, ſoyez humbles, & vous ne ſerez plus vindicatifs, parce que vous ne ſerez plus ſi delicats ſur le poinct d'honneur & ſi ſenſibles aux injures que vous prétendez avoir receûës. Soyez humbles, & vous ne ſerez plus coleres & emportez, parce que voſtre cœur moins vif & moins ardent ſur ce qui le bleſſe, ne s'aigrira plus ſi aiſément & ne s'élevera plus avec tant de hauteur. Soyez humbles, & vous ne ſerez plus opiniaſtres & enteſtez, parce que vous ne croirez plus que tout doive vous ceder, & que vous cederez vous meſmes volontiers aux autres. L'humilité corrigera vos jugements deſavantageux & temeraires, vos railleries & vos mediſances, vos vaines complaiſances & vos fiertez, vos veûës mondaines & ambitieuſes, voſtre libertinage & voſtre irreligion, bien d'autres deſordres qui n'ont pour principe que voſtre orgüeil. C'eſt par l'orgüeil que le peché eſt entré

dans le monde, & c'eſt par l'humilité qu'il en ſera banni. Car l'humilité eſt la ſource & comme la mere de toutes les vertus. Dés que vous ſerez humbles, vous aurez la crainte de Dieu, vous paroiſtrez avec reſpect devant Dieu, vous mettrez toute voſtre confiance en Dieu, vous ſerez ſoumis à toutes les volontez de Dieu, parce que vous reconnoiſtrez toute voſtre dependance & tout voſtre néant en la preſence de Dieu. Dés que vous ſerez humbles, vous ſerez charitables envers le prochain, vous l'excuſerez, vous le ſupporterez, vous luy pardonnerez, vous le ſoulagerez, vous le previendrez en tout, parce que ne vous preferant jamais à luy, & le mettant meſmes toûjours au-deſſus de vous dans voſtre eſtime, vous vous trouverez toûjours bien diſpoſez en ſa faveur. Dés que vous ſerez humbles, vous ſerez mortifiez, deſintereſſez, detachez de vous-meſmes, vigilants & attentifs ſur vous-meſmes, parce que vous vous défierez de vous-meſmes, que vous vous mépriſerez vous-meſmes, que dans le ſens & ſelon l'eſprit de l'Evangile vous vous haïrez vous meſmes.

C'eſt ſur ce fondement de l'humilité, comme ſur la pierre ferme, que François de Paule eſtablit tout l'édifice de ſon ſalut & de ſa ſanctification. Il connut tout le

prix de cette perle évangelique ; & pour l'achepter, il ſe depoüilla de tout. Je ne vous dis pas de quitter comme luy vos biens, de vous démettre de vos employs, d'abandonner vos juſtes prétentions, de renoncer à tous les honneurs attachez aux places que vous occupez & aux rangs que vous tenez dans le monde : mais je vous dis que dans ces places meſmes & dans ces rangs, que dans ces charges & dans ces employs, qu'au milieu de ces biens & de ces honneurs, vous ne devez rien perdre de l'humilité d'un chreſtien. Cela eſt difficile, je l'advoüe ; & ſi vous voulez, je conviendray avec vous, qu'il ſeroit en quelque ſorte plus aiſé de ſe conſiner comme ſaint François de Paule dans un deſert, ou de ſe cacher dans le cloiſtre, puiſque ce pas une fois fait, l'occaſion ne ſeroit plus ſi frequente ni ſi preſente, & qu'on n'auroit plus tant de combats à ſoutenir. Mais il ne s'agit point icy, mes chers Auditeurs, de ce qui eſt plus aiſé ni de ce qui eſt plus difficile. Il s'agit de ce que Dieu veut, & de ce qu'il demande indiſpenſablement de vous. Or il veut que vous ſoyez petits & humbles comme François de Paule, quoyque vous ne ſoyez ni ſolitaires comme luy, ni religieux. La difficulté eſt d'allier cette humilité avec vos eſtats ; mais c'eſt à quoy

vous devez travailler, ou pluſtoſt c'eſt à quoy la grace doit travailler en vous & avec vous. Car ſans cela j'oſe vous dire, que vos vertus meſmes les plus éclatantes aux yeux des hommes, ſeront reprouvées de Dieu, & par conſequent qu'il n'y a point ſans cela pour vous de ſalut. Ah! Chreſtiens, nous eſtimons tant l'humilité dans les autres, & elle nous y paroiſt ſi aimable : ayons-la dans nous. Contemplons ſouvent le grand modelle de l'humilité, qui eſt Jeſus-Chriſt ; & ſi cet exemple eſt trop relevé, contemplons un des plus parfaits imitateurs de l'humilité de Jeſus-Chriſt, qui eſt François de Paule. Il a employé tous ſes ſoins & tous ſes efforts pour ſe faire petit dans le monde & pour s'abbaiſſer ; mais par un merveilleux retour, Dieu de ſa part a employé ſa toute-puiſſante vertu & tous les threſors de ſa magnificence, pour le faire grand & pour l'élever : c'eſt ce que vous allez voir dans la ſeconde partie.

II. PARTIE. LE prophete nous l'apprend & il eſt vray, que Dieu ſe plaiſt à glorifier tous les Saints, qui ſont ſes amis : *Nimis honorificati ſunt amici tui, Deus.* Mais entre les Saints, il faut convenir qu'il n'en eſt point que Dieu prenne plus ſoin de faire con-

Pſal. 138.

noiſtre, que ceux qui ont eſté plus parfaits dans l'humilité ; & qu'autant qu'ils ont voulu vivre obſcurs & ſans nom, autant il s'attache à rendre leur nom celebre & à les mettre dans le plus grand jour. Pourquoy cela, demande ſaint Auguſtin ? c'eſt, repond ce ſaint Docteur, qu'avec les humbles ſa grace ne court aucun riſque ; c'eſt que ſa gloire, dont il eſt ſouverainement jaloux, n'eſt expoſée de leur part à aucun péril ; & que s'il les exalte, ce ne n'eſt point tant eux qu'il exalte, que ſes dons qu'il exalte en eux, qu'il couronne en eux, qu'il magnifie & qu'il canoniſe en eux : *Nec tàm illos coronat donis ſuis, quàm in illis coronat dona ſua.* En pouvons-nous produire une preuve plus authentique & un exemple plus éclatant, que ſaint François de Paule ? Son humilité l'a réduit aux plus profonds abbaiſſements, & Dieu pour cela meſme l'a comblé d'honneur. Il l'a glorifié en toutes les manieres, & par ſoy-meſme, & par le miniſtere des creatures. Par ſoy-meſme, en luy communiquant les caracteres les plus eſſentiels de la divinité. Par le miniſtere des creatures, en le rendant venerable aux peuples & aux Potentats de la terre, & luy attirant leurs reſpects & leurs hommages. Ecoutez-moy, Chreſtiens : voicy dans l'éloge de ce glo- *Auguſt.*

rieux Patriarche ce qu'il y a de plus magnifique & de plus grand.

Dieu, dit saint Thomas, a sur-tout deux attributs de grandeur, qui marquent la superiorité & l'infinité de son estre, sçavoir la science & la toute-puissance. La science, par où il connoist jusques aux choses mesmes futures, jusques aux secrets des cœurs. La toute-puissance, par où il ordonne tout & il fait tout. Or je trouve qu'il a communiqué l'un & l'autre à François de Paule, mais dans toute la plenitude dont un homme est capable. Sa science, par l'esprit de prophetie dont il le remplit; sa toute-puissance, par le don des miracles qu'il luy confera. En sorte que François parut dans le monde comme un homme plus qu'homme, c'est à dire, comme un homme éclairé de la sagesse de Dieu & revestu de la force de Dieu. Je ne dis rien dont nous n'ayons les temoignages les plus incontestablus, & qui n'ait esté universellement reconnu.

Ouy, Chrestiens, c'est à François de Paule que l'esprit des prophetes fut donné sans reserve & sans mesure. Dieu demandoit autrefois à Isaïe : sur qui reposera mon esprit, cet esprit de sagesse & de lumiere ? & le prophete luy repondit, que ce seroit sur l'humble de cœur. Parole qui

s'eſt bien verifiée dans le ſaint Fondateur dont je fais le panegyrique. D'autres ont eû l'eſprit de prophetie en quelques rencontres, par une inſpiration paſſagere & pour quelques moments : mais François de Paule l'a poſſedé habituellement ; & l'on peut dire à la lettre que ce celeſte & divin eſprit a repoſé ſur luy. Ne ſembloit-il pas qu'il euſt la clef de tous les cœurs, pour y penetrer & pour en decouvrir les penſées & les ſentiments les plus cachez ? Ne ſembloit-il pas qu'il fuſt tout à la fois, dans tous les lieux, pour eſtre temoin de ce qui ſe paſſoit au de-là des mers & dans les regions les plus éloignées ? Ne ſembloit-il pas que tous les temps luy fuſſent preſents, & qu'il n'y euſt point pour luy d'advenir ? Diſons mieux, ne voyoit-il pas l'advenir comme le preſent ? Et quand il l'annonçoit, eſtoit-ce avec des circonſtances douteuſes ? eſtoit-ce dans le ſecret d'une confidence particuliere ? eſtoit-ce à des perſonnes inconnuës & ſans authorité ? Que dis-je ? n'eſtoit-ce pas ſi hautement & avec tant d'éclat, que l'Europe en retentiſſoit ?

Ainſi prédit-il aux Grecs la ruine de leur Empire & la priſe de Conſtantinople, s'ils s'obſtinoient dans le ſchiſme ſcandaleux qui les ſeparoit de l'Egliſe Romaine. Ils furent ſourds à la voix de Dieu, qui

leur parloit par la bouche de son ministre. Ils n'écouterent ni le Seigneur, ni son prophete, & vous sçavez ce qu'il leur en cousta. La prediction s'accomplit : la Grece se vit inondée d'un deluge d'infidelles, qui y porterent la desolation & l'effroy ; Constantinople fut assiegée, pillée, & réduite enfin sous l'obéïssance & le joug des ennemis de la foy. Ainsi prédit-il au Roy de Naples une signalée victoire sur les Turcs, en luy ordonnant de la part de Dieu de les attaquer & de les chasser de la Calabre qu'ils infectoient. L'effet repondit à sa parole : le Prince l'écouta, & malgré l'inégalité des forces il combattit & fut victorieux. Ainsi prédit-il à Ferdinand Roy d'Espagne, qu'il chasseroit les Mores de ses Estats ; & que s'il agissoit contre eux avec confiance, il recouvreroit le Royaume de Grenade qu'ils luy avoient enlevé. Le succés fut aussi heureux, que François l'avoit promis : les Mores furent défaits, Ferdinand rentra en possession des terres qu'il avoit perduës, & l'Espagne se delivra de la plus dure & de la plus tyrannique domination qu'elle eust à craindre. Or jugez quel bruit de pareils évenements firent dans le monde, ce qu'on dût penser du saint Prophete, ce qu'on en dût dire. On le regarda, si j'ose m'exprimer de la

sorte,

ſorte, comme le plus intime confident de Dieu meſme & comme l'oracle de l'Egliſe.

Adjouſtez à ce don de prophetie, le don des miracles, qui luy a ſoumis, ce ſemble, toute la nature. Mais ſur les miracles dont je parle, il y a un poinct important à remarquer, & où paroiſt également la providence de Dieu, ſoit pour rehauſſer la gloire de ſon ſerviteur, ſoit pour confondre l'incredulité des libertins. Car prenez garde, s'il vous plaiſt : les miracles de ſaint François de Paule n'ont point eſté des miracles douteux & incertains. On nous raconte divers miracles, & il eſt de noſtre pieté d'y donner une creance raiſonnable & ſage. Mais aprés tout, ce ne ſont pas toûjours des miracles tellement inconteſtables, qu'ils portent avec eux-meſmes leurs preuves & une pleine conviction. Ce ſont des miracles faits en preſence d'un petit nombre de temoins, dont l'authorité ne ſuffit pas pour entraiſner les eſprits & pour repondre à toutes les difficultez qui peuvent naiſtre. Au lieu qu'il s'agit icy de miracles publics, & tellement avérez, que l'infidelité meſme la plus opiniaſtre eſt forcée d'y ſouſcrire & de ſe rendre à la verité reconnuë. En effet, ſi la mer obéït à François auſſi-bien qu'à ſaint Pierre, & s'il paſſe le détroit de Sicile ſans autre ſe-

cours que celuy de son manteau étendu sur les eaux, c'est à la veûë de tout un peuple, qui l'attend sur le rivage & qui le reçoit en triomphe. Si le feu perd en ses mains toute sa vertu, & si pour confirmer sa regle il prend des charbons ardents, sans en ressentir la moindre atteinte, c'est aux yeux des députez du souverain Pontife & dans une nombreuse assemblée de ses freres qu'il convainc par ce prodige. S'il transporte les rochers d'un lieu à un autre, pour aider à la construction de la premiere Eglise qu'il voulut bastir, c'est devant toute la ville de Paule qui luy applaudit & le comble de benedictions. S'il restablit l'air dans sa pureté, & s'il fait cesser une contagion mortelle qui ravageoit tout un pays, c'est à la priere de tous les habitants qui ont recours à luy, & qui le regardent comme leur liberateur. Il faudroit faire le recit de toute sa vie, pour faire le recit de ses miracles. Tous les élements ont entendu sa voix, ont executé ses ordres, ont pris tel mouvement & telle disposition qu'il a voulu, comme s'il en eust esté le maistre, & que Dieu l'eust establi l'arbitre absolu du monde.

Aprés cela faut-il s'étonner que toutes les puissances de la terre l'ayent honoré; que les Roys se soient humiliez devant

luy, que les Papes luy ayent donné tant d'éloges, qu'il ait esté recherché des peuples avec tant d'empressement ? Non, Chrestiens, je n'en suis point surpris, & vous ne devez point l'estre : l'humilité, quand elle est sincere, merite tout cela, & autant de fois que Dieu entreprendra de glorifier en cette vie un homme humble, c'est ainsi qu'il sera glorifié : *Sic honorabitur, quemcunque voluerit Rex honorari.* Le Pape Paul second l'envoya saluër par un des officiers de sa chambre, qui se prosterna à ses pieds & les voulut baiser par respect. Il fit informer des actions miraculeuses de ce saint homme, mesmes avant sa mort, comme s'il eust eû dessein de le canoniser tout vivant. Quoy-qu'il en soit, la voix publique le canonisoit déja par avance. Sixte quatrieme le receût à Rome comme un Ange du ciel, le consulta sur les plus importantes affaires de la religion, & par honneur le fit asseoir auprés de sa personne. Mais c'est sur tout à nostre France qu'il estoit reservé de faire connoistre cet homme incomparable, & de l'exalter. C'est de la Cour de nos Roys, que toute l'Europe devoit apprendre ce que valloit François de Paule, & ce qui luy estoit dû. Je ne puis lire dans nostre histoire, sans une consolation sensible, la magnifique reception *Esth. c. 6.*

qui fut faite par Loüis XI. & par tous les Seigneurs du Royaume à cet humble religieux. Vous eſtiez alors, ô mon Dieu, connu dans le monde, & les Cours des Princes n'eſtoient pas des lieux inacceſſibles à voſtre grace, ni à la pieté chreſtienne, puiſque vos ſerviteurs y eſtoient ſi honorablement traitez. A peine Loüis a-t-il ſceû la marche de François, qu'il envoye au-devant de luy ſon heritier preſomptif & ſon Dauphin, pour le recevoir. Qu'euſt-il fait davantage pour une Teſte couronnée? Mais auſſi, permettez-moy de le dire, quelle teſte couronnée eſtoit plus reſpectable, qu'un Saint à qui Dieu deſtinoit la couronne de gloire, & qu'il avoit reveſtu de tout ſon pouvoir? Jamais la France n'avoit veû de Prince plus jaloux de ſa grandeur, ni plus imperieux que Loüis onzieme. Mais à la veûë de François de Paule, ce Monarque oublie toute ſa grandeur & dépoſe tout ſon orgüeil. Tout le monde trembloit en la preſence de Loüis, & Loüis s'humilie en la preſence de François. Loüis faiſoit la loy à ſes ſujets, & il la reçoit de François. O merveilleux effet de la toute-puiſſance du Seigneur, qui tient dans ſes mains les cœurs des Roys, & qui les tourne comme il luy plaiſt! O ſpectacle digne de l'admiration du ciel &

de la terre ! un Roy, la terreur de tant de peuples, un Roy également redouté & des étrangers & des siens, un Roy si fier, devient respectueux & soumis devant un homme nourri dans la solitude & sorti de l'obscurité du cloistre.

Vous me direz que cette soumission & ce respect de Loüis XI. estoient intéressez; qu'il demandoit sa guerison, & qu'il vouloit l'obtenir ; que François hors de-là ne luy estoit rien, & qu'il l'eust tout autrement regardé sans cette esperance. Mais d'abord je vous reponds, & je dis : voilà comment Dieu sçait relever ses Saints, & voilà comment en particulier il a voulu relever l'humilité de saint François de Paule. Il a fait dépendre de luy les Roys mesmes, il a réduit un des plus grands Monarques dans la necessité de recourir à luy. Tous les secours humains long-temps & inutilement employez manquoient à Loüis, & il ne luy est resté pour derniere & unique ressource que l'humble serviteur de Dieu. Je vais plus loin, & j'adjouste : ce qui fit appeller François à la Cour, ce fut, il est vray, l'interest d'une santé ruïnée, que Loüis XI. cherchoit par tous les moyens à restablir. Mais ce qui le maintint ensuite à la Cour, ce qui le mit dans un si grand credit à la Cour, ce fut l'éclat

de ſes vertus, ce fut l'eſtime & la confiance du Prince. La preuve en eſt évidente, puiſque dés le jour meſme que cet homme de miracles parut pour la premiere fois à la Cour, & dés la premiere audiance qu'il eût de Loüis, il luy prononça l'arreſt de ſa mort. Il luy parla en prophete, & luy dit
Iſa. c. 38. comme un autre Iſaïe : *Diſpone domui tuæ, quia morieris tu & non vives.* Sire, mettez ordre à voſtre Eſtat & à ce que vous avez de plus precieux dans voſtre Eſtat, qui eſt voſtre conſcience : car il n'y a point de miracle pour vous ; voſtre heure eſt venuë, & il faut mourir. C'eſtoit une parole bien dure pour tout homme, encore plus pour un Roy, mais ſur-tout pour un Roy auſſi attaché à la vie. Quel autre euſt oſé luy annoncer une ſi triſte nouvelle ; & n'eſtoit-ce pas s'expoſer à toute ſon indignation ? Mais par le changement le plus ſubit, & qui ne pût venir que de la droite du trés-Haut, Loüis écouta François avec reſpect. Il l'eſtima, & ſe confia en luy plus que jamais. Il luy mit ſon ame entre les mains, il le pria de le diſpoſer à la mort, il voulut expirer dans ſon ſein, & en mourant il luy recommanda la France & ſon fils, ne croyant pas pouvoir laiſſer l'un & l'autre ſous une plus puiſſante protection. Voilà ſur quoy furent fondez les honneurs don

ſaint François de Paule fut comblé à la Cour de Loüis XI. Il fit dans la perſonne de ce Monarque un miracle bien plus difficile & plus grand, que s'il luy euſt rendu la ſanté du corps, puiſqu'il luy rendit la ſanté de l'ame, puiſqu'il le detacha de la vie que ce Prince aimoit juſqu'à l'excés, puiſqu'il l'accouſtuma à entendre parler de la mort, qu'il le prepara à ce dernier paſſage & qu'il l'aida à le ſanctifier.

Cependant Loüis mort, comment Charles VIII. ſon ſucceſſeur, en uſa-t-il à l'égard de l'homme de Dieu? Vous le ſçavez, Chreſtiens. Il herita de la pieté de ſon Pere, c'eſt à dire, de ſa veneration pour François de Paule. Que dis-je? il la ſurpaſſa. François fut ſon conſeil, fut ſon confident, fut ſa conſolation. S'agiſſoit-il d'un choix honorable à faire? c'eſt ſur François de Paule qu'il tomboit; temoin l'honneur qu'il eût d'eſtre choiſi pour nommer le Dauphin de France dans la ceremonie ſolemnelle de ſon bapteſme. Y avoit-il une affaire importante à traiter? c'eſt à François de Paule qu'on s'addreſſoit & ſur luy qu'on s'en repoſoit; temoin celle où il fut employé pour le mariage de Charles avec Anne heritiere de Bretagne, & où il réüſſit avec tant de ſuccés & tant d'avantage pour l'un & pour l'autre. Car

je puis le dire, c'eſt à ce grand Saint que la France doit en partie l'avantage qu'elle eût alors & dont elle joüit encore aujourd'huy, d'eſtre unie avec la Bretagne. C'eſt à luy que nos Roys ſont en partie redevables de cette illuſtre province, qu'ils regardent comme une des plus belles & des plus nobles portions de leur heritage ; & c'eſt pareillement à François de Paule que la Bretagne doit le bonheur & la gloire d'appartenir aux premiers Roys de la chreſtienté.

Mais ſi Dieu dans cette vie mortelle, qui eſt le temps du travail, veut bien de la ſorte glorifier ſes Saints, que leur prepare-t-il aprés la mort qui eſt pour eux le temps de la recompenſe ? Que preparoit-il à François ? La mort eſt l'humiliation des Grands du monde. Qu'ils ayent rempli toute la terre de leur nom, qu'ils ayent ébloüi tout l'univers de la ſplendeur de leur gloire ; dans les ombres du tombeau, toute cette gloire s'obſcurcit, & ces noms ſi fameux s'effacent bientoſt de la memoire des hommes ; dés que ceux qui les portoient ont diſparu à nos yeux. Mais c'eſt dans le ſein meſme de la mort & dans les plus profondes tenebres du tombeau, que Dieu donne un nouvel éclat à ſes amis ; & le tombeau de François de Paule n'a-

t-il pas eſté, ſelon l'expreſſion du prophete, aprés le ſepulchre de Jeſus-Chriſt, un des plus glorieux, *Et erit ſepulchrum ejus glorioſum?* Son corps, ſans voix & ſans vie, a prophetiſé auſſi-bien que celuy d'Eliſée; ſes oſſements, precieuſes & ſaintes reliques, tout inſenſibles & tout inanimez qu'ils eſtoient, ont conſervé la meſme vertu & le meſme don des miracles, ont chaſſé les demons, ont guéri les malades, ont éclairé les aveugles, ont fait entendre les ſourds, ont fait parler les müets, ont fait marcher les paralytiques. Dans quelle partie de l'Europe n'en a-t-on pas reſſenti les ſalutaires effets; & de quelle partie de l'Europe n'y a-t-on pas eû recours, comme à l'azile commun de tous les affligez? L'hereſie declarée contre le culte des Saints, n'a pû voir, ſans en fremir, cette confiance des peuples. Elle s'eſt armée contre ce ſaint Corps, que la France conſervoit, que le monde reveroit, autour duquel tant de vœux de toutes les nations eſtoient ſuſpendus. Elle l'a inſulté, elle l'a outragé, elle l'a livré à la fureur des flammes. Mais tous les efforts de l'hereſie n'ont pas arraché & n'arracheront jamais du cœur des fidelles, les ſentiments de reſpect, de reconnoiſſance, de zéle, dont ils ſont prevenus pour un de leurs plus puiſſants Iſa. c. 11.

protecteurs auprés de Dieu. Ses cendres nous ſont reſtées, & c'eſt aſſez : ces cendres purifiées par le feu, ou pour mieux dire, conſacrées par une eſpece de martyre, n'en ont que plus de pouvoir ; nous les honorons, & nous y trouvons toûjours les meſmes ſecours. Quoy-qu'il en ſoit, ſa memoire eſt toûjours vivante ; & tant qu'il y aura des hommes ſur la terre, elle y vivra. Ses feſtes y ſeront celebrées, ſon nom y ſera invoqué, ſes vertus y ſeront publiées.

Mais qu'eſt-ce aprés tout pour les Saints que cette gloire de la terre, toute juſte & toute éclatante qu'elle peut eſtre, en comparaiſon de cette couronne immortelle, qu'ils recoivent dans le ciel ? Que leur importe d'eſtre grands devant les hommes, pourveû qu'ils ſoient grands devant Dieu ; & que leur importe que leurs noms ſoient icy gravez dans le ſouvenir des hommes, pourveû qu'ils ſoient écrits & connus dans le Royaume de Dieu ? Ah ! Chreſtiens, tous ces honneurs dont je viens de vous parler, & que tant de nations ont déferez à ſaint François de Paule, ne luy eſtoient point neceſſaires ; & s'il a plû à Dieu de l'exalter parmi nous, ce n'eſt que pour nous apprendre à eſtimer l'humilité. Du reſte François pouvoit eſtre ſans cela éternellement heureux, & ſouverainement

glorieux. Car il pouvoit ſans cela parvenir à toute la gloire dont il joüit dans la beatitude celeſte. C'eſt là que les humbles ſont bien dedommagez de leurs abbaiſſements volontaires, & c'eſt à cette unique & veritable grandeur que nous devons aſpirer comme eux ? Mais par le plus étrange aveuglement, de quelle grandeur ſommes-nous jaloux ? d'une grandeur toute mondaine. Briller dans le monde comme François de Paule, eſtre comme luy recherché des Grands & adoré des petits, voilà de quoy nous ſommes touchez, & ce qui combleroit, à ce qu'il nous ſemble, tous nos vœux. Mais voilà, de la maniere que nous l'enviſageons, ce que j'appelle une fauſſe grandeur. Prenez garde, je vous prie : c'eſtoit pour noſtre Saint une grandeur veritable & réelle, & ce n'eſt pour nous qu'une grandeur chimerique & fauſſe. Grandeur réelle & veritable pour François, comment cela ? parce que c'eſtoit une recompenſe anticipée de ſon humilité ; parce que c'eſtoit une grandeur fondée ſur le mépris meſme qu'il faiſoit de toute grandeur humaine ; parce que c'eſtoit une grandeur qu'il fuyoit, dont il ſe défioit, qui par un amour & un deſir ſincere des humiliations luy devenoit onereuſe, bien loin qu'il cherchaſt à en gouſter les vaines douceurs ; par-

ce qu'au milieu de cette grandeur visible il ne se rendoit attentif qu'aux grandeurs invisibles de l'éternité. Mais ce qui estoit réel & solide pour François de Paule, n'est pour nous qu'erreur, n'est que mensonge & illusion; pourquoy? parce que nous ne cherchons cette prétenduë grandeur du monde, que pour nourrir nostre orgüeil & contenter nostre ambition; parce que nous ne nous y proposons qu'un certain éclat, qui nous ébloüit & qui nous aveugle; parce que nous nous en laissons entester & infatüer, jusqu'à nous oublier nous-mesmes au moindre avantage que nous avons, & au moindre degré d'élevation où nous parvenons; parce que nous en abusons pour entretenir nos complaisances, pour authoriser nos hauteurs, pour prendre sur les autres l'ascendant, pour les regarder avec dédain & les traiter avec empire; parce qu'uniquement occupez d'une grandeur mortelle, nous perdons absolument le souvenir de cette glorieuse immortalité, qui seule devroit emporter toutes nos reflexions & tous nos soins. Or en ce sens & sous cet aspect, tout ce qu'il y a de plus grand dans la vie, n'est rien; & s'y attacher de la sorte, s'y laisser ainsi surprendre, c'est un des plus sensibles sujets de nostre confusion, puisque c'est une des

marques les plus évidentes de noſtre foibleſſe.

Et ſouvent encore qu'arrive-t-il ? c'eſt que Dieu par une ſage conduite de ſa providence, nous refuſe ce que nous deſirons avec tant d'ardeur, & le donne aux humbles, qui travaillent à s'en preſerver & à l'éviter. Que de mondains dans la Cour de Loüis XI. s'empreſſoient autour du Prince, pour s'inſinüer auprés de luy, pour gagner ſa faveur, pour avoir part à ſes graces, & ne pouvoient y réüſſir ? Au lieu que François de Paule, degagé de toute eſperance, ſans veûës, ſans prétentions, ſans intrigues, ne penſant qu'à ſe retirer & à diſparoiſtre, parlant au premier Monarque de l'Europe avec toute la liberté de l'Evangile, ne faiſant rien pour ce Prince de tout ce qu'il attendoit, au contraire luy preſentant un objet auſſi triſte pour luy que la mort, & le luy monſtrant de prés, en devint le favori le plus intime & le directeur. Je ne veux pas aprés tout vous faire entendre que les Saints ayent toûjours ces ſortes de diſtinctions ſur la terre. Il y en a & un grand nombre, que Dieu laiſſe dans l'obſcurité & dans l'oubli parmi les hommes. Il y en a qui ne ſont pas ſeulement humbles, mais en effet humiliez & trés humiliez. Se plaignent-ils de leur eſtat ?

ils ſont bien éloignez de s'en plaindre, puiſqu'ils l'ont choiſi, puiſqu'ils l'aiment, & qu'ils s'en font, ſelon l'Evangile, un bonheur. Car ils ſçavent quel eſt le prix de l'humiliation où ils vivent, quand elle eſt ſanctifiée par l'humilité. Ils ſçavent ce que c'eſt que toute la grandeur du ſiecle ; que ce n'eſt qu'une grandeur imaginaire, & ſur tout que ce n'eſt qu'une grandeur paſſagere. D'où ils concluent, qu'ils doivent porter toutes leurs eſperances & tous leurs deſirs vers une autre grandeur qui leur eſt promiſe dans le ciel. A quoy tient-il, mes chers Auditeurs, que nous ne tirions la meſme conſequence, puiſque nous ſommes auſſi inſtruits qu'eux du meſme principe ? Nous connoiſſons malgré nous la vanité des pompes du monde ; & plus meſmes nous ſommes engagez dans le monde, plus en voyons-nous le néant. Nous nous en expliquons ſi bien dans les rencontres, & nous en faiſons de ſi beaux diſcours. Pourquoy donc ne mépriſons-nous pas ce qui nous paroiſt ſi mépriſable, ou pourquoy ne nous detachons-nous pas de ce que nous mépriſons ? Allons à la gloire, & cherchons-la. Mais comme il n'y a point d'autre veritable gloire à deſirer pour nous ſelon l'Evangile, que cette gloire future où Dieu nous appelle, c'eſt là qu'il nous or-

donne de tourner tous nos regards, & c'eſt là auſſi la ſeule gloire que je vous ſouhaite au nom du Pere, &c.

SERMON
POUR LA FESTE
DE
S. JEAN BAPTISTE.

Fuit homo missus à Deo, cui nomen erat Joannes. Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine.

Il y eût un homme envoyé de Dieu, qui s'appelloit Jean. Ce fut luy qui vint, pour rendre témoignage à la lumiere. En saint Jean, ch. 1.

Messire Henry Feydeau de Brou Evesque d'Amiens.

MONSEIGNEUR,

C'EST le vray caractere du glorieux precurseur saint Jean, dont nous celebrons aujourd'huy la feste. Un homme suscité de Dieu pour servir de temoin à celuy, qui, comme Fils de Dieu & Verbe de Dieu, estoit la lumiere increée. Un homme predestiné pour annoncer, & pour faire connoistre au monde le Dieu incarné. Un homme miraculeusement conceû par une

mere ſterile. Un homme dont on pût dire, dés ſon berceau, que l'eſprit de Dieu eſtoit en luy, & que la main du Seigneur eſtoit avec luy. Un homme dont la miſſion fut authoriſée par la plus éclatante preuve de la verité, qui eſt ſon éminente ſainteté : & tout cela pour rendre temoignage à Jeſus-Chriſt. Voilà à quoy ſe réduiſent les hautes idées, que l'Evangile nous en donne. Il n'eſtoit pas la lumiere, *Non erat ille lux :* mais il eſtoit le temoin de celuy qui fut la lumiere meſme ; de cet homme-Dieu, à qui ſeul il appartenoit de pouvoir dire abſolument & ſans condition, *Ego ſum lux mundi*, je ſuis la lumiere du monde. Car c'eſt pour atteſter la verité de cette parole du Sauveur, que Jean Baptiſte eſt venu ; & voilà encore une fois l'abregé de ſon éloge : *Hic venit in teſtimonium, ut teſtimonium perhiberet de lumine.* Eloge, mes chers Auditeurs, que vous ne devez pas conſiderer comme un ſimple panegyrique du Saint, que l'Egliſe honore en ce jour ; mais comme un diſcours fondamental ſur un des poincts capitaux de noſtre religion, comme une inſtruction eſſentielle dans le chriſtianiſme ; comme une expoſition du grand myſtere de noſtre foy, qui eſt l'incarnation divine. Car entre Jeſus-Chriſt & Jean Baptiſte, il y a eû des liaiſons ſi

Joan. c. 1.

Joan. c. 1.

étroites, qu'on ne peut bien connoistre l'un, sans connoistre l'autre : & si la vie éternelle consiste à connoistre Jesus-Christ, *Hæc est autem vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, & quem misisti Jesum Christum* ; aussi une partie de nostre salut consiste-t-elle à connoistre saint Jean. Or il suffit pour le connoistre parfaitement, de bien comprendre qu'il a esté le temoin de Jesus-Christ, & qu'il est venu pour cela : *Hic venit in testimonium.* Dés le moment de sa naissance il délia par un miracle visible, la langue de son pere Zacharie, pour luy faire publier les loüanges de Dieu. Operez icy, grand Saint, un pareil miracle ; & déliez ma langue, afin que je puisse dignement & utilement annoncer vos illustres privileges & vos vertus à cet auditoire chrestien. J'ay besoin, pour y réüssir, d'un puissant secours ; & pour l'implorer plus efficacement, je m'addresse à la Reyne des Vierges. *Ave Maria.*

Joan. 5. 17.

IL en faut convenir, Chrestiens : c'est quelque chose de bien singulier dans la destinée de Jean Baptiste, qu'il ait esté choisi de Dieu, pour servir de temoin au Sauveur du monde. Mais c'est encore quelque chose de plus surprenant, que le Sauveur du monde, tout Dieu qu'il estoit, ait

eû besoin du temoignage de saint Jean ; & que dans l'ordre, ou du moins dans l'execution des divins decrets, le temoignage de ce glorieux precurseur ait esté necessaire pour l'establissement de nostre foy. Or l'un & l'autre est neanmoins vray, & l'Evangile qui est nostre regle, ne nous permet pas d'en douter. Ouy le Sauveur, tout Dieu qu'il estoit, a eû besoin du temoignage de Jean Baptiste. Ainsi cet homme-Dieu le reconnoissoit-il luy-mesme, lors qu'il disoit aux juifs : *Si testimonium perhibeo de me ipso, testimonium meum non est verum : alius est qui testimonium perhibet de me.* Si je rendois seul temoignage de moy-mesme, vous diriez, quoy qu'injustement, que mon temoignage n'est pas recevable : mais en voicy un autre qui rend temoignage de moy. Car selon la pensée de saint Chrysostome, expliquant à la lettre ce passage, cet autre dont parloit Jesus-Christ, estoit saint Jean son precurseur. De plus, dans l'ordre des divins decrets le temoignage de saint Jean estoit necessaire pour l'establissement de nostre foy. Car le mesme Evangeliste qui nous apprend que Jean est venu pour rendre temoignage à la lumiere, *Ut testimonium perhiberet de lumine*, en rapporte aussi-tost la raison : *Ut omnes crederent per illum*, afin que tous

Joan. c. 5.

Joan. c. 1.

cruſſent par luy. D'où il s'enſuit que noſtre foy, je dis noſtre foy en Jeſus-Chriſt, eſt donc originairement fondée ſur le temoignage de ce grand Saint, puiſqu'en effet c'eſt par luy que nous avons crû, par luy que la voye du ſalut nous a eſté premierement revelée, en un mot par luy que nous ſommes chreſtiens. Cecy ſans doute luy eſt bien avantageux : mais ce n'eſt pas là neanmoins que je borne ſon éloge ; & ce que j'adjouſte, en va faire le complément & la perfection. Car de meſmes que Jean Baptiſte a ſervi de temoin au Sauveur du monde, le Sauveur du monde par une eſpece de reconnoiſſance, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, a voulu ſervir de temoin à Jean Baptiſte. De meſmes que par rapport à nous le Sauveur, tout Dieu qu'il eſtoit, a eû beſoin du temoignage de ſaint Jean, ſaint Jean par rapport à luy-meſme a plus eû beſoin encore du temoignage du Sauveur. Et autant que la foy chreſtienne eſt fondée ſur le temoignage que Jeſus-Chriſt a receû de ſon precurſeur, autant la gloire du precurſeur eſt-elle fondée ſur le temoignage qu'il a receû de Jeſus-Chriſt. Voilà tout mon deſſein, que je renferme en ces deux poincts. Jean Baptiſte rendant temoignage au Fils de Dieu, c'eſt le premier ; & le Fils de Dieu rendant temoignage à

Jean Baptiſte, c'eſt le ſecond. De-là deux conſequences pour voſtre édification : l'une, que nous devons tous à l'exemple de ſaint Jean & en qualité de chreſtiens, eſtre autant de temoins de Jeſus-Chriſt : l'autre, que comme Jeſus-Chriſt a rendu temoignage à ſaint Jean, il faut qu'il nous le rende un jour, & que nous meritions de le recevoir, ſi nous voulons eſtre du nombre de ſes eſlus. Imiter ſaint Jean, en faiſant de nos actions & de noſtre vie un temoignage ſenſible & continuel, dont Jeſus-Chriſt ſoit honoré ; meriter comme ſaint Jean, que Jeſus-Chriſt au moins dans ſon dernier jugement nous honore devant Dieu de ſon temoignage : deux concluſions morales, dont la pratique bien entenduë, eſt le précis de toute la ſainteté chreſtienne, & pour leſquelles je vous demande une favorable attention.

I. PARTIE.

CInq choſes, Chreſtiens, ſont neceſſaires à quiconque eſt choiſi pour temoin, & en doit faire l'office : la fidelité & le deſintereſſement dans le temoignage qu'il porte ; l'exacte connoiſſance du ſujet dont il porte temoignage ; l'évidence des preuves ſur quoy il appuye ſon temoignage ; le zéle pour la verité en faveur de laquelle il rend temoignage ; enfin la conſtance & la fer-

meté pour soutenir son temoignage. Or je trouve que saint Jean a eû dans le degré le plus éminent ces cinq qualitez. Car il a esté pour le Sauveur du monde un temoin fidelle & desintereſſé, un temoin instruit & pleinement éclairé, un temoin seûr & irreprochable, un temoin zelé & ardent, un temoin constant & ferme. D'où je conclus qu'il a donc parfaitement repondu au dessein de Dieu sur luy, & que rien ne luy a manqué, pour verifier dans toute leur étenduë ces paroles de mon texte, *Hic venit in testimonium.* Ecoutez-moy; je ne diray rien qui ne soit tiré de l'Evangile mesme.

Je prétends d'abord que Jean Baptiste a fait à l'égard de Jesus-Christ l'office d'un temoin fidelle & desintereſſé. La preuve en est inconteſtable. Car voicy selon l'Evangeliste, le temoignage que rendit cet homme de Dieu, lors que les juifs luy députerent des Prestres & des Levites, pour luy demander qui il estoit: *Et hoc est testimonium Joannis.* Que fit-il? il ne delibera point, il confessa de bonne foy, & il proteſta, non seulement sans peine, mais avec joye, qu'il n'estoit point le Christ: *Et confessus est, & non negavit, & confessus est, quia non sum ego Christus.* Ils le presserent: quoy donc? estes-vous Elie? & il dit, je

Joan. c. 1.

Ibid.

ne le ſuis point : *Non ſum.* Eſtes-vous prophete ? il repondit, non ; *Et reſpondit, non.* *Ibid.* Mais qui eſtes-vous, repliquerent-ils, afin que nous puiſſions en rendre compte à ceux qui nous ont envoyez ? que dites-vous de vous-meſme ? Et c'eſt alors qu'il leur fit cette humble, mais heroïque declaration : *Ego vox clamantis* ; je ne ſuis qu'une ſimple voix, qui crie & qui annonce au monde la venüe du Seigneur. *Ibid.* Ah ! Chreſtiens, quelle fidelité ? en vit-on jamais un plus bel exemple ? prenez garde, s'il vous plaiſt. Les juifs eſtoient diſpoſez, ſi ſaint Jean l'euſt voulu, à le reconnoiſtre pour leur Meſſie, c'eſt à dire, pour leur liberateur & pour leur Roy ; & Jean avec une droiture d'ame qui les étonne, renonce à cette dignité pour la conſerver à Jeſus-Chriſt. Il n'avoit qu'à dire une parole, il n'avoit qu'à donner ſon conſentement, & toute la Synagogue ſeroit venuë en foule luy rendre hommage. Mais il ſçait trop bien ce qu'il eſt & à qui il eſt : non, leur dit-il, mes Freres, je ne ſuis point ce Meſſie que vous attendez. Vous luy faites tort, & vous vous faites tort à vous-meſmes, de le confondre avec moy. Ce n'eſt point moy. C'eſt un autre plus grand, plus fort, plus puiſſant que moy. Un autre à qui je ne ſuis pas digne de rendre les plus vils ſervices.

C'eſt celuy-là, mes Freres, qui eſt voſtre Chriſt & voſtre Roy. Ne le cherchez point dans ce deſert; il eſt au milieu de vous, & vous ne le connoiſſez pas. Je n'en ay ni le merite, ni la ſainteté; je ſuis un homme pecheur, & l'erreur la plus pernicieuſe & la plus groſſiere où vous puiſſiez tomber, eſt de m'attribüer cette qualité de Meſſie, qui eſt infiniment au-deſſus de moy & de tous les dons de grace que je puis poſſeder. Encore une fois, y eût-il jamais un temoignage plus deſintereſſé & plus fidelle?

Concevez-le encore mieux par la reflexion que fait icy ſaint Chryſoſtome, & dont ſans doute vous ſerez touchez: la voicy. Saint Jean par une heureuſe conformité de caracteres, ſe trouvoit ſi ſemblable à Jeſus-Chriſt, qu'on le prenoit ſouvent pour Jeſus-Chriſt; & Jeſus-Chriſt par la meſme raiſon, quoy-que Fils unique de Dieu, eſtoit ſi ſemblable à ſaint Jean, qu'au rapport de l'Evangile on le prenoit auſſi ſouvent pour ſaint Jean. Car de là vient qu'Herodes apprenant les miracles que cet homme-Dieu faiſoit dans la Judée, diſoit que c'eſtoit Jean Baptiſte, qui eſtoit reſſuſcité; & de là vient que les phariſiens, voyant la vie toute celeſte que Jean menoit dans le deſert, ne doutoient point

point qu'il ne fust le Christ, jusqu'à luy envoyer une ambassade pour le saluer comme Christ. Peut-on rien dire de plus glorieux à l'avantage de ce grand Saint? ouy, Chrestiens, & quoy? c'est que Jean Baptiste, estant pris pour le Christ & passant pour l'estre, declara hautement qu'il ne l'estoit pas, & refusa sans balancer, l'honneur qu'on luy vouloit faire, pour avoir celuy d'estre fidelle à son Dieu. Car la fidelité de ce temoignage vallut mieux pour luy, que toute la gloire & tous les honneurs qu'il eust pû recevoir de la synagogue. Mais admirez, Chrestiens, les autres marques de cette fidelité: c'est pour cela, disent les Peres, que saint Jean jusqu'à l'âge de trente ans se tint caché dans le desert, sans vouloir converser avec les hommes, de peur que les hommes déja trop prevenus en sa faveur, ne s'attachassent à luy, au préjudice du souverain attachement qu'ils devoient avoir, & qu'il vouloit leur inspirer pour Jesus-Christ. C'est pour cela, qu'encore que la main du Seigneur fust avec luy, par une disposition particuliere de la providence, il ne fit jamais de miracles, de peur d'authoriser l'erreur où estoient les juifs qui le regardoient comme le Messie promis de Dieu: car s'ils estoient prests, sans luy avoir veû faire aucun miracle, à

le reconnoistre pour le Messie, qu'auroient-ils fait s'ils l'avoient veû ressuſciter les morts, & commander aux vents & à la mer ? C'eſt pour cela qu'il ne parloit jamais de Jeſus-Chriſt, que dans les termes les plus magnifiques & les plus ſublimes ; & de ſoy-meſme au contraire, qu'avec les ſentiments de la plus profonde & de la plus parfaite humilité : prenant plaiſir à s'abbaiſſer, pour exalter Jeſus-Chriſt ; diſant de Jeſus-Chriſt, il faut qu'il croiſſe, & de ſoy-meſme, il faut que je diminuë ; temoignant que le comble de ſa joye & l'accompliſſement de ſes deſirs, eſtoit de voir Jeſus-Chriſt connu & adoré dans le monde. Ceux de mes Auditeurs qui m'écoutent avec un eſprit & un cœur chreſtien, comprennent & gouſtent ce que je dis. Mais enfin ſi ſaint Jean fidelle à ſon Dieu, refuſa, comme il eſtoit juſte, les honneurs dûs au ſeul Meſſie, que n'acceptoit-il ceux aumoins qui luy convenoient, & que les juifs ſans le flater ni ſe tromper, luy déferoient? que n'advoüoit-il qu'il eſtoit prophete, puiſqu'il l'eſtoit en effet ? que ne confeſſoit-il qu'il eſtoit Elie, puiſqu'il en avoit l'eſprit, & que c'eſtoit perſonnellement de luy que le Sauveur diſoit, *Elias venit*, Elie eſt venu, c'eſt à dire Jean Baptiſte, en qui Dieu fait revivre l'eſprit d'Elie ? Non,

Marc. 9.

Chreſtiens, il ne conſent à rien de tout cela ; il ne veut eſtre ni Elie, ni prophete, ni docteur, ni maiſtre. Il ſe contente d'eſtre la voix de celuy qui crie, preparez les voyes du Seigneur, *Ego vox :* pourquoy ? parce qu'il veut eſtre tout au Seigneur, & rien à luy-meſme ; parce que comme la voix n'a point d'autre uſage, que d'exprimer la penſée & de la rendre ſenſible, auſſi Jean Baptiſte n'a-t-il point d'autre veûë ni d'autre fin, que de faire connoiſtre le Verbe de Dieu en rendant temoignage à l'homme-Dieu : *Hic venit ut teſtimonium perhiberet de lumine.*

J'ay dit de plus que ce ſaint Precurſeur avoit eſté à l'égard du Sauveur du monde un témoin pleinement inſtruit : car tout ce que nous ſçavons de Jeſus-Chriſt & tout ce que nous en devons ſçavoir, tout ce que la foy nous en révele d'important & de neceſſaire au ſalut, c'eſt Jean Baptiſte qui nous l'a enſeigné le premier, par les differents temoignages qu'il a rendus à ce Dieu Sauveur. Et en effet, c'eſt luy qui nous a fait connoiſtre Jeſus-Chriſt en qualité de Dieu-homme, en qualité de redempteur, en qualité de ſanctificateur des ames, en qualité d'autheur de la grace & des ſacrements à quoy la grace eſt attachée ; en qualité de juſte juge, qui recompenſe &

qui punit ; en un mot, dans toutes les qualitez qui en ont fait un mediateur accompli. L'induction en sera sensible, & n'aura rien pour vous de fatiguant. Il nous a fait connoistre Jesus-Christ comme Dieu-homme, quand il disoit de luy : *Post me venit vir qui ante me factus est, quia prior me erat* ; celuy qui est venu aprés moy, estoit avant moy. Car pour raisonner avec saint Augustin, si Jesus Christ estoit avant saint Jean, ce ne pouvoit estre qu'en vertu de sa divinité ; il estoit donc Dieu. S'il estoit aprés saint Jean, ce ne pouvoit estre qu'en vertu de son humanité ; il estoit donc homme. S'il estoit tout ensemble avant & aprés saint Jean, ce ne pouvoit estre que selon les deux natures qui subsistoient en luy ; il estoit donc en mesme temps Dieu & homme. C'est ainsi que concluoient les Peres contre les Ariens, les Nestoriens & les Eutichiens : ce temoignage seul de Jean Baptiste, *Post me venit vir qui ante me factus est*, ayant dés les premiers siecles de l'Eglise confondu tous les heretiques, qui combattoient le mystere de l'incarnation. Il nous l'a fait connoistre comme Redempteur, quand il le monstroit à ses disciples, en leur disant : *Ecce Agnus Dei* ; voilà l'Agneau de Dieu, qui doit estre immolé comme une victime pour le salut des hom-

Joan. c. 1.

Ibid.

mes : *Ecce qui tollit peccatum mundi* ; voilà celuy qui efface les pechez du monde : ce qu'il adjoustoit, remarque saint Augustin, pour desabuser les juifs de la fausse idée où ils estoient, que ce Sauveur si long-temps attendu & si ardemment desiré devoit seulement venir pour les delivrer de leurs miseres temporelles, & pour les affranchir de la domination des Romains ; au lieu qu'il venoit pour les degager de la tyrannie du demon & de la servitude du peché, & qu'il n'estoit Sauveur que pour cela. Il nous l'a fait connoistre comme sanctificateur des ames, quand il alloit preschant par tout, que c'est de la plenitude de Jesus-Christ que nous avons tous receû les dons celestes : *Et de plenitudine ejus nos omnes accepimus.* Il nous l'a fait connoistre comme autheur de la grace, & des sacrements à quoy la grace est attachée, quand il apprenoit aux juifs que Jesus-Christ avoit estably un bapteſme bien plus salutaire & plus efficace que le sien. Un bapteſme qui ne consistoit pas simplement dans la ceremonie de l'eau ; mais qui par le feu de la charité & par l'operation du saint Esprit, purifioit tout l'homme pour en faire un sujet digne de Dieu : *Ipse vos baptizabit in Spiritu sancto & igni.* Il nous l'a fait connoistre comme juste juge, comme souverain

Joan. 1.

Ibid.

Luc. c. 3.

renumerateur, quand il asseûroit que Jesus-Christ viendra à la fin des siecles avec le van à la main pour separer le bon grain d'a-
Ibid. vec la paille, *Cujus ventilabrum in manu ejus*; c'est à dire, pour separer les eslus des reprouvez, & pour rendre à chacun selon ses œuvres. Voilà en substance toute la theologie, qui se propose pour objet la personne sacrée de Jesus-Christ; & cette theologie, comme vous le voyez, est contenuë dans les temoignages de saint Jean. Ah! grand Saint, de quoy ne vous sommes-nous pas redevables, aprés que vous nous avez revelé de si hauts mysteres; & que ne vous doit pas l'Eglise, puisque c'est par vous qu'elle est entrée dans les threfors de la grace suréminente & de la gloire de son divin Epoux?

Mais le temoignage que saint Jean rendit au Fils de Dieu, fut-il aussi convaincant & aussi irreprochable, qu'il estoit vray? Ouy, Chrestiens, il estoit convaincant & irreprochable; & jamais les juifs opiniastres qui sont demeurez dans leur incredulité, n'auront de legitime excuse, ni mesmes de pretexte pour s'en defendre. Car que pouvoient-ils repondre au reproche que leur faisoit le Sauveur du monde? Jean Baptiste est venu, leur disoit-il: vous avez eû de la veneration pour luy, vous

l'avez reſpecté comme un prophete, comme un homme envoyé de Dieu ; & cependant lors qu'il a rendu temoignage de moy, vous ne l'avez pas écouté. S'il s'eſtoit luy-meſme declaré voſtre Roy & voſtre Meſſie, vous l'auriez crû : car vous eſtiez determinez à le reconnoiſtre pour tel ; & maintenant parce qu'il vous a dit, que c'eſt moy qui ſuis ce Meſſie promis dans la loy, vous ne le croyez pas. Un homme eſt-il moins digne de creance, quand il parle en faveur d'un autre, que quand il parle pour ſoy-meſme ? Vous l'auriez crû dans ſa propre cauſe, & vous ne le croyez pas dans la mienne : comment pouvez-vous ſoutenir une telle contradiction ? Ce reproche, dis-je, fermoit la bouche aux ennemis du Sauveur. Et quand il adjouſtoit dans une juſte indignation : au reſte ſçachez que les femmes proſtituées & les publicains ont eſté en cecy plus ſages que vous. Car malgré la corruption de leurs mœurs, ils ſe ſont ſoumis à la parole de Jean Baptiſte ; & vous qui cherchez tant à vous parer d'une fauſſe juſtice, vous vous obſtinez à ne pas recevoir ſon temoignage. Or c'eſt pour cela que ces pecheurs & ces pechereſſes vous devanceront dans le Royaume de Dieu. Quand il parloit ainſi aux phariſiens, il les confondoit : pour-

quoy ? parce qu'il leur opposoit un temoignage, qui les condamnoit par eux-mesmes, sçavoir le temoignage de saint Jean. En effet ceux des juifs qui furent fidelles à la grace & qui crurent en Jesus-Christ, n'y crurent d'abord que sur le temoignage de son incomparable precurseur. Ce temoignage faisoit tant d'impression sur leurs esprits, qu'ils ne pouvoient y resister. Il est vray, saint Jean leur disoit de Jesus-Christ, des choses prodigieuses & inoüies : il leur disoit, que celuy qui passoit parmi eux pour le fils d'un artisan, estoit Fils de Dieu, & égal à Dieu ; qu'estant Dieu il s'estoit fait chair, & que sans cesser d'estre Dieu, il estoit devenu homme sujet à la mort. Tout cela devoit naturellement revolter leurs esprits : mais parce que saint Jean s'en faisoit le garant, ils croyoient tout sur sa parole ; & ils aimoient mieux, dit saint Chrysostome, captiver leur entendement, jusqu'à reconnoistre qu'un Dieu s'estoit humilié, s'estoit fait esclave, s'estoit anéanti, que de penser en aucune sorte que Jean Baptiste se fust trompé ; estimant l'un plus impossible que l'autre, c'est à dire, se tenant plus seûrs, que Jean Baptiste ne se trompoit pas dans le temoignage qu'il rendoit, qu'il ne leur sembloit incroyable qu'un Dieu en

fuſt venu juſqu'à cet excés d'humiliation & d'abbaiſſement. Y eût-il jamais ſur la terre un tel don de perſuader & de convaincre ?

Je vais encore plus loin, Chreſtiens. Il faut qu'un temoin ait de l'ardeur & du zéle pour la verité dont il rend temoignage. Ce zéle a-t-il manqué à ſaint Jean ? vous le ſçavez, & envain m'étendrois-je ſur ce poinct, puiſqu'il eſt évident que tout le ſoin du divin precurſeur a eſté de faire connoiſtre Jeſus-Chriſt, de le faire adorer, de le faire aimer, de luy procurer dans le monde l'honneur & le culte qui luy eſt dû, & d'apprendre aux hommes à le recevoir d'une maniere convenable à ſa dignité, mais ſurtout à ſa ſainteté. Or pour cela il ne ſe contentoit pas de monſtrer aux juifs cet Agneau de Dieu, comme l'eſperance & le ſalut d'jſraël : mais il faiſoit retentir ſa voix dans tout le deſert, pour le preſcher hautement ; mais par un ſuccés merveilleux que Dieu donnoit à ſa parole, il attiroit les bourgades, les villes entieres, & les convertiſſoit à Jeſus-Chriſt ; mais quand il trouvoit des eſprits rebelles & indociles, ne pouvant contenir ſon zéle, & animé d'un ſaint courroux, il s'élevoit contre eux, il les traitoit de ſerpents & de races de viperes, il les menaçoit de la colere

Luc. c. 3. du ciel : *Genimina viperarum.* Quel eſtoit donc le grand exercice & l'unique occupation de Jean Baptiſte ? de diſpoſer les peuples à la venuë de Jeſus-Chriſt ; de les exhorter à la penitence, parce que la penitence eſt la voye qui doit nous conduire à Jeſus-Chriſt ; de leur recommander ſur-tout l'humilité, parce que c'eſt l'humilité qui nous rend capables de participer à la re-

Ibid. demption de Jeſus-Chriſt. *Parate viam Domini.* Mes Freres, leur repetoit-il ſans ceſſe, preparez les voyes du Seigneur. Voicy voſtre Dieu, qui vient à vous dans l'eſtat d'une humilité profonde : ne paroiſſez pas devant luy comme des collines & des montagnes, c'eſt à dire, comme des hommes ſuperbes & orgüeilleux. Pour rendre ces voyes du Seigneur droites & unies, ſoyez petits à vos yeux, ſoyez humbles, & défaites-vous de cette propre eſtime & de cet amour propre qui vous enflent. Ainſi leur parloit-il : faiſant l'office de temoin, mais le faiſant en Apoſtre. Voilà pourquoy ce grand Saint n'eût point de deſir plus ardent, que de gagner des diſciples à Jeſus-Chriſt. Voilà pourquoy, non content de luy en former de nouveaux, il luy donnoit meſmes les ſiens. Allez, leur diſoit-il, mes chers Enfants, je ne ſuis plus voſtre maiſtre. Le grand Maiſtre eſt venu ; c'eſt le voſ-

tre, & c'eſt le mien ; ne penſez plus deſormais à moy. C'eſt à celuy-là qu'il faut vous attacher : il a les paroles de la vie éternelle. Allez le trouver, demandez luy s'il n'eſt pas ce deſiré de toutes les nations que nous attendons depuis ſi long-temps, & vous verrez comme il vous repondra par ſes miracles. Quel zéle, Chreſtiens, pour la gloire de Jeſus-Chriſt ! Voulez-vous un abregé de toute la vie de ſaint Jean ? en deux mots le voicy : il eſt venu, dit ſaint Luc, comme un ſecond Elie ; & avec une ardeur infatigable, il a travaillé à la converſion des cœurs ; il a réüni les peres avec les enfants ; il a rappellé les deſobéïſſants & les incredules à la prudence des juſtes : & pourquoy tout cela ? pour preparer à Jeſus-Chriſt un peuple parfait : *Parare Domino plebem perfectam.* Voilà ce que j'appelle un temoin zelé. *Luc. c. 1.*

Enfin ce fut un temoin conſtant, puiſque depuis ſa conception juſqu'à ſa mort, il n'a point ceſſé de remplir ſon miniſtere. Car ne penſez pas qu'il ait attendu juſqu'au temps de ſa predication, pour rendre temoignage au Sauveur du monde. Dés le ſein de ſa mere il avoit déja commencé. Ce treſſaillement que reſſentit Eliſabeth trois mois avant la naiſſance de ce fils ſi cher & donné de Dieu ; cette joye dont il

fut saisi & qu'il fit sensiblement paroistre, ce furent les premiers temoignages qu'il rendit à son Dieu. *Fervens nuncius*, s'écrie saint Pierre Chrysologue, *qui ante cœpit nuntiare Christum, quàm vivere!* ô le fervent temoin, dit ce Pere, qui eût l'avantage d'annoncer Jesus-Christ avant que de vivre! Mais ce temoignage précoce, pour ainsi dire, n'estoit qu'un essay de tous les autres temoignages que saint Jean Baptiste devoit porter en faveur du Fils de Dieu. Ce qu'il avoit commencé miraculeusement avant sa naissance, il le continüa pendant tout le cours de sa vie; & comme il avoit vescu en temoin de Jesus-Christ, il voulut mourir de mesmes. Car mourir pour la justice & pour la verité, mourir en reprochant aux Grands du monde leur iniquité, mourir en instruisant Herodes de ses devoirs; mourir en faisant respecter jusques dans la Cour la sainte liberté d'un prophete, qui parle pour la cause de Dieu, n'est-ce pas mourir en temoin de Jesus-Christ? Ainsi Jean Baptiste a-t-il esté constant dans son temoignage, puisqu'il l'a rendu dés son entrée au monde, puisqu'il l'a rendu jusqu'au dernier moment de sa vie, puisqu'il l'a rendu par ses paroles, puisqu'il l'a rendu par ses actions, puisqu'il l'a rendu par ses souffrances, puis-

Chrysol.

qu'il l'a rendu par son martyre & par sa mort, & que par tout il a verifié ce qui estoit écrit de luy : *Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine.*

Excellent modelle que Dieu nous presente aujourd'huy, & qui doit faire le sujet de nos plus serieuses reflexions. Je m'explique. Nous tous qui faisons profession du christianisme, nous devons servir de temoins à Jesus-Christ. Voila à quoy nous engage nostre religion. Qu'est-ce qu'un chrestien ? un homme deputé de Dieu, un homme authorisé de Dieu, un homme qui a receû de Dieu un caractere particulier, pour estre le temoin de Jesus-Christ : *Et eritis mihi testes.* De sorte que *Act. c. 1.* si nous ne participons à cette glorieuse qualité du precurseur saint Jean, nous pouvons dire avec confusion & avec douleur, qu'il n'y a point en nous de christianisme, ni par consequent de salut pour nous. En effet, dit saint Augustin, depuis que Jesus-Christ est venu au monde, & qu'il a rachepté le monde, Dieu dans le conseil éternel de sa sagesse a tellement disposé les choses, qu'il n'y aura jamais d'homme sauvé, que celuy qui selon la mesure de la grace attachée à son estat, aura rendu temoignage à ce divin Sauveur. Tous les Saints qui sont dans le

ciel, n'y ſont qu'en vertu de ce titre. Les Apoſtres n'y ſont aſſis ſur des throſnes de gloire, que parce qu'ils ont rendu au Fils de Dieu le temoignage de la parole en preſchant ſon nom. Les martyrs n'y ſont couronnez, que parce qu'ils luy ont rendu le temoignage de leur ſang, en ſouffrant & en mourant pour luy : & les Confeſſeurs n'y portent comme confeſſeurs des palmes en leurs mains, que parce qu'ils luy ont rendu le temoignage de leur ſainte vie, en pratiquant ſon Evangile. Or c'eſt à nous, mes chers Auditeurs, de nous former ſur leur exemple. Il y en a peu parmi vous qui ſoient deſtinez au miniſtere Apoſtolique. Nous ne ſommes plus au temps des perſecutions, où la grace du martyre eſtoit une grace commune : mais il faut qu'avec l'eſprit de la foy nous confeſſions tous Jeſus-Chriſt par l'innocence de nos mœurs, par l'édification de noſtre vie, par la ferveur de nos bonnes œuvres. Car voilà pourquoy il nous a choiſis. Il a apporté du ciel une loy ſainte & toute divine, & il veut que nous en convainquions le monde. Or le monde ne recevra jamais noſtre temoignage ſur la ſainteté de cette loy, tandis qu'il nous verra dans le deſordre & dans la corruption du vice. Pour eſtre de legitimes temoins de la loy de Jeſus-Chriſt,

il faut que nous nous conformions à elle, & que nous pratiquions fidellement ce que nous confessons de bouche : sans cela nostre temoignage est vain. Que devons-nous donc faire ? Ah ! Chrestiens, l'importante instruction pour vous & pour moy ! ce que nous devons faire, c'est de rentrer souvent en nous-mesmes, & de nous examiner de bonne foy devant Dieu, en nous demandant à nous-mesmes : hé bien, la vie que je méne, est-elle un temoignage recevable en faveur de Jesus-Christ & de sa loy ? Si l'on en jugeoit par mes actions & par ma conduite, quelle idée le monde auroit-il du christianisme que je professe ? Ce pernicieux attachement aux biens de la terre, ce desir insatiable d'en avoir, cette crainte excessive d'en manquer, qui endurcit mon cœur, quel temoignage pour un Dieu, qui a beatifié la pauvreté & qui l'a consacrée dans sa personne ? Cette molesse de vie dont je me fais une habitude & mesmes une fausse conscience, ce soin extresme de ma santé, cette recherche continuelle de tout ce qui flate mes sens, quel temoignage pour un Dieu mort sur la croix ? Cette ambition à laquelle je me livre, ces mouvements que je me donne pour me pousser, pour m'élever, pour ne travailler qu'à l'accroissement de ma for-

tune, quel temoignage pour un Dieu qui s'eſt anéanti ? Ah ! Seigneur, doit dire un mondain dans l'amertume de ſon ame, pour peu qu'il ait encore de foy, je le reconnois : ce ſont là comme autant de faux temoignages que j'ay portez contre vous. Car il n'y a point de temoignage plus faux, que celuy qu'on rend à un Dieu ſouffrant par une vie toute ſenſuelle, que celuy qu'on rend à un Dieu pauvre par une vie employée à ſatisfaire l'avarice & la cupidité. Et voilà ce qui me fait trembler. Si c'eſt un crime de porter faux temoignage contre un homme, que ſera-ce, ô divin Sauveur, de l'avoir porté millefois contre vous qui eſtes mon Dieu ?

Telle eſt, dis-je, Chreſtiens, la premiere leçon que nous devons nous faire à nous meſmes. Il faut que nous ſervions de temoins à Jeſus-Chriſt : mais il faut encore qu'à l'exemple de ſaint Jean, nous ſoyons pour Jeſus-Chriſt des temoins fidelles, des temoins zélez, des temoins irreprochables, des temoins conſtants : ne perdez rien de toute cette morale. Des temoins fidelles, qui ne nous cherchions pas nous-meſmes ; qui ſous ombre de l'honorer, ne nous attirions pas l'honneur ; qui ne tendions pas, en le glorifiant, aux fins ſecretes de noſtre amour propre ; qui par un raffinement de

pieté, je dis de pieté mercenaire, n'affections pas en le ſervant, la gloire meſme de le ſervir; au contraire qui nous faſſions un devoir de nous renoncer, de nous ſacrifier, de nous immoler pour luy. Car ſi le monde, tout perverti qu'il eſt, produit bien des hommes de ce caractere, c'eſt à dire, s'il ſe trouve des miniſtres qui ſe diſtinguent par là; qui ſont tout à leurs maiſtres, & rien à eux-meſmes; ſi nous en voyons des exemples, quels ſentiments la foy ne doit-elle pas là-deſſus nous inſpirer? eſt-ce trop pour le Dieu qui nous a ſauvez & à qui nous appartenons, que nous ſoyons tout à luy? la fidelité dont nous luy ſommes redevables, doit-elle eſtre d'une moindre étenduë, que celle dont on ſe picque envers les Souverains de la terre? faut-il que le monde nous apprenne ſur cela noſtre devoir? faut-il que Dieu ait en nous des ſujets moins devoüez, que nous ne les voudrions pour nous-meſmes? Cependant, voilà noſtre deſordre juſques dans le culte que nous rendons à noſtre Dieu: nous ne regardons ſouvent que nous-meſmes, nous rapportons tout à nous-meſmes, nous ne pouvons nous défaire de nous-meſmes; & nous n'agiſſons jamais ſur ce grand principe de ſaint Paul, que nous ne ſommes plus à nous-meſmes, mais à celuy

qui nous a racheptez. Des temoins zélez pour soutenir en mille occasions qui se presentent, la cause de Jesus-Christ ; & la soutenir, contre qui ? contre l'impieté, contre le libertinage, contre le vice, qui sont proprement ces races de viperes, à la malignité desquelles la force & l'efficace de nostre zéle doit s'opposer : estant, comme nous devons l'estre, bien persuadez, que parmi les mauvais chrestiens, cet homme-Dieu n'a pas des ennemis moins dangereux qu'il en avoit parmi les juifs ; & que c'est à nous, comme heritiers du zéle de saint Jean Baptiste, de combattre ces ennemis, de les reprimer & de les confondre. Que si en cela nous sommes lasches, si le respect humain nous ferme la bouche, si la crainte de déplaire au monde nous rend timides ; si à force de vouloir estre prudents, nous devenons prevaricateurs ; si au lieu de nous élever contre le scandale, nous nous contentons d'en gemir ; si par nos menagements & nos tolerances nous le fomentons ; si nous nous taisons où il faudroit parler, & si nous dissimulons où il faudroit agir, dés-là nous sommes indignes d'estre à Jesus-Christ, & Jesus-Christ ne nous reconnoist plus. Des temoins irreprochables, qui ne détruisions pas d'une part ce que nous pré-

tendons eſtablir de l'autre ; qui ſoyons à l'épreuve de la cenſure, & qui par certains endroits n'affoibliſſions pas le temoignage que Jeſus-Chriſt d'ailleurs reçoit de nous : nous ſouvenant de l'avis de ſaint Bernard, que le monde eſt trop éclairé, pour que nous puiſſions aiſément luy impoſer ; que quelque ſoin que nous prenions de nous cacher, il decouvrira noſtre foible, & qu'il ne manquera pas de nous l'objecter ; qu'un ſeul poinct qui le ſcandaliſera dans nous, empeſchera à ſon égard tout l'effet des vertus les plus exemplaires, que nous pourrions pratiquer ; & qu'à moins d'eſtre irreprehenſibles dans le ſens que l'entend ſaint Paul, nous ſommes incapables d'eſtre les temoins de Jeſus-Chriſt. Enfin des temoins conſtants, pour tenir ferme & pour ne nous point relaſcher dans les perſecutions, que l'enfer nous ſuſcitera ; pour ſupporter avec patience les contradictions des hommes, pour reſiſter à nos propres foibleſſes, & pour vivre & mourir ſelon l'exemple de ſaint Jean, en rendant temoignage à ce Seigneur, qui veut ſpecialement eſtre honoré par noſtre perſeverance. Voilà, mes chers Auditeurs, ce que nous devons eſtre. Mais c'eſt à vous, ô mon Dieu, de faire par voſtre grace toute-puiſſante, que nous ſoyons tels ; comme c'eſt à nous

de cooperer à cette grace, pour arriver à cette perfection. C'eſt à vous à nous imprimer ces caracteres, & à nous de vous preſenter des cœurs qui en ſoient ſuſceptibles. Vous avez veû, Chreſtiens, le temoignage de ſaint Jean en faveur de Jeſus-Chriſt; voyez le temoignage de Jeſus-Chriſt en faveur de ſaint Jean. C'eſt le ſujet de la ſeconde partie.

II. PARTIE. C'Eſt une queſtion, qui ſe preſente naturellement à l'eſprit, ſçavoir lequel des deux fut plus avantageux à Jean Baptiſte, ou de ce qu'il ſervit de temoin au Fils de Dieu, ou de ce que le Fils de Dieu luy ſervit luy-meſme de temoin. Et je prétends qu'on peut bien appliquer icy, ce que diſoit ſaint Auguſtin, lors que faiſant le parallele des deux Apoſtres de Jeſus-Chriſt, ſaint Pierre & ſaint Jean l'Evangeliſte, il demandoit qui des deux avoit eû une deſtinée plus ſouhaitable & plus digne d'envie: ou ſaint Pierre, qui ſelon le rapport de l'Evangile, ſembloit avoir aimé ſon maiſtre plus ardemment; ou ſaint Jean, qui comme diſciple favori, en avoit eſté plus tendrement aimé. Car ce ſaint Docteur repondoit, qu'à juger de l'un & de l'autre par les regles de la religion, il y avoit eû plus de merite à aimer comme

saint Pierre, mais qu'il y avoit eû plus de bonheur & plus de faveur à estre aimé comme saint Jean ; & qu'ainsi la comparaison ne pouvoit estre qu'à l'avantage des deux, parce que si saint Jean avoit eû au dessus de saint Pierre la preference de la tendresse & la predilection de Jesus-Christ, saint Pierre l'avoit emporté sur saint Jean par la ferveur & le zéle qu'il avoit temoigné pour Jesus-Christ. Il m'a paru, dis-je, que cette decision de saint Augustin convenoit parfaitement à la question que je me suis proposée touchant le divin precurseur saint Jean Baptiste : car en voicy la juste application. Avoir servi de temoin au Fils de Dieu, c'est ce qui a fait le merite de ce grand Saint ; mais avoir eû pour temoin le Fils de Dieu mesme, c'est ce qui a fait son bonheur & sa gloire. Et je vais vous monstrer que cette gloire a esté la recompense & le couronnement de son merite, comme il est vray que son merite a esté le fondement & le principe de cette gloire. Ecoutez-moy : il n'y aura rien en tout cecy qui ne vous instruise & qui ne vous édifie.

Ne vous étonnez pas, Chrestiens, que le Sauveur du monde par une espece de reconnoissance ait bien voulu rendre temoignage à saint Jean, & servir de temoin

à ſon temoin meſme. C'eſtoit, dit ſaint Chyſologue, pour verifier deſlors, & pour accomplir par avance cette promeſſe ſi ſolemnelle & ſi authentique : *Qui confitebitur me coràm hominibus, confitebor & ego eum coràm patre meo.* Quiconque me confeſſera & me reconnoiſtra devant les hommes, je le reconnoiſtray devant mon Pere & devant les Anges au jour de mon dernier avénement. Ainſi l'aſſeûroit le Fils de Dieu, parlant des juſtes en general. Mais à l'égard de Jean Baptiſte, il a encore plus fait : car ſans attendre la fin des ſiecles, il luy a ſervi de temoin dés cette vie ; il l'a reconnu, il l'a glorifié en toutes les manieres. Je m'explique. Qu'a fait le Sauveur du monde pour honorer ſon precurſeur ? Il a rendu temoignage à la grandeur de ſa perſonne. Il a rendu temoignage à la dignité de ſon miniſtere. Il a rendu temoignage à l'excellence de ſa predication. Il a rendu temoignage à l'efficace de ſon bapteſme. Il a rendu temoignage à la ſainteté de ſa vie, & à l'auſterité de ſa penitence. Tout cela autant d'éloges ſortis de la bouche du Fils de Dieu meſme en faveur de ſaint Jean. Peſez-les, mes chers Auditeurs, & admirez-les.

Matth. 10. 32.

Non, jamais homme ne s'eſt attiré, & n'a receû tout à la fois tant d'honorables

temoignages que saint Jean Baptiste. C'est ce que nous apprend l'Evangile de ce jour. Car nous y voyons les Anges & les hommes par une espece de concert occupez à l'exalter. Les hommes au premier bruit de sa naissance, en sont déja dans le ravissement ; & manquant, ce semble, de termes pour exprimer les hautes idées qu'ils conçoivent de sa personne, ils se demandent les uns aux autres : *Quis putas, puer iste erit ?* Que pensez-vous que sera un jour cet enfant ? comme s'ils disoient, voicy un enfant en qui la nature & la grace ont deployé tous leurs thresors ; un enfant de benediction, un enfant de prodiges & de miracles. Déja tout enfant qu'il est, la main du Seigneur, c'est à dire, la puissance & la force de Dieu est avec luy. Déja il a delié la langue de son pere Zacharie ; déja il a rendu feconde la sterilité de sa mere Elizabeth. Mais s'il fait en naissant tant de merveilles, que fera-t-il dans le progrés de sa vie ? s'il est si grand dans son berceau, que sera-ce quand avec l'âge, il aura atteint la perfection d'une vertu consommée ? C'est un secret, adjoustent-ils, que nous nous contentons de reverer, & qu'il ne nous est pas possible de penetrer : *Et posuerunt omnes qui audierunt, in corde suo, dicentes : quis putas, puer iste erit ?* A- Luc. c. 1. Ibid.

prés avoir entendu toutes ces merveilles, ils les conſervent dans leur cœur, & ils demeurent dans le ſilence, parce qu'ils ne croyent pas pouvoir s'en expliquer aſſez dignement. Mais voicy un Ange qui vient ſuppléer à leur défaut. Un Ange deputé de Dieu, c'eſt Gabriël, qui vient reſoudre leur doute, & leur apprendre clairement & diſtinctement ce qu'ils doivent penſer de la perſonne de Jean. Vous eſtes en peine de ſçavoir ce que ſera un jour cet enfant; & moy, dit l'Ange, je vous declare qu'il
Ibid. ſera grand devant le Seigneur : *Erit magnus coràm Domino.* Temoignage, Chreſtiens, qui ſuffiſoit pour canoniſer le precurſeur de Jeſus-Chriſt. Car eſtre grand devant les hommes, ce n'eſt rien ; eſtre grand devant les Princes & les Roys qui ſont les Dieux de la terre, c'eſt peu, puiſque ces Dieux de la terre ſont eux-meſmes trés petits : mais eſtre grand devant le Seigneur, comme Jean Baptiſte, c'eſt eſtre vrayement grand, c'eſt eſtre ſolidement grand, c'eſt eſtre abſolument grand, parce que c'eſt eſtre grand devant celuy qui eſt non ſeulement la grandeur meſme, mais la ſource & la meſure de toutes les grandeurs : *Erit magnus coràm Domino.* En effet, tout eſt petit devant Dieu, & les plus hautes puiſſances de l'univers ne ſont en preſence

preſence de cette majeſté divine que des atomes & des néants : *Et ſubſtantia mea tamquàm nihilum ante te.* Mais pour ſaint Jean il eſt quelque choſe, & quelque choſe de grand devant Dieu meſme : *Magnus coràm Domino.* Concluez de là quel eſt donc le caractere de ſa perſonne, & le degré de ſa grandeur. Je me trompe, Chreſtiens, ne le concluez pas encore de là : c'eſt d'un autre temoin, c'eſt de Jeſus-Chriſt qu'il faut que vous l'appreniez. Car il n'appartenoit qu'à luy de nous donner une juſte idée de la perſonne de Jean Baptiſte. Les hommes n'en ont pû rien dire ; l'Ange, quoyque miniſtre du Seigneur, n'en a pas dit aſſez : mais le Fils de Dieu couronnera tout par ſon temoignage. Et que dira-t-il ? une parole qui renferme, ou pluſtoſt qui ſurpaſſe tous les éloges : *Amen dico vobis non ſurrexit inter natos mulierum major Joanne Baptiſta* ; ouy je vous dis en verité, qu'entre tous les enfants des hommes, il n'y en a point de plus grand que Jean Baptiſte. Voilà, mes chers Auditeurs, le comble de la grandeur. Car eſtre grand, meſmes devant Dieu, c'eſtoit aprés-tout une loüange qui convenoit à pluſieurs autres Saints. Mais eſtre ſi grand, qu'entre tous les enfants des hommes il n'y en ait point eû de plus grand, c'eſt la

Pſal. 38.

Matth. c. 11.

loüange particuliere & l'avantage de saint Jean. Sur cela les Peres & les interpretes sont partagez. Les uns veulent que Jean n'ait esté le plus grand qu'entre les Saints de l'ancienne loy ; & les autres qu'il n'y en ait point eû de plus grand que luy, mesmes entre les Saints de la loy de grace. Quoy-qu'il en soit, c'est de luy & de luy seul que le Sauveur a dit, *Non surrexit inter natos mulierum major.* Voilà l'oracle de la verité, à quoy sans rien examiner de plus, nous devons nous en tenir : & voilà le premier temoignage que le Fils de Dieu rendit à la personne de saint Jean.

J'ay dit qu'il en avoit rendu un autre à la dignité de son ministere : comment cela ? le voicy. L'office important & le ministere essentiel de Jean Baptiste, fut d'estre le precurseur de Jesus-Christ. Mais cet office de precurseur estoit si relevé au dessus de tous les autres ministeres où les hommes jusques-là avoient esté employez, que sans le temoignage de Jesus-Christ, nous ne l'aurions jamais compris. Prenez garde, s'il vous plaist. Les juifs reconnoissoient saint Jean pour un prophete ; & ils en jugeoient bien, car il l'estoit : mais ils le croyoient simplement prophete, & en cela ils se trompoient ; car il estoit quelque chose de plus. *Etiam dico vobis & plus-*

Matth. c. 11.

quàm prophetam : ouy, leur disoit le Fils de Dieu, il est prophete, & plus que prophete. Pourquoy, demande saint Jerosme, plus que prophete ? parce que les prophetes n'avoient annoncé le Messie que dans l'avenir, au lieu que Jean Baptiste annonçoit qu'il estoit venu ; parce que les prophetes n'avoient veû les choses que de loin & dans l'obscurité, au lieu que saint Jean les voyoit clairement & en elles-mesmes. Sans autre raison que celle-là, on avoit droit de le mettre au dessus de tous les prophetes, & de l'appeller plus que prophete. Mais la preéminence de son ministere estoit fondée sur un titre encore plus digne de nos reflexions. *Etiam dico vobis pluſquàm prophetam. Hic est enim de quo scriptum est : ecce ego mitto Angelum meum, qui præparabit viam tuam ante te.* Il est plus que prophete, adjoustoit le Sauveur du monde, parce que c'est celuy dont le Pere éternel a dit à son Fils : voicy mon Ange, que j'enverray devant vous, pour vous preparer la voye. En effet, preparer la voye à un Dieu, & estre le precurseur d'un Dieu, c'estoit faire l'office d'un Ange ; & les Anges du premier ordre se seroient tenus honorez de cette commission. Mais cette commission est reservée à Jean, & il estoit proprement l'Ange de Jesus- *Ibid.*

Christ. Or estre l'Ange de Jesus-Christ, c'estoit quelque chose sans doute de plus honorable, que d'estre un Ange du commun. Car les Anges du commun, quoyqu'Ambassadeurs de Dieu, n'ont point d'autre ministere que de veiller à la conduite des hommes: mais le ministere de Jean Baptiste regardoit immediatement la personne de Jesus-Christ, puisqu'il n'estoit envoyé au monde que pour Jesus-Christ; *Ecce ego mitto Angelum meum ante faciem tuam.* Ah! Chrestiens, est-il rien de plus sublime & qui doive nous inspirer plus de veneration pour ce grand Saint? C'estoit l'Ange de nostre Dieu: il a fait dans le mystere de l'incarnation le mesme office, que l'Ange envoyé à Marie de la part de Dieu; & en vertu de sa mission, il a rendu à Jesus-Christ, comme precurseur, des services plus importants & plus necessaires que jamais les Anges n'en ont pû rendre à cet homme-Dieu. Encore une fois ministere tout Angelique, ou plustost ministere tout divin, que Jesus-Christ a voulu honorer de son temoignage? *Ibid.*

Adjoustez y ce qui en doit estre la consequence naturelle, je veux dire, le temoignage que le Sauveur du monde rendit à la predication de saint Jean. Vous le

ſçavez ; toute l'excellence de la predication conſiſte en deux poincts, à éclairer & à toucher, à inſtruire & à émouvoir : mais il eſt rare de trouver l'un & l'autre enſemble. Car il arrive tous les jours qu'entre ceux qui ſont deſtinez & qui ont meſmes receû des talents du ciel pour eſtre les diſpenſateurs de la parole de Dieu, les plus fervents & les plus zélez ne ſont pas les mieux pourveûs de ſcience & de lumieres ; & que les plus intelligents & les plus habiles ne ſont pas ordinairement ceux qui ont le plus de zéle & d'ardeur. Les uns éclairent, mais ne touchent pas ; les autres touchent, mais n'inſtruiſent pas. Au lieu que Jean Baptiſte, ſelon le temoignage de Jeſus-Chriſt, excelloit également dans tous les deux : *Ille erat lucerna ardens & lucens.* Vous l'avez veû, diſoit aux juifs ce Dieu Sauveur, & vous l'avez admiré. C'eſtoit un flambeau qui éclairoit toute la judée : mais c'eſtoit un flambeau ardent & luiſant ; luiſant, pour diſſiper toutes les tenebres de l'infidelité du ſiecle ; & ardent, pour embrazer tous les cœurs du divin amour. Il a preſché parmi vous avec tout l'eſprit & toute la vertu d'Elie : *In ſpiritu & virtute Eliæ.* L'eſprit ſans la vertu ou la vertu ſans l'eſprit n'auroient pas ſuffi : mais ayant poſſedé éminemment

Joan. c. 5.

Luc. c. 1.

l'un & l'autre, ç'a eſté un predicateur parfait. Que reſtoit-il, Chreſtiens, aprés des temoignages ſi illuſtres ? encore un moment de voſtre attention ; je n'en abuſeray pas.

Il s'agiſſoit d'authoriſer le bapteſme de ſaint Jean ; & c'eſt ce qu'a fait Jeſus-Chriſt par un quatrieme temoignage, qui ne merite pas moins que les autres d'entrer dans l'éloge de ce glorieux precurſeur. Jean baptiſoit dans le jourdain tous ceux qui venoient à luy : mais comme ce bapteſme eſtoit nouveau, les phariſiens & les partiſans de la ſynagogue en jugeoient diverſement. Quelques-uns l'approuvoient, d'autres le blaſmoient ; ceux-cy l'eſtimoient bon & profitable, ceux-là le rejettoient comme ſuperſtitieux & inutile. On demandoit à ſaint Jean en vertu de quoy il s'attribuoit la puiſſance de baptiſer, puiſqu'il n'eſtoit pas le Chriſt : *Quid ergo baptizas, ſi tu non es Chriſtus ?* mais pour monſtrer que cette puiſſance luy convenoit, le Sauveur des hommes rend hautement temoignage de la validité & de l'efficace du bapteſme de Jean. Et quel temoignage ? le plus éclatant, mais auſſi de la part d'un Dieu le plus ſurprenant. Car tout Dieu qu'il eſt, il reçoit ce bapteſme de la penitence qui diſpoſoit alors les

Joan. 1.

hommes à la remiſſion des pechez & au bapteſme de la loy de grace. C'eſt dans ce deſſein qu'il vient de la Galilée au jourdain, & qu'il ſe preſente à ſaint Jean pour eſtre baptiſé ; c'eſt, dis-je, afin de convaincre par là tous les eſprits que le bapteſme de Jean eſt donc un bapteſme ſalutaire ; qu'il eſt ſaint, & qu'il eſt de Dieu, puiſque luy, qui eſt Fils de Dieu, en veut bien uſer. Mais, Seigneur, que faites-vous, s'écrie Jean Baptiſte touché & confus d'une humilité ſi profonde, que faites-vous, & avez-vous oublié ce que vous eſtes & ce que je ſuis ? C'eſt moy qui dois eſtre baptiſé par vous, & vous venez à moy ! Ne craignez-vous point en vous abbaiſſant juſques-là, d'obſcurcir voſtre gloire, & qu'on n'en tire des conſequences au préjudice de voſtre ſainteté ? *Sine modò*, luy repond le Fils de Dieu ; *ſic enim decet nos implere omnem juſtitiam :* laiſſez-moy faire pour cette heure ; car c'eſt ainſi qu'il faut que nous accompliſſions toute juſtice. Vous m'avez rendu temoignage, je vais vous le rendre à mon tour ; & pour apprendre à tout le monde que voſtre bapteſme vient du ciel, moy qui ſuis deſcendu du ciel, j'en veux bien faire l'épreuve dans ma perſonne. Quoy-que ce ſoit le bapteſme de la penitence, moy qui ſuis l'inno- *Matth. c. 3.*

cence meſme, je veux bien m'y ſoumettre ; & quoy-qu'en m'y ſoumettant je paroiſſe inferieur à vous ſans l'eſtre, je ne dédaigne point de le paroiſtre, pourveû que je perſuade aux hommes que la penitence à laquelle ce bapteſme les engage, eſt la ſeule voye, qui peut les conduire au ſalut & à la veritable redemption. N'eſt-il pas vray, mes chers Auditeurs, qu'il n'appartient qu'à Dieu de ſçavoir honorer ſes Saints ?

Finiſſons par le dernier, mais le plus eſſentiel de tous les temoignages que Jeſus-Chriſt ait rendu à ſon precurſeur, en publiant la ſainteté de Jean, l'innocence de ſes mœurs, & l'auſterité de ſa penitence. Où le trouvons-nous ce temoignage ? au chapitre onzieme de ſaint Matthieu. Car c'eſt là qu'il eſt dit, que noſtre adorable Sauveur s'entretenant avec le peuple, & inſtruiſant les juifs qui l'écoutoient, leur parloit ainſi : qu'eſtes-vous allé voir dans le deſert ? *Quid exiſtis in deſertum videre ?* Vous y avez veû Jean Baptiſte : hé bien, qu'en dites-vous ? avez-vous crû voir en luy un roſeau agité du vent, c'eſt à dire, un eſprit leger & ſans conſiſtance qui ſuit le mouvement de ſes paſſions, qui plie ſous l'adverſité, qui s'évanoüit dans la proſperité, qui ſuccombe à la crainte, que la veûë de plaire, ou que l'intereſt ébranle,

Matth. c. 11.

qui cede à tout & qui ne resiste à rien : *Arundinem vento agitatam ?* Non Jean *Ibid.*
n'est point un homme de cette trempe : c'est un cœur ferme & inébranlable dans le parti de Dieu ; c'est une ame solide & à l'épreuve de toutes les tentations du monde ; c'est un esprit superieur à tout ce que la foiblesse humaine peut former d'obstacles dans l'accomplissement des devoirs les plus difficiles & qui demandent une vertu plus heroïque. En voilà le caractere. Mais encore qu'avez-vous veû dans le desert ? y avez-vous trouvé un homme vestu avec molleſſe, un homme voluptueux, attaché à ses commoditez, aimant les douceurs de la vie, esclave de son corps & de ses sens : *Sed quid existis videre? hominem mollibus vestitum ?* Au contraire vous avez veû un homme crucifié pour le monde, un homme mort à tous les plaisirs du monde, un homme ennemi de son corps, un homme épuisé d'abstinences & de jeusnes, un homme couvert d'un rude cilice. Telle est la forme de vie dont Jean Baptiste est venu servir de modelle. Qui parle ainsi, Chrestiens ? le Fils de Dieu, lequel rend temoignage de la saintété de son precurseur ; & qui n'allegue pour cela ni les revelations, ni les extases, ni le don des miracles & des gueriſons, ni l'es-
Ibid.

prit de prophetie, ni toutes les autres graces éclatantes dont saint Jean estoit rempli, mais qui fait consister cette saincteté dans une vie penitente & mortifiée, dans la haine de soy-mesme, dans le crucifiement de la chair, sur-tout dans la constance & la fermeté.

Arrestons-nous là, mes chers Auditeurs ; voilà ce que je vous laisse à mediter, & ce qui doit estre pour vous & pour moy le fruict de ce discours. Je vous l'ay dit, & je vous le dis encore, que si Jesus-Christ ne nous reconnoist devant son Pere, & ne rend temoignage en nostre faveur, comme il l'a rendu en faveur de Jean Baptiste, nous ne serons jamais du nombre de ses predestinez & de ses esleus. Il faut, pour estre juste dans cette vie, que nous ayons le temoignage de Dieu en nous, *Qui credit, habet testimonium Dei in se:* & j'adjouste que pour estre glorifiez dans l'autre, il faut que nous ayons le temoignage de Jesus-Christ pour nous. Or jamais Jesus-Christ ne nous rendra ce temoignage favorable dont dépend nostre salut éternel, si nous ne sommes fermes comme saint Jean dans l'observation de la loy de Dieu, & si nous n'entrons dans cette sainte voye de la penitence & de la mortification où a marché le saint precurseur. Pourquoy ce-

1. Joan. c. 5.

la ? parce que Jesus-Christ ne rendra temoignage qu'en faveur de ceux qui auront eû soin de se conformer à luy. Or nous ne pouvons nous conformer à Jesus-Christ que par cet esprit de penitence, accompagné & soutenu d'une inviolable perseverance. Par consequent le temoignage de cet homme-Dieu nous est indispensablement necessaire. Il le donne aujourd'huy au plus saint des hommes, qui est Jean Baptiste ; mais il ne le donne que fondé sur ces deux chefs, de l'austerité de sa vie & de la solidité de sa vertu. Il n'est pas croyable que nous l'obtenions à des conditions plus douces, ni qu'il y ait pour nous des loix de providence moins severes & plus commodes. Sçavez-vous donc, Chrestiens, ce que nous avons à craindre ? c'est que Jesus-Christ dans le jugement dernier, au lieu de rendre temoignage pour nous, ne le rende contre nous ; & qu'au lieu que son temoignage, s'il nous estoit favorable, mettroit le sceau à nostre justification & à nostre predestination, il ne fasse nostre condamnation & nostre reprobation. Si jamais cet affreux malheur nous arrivoit, par où Jesus-Christ fortifiera-t-il son temoignage contre nous ? par l'exemple de saint Jean, par la penitence de saint Jean, par la retraite de saint Jean, en un mot par

l'énorme & monſtrueuſe oppoſition qui paroiſtra entre la conduite de la pluſpart des chreſtiens & celle de ſaint Jean.

Car comment nous ſauverons-nous de cette contradiction, & qu'aurons-nous à y repondre ? Jean rempli du ſaint Eſprit & ſanctifié meſmes avant ſa naiſſance, n'a pas laiſſé d'embraſſer une vie auſtere & penitente ; & moy qui ſuis pecheur, chargé devant Dieu du poids de mes iniquitez, je veux mener une vie aiſée & douce. Jean dans la plus parfaite innocence n'a pas laiſſé de matter ſa chair par le jeuſne & le cilice ; & moy j'épargne la mienne qui eſt une chair de peché. Jean à l'épreuve de toutes les tentations du monde, n'a pas laiſſé de fuir le monde ; & moy qui ſuis la foibleſſe meſme, je m'expoſe à tous les dangers du monde. Voilà, dis-je, mes chers Auditeurs, ce que ſaint Jean nous reprochera au tribunal de Dieu. Car aprés avoir eſté le temoin de Jeſus-Chriſt dans le premier advénement de ce Dieu Sauveur, il viendra encore dans le ſecond & ſera appellé en temoignage contre les laſches chreſtiens : *Hic venit in teſtimonium.* Joan. c. 1. Ouy, il viendra, non plus pour ſervir de temoin à la lumiere, mais pour ſervir de temoin contre l'iniquité. Ce ſacré Chef que vous conſervez comme un precieux

dépoſt ; ce chef dont la veûë confondit l'impie Herodes, & le fit trembler juſques ſur le throſne ; ce chef, müet maintenant depuis qu'une mort ſanglante luy a oſté l'uſage de la voix, mais alors rappellé à la vie & plus éloquent que jamais, fera ſortir de ſa bouche ces paroles foudroyantes qui atterreront les pecheurs. Ah ! grand Saint, parlerez-vous donc contre ce peuple, qui vous eſt ſpecialement devoüé ? Il vous honore & il vous invoque comme ſon protecteur ; en deviendrez-vous l'accuſateur & le juge ? Obtenez-luy ces graces de converſion, ces graces de ſanctification qui le remettront dans la voye du ſalut que vous nous avez enſeignée. Sur-tout faites-luy bien comprendre ce fameux oracle, que depuis le temps où vous avez veſcu ſur la terre, le Royaume du ciel ne s'emporte que par violence : *A diebus Joannis Baptiſtæ regnum cœlorum vim patitur.* Matth. 6. 11.

Du reſte, Chreſtiens, parlant devant un Prelat que je conſidere icy, non ſeulement comme l'Eveſque & le Paſteur de vos ames, mais comme un des maiſtres de l'éloquence de la chaire, où tant de fois il s'eſt diſtingué, j'aurois eû beſoin dans tout ce diſcours des dons excellents qu'il a receûs du ciel & qu'il a ſçeû ſi dignement & ſi ſaintement employer. Du moins, Mon-

seigneur, ay-je eû l'avantage de trouver en vous de quoy persuader à vostre troupeau les saintes veritez que je viens de luy annoncer, & de quoy les luy rendre sensibles. Car en faisant l'éloge du precurseur de Jesus-Christ, je n'ay pû m'empescher de benir le ciel, qui pour ma consolation me fait voir encore aujourd'huy dans vostre personne, un Prelat rempli de l'esprit de Jean Baptiste & imitateur de ses vertus. Je veux dire, un Prelat aussi éclairé que zelé, aussi fervent que vigilant, & si j'ose m'exprimer de la sorte, aussi aimable que venerable. Un Prelat plein de vigueur & de force pour faire observer la discipline, mais en mesme temps plein d'onction & de douceur pour la faire aimer. Un Prelat qui comme Jean Baptiste, a édifié la Cour & que la Cour a respecté ; que le plus grand des Roys a honoré de son estime ; qui preschant aux Grands du siecle avec une liberté toute Evangelique, mais aussi avec une égale sagesse, les a instruits de leurs devoirs, & n'a pas craint de leur reprocher leurs desordres. Un Prelat dont la saine doctrine, la solide pieté, la vie édifiante luy ont merité l'auguste rang qu'il tient ; & qui sans cesse occupé de ses fonctions, n'a en veûë que la gloire de Dieu, que les interests de Dieu, que l'accroisse-

ment du culte de Dieu. Enfin un Prelat qui devoüé aux travaux Apoſtoliques, & ſelon l'expreſſion de ſaint Paul, n'eſtimant pas ſa vie plus precieuſe que luy-meſme, ſacrifie tous les jours ſa ſanté aux exercices de ſon miniſtere, à conſacrer de dignes ſujets & à les former pour ſervir utilement ſon Egliſe, à viſiter les oüailles que la providence luy a confiées, à ſanctifier ſon peuple & à le conduire dans le chemin de la perfection chreſtienne : *Parare Domino plebem perfectam.* Voilà, Monſeigneur, les exemples que vous donnez ; & qui plus efficaces que mes paroles, ſont pour toute cette aſſemblée autant d'exhortations preſſantes & touchantes. Plaiſe au ciel que vous en ſuiviez, Chreſtiens, toute l'impreſſion, & que par là vous arriviez un jour à la vie éternelle que je vous ſouhaite, &c. Luc. c. 1.

SERMON
POUR LA FESTE DE SAINT PIERRE.

Respondens Simon Petrus, dixit: tu es Christus, Filius Dei vivi.

Pierre luy repondit : vous estes le Christ, Fils du Dieu vivant. En saint Matthieu, chap. 16.

VOILA, mes chers Auditeurs, toute la substance de l'Evangile de ce jour & des importantes veritez qui y sont contenuës. Voilà sur quoy est fondée la gloire de saint Pierre, vostre illustre patron. C'est luy qui le premier a confessé la divinité de Jesus-Christ, & voilà pourquoy Jesus-Christ luy a donné au dessus des Apostres cette primauté, qui nous le rend si venerable, & en vertu de laquelle il est le chef de toute l'Eglise. C'est luy qui non seulement pour sa personne, mais au nom de tous les autres Apostres, a le premier rendu temoignage que Jesus-Christ est le Fils du

Dieu vivant, non pas simplement par adoption, mais par nature. Car il l'a reconnu Fils du Dieu vivant d'une maniere qui ne convenoit ni à Elie, ni à Jean Baptiste, ni aux prophetes. Or Elie, Jean Baptiste & les prophetes estoient, dans les termes de l'Ecriture, enfants de Dieu par adoption. Il est donc vray que saint Pierre qui prétendoit élever Jesus-Christ au dessus d'eux, l'a confessé absolument Fils de Dieu, égal à Dieu, consubstantiel à Dieu, en un mot Dieu luy-mesme. Et c'est pour cela encore une fois que Jesus-Christ a establi cet Apostre comme le fondement, sur lequel il vouloit édifier son Eglise; pour cela qu'il luy a mis en main les clefs du ciel; pour cela qu'il luy a donné le pouvoir de lier & de délier sur la terre. En sorte que toutes les prerogatives de saint Pierre ont esté les suites heureuses & les fruits de cette confession de foy: *Tu es Christus Filius Dei vivi.* Adjoustons-y toutefois, Chrestiens, l'ardent amour de ce glorieux Apostre pour Jesus-Christ. Car la foy de saint Pierre sans son amour, n'eust pas suffi. Il falloit que le chef de l'Eglise fust non seulement le plus éclairé, mais le plus rempli de zéle & de charité. Et en effet, ce que Jesus-Christ promet aujourd'huy à saint Pierre, parce qu'il con-

feſſe ſa divinité, n'a eû ſon accompliſſement qu'aprés que le Fils de Dieu luy eût demandé s'il l'aimoit plus que tous les autres. M'aimez-vous, Simon, fils de Jean, luy dit ce Sauveur adorable aprés ſa reſurrection ? Ouy, Seigneur, luy repondit Pierre : vous ſçavez que je vous aime, & que je ſuis preſt à donner ma vie pour vous. Paiſſez donc mes agneaux & mes
Joan. c. 1. brebis, reprit ſon divin Maiſtre : *Paſce agnos meos, paſce oves meas.* Ainſi, Chreſtiens, c'eſt ſur la foy de ſaint Pierre & ſur l'amour de ſaint Pierre qu'eſt eſtablie ſa ſainteté & ſa préeminence. Voilà les deux ſources des graces dont il fut comblé. Il a eſté le Paſteur des peuples & le ſouverain Pontife, pourquoy ? parce qu'il a reconnu Jeſus-Chriſt pour le Fils du Dieu vivant, & parce qu'il a aimé Jeſus-Chriſt juſqu'à verſer pour luy ſon ſang. Arreſtons-nous là : car il ne s'agit pas aujourd'huy de parler des grandeurs de ſaint Pierre, mais de ſes vertus. Il ne s'agit pas de ce que nous devons admirer, mais de ce que nous devons imiter en luy. Il ne s'agit pas de relever ſon apoſtolat & d'en concevoir de hautes idées, mais de nous édifier de ſes exemples. Attachons-nous donc à ſa foy & à ſon amour. En qualité de chreſtiens nous ſommes les pierres vivantes de ce

mysterieux édifice de l'Eglise, que Jesus-Christ est venu construire sur la terre. Et comme, aprés Jesus-Christ, vostre saint Patron en est la pierre fondamentale, il faut que nous soyons bastis sur cette pierre : *Et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* Or pour cela, il faut que nous participions à la foy & à l'amour de saint Pierre ; pour cela il faut que la foy de saint Pierre soit la regle de la nostre, & que l'amour de saint Pierre soit le modelle de nostre amour. Il faut que nous croyions de cœur & que nous confessions de bouche, ce que le Pere celeste, & non pas la chair & le sang, a revelé à saint Pierre. Et il faut que nous puissions dire à Jesus-Christ, comme saint Pierre : vous sçavez, Seigneur, que je vous aime. Ainsi, Chrestiens, comparons nostre foy avec la foy de saint Pierre, & nostre amour avec l'amour de saint Pierre pour Jesus-Christ. En deux mots, la foy de saint Pierre opposée à nostre infidelité, c'est la premiere partie. L'amour de saint Pierre pour Jesus-Christ, opposée à nostre insensibilité, c'est la seconde. Toutes deux feront le partage de ce discours & le sujet de vostre attention, aprés que nous aurons salué Marie. *Ave Maria.* *Matth. c. 16.*

I. PARTIE. JE fais l'éloge du Prince des Apoſtres, du Chef viſible de l'Egliſe, du Vicaire de Jeſus-Chriſt en terre, mais qui par une diſpoſition particuliere de la providence, n'a pas laiſſé avec tout cela d'eſtre pecheur; qui malgré tout cela eſt tombé, & a eû beſoin de ſe relever par la penitence; & qui par la penitence eſt auſſi rentré dans tous les privileges & dans tous les droits attachez à ſon Apoſtolat. Je parle d'un Saint dont Jeſus-Chriſt a beatifié la foy, & le zéle à confeſſer la foy; mais qui dans l'abondance meſme des lumieres de ſa foy, avant qu'il euſt receû le ſaint Eſprit, n'a pas laiſſé d'avoir ſes tenebres, c'eſt à dire ſes erreurs; & qui malgré la ferveur de ſon zéle, a eû ſes imperfections & ſes foibleſſes: or l'un & l'autre dans le deſſein de Dieu doit aujourd'huy nous inſtruire & contribüer à noſtre édification.

Il eſt donc du devoir de mon miniſtere que je ne ſepare point ces deux choſes; & qu'en predicateur fidelle de la divine parole, conſiderant ſaint Pierre dans l'eſtat où l'Evangile nous le repreſente, je veux dire, dans cet eſtat de beatitude commencée, mais non encore conſommée par la venuë du ſaint Eſprit, *Beatus es Simon Barjona*, je vous parle de ſes erreurs auſſi-bien

Matth. c. 16.

que de ſes lumieres, de ſes foibleſſes auſſi-bien que de ſes ferveurs, de ſa chute & de ſon peché auſſi-bien que de ſes merites. Il eſt vray, c'eſt ſur la foy de ſaint Pierre que la préeminence de ſa dignité fut dés-lors fondée ; mais aprés-tout la foy de ſaint Pierre n'eſtoit pas encore parfaite, quand Jeſus-Chriſt luy dit : vous eſtes bienheureux, parce que ce n'eſt point la chair ni le ſang qui vous a revelé cecy, mais mon Pere qui eſt dans le ciel. Il eſt vray, ſaint Pierre confeſſa que Jeſus-Chriſt eſtoit le Fils du Dieu vivant, & c'eſt par cette confeſſion qu'il merita d'entendre ce que Jeſus-Chriſt luy repondit : vous eſtes Pierre, & c'eſt ſur cette pierre que je baſtiray mon Egliſe. Mais aprés tout en ce moment là ſaint Pierre n'eſtoit pas encore à l'épreuve des tentations où ſa foy devoit eſtre expoſée ; il n'eſtoit pas encore inébranlable dans cette confeſſion de foy qn'il faiſoit avec tant de zéle. Or c'eſt à nous, comme je l'ay dit, de profiter non ſeulement de l'exemple de ſa foy, mais des imperfections meſmes de ſa foy : de l'exemple de ſa foy en l'imitant, & des imperfections de ſa foy en les évitant. C'eſt à nous d'apprendre de luy à confeſſer de bouche la foy que nous avons dans le cœur ; & ſi quelquefois nous ſommes aſſez malheureux pour manquer de

ferveur & de courage dans la confession de nostre foy, c'est à nous d'apprendre à reparer comme luy par une fervente penitence cette honteuse & scandaleuse lascheté. Deux poincts, mes chers Auditeurs, où je renferme toute cette premiere partie. Ecoutez-moy ; il n'y aura rien là qui ne soit proportionné à la capacité de vos esprits, ni rien que chacun de vous ne puisse & ne doive s'appliquer : commençons.

La foy de saint Pierre estoit grande sans doute & trés grande, quand Jesus-Christ luy dit, *Beatus es*, vous estes bienheureux, Simon fils de Jean. Car en vertu de cette foy, saint Pierre avoit tout quitté pour suivre Jesus-Christ ; en vertu de cette foy, il avoit marché sur les eaux pour aller à Jesus-Christ ; en vertu de cette foy, plusieurs d'entre les disciples s'estant retirez du troupeau de Jesus-Christ, parce qu'ils se scandalisoient de sa doctrine sur le sujet de l'Eucharistie, & Jesus-Christ ayant demandé aux Apostres, s'ils vouloient aussi se separer de luy, saint Pierre luy avoit dit : hé, Seigneur, à qui irions nous ? car vous avez les paroles de la vie éternelle. Tout cela marques évidentes de la grandeur de sa foy, qui ne fut pas, dit saint Augustin, une foy de speculation & en idée, mais une foy réelle & de pratique ; qui ne fut pas une

foy morte, mais une foy vive & animée ; qui ne fut pas une foy sterile & infructueuse, mais une foy, pour ainsi parler, riche & feconde, puisqu'elle produisit en luy de si surprenants & de si merveilleux effets. Tout cela preuves incontestables, que dés son premier engagement avec Jesus-Christ, il l'avoit reconnu pour Fils du Dieu vivant. Car, comme raisonne saint Augustin, s'il l'avoit crû seulement homme, il n'auroit pas renoncé pour luy à tout ce qu'il possedoit dans le monde. S'il l'avoit crû seulement homme, il ne luy auroit pas dit : *Domine, si tu es, jube me ad te venire super aquas* ; si c'est vous, Seigneur, commandez, & dés l'instant je marcheray sans crainte sur l'eau pour aller à vous. S'il l'avoit crû seulement homme, il se seroit scandalizé aussi-bien que les autres, du commandement que luy fit Jesus-Christ de manger sa chair & de boire son sang. S'il l'avoit crû seulement homme, il n'auroit pas pris ce que Jesus-Christ leur annonçoit de ce mystere, pour des paroles de vie & d'une vie immortelle : *Verba vitæ æternæ habes.* Il est donc vray, que ce n'estoit dés-lors ni la chair ni le sang, mais l'esprit mesme de Dieu qui luy avoit donné les hautes & sublimes connoissances dont il se trouvoit rempli.

Matth. c. 14.

Joan. c. 6.

Voilà, mes chers Auditeurs, les qualitez de la foy de saint Pierre ; & voilà en quoy la foy de saint Pierre doit estre le modelle de la nostre. Prenez garde. Ce fut une foy pratique, une foy efficace & agissante que celle de saint Pierre ; & telle doit estre nostre foy. Car une foy oysive, une foy qui s'en tient à des paroles, une foy qui ne consiste qu'en de belles & de specieuses maximes, une foy qui se borne à des sentiments sans aller jusques aux œuvres, c'est une foy qui ne peut servir qu'à nostre condamnation ; c'est la foy des demons, qui croyent, qui tremblent, & qui en demeurent là. Ce fut une foy genereuse en vertu de laquelle saint Pierre abandonna, non seulement tout ce qu'il possedoit, mais tout ce qu'il estoit capable de posseder, mais tout ce qu'il pouvoit esperer, mais tout ce qu'il pouvoit desirer ; tellement qu'il eût bien raison de dire, *Ecce nos reliquimus omnia* ; voicy que nous avons tout quitté. *Matth. c. 19.* Et c'est ainsi que nostre foy nous doit detacher de tout, en sorte que nous quittions tout, non pas toûjours réellement & en effet, mais au moins de cœur : c'est à dire, que nous soyons dispoſez à quitter tout ; que nous soyons degagez de toute affection aux biens que nous possedons ; que nous soutenions avec patience la perte de ces biens,

biens, quand il plaist à Dieu de nous les enlever; que nous soyons tranquilles & soumis quand la providence permet que ces biens diminüent; que nous nous depoüillions avec joye d'une partie de ces biens pour en assister les membres de Jesus-Christ & nos freres, qui sont les pauvres. Car une foy en consequence de laquelle on ne renonce à rien, on ne quitte rien, on ne se refuse rien, & l'on ne veut rien se refuser, c'est une foy chimerique, qui ne peut estre de nul merite devant Dieu, & que Dieu mesmes reprouve. Ce fut une foy pleine de confiance qui fit marcher saint Pierre sur les eaux, sans craindre le péril où il s'exposoit, ni la tempeste dont la mer estoit agitée: & si nostre foy est telle que Dieu la demande, il faut qu'elle se soutienne au milieu des dangers du monde, au milieu des persecutions & des disgraces du monde, au milieu des changements & des revolutions inévitables dans le cours du monde. Car une foy qui doute, une foy qui hesite, n'a plus ce caractere de fermeté qui est essentiel à la vraye foy. Ce fut une foy à l'épreuve du scandale où tomberent ces disciples incredules, qui ne pouvant comprendre l'adorable mystere de nos autels que Jesus-Christ leur annonçoit, en prirent occasion d'abandonner ce Dieu Sau-

veur : & noſtre foy comme celle de ſaint Pierre, doit nous fortifier contre tant de diſcours que nous entendons, contre tant d'exemples que nous avons ſans ceſſe devant les yeux, afin que nous puiſſions faire à Dieu la meſme proteſtation que fit ce Prince des Apoſtres : *Et ſi omnes ſcandalizati fuerint in te, ſed non ego.* Non, Seigneur, je ne m'éloigneray jamais de vous. Quand tous les hommes vous auroient renoncé, & que de tous les hommes je reſterois ſeul ſous l'obéïſſance de voſtre loy, je ne m'en départiray jamais. Falluſt-il reſiſter à toutes les puiſſances de la terre; falluſt-il donner ma vie, vous me trouverez toûjours fidelle : *Et ſi oportuerit me commori tibi, non te negabo.*

Marc. c. 14.

Ibid.

Telle eſtoit, dis-je, la foy de ſaint Pierre : mais quelque grande que fuſt ſa foy, j'ay adjouſté qu'elle n'eſtoit pas encore parfaite, parce qu'il n'avoit pas encore receû le ſaint Eſprit. Il ne faut que lire l'Evangile pour en eſtre perſuadé. Car immediatement aprés que ſaint Pierre eût rendu temoignage à la divinité de Jeſus-Chriſt, le Fils de Dieu ayant declaré à ſes diſciples qu'il alloit à Jeruſalem, & que là il devoit eſtre livré aux gentils, mocqué, outragé, dechiré de foüets, crucifié : ah, Seigneur, reprit le ſaint Apoſtre, à Dieu

ne plaise que tout cela vous arrive. Parole dont Jesus-Christ parut indigné, & qui luy fit dire à ce chef mesme de son Eglise : retirez-vous de moy, satan ; vous estes un scandale pour moy, & vous n'avez point de gouſt pour les choses de Dieu, mais seulement pour les choses de la terre : *Vade post me, satana ; scandalum es mihi.* Il s'en falloit donc bien, remarque saint Chrysostome, que la foy de saint Pierre ne fust dans le degré de perfection où elle devoit estre, puisqu'il se trouvoit prevenu d'une erreur aussi pernicieuse & aussi grossiere que celle de croire qu'il ne convenoit pas à Jesus-Christ de mourir pour le salut des hommes. Elle n'estoit pas non plus parfaite, cette mesme foy, lors que saint Pierre ayant d'abord marché avec confiance sur les eaux, mais voyant ensuite les flots de la mer agitez, il craignit & s'écria : Seigneur, sauvez-nous ; autrement nous sommes perdus. Sur quoy le Fils de Dieu luy fit ce reproche : homme de peu de foy, pourquoy avez-vous eû peur ? *Modicæ fidei, quare dubitasti ?* Enfin sa foy estoit bien imparfaite, quand aprés avoir esté trois ans entiers à l'Ecole de Jesus-Christ, aprés avoir entendu si souvent ce divin Maistre expliquer les veritez Evangeliques, il ne les comprenoit pas. Car, comme l'a for-

Matth. c. 16.

Matth. c. 14.

mellement observé saint Luc, ce que cet adorable Sauveur disoit à ses disciples de la necessité des souffrances, de l'avantage des croix, du renoncement à soy-mesme, ils le regardoient comme des mysteres cachez & comme autant de paradoxes : *Et erat verbum istud absconditum ab eis.*
Luc. c. 18.

Voilà, Chrestiens, les tenebres de la foy de saint Pierre : mais en mesme temps voilà les écüeils de nostre foy, & ce que nous devons éviter. Saint Pierre crût Jesus-Christ Fils du Dieu vivant ; mais il se scandalisa du mystere de sa passion & de sa mort : c'est ce qui nous arrive tous les jours. Car nous adorons la personne de Jesus-Christ, mais nous nous scandalisons de sa croix, nous nous scandalisons de son Evangile ; l'orgüeil & l'amour propre qui nous dominent, forment en nous une opposition secrette à ses maximes & à sa loy. Ce scandale paroist dans nos actions. Nous nous disons chrestiens, & nous vivons en payens. Que fit Jesus-Christ, justement offensé du scandale de saint Pierre? il le reprit avec aigreur, il le traita de satan, il le rejetta. Prenez garde, mes Freres, dit saint Hilaire : le Fils de Dieu brusloit d'un desir si ardent de souffrir pour nous, qu'il ne pût voir sans indignation que Pierre entrepriſt de combattre ce dessein,

Or ce meſme Sauveur n'auroit-il pas encore plus droit de nous dire comme à ſon Apoſtre : *Vade poſt me, ſatana* ; allez, hommes laſches & ſenſuels, amateurs de vous-meſmes & idolaſtres de voſtre corps : vous n'avez jamais connu le prix de ma croix. Car ce myſtere de la croix eſt trop relevé pour vous ; & tant que vous ſerez eſclaves de voſtre plaiſir, vous ne comprendrez jamais que ce qui peut flater la chair & ſatisfaire la cupidité. Dés que ſaint Pierre fut aſſailli de l'orage, il trembla malgré la confiance qu'il avoit d'abord marquée : & tandis que nous ſommes dans la proſperité, que les choſes du monde vont ſelon nos ſouhaits & que rien ne nous trouble, nous nous confions en Dieu, nous nous ſoumettons à Dieu, nous beniſſons Dieu. Mais ſommes-nous dans la peine & dans l'affliction, une diſgrace impreveûë nous arrive-t-elle, les affaires du ſiecle prennent-elles pour nous un mauvais tour, c'eſt là que noſtre courage nous abandonne : nous commençons à douter de la providence du Seigneur, nous nous élevons contre elle, nous manquons de foy, ou nous n'avons qu'une foy timide & chancelante : *Modicæ fidei, quare dubitaſti?* mais avançons.

Saint Pierre ne ſe contenta pas de croire

la divinité de Jesus-Christ, il la confessa hautement, il la confessa avec zéle, il la confessa au nom de tous les Apostres ; & c'est particulierement en veüe de cette confession de foy, que Jesus-Christ le choisit pour estre la pierre fondamentale de son Eglise : *Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, & super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* Autre exemple que Dieu nous propose en ce saint jour ; autre regle qu'il nous ordonne de suivre, & à laquelle nous devons nous conformer, si nous voulons solidement establir nostre salut. Car pour estre sauvez, Chrestiens, il ne suffit pas selon saint Paul, que nous croyions de cœur, mais il faut encore que nous confessions de bouche. Il ne suffit pas qu'interieurement & dans l'ame nous adorions Jesus-Christ comme nostre Dieu ; mais il faut qu'au dehors & devant les hommes nous luy rendions le temoignage qui luy est dû. Et comme toute l'Eglise est fondée sur la confession que fit saint Pierre de la divinité du Fils de Dieu, j'adjouste que le salut de chaque fidelle doit estre fondé sur la confession qu'il fera de sa foy. Confession, prenez garde, s'il vous plaist, confession de foy dont l'obligation rigoureuse est également, & de droit naturel, & de droit divin. Confession qui renferme deux pre-

Matth. 16.

ceptes ; l'un negatif, permettez-moy de m'exprimer de la sorte aprés les theologiens, l'autre positif : l'un qui nous defend de rien faire, de rien dire, qui soit seulement mesmes en apparence, contraire à la foy que nous professions ; l'autre qui nous oblige à donner des marques publiques de cette foy, selon que les sujets & les occasions le demandent pour l'honneur de Dieu & pour l'édification de l'Eglise : deux devoirs absolument indispensables, s'agist-il de tous les biens du monde & de sacrifier jusqu'à nostre vie. Confession selon laquelle au jugement de Dieu, nous serons ou reconnus ou reprouvez de Jesus-Christ. Car quiconque me reconnoistra devant les hommes, disoit cet adorable Sauveur, je le reconnoistray devant mon Pere : *Qui confitebitur me coràm hominibus, confitebor & ego eum coràm Patre meo.* Et par une regle toute contraire, quiconque devant les hommes m'aura renoncé, je le renonceray en presence de mon Pere : *Qui negaverit me coràm hominibus, negabo & ego eum coràm Patre meo.* C'est donc à nous d'imiter saint Pierre dans cette confession si necessaire. C'est ce qu'ont fait les Martyrs, quand ils ont paru devant les juges de la terre, & qu'ils ont versé leur sang pour la cause de Jesus-Christ. C'est ce

Matth. c. 10.

Ibid.

qu'ont fait tant d'hommes Apoſtoliques, quand ils ont paſſé les mers & qu'ils ont penetré juſqu'aux extremitez du monde, pour y annoncer le nom de Jeſus-Chriſt. Et c'eſt ce que nous devons faire nous-meſmes, chacun dans noſtre condition, & autant que le demande l'honneur de Jeſus-Chriſt.

Cependant, ô profondeur, ô abyſme des conſeils de Dieu! Pierre, tout éclairé qu'il eſtoit d'en-haut, n'eſtoit pas encore inébranlable. C'eſtoit la pierre ſur laquelle l'Egliſe devoit eſtre baſtie; mais cette pierre n'avoit pas encore toute la ſtabilité neceſſaire pour l'affermiſſement de l'Egliſe. En un mot, ſaint Pierre aprés avoir confeſſé Jeſus-Chriſt, le renonça; aprés avoir dit à cet homme-Dieu, vous eſtes le Chriſt, Fils du Dieu vivant, il fut aſſez foible & aſſez laſche, pour dire, parlant de ce meſme Sauveur, je ne le connois point. Dieu le permit ainſi, Chreſtiens, & la providence eût en cela ſes deſſeins particuliers que nous devons adorer. Mais dans cet exemple reconnoiſſons-nous nous-meſmes: car voilà ce que nous faiſons en mille rencontres. Nous confeſſons Jeſus-Chriſt de bouche, mais combien de fois dans la pratique l'avons-nous renoncé plus indignement & plus honteuſement que ſaint

Pierre ? Combien de fois & en combien d'occasions n'avons-nous pas rougi d'estre chrestiens ? Combien de fois avons-nous paru devant les autels du Seigneur, comme si jamais nous ne l'avions connu ; & cela tantost par un respect humain, tantost par une fausse politique, tantost par un libertinage affecté, tantost par un scandale qui nous a entraisnez, & à quoy nous n'avons pas eû la force de resister : d'autant plus coupables en trahissant nostre foy, qu'il ne s'agissoit pas pour nous, comme pour saint Pierre, de perdre la vie. Chute de saint Pierre qui doit toûjours nous faire trembler, qui que nous soyons, & quelque fermes jusques à present que nous ayons pû estre : car si cet Apostre & ce Prince mesme des Apostres a eû un sort si deplorable, que ne devons-nous pas craindre pour nous ? Si ce fondement de l'Eglise de Jesus-Christ a esté ébranlé, & s'il est tombé en ruine, nous qui sommes la foiblesse mesme, la fragilité mesme, la pusillanimité mesme, avec quelle defiance de nous-mesmes & quelle frayeur des jugements de Dieu ne devons-nous pas nous conduire ? Chute de saint Pierre qui proceda de trois causes, de sa presomption, de son orgüeil & de son imprudence. De sa presomption, qui luy fit dire à Jesus-

Christ, avant que de s'estre bien éprouvé luy-mesme, je suis prest à vous suivre jusqu'à la mort ; quoy-que Jesus-Christ luy eust dit, avant que le coq chante, vous me renoncerez trois fois. De son orgüeil : car il se prefera à tous les autres Apostres ; ensorte que le Fils de Dieu leur ayant dit, vous m'abandonnerez tous aujourd'huy, Pierre rempli d'une vaine opinion de luy-mesme, luy repondit hautement : quand tous les autres vous abandonneroient, pour moy je ne vous abandonneray pas. De son imprudence : tout foible qu'il estoit, il ne laissa pas de s'exposer à l'occasion, en entrant dans la maison du Pontife, & en demeurant au milieu des ennemis de Jesus-Christ. Trois causes, mes chers Auditeurs, qui nous font tous les jours tomber dans le mesme desordre que saint Pierre : nous sommes presomptueux comme luy, vains comme luy, imprudents & temeraires comme luy. Chute de saint Pierre qui doit aprés-tout nous consoler, puisque le dessein de Dieu en la permettant, a esté de nous faire voir dans la personne de cet Apostre, un pecheur predestiné pour estre un vase de misericorde.

Et par quelle penitence en effet se releva-t-il d'une telle chute, & la repara-t-il ? Penitence la plus prompte : il ne fallut

pour le toucher & le convertir, qu'un regard du Fils de Dieu. Penitence la plus fervente : il pleura, & il pleura amérement. Penitence la plus constante : durant tout le reste de sa vie oublia t-il jamais son peché, & ne l'eût-il pas toûjours devant les yeux, pour le pleurer toûjours avec la mesme amertume ? Penitence qui non seulement restablit sa foy, mais qui le mit en estat de restablir la foy de tous les autres. Car c'est à luy que le Sauveur du monde avoit dit : *Et tu aliquandò conversus, confirma fratres tuos* ; quand vous serez converti & que vous serez revenu de vostre égarement, travaillez à rappeller vos freres dispersez, à les rassembler & à les confirmer. Or n'est-ce pas ce qu'il a fait, & n'eût-il pas une grace particuliere pour gagner les cœurs les plus endurcis, pour convaincre les esprits les plus opiniastres & pour leur inspirer le don de la foy ? Dés les premieres predications qu'il fit aux juifs, ne soumit-il pas à l'Evangile, tantost jusqu'à trois mille ames, & tantost jusqu'à cinq mille ? Et dans le cours de son Apostolat combien de provinces a-t-il éclairées, combien d'Eglises a-t-il fondées ? Ah ! mes chers Auditeurs, il parloit à des juifs declarez contre la loy qu'il leur annonçoit ; il parloit à des payens, élevez dans les su-

Joan. c. 21.

perſtitions & les tenebres de la plus groſſiere idolaſtrie ; & cependant il les perſuadoit, il les ſanctifioit, il en faiſoit de parfaits chreſtiens. Nous vous preſchons la meſme loy que luy, nous vous annonçons les meſmes veritez : par quel monſtrueux renverſement ne ſeroient-elles pas auſſi efficaces dans le centre du chriſtianiſme, qu'elles l'ont eſté au milieu du judaïſme & du paganiſme ? Quoy-qu'il en ſoit, attachons nous à la foy de ſaint Pierre ; & ſi nous ſommes tombez comme luy, faiſons penitence comme luy. Diſons à Jeſus-Chriſt : *Tu es Chriſtus, Filius Dei vivi.* Ouy, Seigneur, je veux vivre & mourir dans cette ſainte foy, qui vous reconnoiſt pour l'envoyé de Dieu, pour le Chriſt & le Fils de Dieu. Si le libertinage de mon cœur m'a ſéduit en certaines rencontres & en certains temps de ma vie, maintenant que voſtre grace répand dans mon eſprit une lumiere toute nouvelle, je renonce à mes erreurs, & je vous rends l'hommage d'une foy ſoumiſe & docile. Jamais ſaint Pierre ne ſe dévoüa plus ardemment à voſtre ſervice qu'aprés ſon peché, & mes égarements paſſez ne ſerviront qu'à redoubler mon zéle pour vous. Ainſi, Chreſtiens, devons-nous imiter la foy de ce ſaint Apoſtre, pour imiter encore ſon amour, dont

Matth. c. 16.

j'ay à vous parler dans la seconde partie.

II. PARTIE.

SElon l'ordre que nous a marqué saint Paul, le fondement de toutes les vertus, c'est la foy; mais la charité en est le comble & la perfection : *Major autem horum est charitas.* 1. Cor. c. 13. Aussi le Sauveur ne donna-t-il à saint Pierre, preferablement à tous les autres Apostres, le gouvernement de son Eglise, que parce qu'entre tous les autres, ce fut saint Pierre qui luy temoigna plus d'amour. En consequence de sa foy, ou plustost de sa confession de foy, Jesus-Christ luy avoit promis les clefs du ciel, la puissance de lier & de délier, la jurisdiction spirituelle & universelle sur tout le monde chrestien. Mais comment fut-il mis en possession de ces clefs, de cette puissance & de cette authorité souveraine ? par son amour & à cause de son amour. L'amour donc, dit saint Augustin, acheva ce que la foy avoit commencé. Saint Pierre en confessant la divinité de Jesus-Christ, avoit merité que Jesus-Christ luy fist cette promesse solemnelle & authentique, c'est sur vous que je bastiray mon Eglise, & par vous que je la gouverneray; & saint Pierre par son amour pour Jesus-Christ, merita que Jesus-Christ ratifiast dans la suite & accomplist cette promesse. Appliquons-

nous encore cecy, mes chers Auditeurs ; & aprés en avoir tiré une nouvelle matiere d'éloge pour nostre glorieux Apostre, tirons-en pour nous-mesmes une nouvelle instruction.

Le Sauveur du monde, comme il s'y estoit engagé, veut establir saint Pierre pasteur de son troupeau & chef de son Eglise : mais pour cela que fait-il ? Il ne demande plus à cet Apostre, que disent de moy les hommes ? mais il luy demande, *Joan. c. 21.* m'aimez-vous ? *Simon Joannis, amas me?* Et sans se contenter d'un amour ordinaire, il adjouste : avez-vous plus d'amour pour moy, que tous ceux-cy ? c'estoit des autres *Ibid.* Apostres qu'il parloit : *Simon Joannis, diligis me plus his ?* Non pas, dit saint Chrysostome, que cet homme-Dieu eust besoin d'interroger de la sorte saint Pierre, pour estre instruit de ses sentiments, puisqu'il n'ignoroit rien de tout ce qui se passoit dans son cœur. Mais il l'interroge pour donner lieu à saint Pierre d'effacer par une protestation d'amour jusqu'à trois fois réïterée, le crime qu'il avoit commis en renonçant trois fois ce divin maistre. Il l'interroge pour faire voir quel doit estre celuy à qui cet adorable Pasteur veut confier ses oüailles, puisque ce n'est qu'à celuy qui aime Jesus-Christ ; & qu'on ne merite

de conduire ce troupeau fidelle, qu'autant qu'on aime Jesus-Christ. Il l'interroge pour monstrer par là combien Jesus-Christ aime luy-mesme son troupeau, puisqu'il n'en veut donner le soin qu'à celuy qui luy temoigne plus d'amour. Mais que repond saint Pierre? vous sçavez, Seigneur, que je vous aime: *Etiam, Domine, tu scis quia amo te.* Hé bien, repond le Fils de Dieu, paissez donc mes agneaux, c'est à dire, mes fidelles, *Pasce agnos meos.* Car ce sont les miens, & non pas les vostres, & je veux que vous les gouverniez comme estant à moy & non point à vous; & qu'en les conduisant, vous n'y cherchiez point vostre interest, mais leur utilité & ma gloire. Ce n'est pas assez: le Fils de Dieu luy demande une seconde fois, m'aimez-vous? pourquoy? afin qu'il paroisse davantage que l'amour de saint Pierre est un amour éprouvé & solide. Et pour une troisieme fois il luy demande, m'aimez-vous plus que tous les autres? afin de tirer de luy cette parole si vive & si animée: vous sçavez toutes choses, Seigneur, & par là mesme vous sçavez que je vous aime, & que je suis prest à donner ma vie pour la vostre. Sur quoy Jesus-Christ ne luy dit plus seulement, paissez mes agneaux, *Pasce agnos meos*; mais, paissez mes brebis, *Pasce oves* *Ibid.* *Ibid.* *Ibid.*

meas : voulant ainſi luy faire entendre ; qu'il ne luy donnoit pas ſeulement le ſoin de ſon troupeau, mais des paſteurs de ſon troupeau, marquez ſous la figure des brebis qui nourriſſent les agneaux.

C'eſt donc ſur l'amour de ſaint Pierre pour Jeſus-Chriſt, qu'eſt fondée la prééminence de ſa dignité & de la juriſdiction qu'il a eûë ſur toute l'Egliſe. Mais quelles furent les qualitez de cet amour ? c'eſt ce que nous devons conſiderer, & ce qui doit ſervir à voſtre édification. En deux mots, ce fut un amour humble, & ce fut un amour genereux. Amour humble, & par là oppoſé au zéle preſomptueux de cet Apoſtre pour Jeſus-Chriſt dans le temps de ſa paſſion. Amour genereux, & par là oppoſé à la foibleſſe & à la laſcheté de cet Apoſtre lors qu'il renonça Jeſus-Chriſt. Or dans l'une & dans l'autre de ces deux qualitez, l'amour de ſaint Pierre doit eſtre le modelle du noſtre. Appliquez-vous.

Ce fut un amour humble. Car Jeſus-Chriſt demandant à ſaint Pierre, m'aimez-vous plus que tous vos freres ? Pierre ne luy repondit pas, ouy, Seigneur, je vous aime plus qu'eux ; mais il ſe contenta de luy dire ſimplement, je vous aime : n'oſant pas ſe preferer, ni meſmes ſe comparer à eux. Il ne dit pas meſmes abſolument à

Jesus-Christ, je vous aime ; mais vous sçavez, Seigneur, que je vous aime : comme s'il eust voulu luy dire, c'est à vous, Seigneur, d'en juger ; car vous estes le scrutateur des cœurs. Peut-estre me tromperois-je dans le jugement que je porterois du mien ; peut-estre me flaterois-je d'avoir pour vous plus d'amour que je n'en ay ; peut-estre presumerois-je de moy-mesme : mais vous en estes le juge, & vous connoissez mes veritables sentiments. Aussi quand le Fils de Dieu l'interrogea de la sorte, ce ne fut pas tant pour éprouver son amour par comparaison avec les autres Apostres, que pour éprouver son humilité. Car il n'ignoroit pas que saint Pierre ne pouvoit sçavoir quelles estoient les dispositions interieures des Apostres, & par consequent qu'il ne pouvoit pas dire, je vous aime plus qu'eux. Mais ce divin Maistre voulut que Pierre fist voir son humilité ; & qu'au lieu de dire comme autrefois, quand tous les autres ne vous aimeroient pas, je vous aimerois, il dist seulement, je vous aime. Ah ! Chrestiens, sans l'humilité il n'y a point d'amour, ni de vraye charité ; & si l'amour de Dieu estoit meslé d'orgüeil, il cesseroit d'estre amour de Dieu, & degenereroit dans un amour criminel de soy-mesme. C'est sur cette humilité que Jesus-

Christ a estabi la premiere de toutes les dignitez, & c'est sur ce fondement que doivent estre estables toutes les vertus.

Cependant nostre saint Apostre s'attrista & il s'affligea, voyant que Jesus-Christ luy demandoit jusqu'à trois fois, m'aimez-vous ? & pourquoy s'affligea-t-il ? c'est, repond saint Chrysostome, qu'il commença à se défier de soy-mesme ; c'est qu'il commença à douter, si en effet il aimoit autant Jesus-Christ qu'il prétendoit l'aimer ; c'est qu'il commença à craindre que Jesus-Christ ne vist dans le fond de son cœur quelque disposition contraire à l'amour sincere qu'il se flatoit d'avoir pour cet homme-Dieu. Il se souvint de la prediction que le Sauveur du monde luy avoit faite dans une autre rencontre, en luy disant, vous me renoncerez jusqu'à trois fois; ce qui estoit arrivé malgré ses protestations & ses resolutions : & il craignit qu'il n'en arrivast icy de mesmes, & que la demande du Fils de Dieu ne luy annonçast dans l'advenir une chute nouvelle & aussi funeste que la premiere. Voilà ce qui l'attrista & ce qui l'affligea. Car touché qu'il estoit de l'amour le plus solide pour Jesus-Christ, rien ne luy parut plus douloureux & plus affligeant, que de n'estre pas asseûré de cet amour. N'aimer pas Jesus-Christ,

c'eſt ce qu'il regarda comme le ſouverain mal & le comble de tous les maux. Et d'eſtre ſeulement ſoupçonné de n'aimer pas cet aimable Sauveur, ce fut pour luy un ſujet de triſteſſe dont il ſe ſentit preſque accablé: *Contriſtatus Petrus.* Ah ! Seigneur, luy dit-il, ne m'affligez pas juſques à ce poinct, que de me laiſſer dans un tel doute. Je crois vous aimer, mais pour rendre mon amour plus certain, mettez-le à telle épreuve qu'il vous plaira. Le plus ſenſible temoignage de l'amour, c'eſt d'eſtre preſt à mourir pour celuy qu'on aime : je veux bien paſſer par cette épreuve ; & déja dans la preparation de mon cœur je donne ma vie pour vous : *Et animam meam pro te ponam.* Tirez-moy ſeulement, Seigneur, de cette cruelle incertitude où je ſuis, & du trouble où vous me jettez en me demandant ſi je vous aime. La mort me ſeroit millefois plus douce, & je mourrois tranquille, ſi je pouvois compter que je vous aime & que vous m'aimez. *Joan.* c. 21. *Joan.* c. 13.

Il n'eſtoit pas poſſible que Jeſus-Chriſt, qui avoit admiré l'humilité du centenier & celle de la femme cananéenne, ne fuſt touché de l'humilité de ſon Apoſtre. Il exauça ſes vœux ; & pour luy marquer combien il ſe tenoit ſeûr de ſon amour, il le mit à la teſte de tous les Apoſtres, il

l'éleva au-dessus d'eux, il le distingua : tant il est vray, Chrestiens, que comme celuy qui s'exalte luy-mesme, sera abbaissé ; celuy au contraire qui s'abbaisse, sera exalté. Quand saint Pierre presuma de luy-mesme, & qu'il se crût assez fort pour resister à la tentation, Dieu permit qu'il succombast, afin de luy faire connoistre sa foiblesse ; mais quand il s'humilia, & que dans une sainte défiance de ses propres sentiments, il n'osa faire fond sur son cœur, c'est alors que Dieu le plaça dans le plus haut rang, & que Jesus-Christ par la plus éclatante distinction & sans nulle reserve le fit depositaire de ses droits & de sa puissance. Amour de saint Pierre, amour humble ; & de plus amour genereux, autre qualité bien remarquable.

Amour genereux, c'est à dire, amour fervent, amour patient, amour heroïque opposé à l'amour lasche, à l'amour timide, à l'amour foible & languissant que cet Apostre avoit fait paroistre. Amour fervent : de quel feu & de quelle ardeur estoit animé cet Apostre, quand il preschoit Jesus-Christ, quand il rendoit hautement temoignage à Jesus-Christ, quand il formoit & qu'il executoit tant de saintes entreprises pour Jesus-Christ ? Amour patient : que ne dût point souffrir cet Apos-

tre au milieu de tant d'ennemis qu'il eût à combattre, & de tant d'obstacles qu'il eût à surmonter pour la propagation de l'Evangile de Jesus-Christ & pour l'affermissement de son Eglise ? Ni les courses frequentes, ni les longs voyages, ni les veilles continuelles, ni les miseres, ni les persecutions, ni les prisons, jamais rien pût-il lasser son zéle & le rebuter ! Amour heroïque, en vertu duquel cet Apostre eût le courage & la force de s'exposer à la plus cruelle & la plus honteuse mort. Vous me direz qu'il fut crucifié, & que la croix n'estoit plus un supplice ignominieux, puisque dans la personne de Jesus-Christ elle estoit plustost devenuë un sujet de gloire. Vous me direz que Jesus-Christ ayant subi luy-mesme ce genre de mort, les vrays disciples ne devoient plus le regarder comme un opprobre, mais comme un triomphe. J'en conviens ; mais c'est de là mesme que je tire une preuve incontestable de ma proposition : car saint Pierre ne pût envisager la croix comme le sujet de sa gloire, que parce qu'il aimoit Jesus-Christ de l'amour le plus heroïque. Saint Pierre ne pût desirer la croix, ne pût soupirer aprés la croix, ne pût aller chercher la croix, que parce qu'il fut transporté pour Jesus-Christ d'un amour sans bornes,

& qu'il voulut luy en donner une marque en luy rendant amour pour amour, sacrifice pour sacrifice. Saint Pierre ne pût s'estimer heureux de mourir sur la croix comme Jesus-Christ, que parce que l'excés de son amour luy fit souhaiter d'estre en tout semblable à cet homme-Dieu, & mesmes jusques à la mort & à la mort de la croix.

Quoy-qu'il en soit, Chrestiens, c'est sur le modelle du Prince des Apostres que nous devons tous nous former. Car nous avons tous la mesme obligation d'aimer Dieu, & Jesus Christ Fils unique de Dieu & Dieu luy-mesme. Or nostre amour pour Dieu & pour le Fils de Dieu, est-ce un amour genereux comme celuy de saint Pierre; c'est à dire, est-ce un amour fervent? est-ce un amour patient? est-ce un amour hetoïque? Prenez garde: est-ce un amour fervent? mais qu'avons-nous fait jusqu'à present pour Dieu, & que faisons-nous? Peut-estre appellons-nous amour de Dieu certains discours vagues & sans fruict: car telle est l'illusion ordinaire, de s'en tenir à de specieuses paroles, qui ne coustent rien & qui dans la pratique ne vont à rien. Peut-estre prenons-nous pour amour de Dieu, certains sentiments dont le cœur est quelquefois touché, mais sans effet. Autre erreur encore plus subtile &

plus dangereuſe ; on compte pour beaucoup quelques mouvements affectueux, dont l'ame ſe ſent remüée & attendrie : mais ſi les œuvres manquent, ſi l'on mene une vie tranquille & oyſive ; ſi dés qu'il faut agir, qu'il faut prier, qu'il faut ſoulager les pauvres, qu'il faut viſiter les hoſpitaux, les priſons, qu'il faut vaquer aux exercices de la religion, on devient laſche & pareſſeux, que ſervent alors les plus beaux ſentiments, & de quel prix peuvent-ils eſtre devant Dieu ? Eſt-ce un amour patient ? mais qu'avons-nous ſouffert juſqu'à preſent pour Dieu, & que voulons-nous ſouffrir ? une foible violence qu'il y a à ſe faire, une legere contradiction qu'il y a à ſoutenir, n'eſt-ce pas aſſez pour déconcerter toute noſtre pieté, & pour éteindre tout le feu de ce prétendu amour de Dieu qui paroiſſoit à certaines heures ſi vif & ſi animé ? On ſuit Jeſus-Chriſt juſqu'à la céne, mais on l'abandonne au calvaire ; on aime Dieu, ou l'on croit l'aimer, & cependant on ne voudroit pas ſe geſner pour luy dans la moindre rencontre, ſe refuſer pour luy le moindre plaiſir, ſacrifier pour luy le moindre intereſt. Eſt-ce un amour heroïque : car il doit eſtre tel pour eſtre un veritable amour de Dieu ; & s'il n'eſt pas aſſez fort, aſſez efficace pour me

disposer à verser mon sang en certaines occasions & à donner ma vie pour Dieu, ce n'est plus un amour de Dieu. Or de bonne foy, mes chers Auditeurs, peut-on penser que nous soyons dans une pareille disposition, quand on nous voit ceder si aisément aux premiers obstacles qui se presentent; & nous rendre, lors qu'il est question du service de nostre Dieu, à des difficultez que nous surmontons tous les jours pour le monde? Si donc Jesus-Christ nous faisoit aujourd'huy la mesme demande qu'il fit à saint Pierre, *Amas me?* m'aimez-vous? pourrions-nous luy repondre: oüy, Seigneur, je vous aime, & vous le sçavez: *Domine, tu scis quia amo te.* Si nous osions le dire, nos œuvres ne nous démentiroient-elles pas? Cependant sans l'amour de Dieu, & de Jesus-Christ homme-Dieu & nostre esperance, que pouvons-nous estre autre chose devant Dieu que des anathesmes & des sujets de malediction? Ah! Chrestiens, ranimons dans nos cœurs ce saint amour; & si nous ne l'avons pas, ne cessons point de le demander à Dieu. Servons-nous de nostre foy pour l'exciter davantage & pour le rendre plus ardent; & par un heureux retour, cette charité divine servira à vivifier nostre foy & à la rendre plus agissante.

Joan. c. 21.

Pour

Pour l'un & pour l'autre, employons auprés de Dieu l'interceſſion du glorieux Apoſtre dont nous ſolemniſons la feſte : c'eſt le patron de tous les fidelles, puiſqu'il eſt le chef de toute l'Egliſe ; & c'eſt en particulier le voſtre dans cette Egliſe où il eſt ſpecialement honoré. En luy addreſſant nos prieres, travaillons à imiter ſes vertus, pour avoir part à ſa gloire dans l'éternité bienheureuſe que je vous ſouhaite, &c.

AUTRE SERMON POUR LA FESTE DE SAINT PIERRE.

Sur l'obéïſſance à l'Egliſe.

Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, & ſuper hanc petram ædificabo Eccleſiam meam, & portæ inferi non prævalebunt adverſus eam.

Et moy je vous dis que vous eſtes Pierre, & que ſur cette pierre je baſtiray mon Egliſe, & que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. En ſaint Matthieu, chap. 16.

CE ſont en peu de paroles, deux grands éloges tout à la fois prononcez par la bouche de Jeſus-Chriſt. L'un en faveur de ſaint Pierre le Prince des Apoſtres, dont nous celebrons aujourd'huy la feſte; & l'autre en faveur de l'Egliſe. Saint Pierre eſt le fondement ſur qui l'Egliſe a eſté baſ-

tie & ſur qui elle ſubſiſte : voilà l'abregé de toutes ſes grandeurs. L'Egliſe eſt un édifice ſpirituel, dont la ſolidité & la fermeté eſt à l'épreuve de tous les efforts de l'enfer : voilà tout ce qui ſe peut dire de plus avantageux & de plus glorieux pour elle. Jeſus-Chriſt ne ſepare point ces deux choſes, parce que ces deux choſes ſont renfermées l'une dans l'autre. La gloire de ſaint Pierre vient de ce que l'Egliſe eſt fondée ſur luy, & la force de l'Egliſe vient de ce qu'elle eſt fondée ſur ſaint Pierre. C'eſt l'Egliſe qui honore ſaint Pierre, & c'eſt ſaint Pierre qui ſoutient l'Egliſe. Car encore une fois, Chreſtiens, voilà proprement le myſtere de ces paroles du Fils de Dieu que j'ay priſes pour mon texte : *Tu es Petrus, & ſuper hanc petram ædificabo Eccleſiam meam.* Ce ſeroit trop entreprendre que d'embraſſer ces deux ſujets dans un ſeul diſcours ; ainſi je me borne à vous parler de l'Egliſe, & en particulier de l'obéïſſance que nous luy devons. Matiere d'une extreſme conſequence, & l'une des plus importantes qu'un predicateur puiſſe traiter dans la chaire. Car l'Egliſe, Chreſtiens, eſt l'Epouſe de Jeſus-Chriſt, & Jeſus-Chriſt veut que ſon épouſe ſoit écoutée, qu'elle ſoit obéïe, & qu'on ait recours à elle comme à l'oracle. C'eſt cette Sion

d'où sort la loy, & cette Jerusalem d'où la parole de Dieu est annoncée. Marie mesme, toute Mere de Dieu qu'elle estoit, s'est glorifiée de ce titre de fille de l'Eglise. Avant que d'expliquer mon dessein, addressons-nous à cette Vierge si fidelle, & disons luy, *Ave Maria.*

POur entrer dans le dessein de ce discours, je trouve que l'Eglise exerce envers les fidelles deux fonctions differentes. Elle les instruit, & elle les gouverne. Elle les instruit par les veritez qu'elle leur propose, & elle les gouverne par les commandements qu'elle leur fait. Elle les instruit en leur apprenant ce qu'elle a appris elle-mesme du Fils de Dieu son époux, & elle les gouverne en leur prescrivant des loix. Le Sauveur des hommes luy a donc donné deux sortes de pouvoirs ; l'un d'enseigner de sa part, & l'autre de commander : l'un pour nous dire, croyez cecy ; & l'autre pour nous dire, faites cela. Or sur ces deux pouvoirs qui conviennent à l'Eglise, je fonde l'obligation de deux sortes d'obéïssances qui luy sont dûës, dont la premiere est une obéïssance de l'esprit, & la seconde une obéïssance du cœur. Nous luy devons l'obéïssance de l'esprit, parce qu'elle nous propose les veritez de la foy, c'est le pre-

mier poinct ; & nous luy devons l'obéïſſance du cœur, parce qu'elle nous impoſe des loix & des preceptes pour le reglement de noſtre vie, c'eſt le ſecond poinct. Parce qu'elle a droit de nous dire, croyez cecy, Dieu nous oblige d'avoir pour elle une parfaite ſoumiſſion d'eſprit ; & parce qu'elle a droit de nous dire, faites cela, Dieu veut que nous luy obéïſſions avec une entiere ſoumiſſion de cœur. Pluſt au ciel, mes chers Auditeurs, que nous fuſſions bien perſuadez de ces deux devoirs. Je dis perſuadez dans la pratique : car dans la ſpeculation nous n'en doutons pas, & nous ſommes trop catholiques pour former là-deſſus quelque difficulté. Mais je voudrois ſur cela meſme, que nous euſſions dans toute noſtre conduite, un zéle proportionné aux lumieres que Dieu nous a données. Car voicy en deux mots toute la perfection d'un homme chreſtien, en qualité d'enfant de l'Egliſe : d'avoir un eſprit docile & ſoumis pour tout ce que l'Egliſe nous enſeigne, & d'avoir une volonté prompte & agiſſante pour tout ce que l'Egliſe nous ordonne. C'eſt à quoy je vais vous exciter, & ce qui fera tout le ſujet de voſtre attention.

TEl eſt, Chreſtiens, l'ordre de la provi- I. PARTIE.

dence, & il faut que nous convenions que la raiſon meſme le demandoit ainſi : c'eſt à l'Egliſe de nous propoſer les veritez de la foy, & c'eſt à nous de les recevoir & de nous y ſoumettre. Pourquoy cette dependance où nous ſommes de l'Egliſe, quand il s'agit de la foy divine ? parce que Dieu, dit ſaint Cyprien, a eſtabli l'Egliſe, pour eſtre la depoſitaire, l'organe, & s'il eſt beſoin, l'interprete des veritez qu'il nous a revelées. La depoſitaire pour nous les conſerver, l'organe pour nous les annoncer ; & quand il eſt neceſſaire, l'interprete pour nous les expliquer. Or reconnoiſtre dans l'Egliſe ces trois qualitez, comme nous les reconnoiſſons, & acquieſcer enſuite avec docilité & ſoumiſſion d'eſprit, à ce qu'elle nous propoſe comme revelé de Dieu, c'eſt ce que j'appelle rendre à l'Egliſe l'obéïſſance la plus parfaite dont nous ſoyons capables, qui eſt l'obéïſſance de l'entendement.

Je ſçais, mes chers Auditeurs, (ne perdez pas, s'il vous plaiſt, cette remarque) je ſçais qu'à parler proprement & exactement, la parole de l'Egliſe n'eſt point la parole de Dieu. Mais je dis que c'eſt à l'Egliſe de nous mettre en main ce precieux dépoſt de la parole de Dieu ; je dis que c'eſt à l'Egliſe de nous determiner en quel

ſens il faut entendre cette parole de Dieu : parce qu'il n'eſt pas juſte qu'un particulier s'en faſſe l'arbitre ; beaucoup moins que des choſes auſſi importantes & auſſi eſſentielles que celles-là, dependent, ſans diſtinction, du diſcernement d'un chacun & de ſon jugement. N'entrez-vous pas déja dans ma penſée ? & parce que nous n'avons que deux ſources de la parole de Dieu, ou de la revelation de Dieu, l'une qui eſt l'Ecriture, & l'autre la tradition, je dis que c'eſt à l'Egliſe de nous garantir premierement, & puis de nous expliquer l'Ecriture ; je dis que c'eſt à l'Egliſe de nous rendre temoignage, & de nous aſſeûrer de la tradition ; je dis qu'elle a pour cela un pouvoir & une authorité qu'elle a receû du Fils de Dieu, & que ce pouvoir n'a eſté donné qu'à elle. Or l'Egliſe ne peut uſer de ce pouvoir qu'autant que nous ſommes obligez de luy obéïr ; & puiſque ce pouvoir n'a eſté donné qu'à elle, c'eſt à elle & non point à d'autre, que nous devons nous attacher ; à elle ſingulierement & uniquement que nous devons nous ſoumettre en tout ce qui regarde l'exercice de ce pouvoir, c'eſt à dire, dans les conteſtations qui peuvent naiſtre ſur les matieres de la foy ; dans les doutes particuliers que nous formons quelquefois & dont noſtre

raiſon eſt troublée, ſur certains poincts de religion ; dans les difficultez qui ſe preſentent, & qui ſont meſmes inévitables, ou ſur l'obſcurité de la tradition, ou ſur l'intelligence de l'Ecriture : de ſorte qu'en tout cela l'Egliſe ſoit noſtre oracle & que ſa deciſion nous ſerve de regle, mais de regle abſoluë & ſouveraine, parce que c'eſt elle, ſelon l'Apoſtre, qui eſt la colomne & le ſoutien de la verité, *Columna & firmamentum veritatis.* Voilà ce que je dis, Chreſtiens, & ce que je prétends avec ſaint Jeroſme, eſtre le grand principe de ſageſſe, pour tout homme qui veut vivre dans la poſſeſſion d'une foy tranquille & paiſible, diſons mieux, d'une foy ſolide & prudente, puiſque c'eſt ainſi que les premiers hommes du chriſtianiſme l'ont toûjours entendu & l'ont toûjours pratiqué.

1. Tim. c. 3.

De là vient, que ſaint Auguſtin, qui ſans contredit fut l'eſprit du monde le plus éclairé, & qui euſt pû avec plus de droit juger des choſes par ſes propres lumieres, proteſtoit hautement, qu'il n'auroit pas meſmes crû à l'Evangile, ſi l'authorité de l'Egliſe ne l'y euſt engagé : *Evangelio non crederem, niſi me Eccleſiæ commoveret authoritas.* Parole qui millefois a confondu l'orgüeil de l'hereſie, & qui de nos jours a ſervi de puiſſant motif à la con-

Auguſt.

verſion d'une infinité d'ames élûës, que Dieu a tirées du ſchiſme & de l'erreur, pour faire paroiſtre en elles les richeſſes de ſa miſericorde & de ſa grace. Non pas, dit le ſçavant Guillaume de Paris, que ſaint Auguſtin n'euſt pour l'Evangile tout le reſpect & toute la veneration neceſſaire. Mais parce que cet incomparable Docteur eſtoit convaincu, qu'il n'y avoit point d'autre Evangile dans l'Egliſe de Dieu, que celuy dont l'Egliſe de Dieu nous repondoit, & dont nous pouvions eſtre ſeûrs, comme l'ayant receû par elle. C'eſt pour cela qu'il ne déferoit à l'Evangile, qu'à proportion de ſa déference pour l'Egliſe meſme : *Evangelio non crederem, niſi me Eccleſiæ commoveret authoritas.* Et il avoit raiſon. Car ſans ce temoignage de l'Egliſe, qui m'a dit que ce livre que je reconnois & que j'appelle l'Evangile, eſt en effet l'Evangile de Jeſus-Chriſt ? Qui m'a dit que la verſion que je lis, & qui ſous le nom de vulgate paſſe aujourd'huy pour authentique, eſt une verſion pure & conforme au texte original ? Qui m'a dit qu'en mille endroits, où le ſens en paroiſt obſcur, il doit eſtre entendu d'une façon, & non pas d'une autre ? Combien de libertins & de mondains ont abuſé de l'Evangile, le prenant, tout divin qu'il eſt, dans des ſens er-

ronées & extravagants ? Combien d'heresiarques & de novateurs l'ont corrompu, jusqu'à s'en faire à eux-mesmes un sujet de ruine, aprés en avoir fait aux autres un sujet de division & de scandale ? Combien d'imposteurs & de fourbes, dés la naissance mesme du christianisme, ont debité de faux Evangiles, qu'ils ont supposez pour vrays ; & combien de versions du vray non seulement infidelles, mais empoisonnées, le siecle de Luther & de Calvin a-t-il repanduës dans le monde ? N'est-ce pas l'Evangile mal interpreté, mal expliqué, mal traduit, qui a engendré toutes les sectes ? S'est-il jamais élevé une heresie, qui n'ait prétendu avoir l'Evangile pour soy? Moy donc qui n'ay esté contemporain ni de Jesus-Christ, ni des Evangelistes, & à qui cet homme-Dieu n'a pas immediatement parlé, en sorte que j'en puisse juger par ce que j'ay oüi, ou par ce que j'ay veû, comment me conduiray-je ? M'en rapporteray-je à mes lumieres, à mes conjectures ? j'auray donc plus de presomption que saint Augustin, qui n'a pas voulu s'en rapporter aux siennes. En consulteray-je un plus habile & plus intelligent que moy ? il faudra donc qu'il le soit plus que saint Augustin mesme, & c'est ce que je ne trouveray pas. M'en

tiendray-je à l'incertitude ? il n'y aura donc plus pour moy d'Evangile, puisqu'en fait d'Evangile mesme, je n'auray plus rien d'asseûré sur quoy je puisse faire fond. Le seul parti qui me reste, mais qui seul me met à couvert de tous ces inconvenients, c'est que je m'addresse à l'Eglise, à qui ce thresor de l'Evangile fut confié par Jesus Christ, & pour laquelle le Fils unique de Dieu a demandé que sa foy ne mauquast jamais ; que j'aye, dis-je, recours à elle, & qu'à l'exemple de saint Augustin, je l'écoute parce qu'elle est specialement inspirée du saint Esprit, & qu'elle a un don d'infaillibilité que Dieu luy a promis, & qu'il n'a promis à nul autre. Or cette necessité où je suis réduit de recourir à l'Eglise & de l'écouter, est la preuve invincible de l'obéïssance & de la soumission d'esprit que je luy dois ; & c'est ce que saint Augustin m'a fait comprendre par cette maxime : *Evangelio non crederem, nisi me Ecclesia commoveret authoritas.*

Maxime de saint Augustin sans la quelle on ne peut conserver dans l'Eglise de Dieu, ni la paix, ni l'ordre, ni l'unité de la doctrine, ni l'humilité de l'esprit. La paix, puisque sans cela les contestations y seroient éternelles : je dis les contestations

ſur l'Ecriture & ſur le ſens de l'Ecriture ; l'Ecriture toute ſeule ne les finiſſant pas, au contraire en eſtant elle-meſme le ſujet ; & n'y ayant plus d'ailleurs d'authorité à laquelle on fuſt obligé de ſe ſoumettre, plus de tribunal dont on n'appellaſt, plus de jugement qu'on ne fuſt en droit de rejetter, plus de reſolution à laquelle on duſt s'arreſter. L'unité de ſa doctrine, puiſque l'Ecriture expliquée non plus par l'Egliſe, mais ſelon l'eſprit interieur & particulier d'un chacun, pourroit produire autant de ſectes & autant de religions qu'il y auroit d'hommes dans le monde. Car vous ſçavez, mes Freres, ſi ce que je dis, n'eſt pas ce que l'experience nous apprend ; & vous n'avez qu'à voir l'eſtat où en eſt aujourd'huy le chriſtianiſme par la multiplicité des ſocietez qui le partagent, ou pour mieux dire, qui le dechirent & qui le defigurent, pour juger ſi l'Ecriture expliquée ſelon cet eſprit particulier eſt un moyen propre à conſerver l'unité de la foy ; & ſi pour maintenir cette unité ou pour la reſtablir, il n'en faut pas enfin revenir à l'Ecriture expliquée par l'Egliſe. L'humilité de l'eſprit, puiſqu'il n'y auroit point de chreſtien, quelque ſimple & quelque ignorant qu'il fuſt, qui n'euſt droit de croire, que l'Ecriture expliquée par luy, ſeroit

une regle plus infaillible que l'Ecriture expliquée par l'Eglise, & qu'il pourroit seul mieux entendre l'Ecriture que ne l'entend toute l'Eglise : proposition qui vous surprend & qui vous fait peut-estre horreur ; mais que les protestants les plus habiles ont soutenuë & soutiennent encore consequemment à leurs principes. L'ordre, puisqu'il n'y auroit plus dans le monde chrestien ni subordination ni dependance ; que le dépost de la science de l'Ecriture n'appartiendroit plus aux pasteurs ; que ce ne seroit plus de leur bouche, comme disoit le Seigneur, qu'il faudroit recevoir la connoissance de la loy ; & que chacun sans caractere, sans titre, sans distinction, s'en faisant le juge, l'Eglise de Dieu ne seroit plus qu'une Babylone.

Maxime de saint Augustin si necessaire, que l'Eglise protestante elle-mesme en a enfin reconnu la necessité ; & que par une providence singuliere, oubliant ou abandonnant ses propres principes, elle s'est veuë obligée & comme forcée de pratiquer ce qu'elle avoit condamné. Car qu'ont fait les ministres & les pasteurs de l'Eglise protestante, quand il s'est élevé parmi eux des contestations dangereuses & des divisions sur le sujet de la parole de Dieu ? Ont-ils permis à toute personne de s'en tenir à la

parole de Dieu, expliquée indépendamment de leur Egliſe; & n'ont-ils pas exigé de leurs diſciples, que renonçant à tout eſprit particulier, ils receuſſent cette parole de Dieu expliquée dans le ſens & de la maniere que leur Egliſe leur propoſoit? Perſuadez que pour maintenir leur Egliſe, il falloit un jugement definitif, ne ſe ſont-ils pas ſoumis à celuy du ſynode national? n'ont-ils pas fait pour cela ce ſerment ſi ſolemnel, par lequel ils s'y engageoient devant Dieu; & n'ont-ils pas enſuite prétendu pouvoir excommunier ceux qui refuſeroient de ſe conformer à cette regle? Quand ils en ont trouvé d'opiniaſtres & de reſolus à ſuivre la parole de Dieu expliquée par eux-meſmes, pluſtoſt que la meſme parole expliquée par leur Egliſe, ne les ont-ils pas traitez de ſchiſmatiques? ne leur ont-ils pas dit anatheſme, & ne les ont-ils pas retranchez de leur ſocieté qu'ils ſoutenoient eſtre l'Egliſe de Dieu? Conduite, que je défie l'Egliſe proteſtante de concilier jamais avec ſa confeſſion de foy. Car ſi comme elle le prétendoit, la regle de la foy eſtoit la parole de Dieu toute ſeule expliquée ſelon l'eſprit interieur & ſans aucune dependance du jugement de l'Egliſe, en quoy avoient manqué ces malheureux qu'elle puniſſoit ſi rigoureuſe-

ment ? de quoy les accuſoit-on & quel crime leur imputoit-on ? qu'avoient-ils fait que ce que leur confeſſion de foy, non ſeulement leur permettoit de faire, mais les obligeoit à faire ? par où s'eſtoient-ils attiré l'excommunication & la cenſure ; & que pouvoit-on leur reprocher, ſinon de s'en eſtre tenus préciſement à ce qu'on leur avoit enſeigné ?

Maxime de ſaint Auguſtin, qui préſuppoſe l'infaillibilité de l'Egliſe ; & a-t-on pû jamais douter que l'Egliſe de Jeſus-Chriſt ne fuſt & ne duſt eſtre infaillible ? Ouy, mes Freres, on en a douté, & qui ? l'Egliſe proteſtante. Non ſeulement elle en a douté, mais elle a crû poſitivement, juſqu'à en faire un article de ſa confeſſion de foy, que la vraye Egliſe de Jeſus-Chriſt n'avoit point ce don d'infaillibilité ; qu'elle eſtoit ſujette à l'erreur, qu'elle pouvoit tomber en ruine, qu'elle y eſtoit en effet tombée ; que n'eſtant qu'une aſſemblée d'hommes, quoy-que vraye Egliſe d'ailleurs, elle pouvoit errer dans la foy. Ainſi l'Egliſe proteſtante le tient encore aujourd'huy : or par là, mes Freres, permettez-moy de vous le dire pour voſtre inſtruction & pour voſtre conſolation, par là elle reconnoiſt deux choſes ; l'une qu'elle pouvoit donc vous tromper, & ſe trom-

per elle-meſme, quand elle vous ſeparoit de nous (car je parle à vous qui en avez eſté ſeparez:) l'autre, qu'il eſt donc évident, qu'elle n'eſt point cette vraye Egliſe, dont ſaint Auguſtin diſoit, *Evangelio non crederem, niſi me Eccleſiæ commoveret authoritas.* Car toute Egliſe qui advoûë qu'elle s'eſt pû tromper & qu'elle a pû tromper les autres; toute Egliſe qui dit à ſes enfants, ne vous fiez pas abſolument à moy; j'ay pû vous ſéduire, en vous donnant pour Ecriture, ce qui ne l'eſt pas, & pour vray ſens de l'Ecriture, ce qui eſt le faux: toute Egliſe qui tient ce langage, n'eſt point celle dont l'Ecriture nous donne l'idée, n'eſt point celle que ſaint Auguſtin avoit en veûë, & ſans l'authorité de laquelle il n'auroit pas crû à l'Evangile meſme. Toute Egliſe qui confeſſe qu'elle peut eſtre le ſoutien de l'erreur, confeſſe qu'elle n'eſt plus le ſoutien de la verité. Or l'Egliſe proteſtante advoûë tout cela; & elle ne peut pas ſe plaindre de la peinture que je fais icy d'elle, puiſque c'eſt d'elle-meſme que je la tire, & que tout cela en termes exprés, eſt le fond de ſa doctrine & de ſa creance. Ceux qui en ſont inſtruits, ſçavent que je n'y adjouſte rien; & Dieu temoin de ma ſincerité, ſçait combien j'aurois en horreur le moindre déguiſement,

Auguſt.

sur-tout dans un poinct de cette importance. Si j'ay alteré les choses en les rapportant, confondez moy ; mais si j'ay dit la verité, benissez Dieu de vous avoir fait comprendre ce que peut-estre vous n'aviez jamais compris ; & dites desormais comme nous aprés saint Augustin : *Evangelio non crederem, nisi me Ecclesiæ commoveret authoritas.*

Aussi saint Gregoire Pape, parlant des quatre premiers Conciles qui avoient representé l'Eglise universelle, disoit sans craindre d'exaggerer, qu'il les reveroit comme les quatre livres de l'Evangile ; c'est l'expression dont il se servoit : *Sicut sancti Evangelii quatuor libros, sic quatuor concilia suscipere ac venerari me fateor.* Greg. Non pas qu'il crust que les decisions de ces quatre premiers conciles, fussent de nouvelles revelations que Dieu eust faites à son Eglise. Il estoit trop instruit pour l'entendre de la sorte. Mais parce qu'il estoit persuadé, que l'Eglise dans ces premiers conciles, reconnus & tenus pour œcumeniques, avoit éclairci & developpé aux fidelles des revelations de Dieu, qui jusques alors ne leur avoient pas esté à tous si distinctement connuës, bien qu'elles fussent en substance comprises dans l'Evangile & dans les livres sacrez. Quoy-

qu'il en soit, Chrestiens, je dis de cette obéïssance & de cette soumission d'esprit dont nous sommes redevables à l'Eglise, quatre choses, capables, ce me semble, de nous toucher, pour peu que nous ayons d'attachement à la vraye religion. Cecy merite vos reflexions.

Car premierement nous devons faire estat, que cette obéïssance à l'Eglise, quand il s'agit des veritez de la foy, est proprement ce qui nous unit à elle, ce qui nous fait membres de son corps, ce qui nous anime de son esprit, & en vertu de quoy nous pouvons nous glorifier d'estre ses legitimes enfants; & voicy la preuve qu'en apporte le Docteur angelique saint Thomas. Parce qu'il est certain, dit-il, que nous ne sommes incorporez à l'Eglise, que par la foy. Or il ne peut y avoir de foy, sans cette obéïssance dont il est icy question. Et en effet pour croire, il faut se soumettre non seulement à la parole & à la revelation de Dieu, prenez garde, s'il vous plaist, mais à toutes les regles par où cette parole & cette revelation de Dieu nous est appliquée. Or quelle est la regle vivante qui nous l'applique? c'est l'Eglise. Ostez donc cette obéïssance à l'Eglise dans les poincts de la foy, dés-là nous faisons avec elle comme une espece de divor-

ce ; dés-là elle ceſſe d'eſtre noſtre mere, & dés-là nous ceſſons d'eſtre ſes enfants. Quelque merite que nous euſſions d'ailleurs, quelque ſainteté qui paruſt en nous, quelque abondance de lumieres que Dieu nous euſt communiquée ; fuſſions-nous inſpirez comme les prophetes, & éclairez comme les Anges, dés que nous n'avons pas cette ſoumiſſion de l'eſprit que requiert l'Egliſe dans ceux qui luy appartiennent, nous ceſſons de luy appartenir. Et c'eſt, chreſtienne Compagnie, le ſort malheureux, que les Peres ont ſi ſouvent deploré dans de grands hommes, qui s'eſtoient là-deſſus oubliez eux-meſmes, & dont les chutes, comme nous ſçavons, ont eſté auſſi terribles, qu'éclatantes. C'eſt ce que ſaint Jrroſme deploroit dans Tertullien, l'un des plus rares genies qu'il y ait eû jamais : mais dont la memoire ſera éternellement flétrie, pour n'avoir pas ſceû captiver ſon eſprit & le réduire en ſervitude. Vous m'oppoſez, diſoit ſaint Jeroſme, le ſentiment de Tertullien, contraire à ce que nous croyons ; & moy je vous reponds avec douleur, que Tertullien pour n'avoir pas ſoumis ſes ſentiments aux ſentiments de l'Egliſe, n'eſt pas un homme de l'Egliſe, & que l'Egliſe ne le compte point au nombre des ſiens : *De Tertulliano* *Hieron.*

nihil amplius dico, nisi Ecclesiæ hominem non fuisse. Censure plus rigoureuse mille-fois & plus infamante, que je ne puis vous l'exprimer : n'estre plus sujet, n'estre plus enfant, n'estre plus membre de l'Eglise. Or c'est à quoy l'esprit d'orgüeil & son obstination l'avoient réduit. Mais Tertullien, me direz-vous, passoit pour estre l'oracle de son siecle ; c'estoit un prodige de science, & quand saint Cyprien parloit de luy, il ne dedaignoit pas de l'appeller son
S. Cypr. maistre & son Docteur : *Da magistrum.* Il est vray, Chrestiens ; mais avec cela Tertullien n'estoit plus censé de l'Eglise, & il auroit mieux vallu pour luy, qu'il eust esté un humble disciple de l'Eglise, que d'estre le maistre de saint Cyprien, & le maistre de tous les maistres de la terre. *De Tertulliano nihil amplius dico, nisi Ecclesiæ hominem non fuisse.* Mais il avoit un zéle extresme pour la reformation des mœurs. Il estoit austere dans sa vie, ennemi declaré des relaschements, & jamais personne ne porta plus hautement que luy la severité de l'Evangile. J'en conviens avec saint Jerosme ; mais malgré tout cela il estoit reprouvé de l'Eglise. Car on peut estre reprouvé de l'Eglise, & estre tout cela ; & tout cela mesme par l'abus que l'on en peut faire, peut contribüer à cette

reprobation : & c'eſt ce qui eſt arrivé à Tertullien, puiſqu'il eſt évident que l'auſterité de ſa morale pouſſée juſqu'à l'erreur & ſoutenuë au préjudice de l'obéïſſance qu'il devoit à l'Egliſe, eſt ce qui l'en a ſeparé & qui l'a fait tomber dans l'hereſie : *De Tertulliano nihil amplius dico, niſi Eccleſiæ hominem non fuiſſe.* Or quel égarement, Chreſtiens, ou pluſtoſt quel abandon de Dieu, de s'expoſer à perdre cette glorieuſe qualité d'enfant de l'Egliſe, pour ne vouloir pas s'aſſujettir à cet aimable joug qu'elle nous impoſe, & que noſtre propre intereſt nous engage à embraſſer ? Cependant, voilà le deſordre de l'eſprit humain, toûjours contraire à ſon bonheur, auſſi-bien qu'à ſes devoirs ; & c'eſt la tentation dangereuſe dont l'humilité ſeule de la foy peut nous garentir.

Secondement, il nous ſerviroit de peu que nous fuſſions exterieurement dans le corps de l'Egliſe, & que nous euſſions en apparence toutes les marques de ſa communion, ſi cet eſprit d'obéïſſance & de docilité venoit à nous manquer : pourquoy ? parce que l'exterieur de la profeſſion & du culte n'eſt point dans le fond ce qui nous lie à l'Egliſe, ni ce qui nous fait enfants de l'Egliſe. Ce qui nous lie à l'Egliſe, c'eſt l'interieure diſpoſition d'un eſprit ſoumis

à tout ce qu'elle nous enseigne, & à tout ce que l'esprit de Dieu veut nous enseigner par elle. J'aurois donc beau faire au dehors, ce que font les enfants de l'Eglise, c'est à dire, participer aux sacrements de l'Eglise, assister au sacrifice de la Messe, entrer dans tous les exercices de pieté qui se pratiquent dans l'Eglise : si je n'avois cette soumission interieure, qui est la partie principale & substantielle de ma religion, il est toûjours hors de doute que je serois au moins devant Dieu, retranché du corps de l'Eglise, & que je n'aurois plus la foy. Et c'est ce que saint Augustin observoit si bien dans la conduite de certains Donatistes deguisez, qui sages & prudents selon le monde, mais schismatiques dans le cœur, affectoient de paroistre unis à la societé des fidelles, tandis que les autres plus violents & plus passionnez, s'en tenoient separez ouvertement. Car ne vous y trompez pas, mes Freres, disoit saint Augustin : soit que ces ennemis de la charité & de la paix ayent levé le masque, soit qu'ils soient cachez parmi nous, ce sont également de faux chrestiens & mesmes des antechrists. C'est ainsi qu'il les appelloit, n'estimant pas que ce terme fust trop fort pour des hommes qui troubloient l'unité & qui jettoient dans la confusion l'Evangile de Je-

sus-Christ : *Hujus charitatis inimici, sive apertè foris sunt, sive intùs esse videntur, pseudo-christiani sunt & antichristi.* Mais ce n'est pas tout. Un chrestien de ce caractere estoit-il alors du corps de l'Eglise ? Il en estoit, repond saint Augustin ; & il n'en estoit pas. Il en estoit en apparence & aux yeux des hommes, & il n'en estoit pas devant Dieu ni en verité. Il en estoit à l'exterieur, parce qu'il sembloit se conformer à la creance de l'Eglise ; mais il n'en estoit pas réellement, parce qu'il ne s'y conformoit pas selon l'esprit. Il suffiroit donc pour n'estre plus selon Dieu du corps de l'Eglise, d'avoir cette opposition volontaire, quoy-que secrete, aux veritez qu'elle nous propose ? Ouy, mes chers Auditeurs, & c'est ce qui me fait trembler pour je ne sçais combien d'esprits prétendus-forts, qui sans y penser, & mesmes sans en estre touchez, sont aujourd'huy dans ce desordre. S'ils sçavoient que cela seul peut aller jusqu'à détruire en eux l'habitude de la foy, & qu'estant tels, ils ne sont plus les membres vivants de l'Eglise, peut-estre gemiroient-ils, & peut-estre auroient-ils horreur de leur estat. N'estoit-il donc pas du zéle que Dieu m'inspire pour leur salut, de leur en faire voir la consequence ? Aug.

En troisieme lieu, c'est cet attachement

à l'Egliſe en matiere de foy, qui de tout temps a eſté la pierre de touche, par où l'on a éprouvé les vrays fidelles, & la marque eſſentielle & infaillible qui les a diſtinguez. Car voilà le ſens de cette parole ſi étonnante de l'Apoſtre, qu'il falloit qu'il
1. Cor. c. 11. y euſt des hereſies, *Oportet hæreſes eſſe*; pourquoy? afin qu'on decouvriſt par là ceux qui eſtoient ſolidement à Dieu: comme dans un Royaume, c'eſt l'excellente comparaiſon qu'adjouſte ſaint Jeroſme ſur ce paſſage, les factions & les guerres civiles ſervent à éprouver & à faire diſcerner les vrays ſujets; *Oportet hæreſes eſſe, ut qui probati ſunt, manifeſti fiant in vobis.* Mais n'eſtoit-ce pas aſſez que les vrays fidelles fuſſent reconnus de Dieu; & ce diſcernement qui s'en fait par l'hereſie, eſtoit-ce une choſe ſi importante, que pour cela meſme l'hereſie fuſt neceſſaire? Ouy, mes Freres, dit ſaint Paul, elle eſtoit neceſſaire pour cela: c'eſt à dire, que Dieu ne ſe contente pas d'eſtre ſeûr de voſtre foy, mais qu'il veut que l'Egliſe en reçoive des temoignages. Or elle ne reçoit jamais un temoignage plus authentique de noſtre foy, que lors que déteſtant toute erreur, nous nous attachons à elle, & qu'au lieu de nous laiſſer corrompre par la vanité, par la curioſité, par la nouveauté, nous tenons

tenons ferme pour la verité, dont elle nous a mis en poſſeſſion. C'eſt de là que ces grands Saints que nous appellons les Peres de l'Egliſe, mais qui n'ont merité d'en eſtre les peres, que parce qu'ils en ont eſté les humbles enfants, ſe faiſoient un poinct de conſcience & de religion, un poinct de ſageſſe chreſtienne, de s'attacher à l'Egliſe dans toutes les revolutions & tous les troubles que la diverſité des ſectes produiſoit. Et parce qu'ils conſideroient l'Egliſe Romaine comme le chef de toutes les Egliſes du monde, comme le centre de l'unité, comme celle où il falloit que les breches de la foy fuſſent reparées ſelon les termes de ſaint Cyprien, auſſi avoient-ils pour elle des ſentiments ſi reſpectueux & un dévoüement ſi parfait. Je vois, diſoit ſaint Jeroſme, les agitations & les mouvements de l'Arianiſme, quoy-que foudroyé; & malgré les anatheſmes de Nicée, je vois encore l'Egliſe d'Orient diviſée en trois partis contraires, celuy de Mélece, celuy de Paulin, & celuy de Vital. Chacun d'eux me ſollicite & voudroit m'attirer à ſoy; & moy je leur dis, ſi quelqu'un de vous eſt uni à la chaire de ſaint Pierre, je m'unis à luy: *Hic in tres partes ſciſſâ Eccleſiâ rapere qu'ſque ad ſe feſtinat; & ego interim clamito, ſi quis cathedræ Petri jungitur, meus* Hieron.

eſt. Puis s'addreſſant au Pape Damaſe, à qui il écrivoit, c'eſt à vous, luy diſoit-il, ſaint Pere, & c'eſt à cette chaire de Pierre où vous eſtes aſſis, que je veux m'aſſocier
Ibid. dans ce different : *Ego beatitudini tuæ, id eſt, cathedræ Petri conſocior.* Car je ſçais que c'eſt ſur cette pierre, qu'eſt baſtie l'Egliſe de Dieu. Je ſçais que celuy qui mange l'Agneau hors de cette maiſon, eſt un prophane. Je ſçais que celuy qui ne demeure pas dans cette arche, doit neceſſairement périr au temps du deluge. Or ſçachant cela, je ſerois prevaricateur, ſi je me ſeparois de vous. Je ne connois point Mélece, je ne ſçais ce que c'eſt que Vital, je
Ibid. n'ay que faire de Paulin ; *Non novi Vitalem, Meletium reſpuo, ignoro Paulinum.* Quiconque ne moiſſonne pas avec vous, diſſipe au lieu de ramaſſer ; & quiconque en matiere de creance & de foy, ſe detache
Ibid. de vous, n'eſt plus à Jeſus-Chriſt : *Qui non colligit tecum, diſpergit, & qui tuus non eſt, Chriſti non eſt.* C'eſt ainſi que parloit ſaint Jeroſme, & c'eſt ainſi que doit parler tout homme chreſtien qui eſt enfant de l'Egliſe. Je n'ay que faire de celuy-cy, ni de celuy-là ; je ne connois, ni ceux-cy, ni ceux-là ; je m'attache à l'Egliſe, qui eſt ma regle, pour ne m'en départir jamais.

Il ne ſuffit pas encore de parler ainſi,

mais en quatrieme & dernier lieu, il faut que nostre conduite reponde à nos paroles, & qu'elle les soutienne. Car, comme remarque saint Bernard, il n'y a personne dans l'Eglise, quelque mal disposé qu'il soit à son égard, qui ne se flatte d'une prétenduë soumission. De mesmes qu'il n'y a point de factieux & de rebelle dans un Estat, qui ne prétende avoir des intentions droites & defendre la bonne cause. Langage specieux, mais trompeur & faux. En effet, de dire qu'on est attaché à l'Eglise, & de se comporter comme les plus grands ennemis de l'Eglise; de s'appeller enfants de l'Eglise, & de vouloir en mesme temps se faire les juges de l'Eglise; de s'élever contre ses arrests, de rejetter ses censures, de loüer ce qu'elle reprouve, de soutenir avec opiniastreté ce qu'elle condamne; s'il y a un ouvrage qu'elle ait proscrit & frappé de ses anathesmes, de le lire impunément & sans scrupule; s'il y a une doctrine qu'elle ait foudroyée, de l'appuyer, de la repandre, & d'y employer l'authorité, le credit, les promesses, les menaces, tous les artifices que l'esprit d'erreur inspire: en verité, mes chers Auditeurs, n'est-ce pas se démentir soy-mesme, & concevez-vous une contradiction plus sensible & plus évidente? Pourquoy des discours si soumis,

quand toutes les œuvres tendent à la ſedition ; & pourquoy ſe parer d'une obéïſſance imaginaire, quand on ſecoüe réellement le joug & qu'on vit dans la revolte ?

Cependant ne nous y trompons pas : c'eſt par noſtre obéïſſance à l'Egliſe en ce qui regarde la foy, que Dieu commencera le jugement d'un chreſtien. Le premier article de l'examen rigoureux qu'il nous faudra ſubir, c'eſt celuy-là. On nous demandera compte de noſtre foy, & parce que la foy eſt inſeparable de l'obéïſſance à l'Egliſe, avant que d'entrer dans la diſcuſſion du reſte, on nous obligera de repondre ſur le devoir de cette obéïſſance. Si nous n'en avons pas eû la juſte meſure, Dieu conclura dés-lors contre nous & noſtre ſort ſera déja decidé. Aprés cela nous aurons beau proteſter à Dieu, que nous avons fait en ſon nom des œuvres édifiantes & ſaintes, des actions de pieté, de charité, de zéle, de miſericorde envers les pauvres : *Domine, nonne in nomine tuo virtutes multas fecimus ?* Retirez-vous de moy, nous dira-t-il, je ne vous connois point : tout cela pour eſtre ſolide, devoit eſtre édifié ſur le fondement de mon Egliſe, & vous avez baſti ſur le fondement du ſchiſme & de l'erreur ; tout cela donc eſt perdu pour vous. Et en effet, Chreſtiens,

Matth. c. 7.

hors de l'Egliſe, je dis de l'Egliſe dans le ſens que je viens de vous l'expliquer & ſelon lequel Dieu nous jugera, comme il n'y a point de ſalut, il n'y a point de bonnes œuvres. C'eſt pourquoy David promettant à Dieu de le glorifier, de l'exalter & de le loüer, adjouſtoit toûjours que ce ſeroit dans l'Egliſe, parce qu'il ſçavoit bien que hors de l'Egliſe, Dieu ne ſe tient point honoré de nos loüanges. Je vous rendray, ô mon Dieu, des actions de grace, mais ce ſera dans voſtre Egliſe; *Confitebor tibi in Eccleſiâ magnâ:* j'ay annoncé voſtre juſtice, mais je l'ay annoncée dans voſtre Egliſe; *Annuntiavi juſtitiam tuam in Eccleſiâ magnâ:* tout mon merite, ſi j'en ay devant vous, ne peut eſtre que dans voſtre Egliſe; *Apud te laus mea in Eccleſiâ magnâ.* Et il ne diſoit pas ſimplement, *in Eccleſiâ,* mais comme remarque ſaint Auguſtin, *in Eccleſiâ magnâ,* c'eſt à dire, ſelon l'interpretation de ce Pere, dans l'Egliſe catholique, qui eſt l'Egliſe univerſelle, & la ſeule où Dieu agrée nos ſervices. *Pſal. 34. Pſal. 39. Pſal. 21.*

Voilà, dis-je, par où nous ſerons jugez, & par où nous devons commencer à nous juger nous-meſmes; perſuadez que c'eſt là le poinct de conduite, ſur lequel il eſt plus dangereux de nous aveugler & de nous licentier. Car telle eſt noſtre erreur, Chreſ-

tiens : nous nous condamnons tous les jours sur je ne sçais combien de chefs, resolus d'y apporter le remede & d'y mettre ordre ; & nous laissons celuy-cy, qui sans contredit est le plus essentiel. Nous nous piquons en d'autres choses d'estre reguliers & severes, & nous ne comptons pour rien de l'estre en celle où Dieu veut que nous le soyons davantage, qui est l'humilité de la foy & la soumission à l'Eglise. Nous loüons la voye étroite de l'Evangile, par rapport aux mœurs ; mais par rapport à la creance, la voye la plus large & la plus spacieuse ne nous fait point de peur, & cela pourquoy ? par la raison qu'en donne saint Augustin : parce que nous faisons consister la voye étroite de l'Evangile en ce qui nous plaist, & plus souvent dans les choses qui se trouvent conformes à nostre idée & à nostre inclination, qu'en celles d'où depend nostre perfection. Tel en tout autre poinct où il s'agiroit de former sa conscience, ne voudroit pas risquer sur un sentiment probable, qui en matiere de religion & d'obeïssance à l'Eglise, va hardiment au de là de toute probabilité. Toutefois, mes Freres, dit saint Leon Pape, le premier pas de la voye étroite du christianisme, est d'assujettir nostre esprit, & de luy oster cette presomptueuse liberté qu'il

se donne de ne croire que ce qu'il veut & de vouloir juger de tout. C'est de faire renoncer à ses sentiments, quand ils sont en quelque sorte que ce soit, opposez à ceux de l'Eglise. Gagner cela sur soy, c'est ce que j'appelle la voye étroite pour deux sortes de personnes : pour les esprits éclairez, & pour ceux qui ne l'estant pas, se flatent de l'estre. Je ne dis pas que la voye étroite consiste en cela seul ; à Dieu ne plaise : mais je soutiens qu'elle doit commencer par là, & que sans cela elle manque dans le principe. Je ne dis pas mesmes qu'elle consiste en cela pour tout le monde, mais pour ceux qui abondent dans leur sens, & qui ont de la repugnance à se soumettre. Si Tertullien avoit eû pour l'Eglise cette soumission, je dis qu'eû égard à luy il eust pratiqué une morale plus severe, qu'en observant tous les jeusnes des montanistes & tout ce qu'il y avoit de plus rigoureux dans la discipline des novateurs. Car estant par luy-mesme un esprit austere, toutes ces penitences luy coustoient peu ; au lieu que cette soumission estoit le grand & l'heroïque sacrifice qu'il eust fait à Dieu de sa raison. Ah, mes chers Auditeurs, combien de chrestiens seront reprouvez de Dieu par le seul défaut de la foy ; & combien de reprouvez en qui la foy n'aura manqué, que

par le défaut de docilité & d'obéïſſance à l'Egliſe ! Je ſçais ce qu'on dit quelquefois, que l'Egliſe eſt gouvernée par des hommes, & que ces hommes qui la gouvernent peuvent avoir leurs paſſions & les ont en effet. Pretexte le plus frivole & le plus vain. Car je conſidere l'Egliſe, ou ſans l'aſſiſtance du ſaint Eſprit, ou avec cette aſſiſtance qui luy a eſté promiſe. Si c'eſt ſans l'aſſiſtance de l'eſprit de Dieu que je me la figure, quelque exempte qu'elle fuſt alors de tout intereſt & de toute paſſion, je ne ſerois pas obligé de me ſoumettre à elle, de cette eſpece de ſoumiſſion interieure & abſoluë qu'exige la foy. Mais ſi je la prends telle que je la dois toûjours prendre, & telle qu'elle eſt toûjours, je veux dire comme aſſiſtée & inſpirée de l'eſprit de verité, toutes les paſſions & tous les intereſts des hommes n'empeſchent pas que je ne luy doive une ſoumiſſion entiere de mon eſprit, pourquoy ? parce qu'independamment des intereſts & des paſſions des hommes, Dieu qui eſt l'infaillibilité meſme, la conduit, & qu'en mille rencontres il fait ſervir nos paſſions & nos intereſts à l'accompliſſement de ſes deſſeins. Dés les premiers ſiecles du chriſtianiſme les paſſions des hommes ont paru juſques dans l'Egliſe ; & cependant les jugements de

l'Egliſe ont eſté receûs de tous les fidelles avec reſpect, toutes les erreurs ont eſté confonduës, toutes les hereſies ont échoüé. Les incredules & les opiniaſtres ont attribué ce ſuccés à des cauſes humaines ; mais les ſages & les vrays chreſtiens ont en cela reconnu l'effet viſible de cette fameuſe prediction de Jeſus-Chriſt, que toutes les portes de l'enfer, & à plus forte raiſon toutes les paſſions des hommes ne prévaudront jamais contre ſon Egliſe : *Portæ inferi non prævalebunt adverſus eam.* Tel eſt donc noſtre bonheur, de voguer, pour ainſi dire, dans un vaiſſeau, où nous ſommes aſſeûrez de ne faire jamais naufrage. Nous pouvons eſtre aſſaillis des vents & expoſez aux tempeſtes ; mais il y a un guide qui dirige la barque de ſaint Pierre, & qui la preſerve de tous les écüeils. Confions-nous à ce divin conducteur ; il ne peut nous égarer. Attachons-nous à l'Egliſe qu'il anime ; elle ne peut nous tromper. Soumettons-nous à elle, & rendons-luy non ſeulement l'obéïſſance de l'eſprit en croyant ce qu'elle nous enſeigne, mais l'obéïſſance du cœur, en pratiquant ce qu'elle nous ordonne : c'eſt la ſeconde partie. *Matth. c. 16.*

II. PARTIE.

POur bien comprendre cet autre devoir à l'égard de l'Egliſe, qui conſiſte dans l'o-

béïssance du cœur & dans l'obſervation des loix qu'elle nous impoſe, écoutez, Chreſtiens, quatre propoſitions, dont la liaiſon m'a paru une eſpece de preuve, à laquelle ni l'erreur ni l'eſprit de licence & d'independance qui regne dans le monde corrompu, n'oppoſeront jamais rien de ſolide. C'eſt aſſez que l'Egliſe ſoit noſtre mere, pour conclure qu'elle a droit de nous commander, premiere propoſition : & c'eſt aſſez que nous ſoyons ſes enfants pour devoir eſtre perſuadez que ce qu'elle nous commande, n'eſt pas ſeulement d'une police exterieure, mais d'une obligation étroite, qui lie nos conſciences, & qui nous engage ſous peine de peché ; ſeconde propoſition. Du moment que nous reconnoiſſons l'Egliſe pour noſtre mere, nous ne pouvons plus violer les commandements qu'elle nous fait, ſans violer un des commandements les plus authentiques de la loy de Dieu, troiſieme propoſition : & la liberté, ou pluſtoſt la temerité avec laquelle nous tranſgreſſons les preceptes de l'Egliſe, oubliant qu'elle eſt noſtre mere, ne procede ſouvent que d'un fonds de libertinage & d'un principe d'irreligion, peut-eſtre plus dangereux pour nous que les pechez meſmes qui en naiſſent. Libertinage où nous nous flatons nous meſmes, & que

nous couvrons de mille prétextes, mais prétextes que l'Egliſe, quoy-que noſtre mere, ne favoriſera jamais ; au contraire, qu'elle deſadvoüera toûjours, & autant qu'ils auront eſté la cauſe de nos relaſchements & de nos deſordres, qu'elle condamnera & qu'elle deteſtera : quatrieme & derniere propoſition. Appliquez-vous, Chreſtiens ; je n'abuſeray pas de voſtre patience.

Puiſque l'Egliſe eſt noſtre mere, elle a droit de nous commander ; cette conſequence eſt ſi naturelle, que le ſeul bon ſens ſuffit pour y ſouſcrire. Quand on diſoit aux hereſiarques du ſiecle paſſé, que l'Egliſe en qualité d'Epouſe du Fils de Dieu, eſtoit Reyne & ſouveraine ; que comme ſouveraine, elle avoit le pouvoir de faire des loix, & que tout homme chreſtien devoit ſans exception & ſans diſtinction y eſtre ſoumis, cette idée de ſouveraineté les choquoit, & leur inſpiroit un chagrin, qui peu à peu dégenera dans un eſprit de revolte. Ils vouloient une Egliſe, mais une Egliſe ſujette, une Egliſe ſans authorité, une Egliſe foible & impuiſſante ; & ils n'en pouvoient ſouffrir une qui euſt un empire, je dis un empire ſpirituel, ſi étendu & ſi abſolu. Ainſi Viclef & Luther prétendirent-ils, qu'il n'appartenoit point

à l'Egliſe d'impoſer des loix aux fidelles, & que le pouvoir qu'elle s'en attribuoit, eſtoit un pouvoir uſurpé. Par où ils faiſoient bien voir, qu'ils eſtoient de la ſecte & du caractere de ces eſprits pervertis, dont parloit l'Apoſtre ſaint Judes, c'eſt à dire, de ces eſprits determinez à blaſphemer & à maudire la domination meſme la
Jud v. 8. plus legitime & la plus ſainte : *Similiter & hi dominationem ſpernunt ; majeſtatem autem blaſphemant.* Mais enfin tout ennemis qu'ils eſtoient de la domination de l'Egliſe, ou pour mieux dire, de ſa puiſſance & de ſa juriſdiction, quand on leur repreſentoit que l'Egliſe eſt la mere de tous les chreſtiens, & qu'une mere a droit de commander à ſes enfants, comme elle eſt obligée de les gouverner ; ne pouvant nier le principe, ils ſe trouvoient embaraſſez ſur la conſequence ; & preſſez de ce raiſonnement qu'ils vouloient éluder, ils avoient recours à l'invective, declamant contre les abus des paſteurs de l'Egliſe & de ſes miniſtres, comme ſi les deſordres prétendus des miniſtres de l'Egliſe euſſent pû oſter à l'Egliſe meſme l'authorité que Jeſus-Chriſt luy a donnée ; comme ſi ce divin maiſtre, malgré les plus viſibles dereglements des ſcribes & des phariſiens, n'avoit pas authoriſé leur miniſtere par la

loy qu'il eſtabliſſoit, de faire ce qu'ils ordonneroient, ſans imiter leurs exemples ; comme ſi l'erreur la plus pernicieuſe & la plus groſſiere n'eſtoit pas de faire dépendre la puiſſance d'ordonner & de commander, des qualitez perſonnelles de ceux qui en ſont reveſtus ; comme ſi l'abus que peuvent faire les hommes de cette puiſſance, en détruiſoit le fonds, qui eſt l'œuvre de Dieu, & de l'ordre de Dieu.

C'eſt neanmoins ce qu'ont avancé les partiſans de l'hereſie. Mais permettez-moy de douter ſi la conduite de certains catholiques relaſchez n'eſt pas en quelque ſorte auſſi injuſte, & ne marque pas un auſſi deplorable aveuglement. Ils ne nient pas la puiſſance ſpirituelle de l'Egliſe ; mais ils comptent pour rien d'en ſecoüer le joug. Ils laiſſent l'Egliſe en poſſeſſion de ſon ſacerdoce Royal, mais ils ſe rendent dans la pratique auſſi independants d'elle, que ceux qui oſent le luy diſputer. Ils ne conteſtent pas que ſes preceptes ne ſoient juſtes & legitimes, mais ils trouvent le moyen de s'en affranchir pour peu qu'ils leur ſoient incommodes. Or le quel des deux eſt plus injurieux à l'Egliſe, ou de ne pas reconnoiſtre ſon pouvoir par une prevention d'eſprit ; ou le reconnoiſſant, de ne s'y pas ſoumettre, par une deprava-

tion de cœur ? Il eſt donc vray que l'Egliſe peut nous preſcrire des loix, & nous faire des commandements. Mais de quelle nature, ou de quelle force ſont ces commandements de l'Egliſe ? je dis que ce ſont des loix d'une obligation étroite & rigoureuſe, ſeconde propoſition. Calvin ne pouvoir convenir qu'elles obligeaſſent ſous peine de peché : il ne comprenoit pas, diſoit-il, qu'une loy humaine puſt eſtre la matiere d'un crime devant Dieu ; & plaiſe au ciel que parmi nous, il n'y ait point d'ames libertines infectées de la meſme erreur. Mais c'eſt ce qui doit nous étonner, qu'un homme auſſi penetrant que Calvin, puſt bien comprendre comment la deſobéïſſance d'un fils envers ſon pere le rend criminel aux yeux de Dieu, & qu'il ne puſt concevoir comment la deſobéïſſance d'un chreſtien envers l'Egliſe qui eſt ſa mere, le rend au jugement de Dieu meſme prevaricateur. Car pourquoy l'Egliſe qui nous a engendrez ſelon l'eſprit, ne peut-elle pas ſur nous ce que peuvent nos peres ſelon la chair ? Luy ſommes-nous moins redevables ? nous a-t-elle donné une naiſſance, une vie, une éducation moins eſtimable & moins precieuſe ? Quand il n'y auroit point d'autre fondement que celuy-là, pour juſtifier ce qui a

passé de tout temps pour inconteſtable dans noſtre religion, ſçavoir que les preceptes de l'Egliſe ſont des liens de conſcience, qu'on ne peut rompre ſans encourir l'indignation & la diſgrace de Dieu, ne ſeroit-ce pas aſſez ? Ouy, mes chers Auditeurs, ces preceptes, quoy-qu'en eux-meſmes de droit humain & poſitif, vont juſqu'à l'offenſe divine & juſqu'à interreſſer le ſalut. Ce ſont pour nous des ſources de grace, quand nous les accompliſſons ; mais par un juſte jugement & contre l'intention de l'Egliſe meſme, ils ſe tournent pour nous en malediction, quand nous y contrevenons ; & il faut bien que cela ſoit ainſi, puiſque Jeſus-Chriſt dans l'Evangile veut qu'on tienne pour payen & pour publicain, celuy qui n'obéït pas à l'Egliſe : *Si autem Eccleſiam non audierit, ſit tibi ſicut ethnicus & publicanus.* Car ce qui merite qu'on nous regarde comme payens, doit eſtre au moins un peché, de la nature de ceux qui cauſent la mort à noſtre ame ; & ce qui nous met au rang des publicains, c'eſt à dire des pecheurs publics, n'eſt point la ſimple tranſgreſſion d'une loy civile & pénale. Il faut bien encore que cela ſoit ainſi, puiſque le meſme Sauveur a donné le pouvoir à ſon Egliſe de nous excommunier & de nous *Matth. c. 18.*

retrancher de son corps, lors qu'avec opiniastreté & par un esprit d'orgüeil nous persistons à son égard dans la desobéïssance, en violant ses preceptes impunément. Car une punition aussi terrible que celle-là, ne suppose pas une faute legere ; & ce retranchement du corps mystique de Jesus-Christ ne peut estre pour le salut quelque chose d'indifferent.

En voulez-vous un temoignage, mais decisif ? écoutez saint Augustin. Quand ce grand Docteur parloit du jeusne commandé & determiné par l'Eglise, comment s'en expliquoit-il ? en parloit-il comme d'une œuvre de surérogation pour les justes, ou comme d'un exercice volontaire de penitence pour les pecheurs ? Non : il en parloit comme d'une loy à laquelle & les pecheurs & les justes, sous peine d'estre condamnez de Dieu, devoient également s'assujettir. Il disoit qu'autant qu'il estoit loüable de jeusner dans les autres temps de l'année, autant estoit-il punissable de ne pas jeusner dans les temps consacrez à la penitence publique de l'Eglise, & particulierement dans celuy qu'elle nous a ordonné de sanctifier par le jeusne solemnel du careſme : que d'observer d'autres jeusnes, ce pouvoit estre un remede & une vertu ; mais que de manquer à celuy-là, c'es-

toit un crime & un peché. Ce ſont les termes dont il uſe : *In aliis quippe temporibus jejunare, aut remedium eſt aut præmium ; in quadrageſima non jejunare ſcelus eſt ac peccatum.* La tradition du ſiecle de ſaint Auguſtin eſtoit donc que la loy du jeuſne impoſoit aux chreſtiens une obligation non ſeulement de police, mais de conſcience ; & que c'eſtoit, auſſi-bien que la loy écrite, une matiere de tranſgreſſion & de peché. Aug. ſ.

Cependant, Chreſtiens, ſans recourir à la tradition ni à l'Ecriture, je dois m'en tenir à cette ſuperiorité naturelle que l'Egliſe a ſur moy. Elle eſt ma mere ; donc je ſuis reprouvé de Dieu ſi je ne luy obéïs pas, quand elle exige de moy un culte raiſonnable : or en exige-t-elle jamais un autre ; & dans les commandements qu'elle me fait, pour peu que j'aye le cœur docile, eſt-il rien, que ma raiſon meſme ne doive hautement approuver ? Elle m'oblige a aſſiſter aux divins myſteres & au ſacrifice de ma religion, à recevoir chaque année le ſacrement inſtitué pour eſtre la nourriture de mon ame & le gage de mon ſalut, à ne m'en approcher qu'aprés m'y eſtre diſpoſé par une ſolide épreuve de moy-meſme & par une confeſſion exacte des deſordres de ma vie, à garder des abſtinences & des

jeusnes qui peuvent me tenir lieu de satisfactions. Or sont-ce là des choses, où je puisse me plaindre que l'Eglise ait excedé la mesure de ce culte dont parloit saint Paul en l'appellant, *Rationabile obsequium?* qu'elle n'ait pas eû égard à ma foiblesse, qu'elle n'ait pas mesmes consulté mes besoins & mon interest, en un mot qu'elle n'ait pas agi en mere prudente & zelée, conduite par l'esprit de Dieu? Quand elle ne m'auroit pas fait des loix de tout cela, ne devrois-je pas me les faire moy-mesme? & ces loix, quand je les observe, m'estant aussi utiles & aussi salutaires que l'experience me l'apprend, Dieu n'aura-t-il pas droit de me punir, si par impieté ou par lascheté je ne les observe pas?

Rom. c. 12.

Mais enfin, me direz-vous, tout cela ne nous est commandé que par l'Eglise: je l'advoûë, Chrestiens; mais prenez garde à ce que j'ay adjousté, & c'est la troisieme proposition: sçavoir, qu'il est impossible de violer alors le commandement de l'Eglise, sans violer l'un des commandements les plus authentiques de la loy de Dieu. Pourquoy? parce que le commandement de l'Eglise est toûjours accompagné, ou pour mieux dire soutenu & authorisé du commandement de Dieu. Et je ne dis pas seulement cecy de certains preceptes, qui

selon la remarque de saint Thomas, sont tout-ensemble de droit ecclesiastique & de droit divin, tel qu'est entre autres, le precepte de la communion. Car il est bien évident que Jesus-Christ ayant establi la communion comme un moyen essentiellement necessaire pour entretenir dans nous la vie de la grace, & pour cela s'estant declaré, que quiconque ne mangeroit pas la chair du Fils de l'homme seroit privé de cette vie qui fait les saints & les élus de Dieu, *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, non habebitis vitam in vobis*; quand je participe au corps de Jesus-Christ & que j'accomplis le devoir chrestien par la communion paschale, je satisfaits à deux preceptes, l'un de l'Eglise, l'autre du Sauveur; & au contraire si je manquois à ce devoir, je serois coupable d'une double prevarication & d'une double iniquité: prevarication en ne donnant pas à l'Eglise cette marque de mon obéïssance; mais prevarication encore plus grande, en negligeant aussi-bien que les conviez de l'Evangile, de me mettre en estat d'assister à ce divin banquet où Jesus-Christ luy-mesme m'invite, pour me nourrir de sa chair & de son sang. Sans parler, dis-je, de ces commandements qui ne sont, à le bien prendre, des commandements de l'Eglise, Joan. c. 6.

que par la circonſtance du temps ; mais qui dans le fond, ſont de l'inſtitution divine, j'ay dit abſolument & il eſt vray, que la deſobéïſſance aux loix de l'Egliſe, eſt toûjours accompagnée d'une deſobéïſſance à la loy de Dieu. Comment ? parce qu'en meſme temps, pour uſer de cet exemple, que l'Egliſe par une loy particuliere, me commande le jeuſne, Dieu par une autre loy, qui eſt generale, me commande d'obéïr à l'Egliſe ; & je ne puis mépriſer l'un de ces deux commandements, ſans mépriſer l'autre, puiſque l'un, dit le ſçavant Chancellier Gerſon, ſert de ſoutien & d'appuy à l'autre. Je me trompe donc, ſi je crois alors n'eſtre reſponſable qu'à l'Egliſe, & n'avoir peché que contre l'Egliſe ; car j'ay peché contre Dieu meſme, & il faudra que je ſubiſſe la rigueur de ſon jugement auſſi-bien pour le jeuſne violé, que pour les autres deſordres de ma vie. Et voilà, mes chers Auditeurs, ce que les theologiens concluent des paroles du Fils de Dieu, quand il diſoit à ſes Apoſtres, qui furent les paſteurs de ſon Egliſe : *Qui vos audit, me audit ; & qui vos ſpernit, me ſpernit* ; qui vous écoute, m'écoute ; & qui vous mépriſe, me mépriſe : paroles, adjouſte le Chancellier Gerſon, qui monſtrent bien que Jeſus-Chriſt eſt perſonnellement

Luc. c. 10.

interessé dans le mépris que nous faisons des loix de son Eglise ; & qu'en qualité de chef & d'époux de cette Eglise, le mépris qu'on fait d'elle retombant sur luy, il ne peut se dispenser, tant pour luy-mesme que pour elle, de nous en punir.

Le poinct de morale par où je finis & qui est ma derniere proposition, c'est que la pluspart des pechez, qui se commettent contre l'Eglise, en violant ses loix, sont des pechez de libertinage, qui ne procedent communément que d'un secret principe d'irreligion ; mais qui par là changeant d'espece, deviennent encore devant Dieu plus punissables & plus griefs. Car pour les preceptes de la loy de Dieu, on les viole, dit Guillaume de Paris, par mille autres raisons, que l'ont peut appeller des tentations humaines. Un interest puissant, une passion forte, un mouvement subit, une occasion pressante & impreveüe, voilà les sources ordinaires des crimes les plus énormes dont je parle : c'est à dire, on peche contre la loy de Dieu, parce qu'on est emporté & dominé par la concupiscence ; on est impudique par foiblesse, medisant par legereté, injuste par cupidité. Mais quand il s'agit des preceptes de l'Eglise, la pluspart faciles en eux-mesmes & dont la matiere n'est presque jamais le sujet d'une

violente passion qu'il faille vaincre pour les accomplir, par quel esprit & par quel principe peut-on les transgresser, si ce n'est par un principe de licence, par un esprit indépendant & libertin, par l'habitude malheureuse qu'on s'est faite de se soucier peu des observances & des devoirs de sa religion? Principe plus funeste, que les pechez mesmes qui en sont les suites; mais principe d'où tirent les pechez qui en naissent, un surcroist de malice dont je voudrois aujourd'huy vous imprimer l'horreur.

Je ne parle point à vous, mes Freres, qui par le malheur de vostre naissance ayant esté enveloppez dans l'heresie & dans le schisme, avez fait une profession ouverte de ne point obéïr à l'Eglise, qui estoit vostre mere, jusqu'à ce qu'il ait plû enfin au Seigneur de vous rappeller à son unité. Quoy-que pendant cette separation, vous ayez violé ses loix, je sçais que vous l'avez fait par ignorance, aussi-bien que vos peres; & Dieu veüille que cette ignorance ait pû vous servir de quelque excuse auprés de Dieu. Je pourrois donc vous dire avec autant de raison que saint Pierre en parlant aux juifs: *Et nunc scio, Fratres, quia per ignorantiam feciſtis.* Je ne vous reproche point les desobéïssances que vous com-

Act. c. 3.

mettiez alors contre l'Eglise, comme si elles avoient esté des marques de vostre irreligion ; & je deplore bien plustost l'aveuglement où vous estiez, en les commettant peut-estre par le faux zéle d'une prétenduë religion. Dieu par son infinie bonté vous a ouvert les yeux, & il me suffit d'adjouster ce que le Prince des Apostres disoit aux jsraëlites au mesme chapitre des Actes que je viens de citer : *Pœnitemini igitur & convertimini, ut deleantur peccata vestra*; faites donc penitence, mes Freres ; & éclairez des lumieres de la verité, perseverez, croissez, affermissez-vous dans la grace de vostre conversion, afin que ces pechez d'ignorance que vous faisiez sans les connoistre, & que vous n'aviez garde de pleurer, puisque vous n'en conveniez pas, soient maintenant effacez par la ferveur de vostre vie, mais sur-tout par la soumission & l'inviolable regularité avec laquelle je me promets que vous observerez ces mesmes loix qui si long-temps ont esté le sujet de vostre transgression. Ce n'est point dis-je, à vous, Chrestiens, nouvellement reconciliez à l'Eglise de Jesus-Christ, que j'ay prétendu addresser la plainte que je fais. C'est à vous, anciens Catholiques, c'est à vous que je veux parler. Quel autre esprit, je le repete, qu'un *ibid.*

esprit de libertinage, peut vous porter à violer des commandements, dont la pratique demande si peu d'efforts, & que l'Eglise usant d'une condescendance maternelle a sçeû proportionner à vostre foiblesse par tant de temperaments, pour ne pas dire de menagements & d'adoucissements ? Car de quoy s'agit-il ? d'une Messe qu'il faut entendre, d'une confession qu'il faut faire, d'une communion dont il faut s'acquitter, de quelques festes qu'il faut sanctifier, de quelques abstinences & de quelques jeusnes qu'il faut observer. Un chrestien qui sans necessité, sans raison, sans excuse ; un chrestien qui sans scrupule & sans remords fait une profession ouverte de n'avoir sur cela pour l'Eglise aucun respect, ou qui n'a là-dessus pour elle qu'un faux respect, un respect de bienseance & de ceremonie, que donne-t-il à penser de luy, sinon qu'il a peu de religion & que dans le fond il est impie & libertin ?

Ah, mes Freres, honorons nostre religion par l'obéïssance que nous rendrons à Jesus-Christ & à son Eglise. Autrefois on nous disoit : édifions les heretiques qui nous voyent, qui nous observent, & qui tout retranchez qu'ils sont de l'Eglise, ne laissent pas d'estre scandalisez, quand ils

sont

ſont temoins du mépris que nous en faiſons en mépriſant ſes loix. L'exemple de noſtre fidelité & de noſtre ſoumiſſion, ſera millefois plus efficace pour les perſuader & les toucher, que les plus ſçavantes diſputes & les diſcours les plus pathetiques ; & ſi quelque choſe eſt capable d'achever leur converſion, c'eſt la bonne odeur de noſtre vie & la regularité de noſtre conduite. C'eſt ainſi qu'on nous parloit. Mais aujourd'huy je vous dis quelque choſe de plus preſſant. Edifions, non plus des heretiques obſtinez, mais des catholiques nouvellement ſortis du ſein de l'hereſie & reçûs dans le ſein de l'Egliſe. Ils ſont encore foibles, ne les affoibliſſons pas davantage par le ſcandale de nos mœurs. Quand ils ne voyoient nos deſordres que de loin, ils en eſtoient ſurpris, ils en eſtoient frappez, ils en eſtoient indignez : que ſera-ce quand ils les verront de prés, & que ſans ceſſe ils les auront devant les yeux ? Ne leur donnons pas lieu de regretter ce qu'ils ont quitté, & peut-eſtre d'y retourner. Ne détruiſons pas dans eux l'ouvrage de la grace, mais travaillons à l'affermir & à le perfectionner. Penſons à nous-meſmes, & ſouvenons-nous qu'il y va de noſtre ſalut éternel. Grand Saint, vous que nous invoquons ſpecialement en ce jour ; vous à qui

Jesus-Christ confia son Eglise, & qui en estes aprés luy la pierre fondamentale; vous qui en fustes sur la terre le chef, l'Apostre, le Martyr, ayez encore les yeux attachez sur elle. Protegez-la, defendez-la, obtenez luy ces secours puissants qu'elle demande par vostre intercession, pour confondre ses ennemis, pour sanctifier ses enfants, & pour nous faire tous arriver à la gloire, où nous conduise le Pere, &c.

SERMON
POUR LA FESTE DE SAINT PAUL.

Paulus servus Jesu Christi, vocatus Apostolus.

Paul serviteur de Jesus-Christ, appellé à l'Apostolat. Dans l'Epistre aux Romains, chap. 1.

C'Est, Chrestiens, tout l'éloge du grand Apostre que vous honorez entre tous les Saints, sous le titre de vostre glorieux patron. Ce fut l'Apostre par excellence; & en cette qualité, il a esté le maistre du monde, l'oracle de l'Eglise universelle, l'un des fondateurs, ou pour mieux dire, l'un des fondements de nostre religion; un homme de miracles, & dont la personne fut le plus grand de tous les miracles; un autre Moyse par les visions & les revelations divines, un second Elie par les transports & les ravissements, un Ange de la terre, qui n'eût de conversation

que dans le ciel ; un disciple, non plus de Jesus-Christ mortel, mais de Jesus-Christ glorieux ; un vaisseau d'élection, rempli, comme dit saint Chrysostome, de toutes les richesses de la grace ; le depositaire de l'Evangile, l'Ambassadeur de Dieu. Mais il supprime tout cela, ou plustost il comprend & il abrége tout cela, en disant qu'il est serviteur de Jesus-Christ : *Paulus servus Jesu Christi.* Arrestons-nous donc à cette parole, qui exprime les plus nobles sentiments de son cœur ; & puisque la solemnité de ce jour nous engage à le loüer, loüons-le selon ses inclinations. Ne disons point avec saint Jerosme, que le nom de Paul est un nom de victoire, & que ce grand Saint commença à le porter aprés la premiere de ses conquestes Apostoliques, qui fut le proconsul Paul gagné à Jesus-Christ : comme les Scipions dans Rome, prenoient le nom d'Afriquains aprés avoir dompté l'Afrique. Laissons tout ce que les Peres de l'Eglise ont dit de plus avantageux & de plus magnifique à la gloire de cet Apostre ; & disons seulement qu'il a esté le serviteur de Jesus-Christ : *Paulus servus Jesu Christi.* Ce qui rend un serviteur recommandable, c'est le zéle pour les interests de son maistre : voyons jusqu'à quel poinct il a eû ce zéle, & taschons de

l'exciter en nous. Je preſche ſaint Paul, Chreſtiens ; mais mon deſſein eſt de le preſcher par luy-meſme. C'eſt de luy-meſme que j'emprunteray toutes les preuves ; luy-meſme parlera pour ſoy, luy-meſme rendra temoignage de ſes actions & de ſa vie, & nous recevrons ce temoignage avec reſpect : car nous ſçavons qu'il eſt veritable, & nous pouvons dire de luy auſſi-bien que du diſciple bien-aimé, *Et ſcimus quia verum eſt teſtimonium ejus.* J'ay beſoin d'un ſecours extraordinaire : il s'agit de parler du ſerviteur de Jeſus-Chriſt ; addreſſons-nous à celle qui s'appella ſervante du Seigneur, lors qu'elle fut declarée Mere de Dieu. *Ave Maria.*

Joan. c. 21.

IL n'y a point de vertu qui n'ait ſes degrez de perfection, ſelon leſquels elle doit eſtre meſurée ; & qui dans les ſujets où elle ſe trouve, ne ſoit capable de certains accroiſſements par où l'on peut juger de ſon merite. Comme nous parlons d'une vertu peu connuë dans le monde, & encore moins pratiquée, qui eſt le zéle, je dis le zéle chreſtien que nous devons tous avoir dans l'exercice de noſtre miniſtere, il eſt important d'en diſtinguer d'abord les differentes obligations ; & pour en avoir une idée plus juſte, de les reconnoiſtre dans un

grand exemple. Tel eſt celuy de ſaint Paul, qui nous les rendra meſmes ſenſibles. J'en trouve trois, marquez par ſaint Gregoire Pape dans ſes inſtructions paſtorales. Car tout homme, dit ce ſaint Docteur, qui veut eſtre un ſerviteur & un miniſtre fidelle, & qui aſpire à la perfection de cette qualité, eſt obligé à trois choſes. Il doit accomplir ſon miniſtere, il doit honorer ſon miniſtere; & quand la neceſſité l'exige, il doit meſmes ſe ſacrifier pour ſon miniſtere. Trois devoirs qui ſe ſurpaſſent par degrez; & dont le ſecond adjouſte autant au premier, que le troiſieme encherit ſur le ſecond. Car honorer ſon miniſtere, c'eſt quelque choſe de plus que l'accomplir; & ſe ſacrifier pour ſon miniſtere, c'eſt encore plus que l'honorer: mais quand tout cela ſe joint enſemble, on peut dire que le zéle eſt au plus haut poinct d'excellence qu'il puiſſe avoir. Or c'eſt ce que je decouvre dans ſaint Paul, & ce qu'il me ſera aiſé de vous faire voir. Saint Paul a eſté le fidelle ſerviteur de Jeſus-Chriſt, *Paulus ſervus Jeſu Chriſti,* pourquoy? parce qu'il a pleinement accompli le miniſtere de l'Apoſtolat, parce qu'il a parfaitement honoré le miniſtere de l'Apoſtolat, & parce qu'il s'eſt continuellement immolé pour le miniſtere de l'Apoſtolat. Comprenez cecy,

s'il vous plaist. Il a pleinement accompli le ministere de l'Apostolat, par la predication de l'Evangile. Il a parfaitement honoré le ministere de l'Apostolat, par la conduite qu'il a tenuë dans la predication de l'Evangile. Et il s'est continuellement immolé pour le ministere de l'Apostolat, par les persecutions qu'il a soutenuës & par ses souffrances dans la predication de l'Evangile. Voilà tout mon dessein. Encore une fois, Chrestiens, ne considerez pas ce discours comme un simple éloge, qui se termine à vous donner une haute estime de saint Paul. Je vous l'ay dit : c'est un discours de religion, c'est une regle pour former nos mœurs, c'est un exemple que Dieu nous propose & qu'il veut que nous nous appliquions.

I. PARTIE.

QUand je dis que saint Paul a parfaitement accompli tous les devoirs de son ministere, ne pensez pas, Chrestiens, que ce soit là une loüange commune. La grace mesme de l'Apostolat l'a tellement distingué, & a eû dans luy des effets si singuliers, que quand il se glorifioit d'estre Apostre de Jesus-Christ, *Paulus servus Jesu Christi, vocatus Apostolus*, il adjoustoit qu'en vertu de ce titre ou de cette grace, il avoit esté separé pour prescher l'Evangile de Dieu, *Rom. 1.*

Ibid. *Segregatus in Evangelium Dei :* comme si l'un des principaux caracteres de sa vocation, eust esté la distinction de sa personne, & qu'il n'eust pas suffi pour luy d'estre Apostre, s'il ne l'eust esté d'une façon toute particuliere. En effet, Dieu avoit choisi saint Paul pour trois grands desseins, qui devoient occuper son zéle Apostolique : pour confondre le judaïsme, pour convertir la gentilité, & pour former le christianisme dés sa naissance. Voilà ce que la providence prétendoit de luy, & à quoy il estoit destiné. Or saint Paul par une pleine correspondance à la grace de son ministere, a accompli ces trois choses avec un succés, dont il estoit seul capable, ou du moins qui luy estoit uniquement reservé. Appliquez-vous, s'il vous plaist, à ma pensée.

Il falloit pour l'establissement solide de la loy chrestienne, que l'Evangile fust presché par un Apostre, dont le temoignage en faveur de Jesus-Christ, fust un temoignage absolument irreprochable, exempt de tout soupçon, & propre non seulement à convaincre, mais à confondre l'incredulité des juifs. Or cet Apostre, par une disposition speciale, a esté saint Paul. Je m'explique. Quand les autres Apostres preschoient Jesus-Christ, qu'ils protes-

toient dans les Synagogues que Jesus-Christ estoit le Messie envoyé de Dieu & promis par les Prophetes, quelques preuves qu'ils en donnassent, & quelques miracles qu'ils fissent pour le confirmer, on avoit toûjours quelque pretexte de les tenir pour suspects ; on pouvoit dire qu'ils estoient gagnez, & qu'ayant esté les sectateurs & les disciples de ce prétendu Messie, il ne falloit pas s'étonner s'ils se declaroient pour luy. Et quoy-que mille raisons pussent détruire ce pretexte, ce pretexte ne laissoit pas d'avoir je ne sçais quelle apparence, qui préoccupoit d'abord l'ignorance des uns, & qui entretenoit l'opiniastreté des autres. Mais quand saint Paul paroissoit confessant le nom de cet homme-Dieu, luy qui venoit d'en estre le persecuteur ; luy qui estoit connu dans Jerusalem, pour avoir entrepris d'en exterminer la secte ; luy qui avoit receû pour cela & demandé mesmes des commissions & des ordres ; & que par un changement aussi subit que prodigieux, il publioit par tout que ce crucifié à qui il avoit fait si cruellement la guerre, estoit le Sauveur & le Dieu d'Israël, qu'il estoit forcé de l'advoüer, & qu'aprés ce qu'il avoit veû & entendu, il ne refusoit point de mourir pour signer de son sang une verité si im-

portante ; quand il parloit ainſi, que pouvoit-on oppoſer à la force de ce temoignage ? Eſtoit-ce préoccupation, eſtoit-ce intereſt, eſtoit-ce renverſement d'eſprit, eſtoit-ce indifference ou mépris pour la loy de Moyſe ? Tout le contraire ne ſe trouvoit-il pas dans ſaint Paul ? Ce changement dans un homme auſſi éclairé que luy, & auſſi zelé pour les traditions de ſes Peres, n'eſtoit-ce pas une juſtification authentique de tout ce qu'il diſoit à l'avantage & à la gloire de Jeſus-Chriſt ?

De-là vient que ce grand Apoſtre ne faiſoit preſque jamais de diſcours dans les aſſemblées des juifs, qu'il ne ſe propoſaſt luy-meſme comme un argument & comme une demonſtration ſenſible de l'Evangile qu'il annonçoit. C'eſt moy, leur diſoit-il, mes Freres, qui me ſuis ſignalé dans le judaïſme, au-deſſus de tous ceux de ma profeſſion & de mon âge. Vous ſçavez de quelle maniere j'ay veſcu parmi vous, & avec quel excés de fureur je ravageois cette nouvelle Egliſe, que je reconnois aujourd'huy pour l'Egliſe de Dieu. Il eſt vray ; j'eſtois plus infidelle que vous ne l'eſtes, & plus rebelle aux lumieres de la grace : mais c'eſt pour cette raiſon meſme que Dieu a jetté les yeux ſur moy, & que Jeſus-Chriſt a voulu faire éclater en moy ſon extreſme

patience, afin que je devinſſe un exemple & un modelle pour vous porter à croire en luy. Ouy, c'eſt luy-meſme qui m'a parlé, & qui par des ſignes & des prodiges, dont tous ceux qui m'accompagnoient, ont eſté les temoins, m'a réduit à l'eſtat où vous me voyez ; qui m'a terraſſé pour me relever, qui m'a aveuglé pour m'éclairer ; qui de blaſphemateur que j'eſtois, m'a fait Apoſtre, & qui pour reparation de tous les outrages qu'il a receûs de moy, veut maintenant que je luy ſerve d'ambaſſadeur & de miniſtre auprés de vous. Ces paroles, dis-je, avoient une grace toute divine dans la bouche de ſaint Paul, pour perſuader les juifs. Et ſaint Luc remarque que c'eſtoit aſſez qu'il parlaſt, & qu'il aſſeûraſt que Jeſus-Chriſt eſtoit le Chriſt, pour confondre tous les ennemis du nom chreſtien. *Confundebat Judæos, affirmans quoniam hic eſt Chriſtus.* Au lieu qu'il falloit que les autres Apoſtres fiſſent de grands efforts, celuy-cy n'avoit qu'à ſe produire ; ſa perſonne ſeule preſchoit ; ſaint Paul converti eſtoit pour tous ceux de ſa nation, non pas un attrait, mais une determination invincible à embraſſer la foy. Et en effet, à bien mediter les circonſtances de cette converſion, à peine avons-nous un motif de creance en Jeſus-Chriſt plus convaincant Act. c. 9.

& plus touchant que celuy-là. De-là vient que les chefs de la Synagogue, qui avoient conjuré contre le Sauveur, se monstrerent toûjours si passionnez contre saint Paul. De-là vient qu'ils userent de tant de stratagesmes pour le perdre & pour luy oster la vie ; & qu'entre les autres disciples, ce fut celuy qu'ils persecuterent plus cruellement, pourquoy ? parce qu'ils sçavoient que c'estoit celuy dont le temoignage devoit faire plus d'impression sur les esprits, & qu'il estoit impossible que Jesus-Christ ne fust reconnu dans la Judée pendant que saint Paul y seroit écouté. Il avoit donc une grace particuliere pour faire l'office d'Apostre à l'égard des juifs.

Mais son ministere ne se bornoit pas là. Dieu l'appelloit à quelque chose de plus grand, & cette separation mysterieuse que le saint Esprit commanda qu'on fist de sa personne, comme il est dit au livre des Actes, estoit encore pour une entreprise plus haute. Prescher Jesus-Christ aux juifs, c'est à dire, à un peuple que Jesus-Christ avoit instruit luy-mesme, à un peuple déja prevenu de la foy du Messie, déja éclairé des lumieres de la vraye religion, c'estoit proprement le partage des autres Apostres, mesmes de ceux qui paroissoient comme les colomnes de l'Eglise, sans en

excepter saint Pierre : mais repandre la grace de l'Evangile sur toutes les nations de l'univers, prescher Jesus-Christ à des payens & à des idolastres, porter son nom devant les monarques & les souverains, persuader sa religion aux philosophes & aux sages du monde, leur faire gouster la foy d'un Dieu-homme, leur en inspirer le culte & la veneration, les detacher de leurs fausses divinitez, & ce qui estoit bien plus difficile, des fausses maximes du siecle pour les soumettre au joug de la croix ; faire adorer la sagesse de Dieu dans un mystere qui n'avoit pour eux que des apparences de folie : ah ! Chrestiens, c'est pour cela qu'il falloit un saint Paul, & c'est pour cela que saint Paul estoit predestiné. Quelque pouvoir general qu'eust receû saint Pierre au dessus des autres Apostres, sa mission speciale n'alloit pas à convertir les gentils. Le diray-je ? Jesus-Christ mesme ne l'avoit pas voulu entreprendre, puisque tout Sauveur & tout Dieu qu'il estoit, il s'estoit réduit aux brebis perduës de la maison d'Israël, *Non sum missus nisi ad vos quæ perierunt domûs Israël :* mais comme remarque saint Augustin, ce que Jesus-Christ n'a pas fait par luy-mesme, il l'a fait par saint Paul. Il n'estoit venu par luy-mesme que pour les Israëlites ; mais dans la per- *Matth. c. 15.*

sonne & par le ministere de saint Paul, il estoit venu pour tous les hommes : de sorte que saint Paul devoit estre le supplément de la mission adorable de cet homme-Dieu. Voilà le grand ouvrage pour lequel le saint Esprit avoit ordonné qu'on luy separast cet Apostre : *Segregate mihi Saulum.*

Act. 13.

Or comment y a-t-il réüssi ? Ah ! Chrestiens, à peine luy-mesme osoit-il le dire, tant la chose luy sembloit surprenante ; à peine en croyoit-il à ses yeux, voyant non pas les fruicts, mais les prodiges que ses predications operoient. Imaginez-vous, dit saint Chrysostome, & il nous est aisé de l'imaginer, un conquerant qui entre à main armée dans un pays ; qui mesure ses pas par ses victoires, à qui rien ne resiste, & de qui tous les peuples reçoivent la loy. Voilà une image de saint Paul convertissant la gentilité. Il entre dans des pays où le demon de l'idolastrie estoit en possession de regner, & il le fait fuir de toutes parts. Depuis l'Asie jusques aux extremitez de l'Europe, il establit l'empire de la foy : dans la Grece, qui estoit le sejour des sciences, & par consequent de la sagesse mondaine ; dans Athenes & dans l'Areopage, où l'on sacrifioit à un Dieu inconnu ; dans Ephese, où la superstition avoit placé

ſon throſne ; dans Rome, où l'ambition dominoit ſouverainement ; dans la Cour de Neron, qui fut le centre de tous les vices : il publie là, dis-je, l'Evangile de l'humilité, de l'auſterité, de la pureté, & cet Evangile y eſt receû. Ce ne ſont pas ſeulement des barbares & des ignorants qu'il perſuade ; mais ce ſont des riches, des nobles, des puiſſants du monde, des juges & des proconſuls, des hommes éclairez qu'il fait renoncer à toutes leurs lumieres, en leur propoſant un Dieu crucifié ; ce ſont des femmes vaines & ſenſuelles qu'il dégage de l'amour d'elles-meſmes, pour leur faire embraſſer la penitence. Il annonce Jeſus-Chriſt dans des lieux où ce nom auguſte & venerable n'avoit jamais eſté entendu : *Non ubi nominatus eſt Chriſtus.* Il *Rom. c. 15.* y voit naiſtre des Egliſes nombreuſes, ferventes, floriſſantes, qui rempliſſent toute la terre de l'admiration & de l'odeur de leur ſainteté. Que penſez-vous, Chreſtiens ? ſi la tradition, ou pluſtoſt ſi l'experience meſme n'authoriſoit ce que je dis, peut-eſtre le prendrions-nous, vous & moy, pour une fable. Mais tout l'univers temoigne encore aujourd'huy que c'eſt une verité ; le chriſtianiſme que nous voyons, la vaſte étenduë du Royaume de l'Egliſe, tant de nations devenuës fidelles

par la predication de ce grand Saint ; tant de peuples qu'il a engendrez par l'Evangile, & qui le reconnoiſſeut encore pour leur pere ; nous-meſmes qui en ſommes ſortis & qui n'avons point d'autre origine que celle-là, tout cela ce ſont autant de monuments & de preuves ſuffiſantes des conqueſtes de ſaint Paul ſur la gentilité.

Cependant ſon miniſtere, pour un entier accompliſſement, demandoit qu'il travaillaſt à former les chreſtiens. C'eſtoit ſon principal & dernier ouvrage, & c'eſt ce qu'il a fait d'une maniere qui luy eſt ſi propre, que ſans rien oſter aux autres Apoſtres, on peut l'appeller par excellence le Docteur de l'Egliſe. En effet, mes chers Auditeurs, ſans parler du premier chriſtianiſme qu'il a planté, qu'il a arroſé, qu'il a cultivé par ſes ſoins, c'eſt luy qui nous a inſtruits à eſtre ce que nous ſommes, ou ce que nous devons eſtre, c'eſt à dire chreſtiens, par la doctrine toute celeſte qu'il nous a enſeignée. Pourquoy penſez-vous qu'il ait eſté ravi au troiſieme ciel ; & pourquoy Jeſus-Chriſt dans l'eſtat meſme de ſon immortalité, a-t-il voulu ſe faire le maiſtre de cet Apoſtre ? afin de nous dire par la bouche de cet Apoſtre, ce qu'il ne nous avoit pas dit par la ſienne : *Ego enim accepi à Domino, quod & tradidi vobis.* Il

1. Cor. c. 11.

y avoit cent choſes que le Fils de Dieu n'avoit pas revelées aux hommes eſtant avec eux, parce qu'ils ne pouvoient pas les porter, & c'eſt ſaint Paul qui devoit les en rendre capables.

C'eſt luy qui nous a decouvert les threſors cachez dans ce myſtere incomprehenſible de l'incarnation du verbe, qui nous a expliqué l'œconomie de la grace, qui nous a fait concevoir la dépendance infinie que nous avons d'elle, jointe à l'obligation de travailler avec elle, afin de ne la pas recevoir envain ; qui nous a éclairci ce profond abyſme de la predeſtination de Dieu, pour nous apprendre à l'adorer & non pas à le penetrer, à nous en faire un motif de zéle pour le ſalut & non pas de libertinage & de deſeſpoir ; qui nous a donné ces hautes idées de l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, qui nous a fait le plan de ſa hierarchie, qui nous a intimé ſes loix, qui nous a developpé ſes ſacrements. Sans tout cela nous ne pouvions pas eſtre chreſtiens, & à peine l'Evangile nous declaroit-il rien de tout cela : mais cette bouche encore une fois, par laquelle, comme dit ſaint Chryſoſtome, Jeſus-Chriſt a prononcé de plus grands oracles que par luy-meſme, *Os illud per quod Chriſtus majora quàm per ſe ipſum locutus eſt* : ſaint Paul nous en a plei- *Chryſoſt.*

nement informez. C'eſt luy qui par les divins preceptes de ſa morale, a ſanctifié tous les eſtats & qui en a reglé tous les devoirs; luy qui apprend aux Eveſques à eſtre parfaits, aux preſtres à eſtre reguliers & fervents, aux vierges à eſtre modeſtes & humbles, aux veuves à eſtre retirées & detachées du monde, aux grands à vivre ſans faſte & ſans orgüeil, aux riches à ne ſe point enfler de leurs richeſſes & à n'y point mettre leur appuy, aux maiſtres à veiller ſur leurs domeſtiques, aux domeſtiques à reſpecter leurs maiſtres, aux peres & aux meres à conduire leurs familles, aux enfants à honorer leurs peres & leurs meres. Ainſi de toutes les autres conditions que le temps ne me permet pas de parcourir.

C'eſt pour cela que ſaint Chryſoſtome appelloit ſaint Paul, le grand livre des chreſtiens, & c'eſt pour cela meſme qu'il exhortoit tant les fidelles à la lecture des divines Epiſtres de cet Apoſtre. Il n'en fallut pas davantage pour achever la converſion de ſaint Auguſtin. Vous ſçavez en quelle perplexité il ſe trouvoit: Dieu l'attiroit fortement, & le monde le retenoit; la grace le preſſoit & ne luy donnoit aucun repos, mais la paſſion d'ailleurs livroit à ſon cœur les plus rudes combats, & l'habitude faiſoit évanoüir ſes plus belles reſolu-

tions. Que faut-il donc pour le faire triompher de l'habitude, pour le fortifier contre la passion, pour l'arracher au monde & à tous ses engagements ? Rien autre chose que ce que luy marqua cette voix qu'il entendit ; & c'estoit d'ouvrir & de lire les Epistres de saint Paul : *Tolle, lege* ; prenez & *August.* lisez. Il obéït, & tout à coup ses fers furent rompus ; quelques paroles de ces saintes lettres dissiperent tous les nüages de son esprit, & d'impudique qu'il estoit, en firent un homme chaste & un saint. A quoy tient-il que nous n'en retirions le mesme fruit ? L'esprit de Dieu dont ces excellentes Epistres sont remplies, n'est pas moins puissant pour nous qu'il le fut pour saint Augustin.

Ah ! Chrestiens, pourquoy pensez-vous que le christianisme ait de nos jours degeneré dans cette corruption de mœurs & dans ce desordre où nous le voyons ! Disons-le à nostre confusion. Aprés tout ce qu'a fait saint Paul pour l'accomplissement de son ministere, pourquoy avons-nous encore la douleur de voir au milieu du christianisme un certain levain de judaïsme & de paganisme ? Car j'appelle levain de judaïsme, cette opposition secrete à Jesus-Christ, qui est dans le cœur de tant de chrestiens ; opposition, dis-je, à la croix

de Jesus-Christ, à l'humilité de Jesus-Christ, aux maximes & aux exemples de Jesus-Christ. J'appelle levain de paganisme, cette malheureuse coutume qu'on se fait, de n'agir que par les veûës du monde sans prendre jamais les veûës de la foy ; de ne se conduire en toutes choses que par politique, que par raison, que par des considerations & des respects humains, sans consulter jamais la religion. Est-il rien aujourd'huy de plus commun que ce scandale ; & d'où vient cela ? c'est, mes Freres, que nous n'écoutons pas saint Paul, & que nous ne profitons pas des salutaires enseignements qu'il nous donne ? Tout mort qu'il est, il nous presche encore ; disons mieux, il est encore vivant dans ses incomparables écrits. Voulez-vous reformer le christianisme, ou plustost voulez-vous vous reformer vous-mesmes ? *Tolle, lege* ; prenez, & lisez. Il ne vous faut point d'autre maistre, point d'autre predicateur, point d'autre guide & d'autre directeur que saint Paul, tel que l'Eglise vous le presente, & tel qu'elle vous le fait entendre. Je dis plus, voulez-vous avoir part au ministere de ce grand Apostre ? voulez-vous, peres & meres, faire de vos familles des familles chrestiennes ? servez-vous de la morale de saint Paul. Ayez soin de vous en

instruire & d'en instruire les autres. Au lieu de tant de livres scandaleux, de tant de livres impies, de tant de livres medisants & insolents, attachez vous à celuy-là, & dans peu vous en connoistrez le merite & en ressentirez l'efficace. Ce sera vostre sanctification particuliere, & la sanctification de vos maisons. Quoy-qu'il en soit, comme saint Paul a pleinement accompli le ministere de l'Apostolat par la predication de l'Evangile, il l'a encore parfaitement honoré par la conduite qu'il a tenuë dans la predication de l'Evangile : c'est la seconde partie.

II. PARTIE.

TIrer de l'honneur de son ministere par-ce qu'on l'exerce dignement, c'est la recompense du merite ; affecter l'honneur qui est attaché à son ministere, & s'en prevaloir, c'est l'effet de l'ambition humaine ; se faire honneur aux dépens de son ministere, c'est une criminelle prevarication : mais faire honneur à son ministere aux dépens mesmes de sa personne, c'est le caractere des grandes ames & en particulier celuy de saint Paul. Il ne se vit pas plustost engagé dans ce glorieux employ de prescher l'Evangile aux gentils, qu'il s'en expliqua hautement. *Vobis enim dico gentibus, quandiu quidem ego sum gentium A-* Rom. c. 11.

postolus, ministerium meum honorificabo. Ouy, mes Freres, leur dit-il, je vous le declare, puisqu'il a plû à Dieu de me choisir, pour estre le ministre de sa parole, & qu'il m'a establi vostre Apostre, tant que j'en porteray le titre & le nom, je travailleray à le soutenir honorablement. C'est ainsi qu'il parloit aux Romains, & il n'en faudroit pas davantage pour verifier ma proposition. Mais il est necessaire pour nostre instruction de la developper, & d'entrer dans le détail, afin d'apprendre l'usage d'une maxime aussi essentielle au christianisme que celle-cy, qui est d'honorer les ministeres que Dieu nous confie. Voicy donc, Chrestiens, de quelle maniere y proceda saint Paul. Appliquez-vous à cette morale, plus capable que tous les éloges du monde, de vous faire admirer cet Apostre.

Premiere regle : il considera que si quelque chose pouvoit jamais deshonorer le ministere Apostolique & l'exposer à la censure des hommes, c'estoit sur tout l'esprit d'interest. Esprit bas & sordide dans quelque condition qu'il se trouve, mais honteux & infame quand il entre dans le commerce des choses saintes. Il prévit dés-lors, que ce qui obscurciroit dans la suite des temps l'éclat & la gloire de l'Evangile

de Jesus-Christ, ce seroit la cupidité de certaines ames mercenaires, qui y chercheroient des avantages temporels, & qui sous des apparences specieuses feroient trafic du don de Dieu, *Existimantium quæstum esse pietatem*; que cela seul ruineroit de reputation & de credit, non seulement les predicateurs de la verité & les dispensateurs des sacrez mysteres, mais la verité & les mysteres mesmes; que cela seul feroit perdre aux peuples tout le respect qu'ils devoient avoir pour eux, & seroit un prétexte éternel pour les rendre odieux & mépriſables aux ennemis de l'Egliſe: au contraire, qu'un deſintereſſement parfait ſeroit toûjours l'ornement de leur eſtat & de leur fonction; & qu'ils n'annonceroient jamais Jeſus-Chriſt avec plus d'honneur, que quand ils paroiſtroient plus libres & plus degagez des pretentions de la terre. Voilà le principe qu'il eſtablit; & que conclut-il de-là? Ah, Chreſtiens, ce qu'il conclut? il ſe fit une loy, mais une loy inviolable & qu'il obſerva dans toute la rigueur, d'exercer gratuitement le miniſtere dont Dieu l'avoit chargé; & dans cette veûë, ne perdez pas, s'il vous plaiſt, cecy, de renoncer à tous les droits meſmes les plus legitimes & les plus acquis, bien loin d'en exiger de douteux: 1. Tim. c. 6.

ne demandant rien, n'acceptant rien, se passant de toutes choses, se retranchant mille commoditez de la vie, dont la dépendance & la recherche est ce qui rend les hommes interressez; ne se fondant mesmes pour le necessaire que sur Dieu & sur soy, vivant du travail de ses mains, se faisant serviteur de tous, & pour l'honneur de l'Apostolat, ne tirant service de personne, afin qu'on ne luy reprochast jamais, qu'en nourrissant le troupeau, il s'estoit enrichi de sa dépoüille, & qu'en semant d'une main il avoit moissonné de l'autre. Car voilà proprement l'esprit de saint Paul. Vous le sçavez, mes Freres, disoit-il aux Milesiens en se separant d'eux, si j'ay jamais desiré vostre or, ni vostre argent, & si d'autres mains que celles que vous voyez, ont fourni à ma subsistance. Vous m'estes temoins, si j'ay esté à charge à aucun de vous, & si dans mes fatigues les plus laborieuses je me suis permis ou accordé le moindre soulagement qui vous pust estre onereux; m'estant toûjours souvenu de la parole de nostre maistre, qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. Cela les faisoit fondre en pleurs, dit le texte sacré; ils se jettoient tous avec respect aux pieds de l'Apostre, & en l'embrassant avec tendresse ils s'affligeoient de ce qu'ils ne le verroient

verroient plus. S'il estoit sorti de leur ville bien pourveû de tout, c'est à dire, chargé de leurs biens & de leurs presents, l'auroient-ils pleuré de la sorte? Ils l'honoroient, dit saint Chrysostome, ou pour mieux dire ils honoroient l'Evangile en luy, parce que dans luy l'Evangile n'estoit point avili ni degradé par cette servitude de l'interest qui avilit & dégrade les choses les plus nobles. Ce n'est pas, adjoustoit ailleurs ce grand Apostre, écrivant à ceux de Corinthe, que je sois obligé d'en user ainsi: car ne suis-je pas libre, & ne m'employant que pour vous, ne m'estes-vous pas redevables de tout ce qui me manque? N'ay-je pas le mesme droit que les autres, de vivre de vos aumosnes & de recevoir ce tribut & cette reconnoissance de vostre foy? N'est-il pas juste que celuy qui plante la vigne, en mange des fruits, & que celuy qui sert à l'autel, ait part aux oblations de l'autel? Mais pour moy je n'ay point voulu me servir de ce pouvoir, ayant mieux aimé souffrir des incommoditez exterieures, que d'apporter tant soit peu d'obstacle à l'Evangile de Jesus-Christ. Tout cecy ce sont ses paroles. Car c'est en quoy, poursuivoit-il, consiste ma gloire, & malheur à moy si je la perds jamais. Encore une fois, Chrestiens, ce renoncement si gene-

reux & si absolu, c'est ce qui rendoit si venerable le ministere de saint Paul. Avec cela il parloit hardiment & sans crainte, il reprochoit, il menaçoit, il faisoit trembler le vice, ne l'épargnant & ne le respectant, dans quelque condition que ce fust. Car que ne peut point un homme qui ne prétend rien, & qui est detaché de tout interest, quand il porte la parole & les ordres de Dieu? S'il eusteté d'humeur à faire valoir ses droits, & à les disputer sans en rien rabattre, on n'eust eû que du mépris pour son zéle; & s'il se fust proposé une fortune & un establissement, il eust luy-mesme menagé son zéle, c'est à dire qu'il l'eust corrompu par de lasches complaisances. Car ce qui rend tous les jours la parole de Dieu, timide, foible, esclave des respects humains, n'est-ce pas l'interest? Ce qui fait qu'on la deguise, & qu'on trouve le secret de l'accommoder aux passions des hommes, n'est-ce pas l'interest? Ce qui la retient captive dans l'injustice, & ce qui empesche que la verité ne soit écoutée dans le monde, n'est-ce pas l'interest? Mais parce que saint Paul avoit triomphé de cet interest, & la parole de Dieu & la verité remportoient dans sa personne de continuelles victoires.

Je dis plus, & c'est une seconde regle:

ce grand Saint conceût qu'il y avoit encore un autre interest secret, d'autant plus dangereux qu'il estoit plus subtil & plus delicat. Car Dieu luy fit voir en esprit un certain genre d'Apostres, qui par le plus funeste de tous les abus, au lieu d'avoir pour fin d'honorer leur profession, se serviroient de leur profession pour s'honorer eux-mesmes ; qui au lieu de prescher Jesus-Christ, se prescheroient eux-mesmes ; qui au lieu d'attirer les ames à Dieu, se les attireroient à eux-mesmes : c'est à dire, qui au lieu de faire que Dieu regnast en elles, entreprendroient eux-mesmes de regner sur elles ; qui se proposeroient en elles un fonds de domination, de jurisdiction, d'empire, & bien d'autres avantages, dont, comme parle saint Gregoire Pape, le ministre seroit glorifié, mais le ministere détruit. Que fit saint Paul ? Il eût horreur de tout cela, & par un effet de cette fidelité qui fut en luy sans exemple, il separa l'honneur de l'Evangile du sien ; il ne confondit point l'un avec l'autre ; il considera le sien comme un néant, il le foula aux pieds, pour n'avoir plus desormais en veûë que celuy de l'Evangile. Comme il s'estoit declaré aux fidelles qu'il ne cherchoit point leurs biens, mais leurs personnes, *Non quæro quæ vestra sunt, sed vos* ; aussi 2. Cor. c. 12.

protesta-t-il qu'il ne se preschoit point soy-mesme, mais uniquement Jesus-Christ : *Non nosmetipsos prædicamus, sed Jesum Christum.* Et parce qu'il est aisé de le dire, & que la difficulté est de se defendre de soy-mesme dans une matiere aussi sujette aux illusions de la vanité que celle-là, il le dit ensorte qu'il en donna les preuves les plus sensibles. Car prenez garde, Chrestiens, s'il vous plaist : pour cela, luy qui estoit naturellement éloquent, il n'usa jamais dans le ministere de la predication, ni de discours élevez, ni d'aucun ornement des sciences humaines, comme il l'auroit pû faire avec succez ; pourquoy ? de peur que l'Evangile de la croix n'en fust affoibli, *Ut non evacuetur crux Christi.* Un autre que luy se seroit prévalu de son talent ; & au hazard du veritable & solide bien de la conversion des cœurs, auroit fait valoir ce qu'il sçavoit & ce qu'il pouvoit : mais ç'auroit esté au détriment de la parole de Dieu & de sa grace, & c'est de quoy saint Paul estoit incapable. Pour cela il eût toûjours une aversion sincere pour tous les vains applaudissements des hommes, dont les employs éclatants, comme estoit le sien, sont ordinairement suivis. Hé que faites-vous, disoit-il aux Lycaoniens, qui estoient idolastres de luy, & qui

2. Cor. c. 4.

1. Cor. c. 1.

se préparoient à luy rendre des honneurs extraordinaires ; que faites-vous ? ne sçavez-vous pas que nous sommes comme vous des hommes mortels, pecheurs, sujets aux mesmes infirmitez ? Si Dieu a voulu se servir de nous pour vous enseigner la voye du ciel, & s'il a voulu authoriser sa parole par des prodiges & des miracles, est-il juste que la gloire nous en revienne ? faut-il que par une fausse bienveillance que vous avez pour nous, vous nous rendiez les usurpateurs d'une gloire qui ne nous est point duë ? Pour cela il ne souffrit jamais que sous ombre d'estime & de confiance, on s'attachast à luy personnellement ; chose d'ailleurs si engageante, & à laquelle les hommes les plus spirituels à peine peuvent-ils s'empescher d'estre sensibles. Et parce qu'il s'estoit formé dans Corinthe un parti de chrestiens, qui se declaroient pour luy, qui reconnoissoient ne devoir qu'à luy tout ce qu'ils estoient selon Dieu, & qui se detachant en quelque sorte des autres Apostres, disoient, nous sommes les disciples de Paul, *Ego sum Pauli* ; il les en reprit. Hé quoy, mes Freres, leur remonstroit-il, est-ce Paul qui a esté crucifié pour vous ? est-ce au nom de Paul que vous avez receû le baptesme ? qu'est-ce que ce Paul que vous vantez tant ? c'est un 1. Cor. c. 1.

instrument foible & inutile de celuy en qui vous avez crû. Pourquoy donc me regarder autrement, & pourquoy vous partager, en disant que vous estes à moy, au lieu de penser à vous reünir tous comme appartenant tous à Dieu ? O merveille, s'écrie saint Chrysostome : un homme émeû d'une veritable indignation, parce qu'on a du zéle pour sa personne ; un homme affligé de ce que l'on est trop à luy, parce qu'il craint que l'on en soit moins à Jesus-Christ ! Ah, grand Saint, c'est ce qui s'appelle travailler pour la gloire de son ministere. C'est ainsi que vous avez donné credit à l'Evangile ; & c'est pour cela que la grace que vous dispensiez, n'a rien perdu entre vos mains de son efficace. Dans les nostres elle la perd tous les jours. Parce que nous nous cherchons nous-mesmes, nous nous trouvons miserablement nous-mesmes ; & en nous trouvant, nous devenons la honte & l'opprobre de cette grace. Nous parlons d'elle magnifiquement, mais elle n'opere rien par nous ; le monde nous applaudit, mais le monde ne se convertit pas ; nous establissons nostre reputation, mais nous n'establissons pas l'empire de Dieu : pourquoy ? parce que nous n'avons rien moins que ce zéle d'honorer le ministere que Dieu nous a commis.

Voulez-vous, Chreſtiens, une preuve encore plus ſolide & plus convaincante de celuy qu'avoit ſaint Paul ? oubliez le reſte, & appliquez-vous à cecy. C'eſt qu'il eſtoit auſſi zelé pour ſon miniſtre exercé par d'autres, que par luy-meſme ; troiſieme regle. C'eſt que le bien des ames & l'avancement du chriſtianiſme luy eſtoit également cher, ſoit qu'il le viſt procuré par d'autres, ſoit qu'il le procuraſt luy-meſme. C'eſt qu'il ſe ſoucioit peu par qui Jeſus-Chriſt fuſt annoncé, pourveû qu'il fuſt annoncé. Juſques-là, ô admirable & divine leçon, ſi elle eſtoit bien entenduë, juſques-là que quelques-uns preſchant par un eſprit d'émulation & de jalouſie contre luy (car dés lors, Chreſtiens, on voyoit des contentions entre les miniſtres de l'Evangile ; & c'eſt une ſimplicité & une erreur de regarder ce ſcandale comme un ſcandale de noſtre ſiecle, puiſqu'il eſt auſſi ancien que l'Egliſe, & que Dieu pour noſtre inſtruction l'a permis dans tous les temps) juſques-là, dis-je, que quelques-uns preſchant Jeſus-Chriſt par jalouſie contre luy, & dans le deſſein, comme il parle luy-meſme, d'adjouſter de nouvelles traverſes à celles qu'il avoit déja éprouvées, *Exiſtimantes preſſuram ſe ſuſcitare vinculis meis*, il ne laiſſoit pas de s'en rejouir, *in* Philip. 1. 1.

hoc gaudeo, sed & gaudebo; touché d'une part de la malignité de leur intention, & ravi de l'autre de ce que l'Evangile profitoit de cette malignité. Car que m'importe, disoit-il, qu'il soit publié par ceux-cy ou par ceux-là, qu'il le soit par mes amis ou par mes ennemis, qu'il le soit à ma confusion ou à ma gloire, pourveû qu'il le soit veritablement? Or parler ainsi & estre disposé de mesmes, c'est faire honneur à son ministere, & non pas à soy. Car de n'estimer le bien que quand il se fait par nous, de ne le gouster qu'autant qu'il a de rapport à nous, de ne pouvoir supporter que les autres soient plus employez que nous dans les interests de Dieu, d'avoir peine à souffrir qu'ils le soient autant, de souhaiter peut-estre qu'ils ne le fussent point du tout; & ensuite diminuer leurs succez sans prendre garde que ce sont les succez de l'Evangile, & amplifier les nostres comme s'ils estoient les fruits de nostre industrie: qu'est-ce que tout cela, Chrestiens, sinon s'usurper l'honneur de son ministere, & le dérober à Dieu?

Je serois infini si je m'étendois sur les autres regles que saint Paul se proposa, & qu'il observa. Ah! mes Freres, dit saint Gregoire Pape, que ce grand Apostre fut éloigné de l'aveuglement de ceux qui

croyent ne pouvoir soutenir leur ministere que par le faste du monde, que par l'affectation de la grandeur, que par la magnificence du train, que par l'éclat d'une somptuosité superfluë, que par les disputes éternelles sur les preſéances, sur les prerogatives, sur la dignité ; en un mot, que par toutes les choses dont l'ambition des hommes s'enteste & s'occupe. Non non, saint Paul n'en jugea pas ainsi : il prit pour maxime ce que l'esprit de Dieu, qui est l'esprit de la vraye sagesse, luy avoit enseigné, que ni son ministere, ni tout autre, ne seroient jamais moins honorez que par là ; & que s'ils le devoient estre, c'estoit par une conduite irreprochable & exempte de blasme, par une vie qui ne fust point sujette à rougir, qui ne craignist point la lumiere du jour, qui fust à l'épreuve de toutes les censures ; par une reputation qui n'eust rien de suspect ni d'équivoque, & que le libertinage mesme respectast. Maxime qu'il avoit à cœur par dessus tout, & qu'il inspiroit à ses disciples, leur disant sans cesse : mes Freres, comportons-nous, comme des ministres de Dieu ; rendons-nous recommandables par la pureté de nostre doctrine, par l'integrité de nos mœurs, par la douceur de nostre charité, par les armes de la justice ; que nos entretiens soient religieux &

nos actions exemplaires, & pourquoy ? ah, mes chers disciples, adjoustoit-il, afin que la parole de nostre Dieu ne soit point exposée aux blasphesmes des hommes, & afin que nostre ministere ne soit point deshonoré, *Ut non vituperetur ministerium nostrum.* Cela seul le faisoit agir ; cela seul estoit en luy comme le premier mobile de toutes les vertus qu'il pratiquoit. Cette ferveur sans indiscretion & cette prudence sans menagement, cette humilité de cœur sans bassesse & cette grandeur d'ame sans orgüeil, ce mépris du monde sans arrogance & ce zéle pour le monde sans attache ; cette tendresse envers les pecheurs, jointe à cette severité envers le peché ; cette exactitude de discipline, accompagnée de cette sage condescendance ; cette science de se moderer dans la prosperité, & de se soutenir dans l'adversité : voilà ce qui faisoit de saint Paul un homme respectable, & ce qui combloit d'honneur son ministere.

2. Cor. c. 6.

Arrestons-nous là, Chrestiens ; car voilà au mesme temps nostre modelle & nostre exemple. C'est ainsi que nous devons, chacun dans nostre condition, honorer le ministere où il a plû à Dieu de nous appeller. Ayons y le mesme desintéressement que saint Paul. Dés que nous ne penserons

point à nous-mesmes, nous nous preserverons de mille fautes, qui aviliſſent les plus ſaints employs, en aviliſſant les miniſtres qui en ſont chargez : nous ſerons exacts, reguliers, droits, équitables, vigilants, & l'on en ſera édifié. Mais au contraire, dés que nous aurons des veûës intereſſées, toute noſtre conduite s'en reſſentira : nous aurons beau vouloir cacher cet intereſt ; le monde le remarquera bientoſt, & nous ferions alors des miracles, que le monde ne nous croira pas. Travaillons à faire le bien pour le bien meſme, pour la gloire de Dieu, pour l'avantage du prochain, ſelon l'eſprit & la fin de noſtre eſtat. Car ſouvent on fait le bien pour ſoy-meſme : on le fait, parce qu'on ſe met par là dans une certaine eſtime ; on le fait, parce qu'on s'acquiert par là un certain credit ; on le fait, parce que le monde le verra & qu'il en parlera. De là tant de foibleſſes humiliantes, que nous decouvrons dans des gens que leur âge, leur experience, leur merite en devroient pleinement degager. S'ils en portoient toute la honte, & qu'elle ne retombaſt point ſur leur miniſtere, le mal ſeroit moins à craindre : mais de ces exemples, quelles conſequences ne tire-t-on pas contre les plus ſaintes profeſſions & les dignitez les plus ſacrées?

Je sçais que pour ce desintéressement parfait que demande le vray zéle, il faut beaucoup prendre sur soy ; mais quand il faudroit mesmes s'immoler pour son ministere, n'est-ce pas le devoir d'un serviteur fidelle ? C'est ce que saint Paul a fait, comme je vais vous le monstrer dans la troisieme partie.

III. PARTIE. C'Est une belle idée qu'a eû Tertullien, en parlant du Sauveur du monde, quand il dit que cet homme-Dieu n'a pas seulement esté immolé sur la croix, mais qu'il a commencé à estre victime dés le moment qu'il s'est fait homme. Une hostie destinée pour expier le peché, mais une hostie vivante & mourante, dont le sacrifice n'a jamais esté interrompu, voilà ce que c'est que Jesus-Christ. Permettez-moy, Chrestiens, en gardant les proportions requises, d'appliquer cecy à l'Apostre saint Paul : il s'est sacrifié pour son ministere, c'est à dire pour le salut de ses freres & pour la gloire de l'Evangile ; mais ne vous imaginez pas qu'il ait attendu pour cela l'arrest de Neron, & qu'il n'ait offert à Dieu ce sacrifice de luy-mesme, que quand il versa son sang dans Rome pour la confession de sa foy ; ce n'est point là de quoy je prétends parler : ce n'est point, dis-je, de

son bienheureux martyre & de sa glorieuse mort. Dés l'instant de sa vocation à l'Apostolat, il se regarda comme la victime de son Apostolat mesme, & il le fut en effet : car je trouve qu'il commença dés lors deux grands sacrifices, qui ont duré autant que sa vie ; l'un de patience, & l'autre de penitence : l'un de patience, par lequel il se dévoüa aux persecutions des hommes pour le nom de son Dieu ; & l'autre de penitence, par lequel luy-mesme touché du zéle que la charité luy inspiroit de satisfaire pour les hommes, il devint son propre persecuteur. De sorte que l'on peut dire de luy pour couronnement de son éloge, qu'il a esté immolé, aussitost qu'appellé ; & qu'au moment qu'il s'est veû Apostre, il a paru devant Dieu en qualité d'hostie : voilà la veritable idée de saint Paul, & voilà sur quoy nous devons travailler encore à nous former.

Non, Chrestiens, jamais homme mortel n'a dû faire à Dieu un sacrifice de patience si continuel & si heroïque que ce grand Saint. A peine, s'il m'est permis de parler ainsi, eût-il levé l'étendart de l'Evangile, que tout l'univers sembla conspirer contre luy. Dés là il n'y eût plus pour luy que des trahisons sur la terre, que des naufrages sur la mer, que des empriſonne-

ments dans les villes, que des embuſches dans les lieux écartez. Tout ce que la malice de l'envie, & tout ce que l'animoſité de la haine peuvent ſuſciter d'adverſitez & de miſeres, il l'éprouva dans ſa perſonne. Ceux de ſa nation ſe firent un poinct de religion d'eſtre ſes ennemis les plus cruels; les gentils l'accablerent d'outrages; parmi les chreſtiens meſmes, qu'il avoit engendrez en Jeſus-Chriſt, il trouva de faux freres & de faux Apoſtres: tous les jours expoſé aux inſultes des ſeditions populaires, tous les jours traduit de tribunal en tribunal, tantoſt foüeté comme un eſclave, tantoſt lapidé comme un ſacrilege & comme un blaſphemateur. Combien de travaux? combien de voyages? combien de banniſſements? Si c'eſtoit un autre que luy-meſme qui en fiſt le détail, nous croirions qu'il y a de l'exaggeration; mais nous ſçavons, dit l'Abbé Rupert, que le ſaint Eſprit dont ſaint Paul a eſté l'organe, eſt éloquent ſans rien amplifier. C'eſt ſaint Paul luy-meſme qui, malgré toutes les reſiſtances de ſon humilité, a eſté obligé de rendre compte à l'Egliſe de ce qu'il avoit ſouffert: il en a fait excuſe aux fidelles, il les a priez de ſupporter en cela ſon imprudence, il a ſemblé meſmes s'accuſer tout le premier de vaine gloire & d'oſtentation:

& par là, dit saint Jerosme, il a bien monstré qu'il n'avoit pas besoin de s'en justifier. Mais enfin il l'a reconnu ; & forcé par l'esprit de Dieu qui le faisoit parler, il en a pris le ciel à temoin, qu'aucun des Apostres n'avoit esté si persecuté ni si maltraité que luy. Ils sont plus grands que moy, disoit-il aux Corinthiens ; mais ce Dieu de gloire qui est l'autheur de ma destinée, a voulu que j'eusse plus à endurer qu'eux, que je fusse plus souvent dans les chaisnes, que je couruſſe & que j'essuyasse plus de dangers de mort, que je me trouvasse réduit plus communément aux rigueurs extresmes de la faim & de la soif, & pourquoy tout cela ? Ah, Chrestiens, ne vous l'ay-je pas dit, & cet homme Apostolique n'advouë-t-il pas que c'estoit uniquement pour les interests de son ministere ? Il avoit fait la guerre à Jesus-Christ ; & Jesus-Christ, dit saint Augustin, luy faisoit la guerre à son tour, ou plustost il faisoit à Jesus-Christ une espece de reparation, acceptant de luy persecution pour persecution, captivité pour captivité, supplice pour supplice. Car il se souvenoit toûjours d'estre ce Saul qui avoit esté le fleau de l'Eglise ; & voilà pourquoy il se croyoit obligé par un devoir indispensable, de souffrir pour son Dieu les mesmes

choſes qu'il avoit fait ſouffrir à ſon Dieu. Il eſtoit reſponſable à ſon Dieu de la converſion d'une infinité de peuples, & il ne pouvoit pas retirer ces peuples de l'infidelité, qu'il ne luy en couſtaſt des afflictions & des croix. C'eſt pour cela que les croix luy eſtoient ſi cheres & ſi precieuſes, parce qu'elles luy gagnoient des ames, & des ames predeſtinées, pour leſquelles il s'eſtimoit heureux de pouvoir endurer tout : *Ideò omnia ſuſtineo propter electos.* Remarquez ce mot, Chreſtiens, *propter electos:* car pour luy-meſme, reprend admirablement ſaint Chryſoſtome, il auroit eſté cheri, honoré, reſpecté de tout le monde ; mais pour les élus, il devoit eſtre haï, mépriſé, calomnié, puiſqu'il ne pouvoit pas autrement eſtre le cooperateur de leur ſalut, & c'eſt ce qui ſoutenoit l'ardeur de ſon courage. Je m'en vais à Jeruſalem, diſoit-il, & je ne ſçais ce qui m'y doit arriver, ſinon que dans toutes les villes par où je paſſe, l'eſprit de Dieu me fait connoiſtre que des tribulations & des chaiſnes m'y ſont preparées : mais je ne crains rien de toutes ces choſes, & ma vie ne m'eſt pas plus conſiderable que moy-meſme, pourveû que j'acheve ma courſe, & que je m'acquitte du miniſtere que j'ay receû du Seigneur Jeſus ; *Dummodò conſummem curſum*

2. Tim. c. 2.

Act. c. 20.

meum, & ministerium verbi quod accepi à Domino Jesu.

Que repondrez-vous à cela, hommes du siecle, esprits lasches & mondains, qui dans les employs, dont la providence vous a chargez, & mesmes dans ceux qui vous attachent aussi bien que saint Paul au service des autels, cherchez vos aises & vostre repos? Venez, venez vous confronter aujourd'huy avec cet Apostre; & dans l'opposition que vous decouvrirez entre vous & luy, apprenez ce que vous devez estre, & confondez-vous de ce que vous n'estes pas. Saint Paul s'est immolé pour son ministere, & vous vous épargnez dans le vostre. Voilà le reproche que vous avez à soutenir devant Dieu. Consultez-vous un peu sur ce poinct. Je sçais que l'amour propre ne manque pas de vous imposer & de vous faire croire par ses artifices, que l'on doit estre content de vous, comme vous l'estes de vous-mesmes. Mais entrons dans le détail, & dites-moy: ces menagements de vostre personne si étudiez & si affectez, ce refus d'un travail necessaire & que vous devez au public, cette horreur de l'assiduité que vous traitez d'esclavage & de servitude, cette habitude que vous vous faites de vous divertir beaucoup & de vous appliquer peu, au lieu de suivre

l'ordre de Dieu, qui seroit de vous divertir peu pour vous appliquer beaucoup ; cette liberté que vous vous donnez de vous décharger sur autruy des soins les plus personnels, & dont vous devez uniquement repondre ; cette facilité à vous émanciper des obligations onereuses, mesmes les plus indispensables, qui sont attachées à vostre estat ; cette peine à estre où il faut que vous soyez, & cette disposition à estre volontiers où il faut que vous ne soyez pas ; cette fuite des affaires qui vous sont importunes & incommodes, quoy-que Dieu ne vous ait fait ce que vous estes, que pour en estre incommodez & importunez ; cette prudence de la chair à ne vous engager jamais, ni pour la verité, ni pour la justice ; cette crainte de vous exposer & de vous perdre dans des occasions où Dieu demande que vous vous exposiez, & que vous vous perdiez ; en un mot, ce secret que le monde vous a appris & que vous pratiquez si bien, de ne prendre de vostre condition que le doux & l'honorable, & d'en laisser le penible & le rigoureux : ce n'est pas tout ; cette indifference pour cent choses, où il faudroit que vous eussiez de saintes inquietudes ; cette froideur à la veûë des scandales qui devroient enflammer vostre zéle, & au contraire cette impatience &

cette chaleur sur les moindres défauts dont vostre delicatesse se trouve blessée ; cette sensibilité à vous offenser de tout, & à ne pouvoir rien supporter dans une place qui vous oblige à tout supporter & à ne vous offenser de rien ; ces plaintes & ces éclats dans les traverses & dans les contradictions qui vous arrivent, preuves évidentes d'un cœur immortifié & incirconcis : tout cela convient-il à un homme, qui dans quelque genre de vie que ce soit, veut estre, à l'exemple de saint Paul, un ministre fidelle ; & puisque, pour estre tel, il faut se resoudre à estre une victime, tout cela s'accorde-t-il avec l'estat d'une victime ? Si saint Paul en avoit usé de la sorte, auroit-il esté Apostre de Jesus-Christ ? auroit-il glorifié Dieu au poinct qu'il a fait ? auroit-il sauvé ce grand nombre d'ames ? se seroit-il fait tout à tous, pour avoir part à la redemption de tous ? Nous nous flatons qu'il ne faut pas nous prodiguer, & que l'interest mesme de nos ministeres demande que nous nous conservions ; & parce que nous sommes en cecy les juges du plus ou du moins, nous abusons de ce pretexte, pour porter les choses jusques à un excés d'amour & d'indulgence envers nous-mesmes : mais que dirons-nous à Dieu, quand il nous opposera l'exemple de saint Paul ?

ſa conſervation n'eſtoit-elle pas auſſi importante que la noſtre ? ſommes-nous plus dignes d'eſtre épargnez que luy ? eſtoit-il moins neceſſaire à Dieu que nous ? Ah ! grand Saint, que vous ſerez un temoin redoutable pour nous dans le jugement de Dieu.

Mais concluons : une vie auſſi perſecutée & auſſi accablée de fatigues que celle-là, n'eſtoit-ce pas une aſſez grande penitence ? S'il reſtoit des forces à ſaint Paul, devoit-il les épuiſer par des mortifications volontaires ? Pouvoit-il conſpirer luy-meſme à ruiner une ſanté ſi precieuſe à l'Evangile ; & quelque amour qu'il euſt pour les croix, ne devoit-il pas ſe contenter de celles que Dieu luy envoyoit, puiſqu'elles ſuffiſoient déja pour le faire vivre dans un eſtat continuel de mort ? C'eſt ainſi, Chreſtiens, que raiſonne l'eſprit du monde, & c'eſt ainſi que nous nous aveuglons encore tous les jours. Ne ſouffrir que ce que nous ne pouvons éviter, & n'exercer jamais contre nous aucun acte de cette ſeverité que l'Evangile nous recommande, ſous ombre que la providence nous envoye aſſez elle-meſme de ſouffrances & de croix, voilà noſtre maxime. Mais ſaint Paul n'en jugeoit pas de la ſorte : non, ce n'eſtoit point aſſez pour luy que d'eſtre perſecuté,

s'il ne se persecutoit luy-mesme ; ce n'estoit point assez d'estre haï, s'il ne se haïssoit luy-mesme ; ce n'estoit point assez d'estre mortifié, s'il ne se mortifioit luy-mesme : il vouloit avoir part à la gloire du sacerdoce de Jesus-Christ, & estre tout en semble le prestre & la victime de son holocauste. Que fait-il donc ? à ce sacrifice heroïque de patience, il en joint un autre de penitence ; chastiant tous les jours son corps, le réduisant en servitude, luy faisant porter continuellement la mortification de Jesus-Christ, accomplissant dans sa chair ce qui manquoit aux souffrances de Jesus : & pourquoy ? ah, Chrestiens, je finis, mais en finissant je tremble, & pour moy qui vous parle, & pour vous qui m'écoutez. Saint Paul chastie son corps, parce qu'il craint qu'estant Apostre & preschant aux autres, il ne devienne un reprouvé ; & il accomplit dans sa chair ce qui manquoit aux souffrances de Jesus-Christ, non point seulement pour soy, mais pour tout le corps de l'Eglise, *Pro corpore ejus quod est Ecclesia*, c'est à dire, pour son ministere qui l'engage à procurer auprés de Dieu le salut de tous les hommes. Pensées terribles, & qui devroient estre le sujet éternel de nos considerations. Car qu'est-ce que cecy, devons-nous nous dire à nous-mesmes ? Coloss. c. 1.

Saint Paul a fait de son corps une victime de penitence, de peur d'estre reprouvé; cet homme confirmé en grace, cet homme à qui sa conscience ne reprochoit rien, cet homme ravi jusqu'au troisieme ciel, cet homme si parfaitement attaché à Dieu, croyoit qu'il luy estoit necessaire pour ne pas tomber dans le malheur de la reprobation, de traiter durement son corps: & moy qui suis un pecheur, moy sujet à toutes sortes de passions, je menageray le mien, je le feray vivre dans les delices, je luy accorderay tout; bien loin de le réduire en servitude, je me feray son esclave; je ne penseray qu'à le bien nourrir, qu'à le vestir mollement, qu'à luy donner toutes ses aises? Et avec cela je vivray sans aucune crainte pour mon salut, sans remords & sans scrupule? Et avec cela je me persuaderay que je puis aimer Dieu, & que je l'aime en effet! Et avec cela je croiray pouvoir estre receû au nombre des enfants & des élus de Dieu? Non, non, mon Dieu, c'est une erreur & une erreur aussi pernicieuse qu'injuste, dans laquelle j'ay vescu jusques à present, mais dont je me detrompe aujourd'huy. Quand mille autres raisons ne m'en feroient pas connoistre la fausseté, il ne faudroit que l'exemple de saint Paul. Car enfin, Chrestiens, saint

Paul n'eſtoit pas un eſprit foible ; il eſtoit auſſi-bien inſtruit que nous des jugements de Dieu, il ſçavoit auſſi-bien que nous quel eſt le temperament de l'homme : je n'auray donc plus de confiance, qu'autant je pratiqueray comme luy la penitence.

Ce n'eſt pas tout : ſaint Paul a chaſtié ſon corps & l'a ſacrifié, non pas ſeulement pour ſoy-meſme, mais pour l'Egliſe & pour les fidelles, parce que ſon miniſtere l'engageoit à procurer par ſes ſouffrances le ſalut de ſes freres. Il eſt donc juſte que dans mon employ, dans ma charge, dans ma profeſſion, je ſacrifie moy-meſme mes forces, ma ſanté, ma vie pour ceux que Dieu a bien voulu commettre à mes ſoins & dont il me demandera compte. O ſi nous eſtions convaincus, comme ſaint Paul, de cette importante verité, quel changement verroit-on dans toutes les conditions du monde ? Avec quelle aſſiduité en rempliroit-on les devoirs ? Avec quel courage en porteroit-on toutes les peines ? Quel ordre regneroit ſur la terre, & combien Dieu ſeroit-il glorifié dans tous les eſtats ? Pour cela, grand Apoſtre, vous que l'Egliſe nous propoſe pour modelle, faites-nous part de ce zéle ardent, de ce zéle conſtant, de ce zéle infatigable qui vous a ſoutenu, qui vous a embrazé, qui vous a

consumé. La gloire dont vous joüissez, bien loin de l'éteindre, n'a fait que le purifier & que l'allumer davantage. Exercez-le encore sur nous ; & que l'effet de ce zéle soit de reveiller le nostre, & de nous apprendre à travailler comme vous, pour estre recompensez comme vous dans l'éternité bienheureuse, où nous conduise, &c.

TABLE
DES SERMONS,

AVEC

l'Abregé de chaque Sermon.

Le premier chiffre marque la page où commence l'article que l'on abrége ; & le second, la page où ce meſme article finit.

Sermon pour la Feſte de ſaint André, page 1.

DIVISION. Saint André a aimé la croix, parce qu'il y a trouvé ce qui devoit faire devant Dieu tout ſon merite & toute ſa gloire, ſçavoir, l'accompliſſement de ſon Apoſtolat & la conſommation de ſon ſacerdoce. En deux mots, la croix eſt la chaire où il a fait paroiſtre tout le zéle d'un fervent predicateur, 1. Partie La croix eſt l'Autel, où comme preſtre & pontife de la loy nouvelle il a exercé dans toute la perfection poſſible, l'office de ſacrificateur, 2 Partie. page 1. 8.

I. PARTIE. La croix eſt la chaire où ſaint André a fait paroiſtre tout le zéle d'un fervent predicateur Les Apoſtres furent envoyez pour preſcher Jeſus-Chriſt crucifié, & ſaint André ne s'eſt jamais

mieux acquitté de cette fonction, que lors qu'il a esté luy-mesme attaché à la croix : pourquoy cela ? parce que c'est sur la croix qu'il a presché Jesus-Christ & sa loy, 1. avec plus d'authorité & de grace, 2. avec plus d'efficace & de conviction ; 3. avec plus de succez & de fruit. p. 8. 10.

1. Avec plus d'authorité & de grace. Il est aisé de prescher la croix, quand on n'a rien à souffrir ; & quelque éloquent que soit un predicateur, il ne luy convient guere de porter les autres à une vie austere & mortifiée, lors qu'il mene une vie tranquille & commode. Mais saint André a presché la croix sur la croix mesme. p. 10. 14.

2. Avec plus d'efficace & de conviction. On ne persuade jamais mieux, que lors qu'on fait mieux voir qu'on est persuadé soy-mesme. Or saint André pouvoit-il faire plus sensiblement connoistre jusqu'à quel poinct il estoit persuadé du merite de la croix, qu'en voulant luy-mesme mourir sur la croix ? p. 14. 18.

3. Avec plus de succez & de fruit. De là en effet tant de conversions que Dieu opera par le ministere de saint André ; & c'est encore avec la grace divine, ce que doit operer dans nous la force de son exemple. p. 18. 25.

II. PARTIE. La croix est l'Autel, où saint André comme prestre & pontife de la loy nouvelle, a exercé dans toute la perfection possible, l'office de sacrificateur. Pouvoir presenter à Dieu le sacrifice du corps de Jesus-Christ, & avoir pour cela dans le christianisme un caractere particulier, c'est en quoy consiste l'essence du sacerdoce de la loy de grace. Mais joindre au sacrifice adorable du corps de Jesus Christ le sacrifice de soy-mesme, & s'immoler soy-mesme à Dieu au mesme temps qu'on luy offre ce divin Agneau immolé pour le salut du monde, c'est ce qui met le comble au sacerdoce de la loy

de grace, & ce qui luy donne ſa derniere perfection. Or voilà ce qu'a fait ſur la croix ſaint André. p. 25. 27.

Ouy, il faut pour nous rendre dignes de Dieu, que nous joignions le ſacrifice de nous-meſmes au ſacrifice du corps de Jeſus-Chriſt. Ainſi ſaint Paul diſoit : j'accomplis dans ma chair ce qui manque aux ſouffrances de mon Sauveur. Et comment l'accompliſſoit-il ? par l'auſterité de ſa vie C'eſt auſſi ce que nous voyons dans ſaint André : nous y voyons, dis-je, un Preſtre plein de religion, qui tous les jours de ſa vie ne manqua jamais d'immoler ſur l'Autel l'Agneau de Dieu, & qui par ſa mort couronna ſon ſacerdoce en s'immolant luy-meſme. p. 27. 31.

Un Preſtre qui chaque jour ſacrifia l'Agneau de Dieu, comme il le temoigna au juge devant qui il fut produit. Quelle inſtruction, & quel ſujet de confuſion pour ces miniſtres qui ne celebrent les divins myſteres que trés rarement ! p. 31. 34.

Un preſtre qui couronna ſon ſacerdoce, en s'immolant luy-meſme ſur la croix. Aprés le refus qu'il a fait de ſacrifier aux idoles, on luy preſente la croix comme l'inſtrument de ſon ſupplice, & il l'embraſſe comme ſon plus precieux threſor. p. 34 37.

Faiſons de meſmes à Dieu le ſacrifice de nos corps, & ſelon l'avis que nous donne ſaint Paul, offrons-les comme des hoſties vivantes & agreables. p. 37. 42.

Sermon pour la Feſte de ſaint François Xavier. page 43.

DIVISION. De tous les miracles qui ſe ſont faits dans l'eſtabliſſement de l'Egliſe chreſtienne, un des plus grands, c'eſt l'eſtabliſſement de l'Egliſe meſme par le miniſtere des Apoſtres. Or dans ces derniers ſiecles ſaint François Xavier a renouvellé ce miracle. En deux mots, Xavier pour la propagation de la foy, a fait, comme les Apoſtres, des choſes infiniment au deſſus de toutes les forces humaines, 1. Partie. Xavier comme les Apoſtres, a fait ces prodiges de zéle, par des moyens qui ne tiennent rien de la prudence & de la ſageſſe humaine, 2. Partie. Voilà ce que nous devons appeller le miracle de l'Evangile. p. 43. 50.

I. PARTIE. François Xavier a fait, comme les Apoſtres, pour la propagation de la foy des choſes infiniment au deſſus de toutes les forces humaines. Il a converti tout un monde : examinons ce miracle. p. 50. 52.

Xavier eſt appellé par le Roy de Portugal pour paſſer aux Indes. Il s'embarque à Liſbone, il aborde dans l'Inde, le voilà rendu au cap de Comorin, & d'abord vingt mille idolaſtres viennent le reconnoiſtre pour l'ambaſſadeur du vray Dieu. Il paroiſt chez les Mores, fameux inſulaires, & dans l'eſpace de quelques jours il réduit ſous le joug de la loy chreſtienne juſqu'à trente villes. Le Japon l'attend, il y va, & il y confond les faux preſtres des idoles, il y baptiſe les Roys, il y ſanctifie les peuples, il y eſtablit de nombreuſes & de floriſſantes Egliſes. p. 52. 63.

Or pour peu qu'on raiſonne, & que l'on conſidere les circonſtances de tous ces faits, ne doit-on

pas les regarder comme autant de prodiges ? Il est vray que Luther & Calvin pervertissoient au mesme temps & attiroient à eux l'occident & le septentrion : mais ces deux heresiarques preschoient une religion commode à la nature, & pour establir une telle religion il ne falloit point de miracle ; au lieu que Xavier preschoit une loy contraire à tous les sentiments naturels. p. 63. 67.

Quelle gloire pour cet homme Apostolique, quand au jugement de Dieu il produira les fruits de sa mission & de si heureuses conquestes ? Mais quel sujet de condamnation pour nous, qui profitons si peu des soins de tant de predicateurs, & de la sainte parole qu'ils nous annoncent ! p. 67. 71.

II. PARTIE. François Xavier, comme les Apostres, a fait de si grandes choses pour la propagation de l'Evangile, par des moyens qui ne tiennent rien de la prudence & de la sagesse humaine. Comment se disposa-t-il au ministere Evangelique ? par un renoncement entier à tous les avantages du monde ; sur-tout par cette victoire qu'il remporta sur luy-mesme, à l'égard d'un malade dont l'infection & la pourriture auroit dû, ce semble, rebutter la plus heroïque vertu. p. 71. 77.

De-là il devint insensible à tout, pour n'estre sensible qu'aux impressions de la charité. Les hospitaux devinrent pour luy une demeure ordinaire & agreable. Les nations les plus sauvages se trouvoient forcées de l'aimer, voyant qu'il aimoit jusqu'à leurs miseres ; & les peuples, temoins des secours qu'ils en recevoient dans les infirmitez de leurs corps, luy abandonnoient la conduite de leurs ames. p. 77.

Quels fonds employa-t-il dans l'exercice de son ministere ? point d'autres fonds pour luy qu'une extresme pauvreté. C'est avec le signe de cette sainte pauvreté qu'il parcourt les provinces & les Royaumes. Mais n'estoit-ce pas avilir son caractere ? c'es-

toit pluſtoſt le relever, & accrediter la loy qu'il publioit. Car ce deſintereſſement charmoit les infidelles, & leur faiſoit conclure qu'il y avoit quelque choſe de ſurnaturel & de divin dans une religion, qui élevoit ainſi les cœurs & les degageoit de toutes les veüës terreſtres. p. 77. 80.

Par quelle voye penetra-t-il juſques dans la capitale du Japon ? par celle de l'humilité, en ſe réduiſant à la vile condition de ſerviteur. A quoy s'appliquoit-il avec plus de zéle ? à enſeigner aux enfants les premiers principes de la doctrine chreſtienne, ſe faiſant, pour ainſi dire, enfant comme eux. Or voilà le miracle, que par la pauvreté, par l'humilité, par le renoncement à toutes choſes & à ſoymeſme, il ait fait ce que toute la politique du monde n'euſt oſé entreprendre, & ce que jamais elle n'euſt executé. p. 80. 84.

Il s'eſt veû comblé d'honneurs : cela eſt vray ; mais c'eſt au meſme temps ce qu'il y a de merveilleux, qu'on ait ainſi reſpecté & honoré un pauvre. Il a fait des miracles : mais pourquoy Dieu luy mettoit-il de la ſorte ſon pouvoir dans les mains ? parce que c'eſtoit un homme humble. p. 84. 87.

Bel exemple pour les predicateurs & les miniſtres de l'Evangile. Qu'ils ayent le zéle de Xavier, qu'ils meurent à eux-meſmes comme Xavier, qu'ils prennent comme Xavier cet eſprit d'anéantiſſement qui fut l'eſprit du Sauveur des hommes & l'eſprit de tous les Apoſtres, alors ils ſeront des inſtruments dignes de Dieu, & il s'en ſervira pour l'avancement de ſa gloire & pour le ſalut du prochain. p. 87. 91.

Sermon pour la Feſte de ſaint Thomas Apoſtre. page 92.

DIVISION. On peut bien appliquer à ce ſaint Apoſtre ces paroles du pſeaume cent trente-huitieme : *Sicut tenebræ ejus, ita & lumen ejus ;* ſa lumiere eſt comme ſes tenebres, & ſes tenebres comme ſa lumiere C'eſt à dire que ſon infidelité & ſa foy conſiderées par rapport à nous, nous peuvent eſtre également utiles & ſalutaires. Son incredulité ſert à la juſtification de noſtre foy, 1. Partie. Sa foy eſt le remede de noſtre incredulité, 2. Partie. Un Apoſtre incredule, qui par ſon incredulité meſme nous apprend à eſtre fidelles : un Apoſtre plein de foy, qui par la confeſſion de ſa foy nous empeſche d'eſtre incredules. p. 92. 96.

I. PARTIE. L'incredulité de ſaint Thomas ſert à la juſtification de noſtre foy. Juſtifier la foy par l'infidelité meſme, c'eſt oppoſer les égarements & les deſordres de l'infidelité à la ſageſſe & aux autres avantages de la foy. Or voilà à quoy nous ſert l'incredulité de ſaint Thomas. Nous y remarquons quatre deſordres oppoſez à quatre avantages de la foy : ſçavoir, l'eſprit de ſingularité oppoſé à l'eſprit univerſel de la foy ; la préoccupation du jugement, oppoſée à l'eſprit droit de la foy ; l'opiniaſtreté, oppoſée à l'eſprit docile de la foy ; enfin la petiteſſe d'un genie borné qui ne croit que ce qu'il voit, oppoſée à l'eſprit ſuperieur de la foy. p. 96. 99.

1. Eſprit de ſingularité. Saint Thomas ſe trouva ſeparé des autres diſciples, lors que Jeſus-Chriſt ſe fit voir à eux le huitieme jour aprés ſa reſurrection : *Non erat cum eis quando venit Jeſus.* Voilà le principe le plus ordinaire de l'incredulité : on veut

se distinguer. Mais si dans tout autre sujet la singularité doit estre suspecte, combien plus lors qu'il s'agit de la foy, laquelle est le sacré lien qui doit unir tous les hommes dans le culte d'un mesme Dieu & d'un mesme Seigneur! Le premier avantage donc que nous avons en croyant comme fidelles, c'est de croire ce que croit avec nous toute l'Eglise de Dieu. p. 99. 107.

2. Préoccupation du jugement. Saint Thomas, prévenu de sa pensée, sans rien examiner davantage, conclut d'abord qu'il ne croiroit pas : *Non credam.* Autre principe de l'incredulité : on se prévient contre la foy. Dieu veut bien qu'en matiere mesme de foy nous nous instruisions des choses : mais il veut aussi que nous fassions cet examen sans prévention, & voilà le second avantage de la foy, de nous degager par une sainte & sage simplicité de tous préjugez. p. 107. 112.

3. Opiniastreté. Tout portoit saint Thomas à croire la resurrection de Jesus-Christ : mais il s'obstina dans son erreur. Troisieme principe de l'incredulité. On se fait une fausse gloire de ne point revenir de son sentiment. Force d'esprit mal entenduë. Le fidelle, par un troisieme avantage, trouve dans sa docilité la vraye force, qui consiste à se soumettre & à se captiver. p. 112. 116.

4. Petitesse d'un genie borné qui ne croit que ce qu'il voit. Saint Thomas dit, si je ne vois les marques des cloux dont les mains de Jesus-Christ ont esté percées, je ne croiray point qu'il soit ressuscité : *Nisi videro, non credam* Quatrieme principe de l'incredulité : on veut juger de tout par les sens, comme si les sens estoient juges compétents des mysteres de Dieu, & qu'ils ne fussent pas sujets à mille illusions. Mais la foy nous éleve au dessus des sens, & nous fait ainsi penetrer jusques dans les secrets de Dieu les plus cachez : quatrieme & der-

rier avantage. *Beati qui non viderunt, & crediderunt.* p. 116. 119.

II. PARTIE. La foy de saint Thomas est le remede de nostre incredulité. Distinguons trois estats où la foy de cet Apostre peut estre considerée ; le premier, où il l'a professée hautement ; le second, où il l'a preschée Apostoliquement ; le troisieme, où il l'a consommée saintement. Or dans ces trois estats la foy de ce grand Saint sert à guerir nostre infidelité. p. 119. 121.

1. Il l'a professée hautement, lors qu'il reconnut Jesus-Christ pour son Seigneur & son Dieu. Or puisque saint Thomas a crû, nous devons croire. Car ce n'est point par foiblesse qu'il a crû, ce n'est point par legereté, ce n'est point par une aveugle déference au sentiment & au rapport des autres. Il ne fut que trop éloigné de telles dispositions. C'est donc par la seule évidence de la verité : & qui ne croiroit pas au temoignage d'un homme obligé de se rendre à la seule force de la verité qu'il combattoit ? Ainsi saint Paul convaincoit-il les juifs par son propre exemple. Mais non seulement la foy de saint Thomas est un argument qui nous convainc ; c'est encore une leçon qui nous instruit : de quoy ? du poinct le plus essentiel de la religion, qui est la divinité de Jesus-Christ. Vous estes, luy dit-il, mon Seigneur & mon Dieu : *Dominus meus & Deus meus.* p. 121. 129.

2. Il l'a preschée Apostoliquement, jusques dans la region la plus interieure de l'Inde, où il a soumis à l'Evangile des millions d'infidelles. Or ce succez de l'Evangile a toûjours esté consideré des Peres, comme une des plus incontestables preuves de nostre foy. Du reste nous croyons les mesmes veritez qu'il preschoit : heureux si nous en faisons les regles de nostre vie. p. 129. 132.

3. Il l'a saintement consommée, par son martyre.

Il a signé de son sang le temoignage qu'il rendoit en faveur de la foy. Quelle conviction pour nous ! mais en mesme temps quelle instruction ! Est-ce ainsi que nous sommes disposez à défendre nostre foy ? Du moins l'honorons-nous & la soutenons-nous par nostre vie ? p. 132. 139.

Sermon pour la Feste de saint Estienne. page 140.

DIVISION. Estienne a esté plein de grace dans l'accomplissement de son ministere, & cela seul est un miracle de saintetè dont Dieu s'est servi pour commencer à former les mœurs du christianisme naissant, 1. Partie. Estienne a esté plein de force dans la consommation de son martyre, & cela seul est, non pas un prodige, mais plusieurs prodiges ensemble, qui ont obscurci tout l'éclat & toute la gloire des vertus du paganisme, 2. Partie. p. 140. 144.

I. PARTIE. Estienne plein de grace dans l'accomplissement de son ministere. Il estoit Diacre & mesmes le premier des Diacres de l'Eglise. Charge honorable, mais qui l'engageoit à deux choses : l'une, d'administrer les biens de l'Eglise, dont il estoit par office le dispensateur ; l'autre, de gouverner les veuves, qui renonçant au monde, se consacroient à Dieu dans l'estat de la viduité. Charge où la saintetè mesme trouvoit des risques à courir ; mais où Dieu vouloit que saint Estienne, par sa probité & par sa sagesse, servist d'exemple à tous les siecles futurs. p. 144 145.

1. Comme dispensateur des biens de l'Eglise, Estienne estoit responsable de sa conduite à Dieu & aux hommes : premiere épreuve de sa vertu, où paroist sa probité & toute la grace dont il fut rempli. Car dans un tel ministere qu'y a-t-il de plus diffici-

le, que de conſerver devant Dieu tout le merite d'un parfait deſintereſſement, & d'en avoir devant les hommes toute la reputation ? Tel fut le double avantage de ſaint Eſtienne : & qu'il ſeroit à ſouhaiter que les biens eccleſiaſtiques fuſſent de nos jours ainſi diſpenſez ! p. 145. 150.

2. Comme directeur des veuves qui vivoient ſeparées du monde, Eſtienne eſtoit chargé de leur conduite : autre épreuve bien dangereuſe. Car à quels perils, à quels diſcours & à quels ſoupçons n'eſt-on pas expoſé dans un employ où l'on eſt obligé de traiter ſouvent avec les perſonnes du ſexe ? Que n'en couſta-t-il point à ſaint Jeroſme ? mais parla-t-on jamais de ſaint Eſtienne qu'avec reſpect & avec éloge ? Il n'y a que la probité & la probité reconnuë, qui puiſſe eſtre de la ſorte au deſſus de tous les jugements du monde ; & voilà le fruit de la grace dont Eſtienne eût la plenitude. Erreur, ſi nous prétendons, ſur-tout dans un ſiecle comme celuy-cy, échapper à la malignité du monde par une autre voye que par celle d'une exacte & conſtante regularité. p. 150. 159.

A cette probité ſe trouva jointe une ſageſſe toute divine. Pour en eſtre perſuadé, il n'y a qu'à lire ce beau diſcours qu'il fit aux juifs ; & ce qu'il leur diſoit, à combien de chreſtiens pourroit-on encore le dire ? *Durâ cervice & incircumciſis cordibus & auribus, vos ſemper ſpiritui ſancto reſiſtitis.* p. 159. 167.

II. Partie. Eſtienne plein de force dans la conſommation de ſon martyre. Deux miracles où il a fait éclater cette force. Miracle de patience dans toutes les circonſtances de ſa mort ; miracle de charité envers les autheurs de ſa mort. p. 167. 168.

1. Miracle de patience dans toutes les circonſtances de ſa mort. C'a eſté le premier martyr, dont l'exemple a fortifié tous les autres, mais qui marchant

à leur teſte comme leur chef, avoit beſoin d'une plus grande force. Il a ſouffert de tous les genres de martyre un des plus cruels ; & au milieu de ſon tourment, il conſerva toute la paix de ſon ame. Nous, que voulons-nous ſouffrir ? Saint Eſtienne a triomphé des tourments & de la mort, & tous les jours nous ſommes vaincus par la molleſſe & par les douceurs de la vie. p. 168. 177.

2. Miracle de charité envers les autheurs de ſa mort. Non ſeulement il leur pardonna, mais il pria pour eux, & avec plus de zéle que pour luy-meſme. Car en priant pour luy-meſme il ſe tenoit debout, mais en priant pour ſes bourreaux il flechit les genoux. Dans une telle charité, quelle force ! Auſſi Dieu l'écouta-t-il, & de-là vint la converſion de Saul. Un des ſignes les plus certains de noſtre predeſtination bienheureuſe, c'eſt cette charité envers nos ennemis. Pardonnons, & Dieu nous pardonnera. p. 177. 185.

Sermon pour la Feſte de ſaint Jean l'Evangeliſte. page 186.

DIVISION. La faveur des grands a communément trois défauts eſſentiels. Elle eſt injuſte de la part du maiſtre qui la donne, orgüeilleuſe & fiere dans la conduite de celuy qui la poſſede, & odieuſe à ceux qui n'y parviennent pas. Mais la faveur ſpeciale dont Jeſus-Chriſt a gratifié ſaint Jean, eût trois caracteres tout oppoſez. Elle a eſté parfaitement juſte dans le choix que Jeſus-Chriſt a fait de cet Apoſtre, 1. Partie. Elle a eſté ſolidement humble & bienfaiſante dans la maniere dont cet Apoſtre en a uſé, 2. Partie. Et elle n'a rien eû d'odieux à l'égard des autres diſciples, auxquels cet Apoſtre ſemble avoir eſté preferé, 3. Partie. p. 185. 191.

I. PARTIE. Faveur parfaitement juſte dans le choix que Jeſus-Chriſt a fait de ſaint Jean : 1. parce que cet Apoſtre a eſté vierge, 2. parce qu'il a eſté fidelle à Jeſus-Chriſt dans la tentation. p. 191. 194.

1. Il a eſté vierge ; & qui ne ſçait pas combien la virginité plaiſt à Jeſus-Chriſt qui eſt la pureté meſme ? Comme donc le Sauveur des hommes voulut avoir ſur la terre une mere vierge, ne nous étonnons pas qu'il ait voulu pareillement avoir ſur la terre un favori vierge, & que ce ſoit luy qu'il ait fait repoſer ſur ſon ſein. p. 194. 196.

2. Il a eſté fidelle à Jeſus-Chriſt dans la tentation. Les autres Apoſtres abandonnerent cet homme-Dieu ; mais ſaint Jean le ſuivit juſques au Calvaire, & voilà pourquoy ce Dieu Sauveur luy confia ſa mere. C'eſt ainſi que nous meriterons la faveur de Jeſus-Chriſt, ſoit par la pureté de l'ame & du corps, ſoit par la conſtance dans les dégouſts & les deſolations. p. 196. 205.

II. PARTIE. Faveur ſolidement humble & bienfaiſante dans la maniere dont ſaint Jean en a uſé. 1. humble par rapport à luy, 2. bienfaiſante par rapport à nous. p. 205. 206.

1. Humble & modeſte par rapport à luy. Comment parle-t-il de luy-meſme dans tout ſon Evangile ? ſans ſe nommer jamais. *C'eſt ce diſciple*, dit-il toûjours : comme s'il parloit d'un autre. S'il euſt dit, c'eſt ce diſciple qui aimoit Jeſus, il euſt fait connoiſtre en cela ſon propre merite : mais il dit, *C'eſt ce diſciple qui eſtoit aimé de Jeſus*. Or à eſtre aimé, il n'y a ni loüange ni merite. Quand il s'eſt nommé ailleurs, c'eſt pour s'appeller ſeulement noſtre frere, *Jean voſtre frere*. p. 206. 208.

2. Bienfaiſante & utile pour nous. Si ſaint Jean eſt entré dans tous les ſecrets de Jeſus-Chriſt, ç'a eſté pour nous les communiquer. C'eſt à luy que nous devons la connoiſſance des perſonnes divines,

& des plus profonds mysteres de la religion. Telle est la maniere dont nous devons user nous-mesmes des faveurs & des graces du ciel. Soyons humbles en les recevant, & ne cherchons point à nous en glorifier. Faisons-en part au prochain, & employons-les à son utilité. Par exemple, sommes-nous riches? soulageons les pauvres. p. 209. 219.

III. Partie. Faveur qui n'a rien eû d'odieux par rapport aux autres disciples, auxquels saint Jean semble avoir esté preferé. Car elle ne l'a pas exempté plus que les autres de boire le calice de Jesus-Christ & de souffrir. Au lieu d'un martyre que les autres ont souffert, il en a enduré trois; l'un au Calvaire, le second dans Rome, & le troisieme dans son exil. p. 219. 223.

1. Au Calvaire, & ce fut le martyre de son cœur. Que ne souffrit-il pas en voyant expirer son maistre? p. 223. 224.

2. Dans Rome, & ce fut un martyre de sang. Quel supplice d'estre plongé peu à peu dans l'huile boüillante! p. 224. 225.

3. Dans son exil, où il mourut. C'est ainsi que Dieu aime ses élus, & n'esperons pas qu'il nous aime autrement. Nous beuvons tous le calice des souffrances, mais combien le boivent en reprouvez, au lieu de le boire comme les amis & les élus de Dieu? p. 225. 229.

Sermon pour la Feste de sainte Geneviéve. page 230.

Division. Simplicité de Geneviéve plus éclairée que toute la sagesse du monde, 1. Partie. Foiblesse de Geneviéve plus puissante que toute la force du monde, 2. Partie. Et pour parler de la sorte, bassesse de Geneviéve plus honorée que toute la

grandeur du monde, 3. Partie. p. 230. 232.

I. Partie. Simplicité de Geneviéve plus éclairée que toute la sageſſe du monde : 1. par l'union qu'elle voulut avoir avec Dieu ; 2. par les ſaintes communications que Dieu eût reciproquement avec elle. p. 233.

1. Par l'union qu'elle voulut avoir avec Dieu. Dans ce deſſein elle ſe conſacra à luy par le vœu de virginité, mais aprés avoir conſulté là-deſſus deux grands Eveſques, ne voulant pas ſuivre ſes propres lumieres : en cela d'autant plus ſage qu'elle ſe défia plus d'elle-meſme & de ſa ſageſſe. Pour mieux obſerver ſon vœu & pour ſe tenir plus étroitement liée à Dieu, elle ſe ſepara du monde, & embraſſa la retraite ; elle s'employa aux exercices les plus bas de la charité & de l'humilité, elle pratiqua une auſtere penitence. Voilà quelle fut la ſageſſe de Geneviéve ; ce fut une ſageſſe Evangelique, & la ſageſſe de l'Evangile paſſe toute la ſageſſe du monde. p. 233. 241.

2. Par les ſaintes communications que Dieu eût avec elle. Car c'eſt aux ſimples que Dieu ſe communique, & de quels dons ne combla-t-il pas Geneviéve ? Quelles connoiſſances, quelles veûës, quel diſcernement des eſprits ! p. 241. 246.

Quatre regles pour engager Dieu à repandre ſur nous ſes lumieres. 1. Suivre le conſeil de nos paſteurs & de nos directeurs. 2. Fuir le monde & les vains commerces du monde. 3. S'addonner à la pratique des bonnes œuvres. 4. Se purifier par la penitence. p. 246. 250.

II. Partie. Foibleſſe de Geneviéve plus puiſſante que toute la force du monde : 1. pour la gueriſon des corps ; 2. pour la gueriſon des ames. p. 251. 253.

1. Pour la gueriſon des corps. Tant de miracles publiez, connus, avérez, le font bien voir. Il n'y a

que pour elle-meſme qu'elle n'uſa point de ce don des miracles ; mais ſa patience dans les maux de la vie ne fut-elle pas un miracle encore plus grand que tous les autres ? p. 253. 255.

2. Pour la gueriſon des ames. Combien de converſions a-t-elle operées ? combien d'afflictions a-t-elle ſoulagées, ſoit pendant ſa vie, ſoit depuis ſa mort ? Aſſez forte dans ſa foibleſſe meſme, pour flechir les puiſſances du ciel, pour humilier les plus fieres puiſſances de la terre, pour confondre toutes les puiſſances de l'enfer. p. 255. 259.

Voilà pourquoy nos Peres ont mis ſous ſa protection cette ville capitale, & combien de fois en avons-nous éprouvé les ſalutaires effets ? Mais nous avons bien lieu de craindre que nos deſordres ne les arreſtent. Car qu'eſt-ce que Paris, & quelle corruption de mœurs ! p. 259. 268.

III. PARTIE. Baſſeſſe, pour ainſi dire, de Geneviéve plus honorée que toute la grandeur du monde. Honorée, 1. par les Princes & les Roys, 2. par les Eveſques & les Prelats de l'Egliſe, 3. par les Saints. Ce n'eſt pas qu'elle n'ait eû des perſecutions à ſoutenir : mais on ſçait avec quel éclat elle en a triomphé. p. 268. 274.

Sur-tout depuis qu'elle joüit de la gloire dans le ciel, quel culte luy a-t-on rendu ſur la terre ? Culte le plus ſolemnel, culte le plus univerſel, culte le plus ancien & le plus conſtant, culte le plus religieux. C'eſt ainſi que la memoire du juſte, ſelon la parole du Prophete, eſt éternelle, & que celle des pecheurs périra. Aſpirons, non pas aux meſmes honneurs en ce monde, mais à la meſme gloire dans l'éternité bien-heureuſe. p. 274. 279.

Sermon pour la Feſte de ſaint François de Sales. page 280.

DIVISION. François de Sales par la force de ſa douceur a triomphé de l'hereſie, 1. Partie François de Sales par l'onction de ſa douceur a reſtabli la pieté dans l'Egliſe, 2. Partie. p. 280. 286.

I. PARTIE. François de Sales par la force de ſa douceur a triomphé de l'hereſie. En quel eſtat ſe trouvoit le dioceſe de Genéve, lors qu'il en fut fait Eveſque ? l'hereſie y eſtoit dominante, & ce ſaint Paſteur y convertit plus de ſoixante dix mille heretiques. Mais par où opera-t-il ce miracle ? ce fut ſur-tout par ſa douceur : 1. douceur patiente, qui luy rendit tout ſupportable ; 2. douceur entreprenante & agiſſante, qui luy rendit tout poſſible. p. 287. 294.

1. Douceur patiente. Il a eû à ſupporter les calomnies, les inſultes, les revoltes, les attentats. Mais ſa douceur à ſouffrir tout & à pardonner tout, le faiſoit aimer de ceux-meſmes qui s'eſtoient élevez contre luy, & par là il les gagnoit. p. 294. 296.

2. Douceur entreprenante & agiſſante. Il a paru dans les Cours des Princes comme un Elie. De tous les avantages qu'ils luy ont offerts, il n'en a accepté aucun ; & l'unique grace qu'il en voulut obtenir, ce fut l'extirpation de l'hereſie. Combien de courſes Apoſtoliques & de voyages luy en a-t-il couſté ? combien de veilles & de travaux ? Mais ce qui donnoit à tout cela une merveilleuſe efficace, c'eſtoit ſa douceur. Par la doctrine on convainc les eſprits ; mais par la douceur on gagne les cœurs. p. 296. 304.

De là double inſtruction. 1. Apprenons à eſti-

mer noſtre foy, pour laquelle François de Sales a ſi dignement combattu, & cultivons-la dans nous-meſmes comme il l'a cultivée dans les autres. 2. Traitons le prochain avec douceur : c'eſt par là que nous le corrigerons, pluſtoſt que par une authorité dominante & par une ſeverité outrée. Si nous ſommes ſeveres, ſoyons-le plus pour nous-meſmes que pour les autres. p. 304. 309.

II. PARTIE. François de Sales par l'onction de ſa douceur a reſtabli la pieté dans l'Egliſe. Il l'a reſtablie, 1. par la douceur de ſa doctrine, 2. par la douceur de ſa conduite, 3. par la douceur de ſes exemples. p. 389. 310.

1. Par la douceur de ſa doctrine. Ce n'eſt pas qu'elle ne fuſt trés ſevere dans ſes maximes : mais l'onction qu'il y mettoit, ſoit en preſchant, ſoit en converſant, ſoit en écrivant, luy donnoit une grace particuliere, & la faiſoit recevoir avec plus de fruit. p. 310. 315.

2. Par la douceur de ſa conduite dans le gouvernement des ames : temoin cet ordre illuſtre de la Viſitation qu'il a inſtitué, & dont le principal eſprit eſt un eſprit de charité. p. 315. 318.

3. Par la douceur de ſes exemples. La providence l'a attaché à une vie, ce ſemble, aſſez commune, afin qu'elle nous devinſt imitable. Il a borné toute ſa ſainteté aux devoirs de ſon miniſtere, & c'eſt ſurtout dans les devoirs de noſtre condition que doit conſiſter noſtre pieté. Mais du reſte que cette parfaite obſervation des devoirs de chaque eſtat, couſte dans la pratique ! Qu'il faut pour cela ſe faire de violences & remporter de victoires ! p. 318. 331.

Sermon pour la Feſte de ſaint François de Paule. page 332.

DIVISION. Eſpece de combat entre Dieu & François de Paule. Saint François de Paule a employé tous les efforts de ſon humilité, pour ſe faire petit dans le monde, 1. Partie. Et Dieu a employé tous les threſors de ſa magnificence pour le faire grand, 2. Partie. p. 332. 336.

I. PARTIE. Saint François de Paule a employé tous les efforts de ſon humilité pour ſe faire petit dans le monde. Dés l'âge de treize ans il ſe retira dans un deſert, afin d'y mener une vie cachée, & d'y cacher ſon humilité meſme. p. 336. 341.

Cependant aprés ſix années de retraite, ſa ſainteté malgré luy le fit connoiſtre. Un grand nombre de diſciples ſe joignirent à luy, & il devint fondateur d'un nouvel ordre dans l'Egliſe. Mais de quel ordre? d'un ordre qu'il eſtablit ſur le ſeul fondement de l'humilité; d'un ordre qu'il gouverna par le ſeul eſprit de l'humilité; d'un ordre qu'il diſtingua par le ſeul caractere de l'humilité. p. 341. 346.

Son nom ſe repandit dans les Cours des Princes. Un de nos Roys l'appella auprés de luy, & il parut à la Cour de France. Mais s'il entra à la Cour, ce ne fut que par la porte de l'humilité; s'il y demeura, ce ne fut que pour y exercer l'humilité; s'il en ſortit, il en remporta toute ſon humilité. p. 346. 351.

Ce fut par le meſme eſprit d'humilité, que non content de renoncer à l'Epiſcopat, il renonça meſmes au Sacerdoce. Soyons humbles par proportion comme luy. L'humilité eſt l'abregé de toute la perfection chreſtienne, puiſqu'il n'y a point de deſor-

dre que l'humilité ne puisse corriger, ni de vertu qu'elle ne nous fasse acquerir. p. 351. 356.

II. PARTIE. Dieu a employé tous les threſors de sa magnificence, pour glorifier saint François de Paule & pour le faire grand. Il l'a glorifié en deux manieres : 1. par soy-mesme, 2. par le ministere des creatures. p 356. 358.

1. Dieu l'a glorifié par soy-mesme, en luy communiquant deux des caracteres les plus essentiels de sa divinité, sçavoir la science & la puissance. La science pour prevoir les choses futures, & pour decouvrir les secrets des cœurs. La puissance, pour operer les plus grands miracles. En combien d'occasions François de Paule a-t-il fait éclater ce don des miracles & ce don de prophetie ? p. 358. 362.

2. Dieu l'a glorifié par le ministere des creatures. Tous les élements luy ont obeï ; toutes les Puissances de la terre l'ont honoré ; sur-tout, Sixte IV. Pape, Loüis XI. Roy de France, Charles VIII. successeur de Loüis. p. 362. 368.

Mais si Dieu l'a tellement glorifié pendant sa vie, combien plus encore l'a-t-il glorifié aprés sa mort ? son sepulchre, selon l'expression du prophete, a esté un des plus glorieux. Et de quelle gloire joüit son ame bienheureuse dans le ciel ? Telle est la veritable grandeur où nous devons aspirer. Nous ne devons pas souhaiter de briller dans le monde, comme saint François de Paule : mais nous devons travailler à devenir grands comme luy auprés de Dieu & dans l'éternité. p. 368. 375.

Sermon pour la Feſte de ſaint Jean Baptiſte. page 376.

DIVISION. Temoignage de Jean Baptiſte en faveur de Jeſus-Chriſt, 1. Partie. Temoignage de Jeſus-Chriſt en faveur de Jean Baptiſte, 2. Partie. p. 376. 381.

I. PARTIE. Temoignage de Jean Baptiſte en faveur de Jeſus-Chriſt. Ce divin precurſeur a eû toutes les qualitez d'un parfait temoin : 1. temoin fidelle & deſintereſſé, 2. temoin inſtruit & pleinement éclairé, 3. temoin ſeûr & irreprochable, 4. temoin zelé & ardent, 5. temoin conſtant & ferme. p. 381. 382.

1. Temoin fidelle & deſinterreſſé. On voulut le reconnoiſtre pour le Meſſie, mais il proteſta hautement qu'il ne l'eſtoit point. p. 382. 387.

2. Temoin éclairé & pleinement inſtruit. Tout ce que nous ſçavons de Jeſus-Chriſt & tout ce que nous en devons ſçavoir, c'eſt Jean Baptiſte qui nous l'a enſeigné le premier, par les differents temoignages qu'il a rendus à ce Dieu Sauveur. p. 387. 390.

3. Temoin ſeûr & irreprochable. C'eſtoit un ſaint, & reputé ſaint par les juifs meſmes. p. 390. 393.

4. Temoin zelé & ardent. Avec quel zéle parloit-il aux juifs, leur reprochant leur incredulité & les appellant race de viperes ? *Il eſt venu avec l'eſprit d'Elie.* p. 393. 395.

5. Temoin conſtant & ferme. Depuis ſa conception juſqu'à ſa mort, il n'a point ceſſé de remplir ſon miniſtere. Mourir comme il eſt mort, pour la juſtice, c'eſtoit mourir en temoin de Jeſus-Chriſt. p. 395. 397.

Rendons nous-mesmes temoignage à Jesus-Christ par l'observation de sa loy ; & soyons des temoins fidelles, zélez, irreprochables, & constants. p. 397. 404.

II. Partie. Temoignage de Jesus-Christ en faveur de Jean Baptiste. Le Sauveur du monde, pour honorer son precurseur, a rendu temoignage, 1. à la grandeur de sa personne, 2. à la dignité de son ministere, 3. à l'excellence de sa predication, 4. à l'efficace de son bapteſme, 5. à la sainteté de sa vie & à l'austerité de sa penitence. p. 404. 406.

1. A la grandeur de sa personne. *Je vous dis en verité : parmi les enfants des hommes, il n'y en a point de plus grand que Jean Baptiſte.* p. 406. 410.

2. A la dignité de son ministere. *Je vous declare que Jean eſt encore plus que prophete. Car c'eſt de luy qu'il eſt écrit : voicy mon Ange que j'envoye devant vous, pour vous préparer la voye.* p. 410. 412.

3. A l'excellence de sa predication. Toute l'excellence de la predication consiste à éclairer & à toucher : or selon le temoignage de Jesus-Christ, *Jean Baptiſte eſtoit un flambeau luiſant & ardent.* p. 412. 414.

4. A l'efficace de son bapteſme. Le Fils de Dieu voulut luy-mesme le recevoir. p. 414. 416.

5. A la sainteté de sa vie & à l'austerité de sa penitence. *Qu'eſtes-vous allé voir dans le deſert ? un roſeau que le vent agite ? un homme veſtu mollement ?* Ainsi parloit le Sauveur du monde, pour faire connoistre la constance de Jean, & sa vie austere & mortifiée. p. 416. 418.

Taschons par la sainteté de nos mœurs à meriter que Jesus-Christ nous reconnoisse un jour devant son Pere : & craignons au contraire qu'il ne rende temoignage contre nous, par l'opposition qui se rencontrera entre nostre conduite & celle de saint Jean. p. 418. 423.

Sermon pour la Feſte de ſaint Pierre. page 424.

DIVISION. Foy de ſaint Pierre oppoſée à noſtre infidelité, 1. Partie. Amour de ſaint Pierre oppoſé à noſtre inſenſibilité, 2. Partie. p. 424. 427.

I. PARTIE. Foy de ſaint Pierre oppoſée à noſtre infidelité. Nous devons apprendre de luy deux choſes : 1. à confeſſer comme luy la foy que nous avons dans le cœur ; 2. à reparer comme luy par une fervente penitence noſtre laſcheté, ſi quelquefois nous ſommes aſſez malheureux pour manquer de ferveur & de courage dans la confeſſion de noſtre foy. p. 428. 430.

1. A confeſſer la foy que nous avons dans le cœur. La foy de ſaint Pierre fut une foy pratique, qui ſe produiſit par les œuvres ; & la noſtre n'eſt qu'une foy oyſive & ſans action. La foy de ſaint Pierre fut une foy genereuſe, en vertu de laquelle il abandonna tout ce qu'il poſſedoit & tout ce qu'il eſtoit capable de poſſeder ; & la noſtre ne nous fait renoncer à rien. La foy de ſaint Pierre fut une foy pleine de confiance, qui le fit marcher ſur les eaux ; & la noſtre s'étonne du moindre danger. La foy de ſaint Pierre fut une foy à l'épreuve de tout ſcandale ; & le plus leger ſcandale déconcerte la noſtre. Ce n'eſt pas que la foy de cet Apoſtre fuſt d'abord parfaite, & nous en avons toutes les imperfections ſans en avoir les perfections Mais aprés tout, malgré les imperfections à quoy il eſtoit encore ſujet, il confeſſa hautement Jeſus-Chriſt & le reconnut comme Dieu. Sans une confeſſion haute & publique de noſtre foy, ſelon que les occaſions le demandent, il n'y a point de ſalut à eſperer pour nous. p. 430. 440.

2. A reparer par une fervente penitence noſtre laſ-

cheté, si quelquefois nous sommes assez malheureux pour manquer de courage dans la confession de nostre foy. Saint Pierre renonça Jesus-Christ ; & en combien de rencontres le renonçons-nous ? Chute de saint Pierre qui doit nous faire trembler, & qui proceda de trois causes, sçavoir de sa presomption, de son orgüeil, & de son imprudence. Mais par quelle penitence se releva-t-il d'une telle chute ? penitence la plus prompte, la plus sincere, la plus constante. Si nous tombons comme luy, faisons penitence comme luy. p. 440. 444.

II. Partie. Amour de saint Pierre opposé à nostre insensibilité. Ce fut par son amour pour Jesus-Christ, que cet Apostre merita l'entier accomplissement de la promesse que le Fils de Dieu luy avoit faite, de luy confier le soin & la conduite de l'Eglise. Aussi le Sauveur du monde, avant que de l'establir pasteur de son troupeau, luy demanda-t-il par trois fois : *m'aimez-vous ? & m'aimez-vous plus que les autres ?* Amour de saint Pierre, 1. amour humble, 2. amour genereux. p. 445. 448.

1. Amour humble. Pierre ne repondit pas à Jesus-Christ, *Je vous aime plus que les autres*, mais simplement, *je vous aime*, ne voulant pas se preferer à eux. Il ne repondit pas mesmes absolument, *je vous aime*, mais, *vous sçavez que je vous aime*, comme se défiant de luy-mesme & de son propre sentiment. Enfin, il s'attrista voyant que Jesus-Christ luy demandoit plusieurs fois, *m'aimez-vous ?* car il commença à craindre en effet de n'aimer pas autant cet aimable maistre qu'il le croyoit. p. 448. 452.

2. Amour genereux, c'est à dire amour fervent, patient, heroïque. Fervent, avec quelle ardeur prescha-t-il Jesus-Christ ? patient, que n'eût-il point à souffrir pour le nom de Jesus-Christ ? heroïque, quel martyre endura-t-il pour la cause de Jesus-

Christ ? Est-ce ainsi que nous aimons Dieu & Jesus-Christ ? Avons-nous cet amour fervent ? nous ne faisons rien pour Jesus-Christ, ou le peu que nous faisons, nous ne le faisons encore qu'avec froideur. Avons-nous cet amour patient ? la moindre peine nous abbat. Avons-nous cet amour heroïque ? puisque les plus legeres difficultez nous étonnent, peut-on penser que nous soyons dans la disposition de sacrifier nostre vie ? Ranimons dans nos cœurs ce saint amour ; & si nous ne l'avons pas, demandons-le à Dieu. p. 452. 457.

Autre Sermon pour la Feste de saint Pierre, sur l'obéissance à l'Eglise. pag. 458.

DIVISION. Nous devons à l'Eglise une double obeïssance : l'obeïssance de l'esprit, pour croire les veritez qu'elle nous propose, 1. Partie : l'obeïssance du cœur, pour suivre les loix qu'elle nous impose, 2. Partie. p. 458. 461.

I. PARTIE. Obeïssance de l'esprit pour croire les veritez que l'Eglise nous propose. Elle est la depositaire, l'organe & l'interprete de la verité. C'est à elle à nous mettre en main le sacré dépost de la parole de Dieu, & à nous l'expliquer. Elle a pour cela un pouvoir qu'elle a reçeû du Fils de Dieu. Or elle ne peut user de ce pouvoir qu'autant que nous sommes obligez de nous soumettre à ses decisions & de la croire. Ce qui faisoit dire à saint Augustin qu'il ne croiroit pas à l'Evangile, si l'authorité de l'Eglise ne l'y engageoit. Et en effet, sans cette authorité de l'Eglise il n'y auroit plus de regle fixe & certaine pour connoistre le vray sens de l'Evangile. p. 461. 457.

Maxime de saint Augustin sans laquelle on ne peut conserver dans l'Eglise de Dieu, ni la paix,

ni l'ordre, ni l'unité de la doctrine, ni l'humilité de l'esprit. Maxime si necessaire, que l'Eglise protestante elle-mesme en a reconnu la necessité. Maxime qui présuppose l'infaillibilité de l'Eglise, & d'où suit toûjours l'obligation indispensable de luy obeïr. p. 467. 474.

Quatre choses sur cette obeïssance de l'entendement. 1. C'est, à proprement parler, cette obeïssance qui nous unit à l'Eglise, & qui nous fait membres de son corps. Exemple de Tertullien. 2. Sans cette obeïssance, il ne sert à rien d'estre exterieurement dans le corps de l'Eglise : car l'exterieur de la profession & du culte n'est point ce qui nous lie à l'Eglise. Exemple des Donatistes. 3. Cette obeïssance a esté de tout temps l'épreuve à quoy l'on a distingué les vrays fidelles. Exemple des saints Peres, & en particulier de saint Jerosme. 4. Cette obeïssance doit estre une obeïssance pratique, & non de paroles seulement. Voilà sur quoy nous serons jugez de Dieu. En vain aurons-nous pratiqué de bonnes œuvres, & marché dans la voye étroite : sans la soumission à l'Eglise nos œuvres sont inutiles ; & l'on peut dire mesmes que pour certains esprits, la voye étroite est en partie de renoncer à leurs sentiments pour prendre ceux de l'Eglise. Il est vray que l'Eglise est gouvernée par des hommes ; mais elle n'en est pas moins infaillible, puisque ces hommes sont conduits par l'esprit de Dieu. p. 474. 489.

II. Partie. Obeïssance du cœur pour suivre les loix que l'Eglise nous impose. 1. L'Eglise est nostre mere ; donc elle a droit de nous commander. 2. Ce qu'elle nous commande, est d'une obligation étroite & rigoureuse. 3. Nous ne pouvons violer ses commandements, sans violer un des commandements les plus authentiques de la loy de Dieu. 4. La temerité avec laquelle nous transgressons les

preceptes de l'Egliſe, ne procede ſouvent que d'un fonds de libertinage. p. 489. 461.

1. L'Egliſe eſt noſtre mere ; donc elle a droit de nous commander. La verité de cette conſequence ſe decouvre d'elle-meſme. Il n'y a eû que les heretiques, qui n'ayent pas reconnu ſur cela le pouvoir de l'Egliſe par une prévention d'eſprit ; & il n'y a que les mauvais catholiques, qui le reconnoiſſant, refuſent de s'y ſoumettre, par une dépravation de cœur. p. 491. 494.

2. Ce que l'Egliſe nous commande, eſt d'une obligation étroite & rigoureuſe. Il faut bien que cela ſoit, puiſque les ordres d'un pere obligent un fils ſous peine de peché ; puiſque Jeſus-Chriſt veut qu'on tienne pour payen & pour publicain celuy qui n'obeït pas à l'Egliſe ; puiſque le meſme Sauveur a donné pouvoir à ſon Egliſe de nous excommunier, lors que nous luy ſommes rebelles. Ainſi en particulier ſaint Auguſtin a-t-il parlé du jeuſne ordonné par l'Egliſe, comme d'un jeuſne de precepte. D'autant plus criminels quand nous deſobeïſſons à cette mere, qu'elle ne nous commande rien que de raiſonnable. p. 494. 498.

3. Nous ne pouvons violer les commandements de l'Egliſe, ſans violer un des commandements les plus authentiques de la loy de Dieu : car Dieu dans ſa loy nous commande d'obeïr à l'Egliſe. p. 498. 501.

4. La temerité avec laquelle nous tranſgreſſons les preceptes de l'Egliſe, ne procede ſouvent que d'un fonds de libertinage. Cecy ne regarde point ceux qui ont eû le malheur de naiſtre dans l'hereſie, mais les catholiques. Quel autre eſprit qu'un eſprit de libertinage, peut les porter à violer des preceptes, dont la pratique demande ſi peu d'efforts, & que l'Egliſe a pris tant ſoin de proportionner à noſtre foibleſſe ? Honorons noſtre religion, en ho-

norant l'Egliſe : édifions nos freres nouvellement convertis, & ſoutenons par nos bons exemples ce que la grace a fait en eux. p. 501. 506.

Sermon pour la Feſte de ſaint Paul. page 507.

DIVISION. Saint Paul a eſté le fidelle ſerviteur de Jeſus-Chriſt, pourquoy ? parce qu'il a pleinement accompli le miniſtere de l'Apoſtolat, 1. Partie ; parce qu'il a parfaitement honoré le miniſtere de l'Apoſtolat, 2. Partie ; parce qu'il s'eſt continuellement immolé pour le miniſtere de l'Apoſtolat, 3. Partie. p. 507. 511.

I. PARTIE. Saint Paul a pleinement accompli le miniſtere de l'Apoſtolat. Il avoit eſté choiſi de Dieu, 1. pour confondre le judaïſme, 2. pour convertir la gentilité, 3. pour former le chriſtianiſme dés ſa naiſſance. Or c'eſt de quoy il s'eſt pleinement acquitté. p. 511. 512.

1. Il a confondu le judaïſme, par où ? par ſon exemple. Car lors qu'il preſchoit Jeſus-Chriſt aux juifs, ſa predication devoit avoir d'autant plus de force, qu'il avoit eſté luy-meſme un des plus ardents perſecuteurs de l'Egliſe chreſtienne, & c'eſtoit auſſi la preuve dont il ſe ſervoit ſouvent. p. 512. 516.

2. Il a converti la gentilité. D'où vient qu'il a eſté appellé par excellence l'Apoſtre des gentils. Depuis l'Aſie juſqu'aux extremitez de l'Europe, il a eſtabli l'empire de la foy. p. 516. 520.

3. Il a formé le chriſtianiſme, ſoit par les grands myſteres qu'il nous a revelez, ſoit par les ſaintes regles de conduite qu'il nous a tracées dans ſes divines épiſtres. C'eſt là, tout mort qu'il eſt, qu'il nous preſche encore. Profitons de ſes enſeignements. p. 520. 525.

II. PARTIE. Saint Paul a parfaitement honoré le miniſtere de l'Apoſtolat : comment cela ? par ſon deſintereſſement, qui a ſur-tout conſiſté en trois choſes. p. 525. 526.

1. Il exerça gratuitement le miniſtere dont Dieu l'avoit chargé, ne demandant rien & n'acceptant rien. Or qu'y a-t-il qui faſſe plus d'honneur à l'Evangile, que ce detachement ? p. 526. 530.

2. Il ne ſe preſcha point luy-meſme, mais uniquement Jeſus-Chriſt ; c'eſt à dire qu'il n'eût point en veüe ſa propre gloire, mais qu'il ne chercha que la gloire de Dieu & le ſalut des ames : ne ſe prévalant point de ſes talents naturels, fuyant les applaudiſſements des hommes, ne ſouffrant jamais que ſous ombre d'eſtime & de confiance on s'attachaſt à luy perſonnellement. p. 530. 534.

3. Il eſtoit auſſi zelé pour ſon miniſtere exercé par d'autres, que par luy-meſme : ne ſe rejoüiſſant pas moins des ſuccez des autres que des ſiens propres, & toûjours content pourveû que Jeſus-Chriſt fuſt annoncé & connu. C'eſt ainſi que les miniſtres Evangeliques ſe rendent irreprochables, & c'eſt par là meſme qu'ils honorent, comme ſaint Paul, leur miniſtere. p. 535. 540.

III. PARTIE. Saint Paul s'eſt continuellement immolé pour le miniſtere de l'Apoſtolat. Double ſacrifice qu'il commença dés l'inſtant de ſa vocation à l'Apoſtolat, & qui a duré, ſans parler de ſon martyre, autant que ſa vie : l'un de patience, l'autre de penitence. p. 540. 541.

1. Sacrifice de patience, par où il ſe dévoüa aux perſecutions des hommes pour le nom de ſon Dieu. Par quelles épreuves n'a-t-il pas paſſé ? il nous l'apprend luy-meſme dans le recit qu'il fait de ſes ſouffrances. Du reſte quelle difference entre cet Apoſtre & nous ! Il s'eſt ſacrifié dans ſon miniſtere, & nous nous épargnons dans le noſtre. p. 541. 548.

2. Sacrifice de penitence. Ce n'eſtoit point aſſez pour ſaint Paul d'eſtre perſecuté, s'il ne ſe perſecutoit luy-meſme, chaſtiant tous les jours ſon corps & le réduiſant en ſervitude. Il ſe traitoit de la ſorte, premierement pour ſon propre ſalut ; ſecondement, ainſi qu'il le temoigne, pour toute l'Egliſe. Deux grandes leçons pour nous. C'eſtoit un ſaint, & nous ſommes pecheurs : nous devons donc encore bien plus faire penitence que luy. C'eſtoit pour l'Egliſe qu'il ſe mortifioit : il faut donc à ſon exemple ſacrifier dans noſtre profeſſion, nos forces, noſtre ſanté, noſtre vie pour ceux que Dieu commet à nos ſoins, & dont il nous demandera compte. p. 548. 552.

FIN.